

Gods of men - Livre I

Barbara Kloss

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LIVRE I

GODS
OF
MEN

BARBARA
KLOSS

Table des Matières

Page titre
Dédicace
Carte
Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Verset
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Verset
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Verset
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Verset
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Verset
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Verset
Chapitre 38
Chapitre 39

Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Remerciements
À propos de l'auteure
Les éditions Rivka
Extrait de *Trône de Cendres*
Copyright

GODS OF MEN

Livre I

Barbara Kloss

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Diane Garo pour
Valentin Translation

*À Jenny, Briana et Carly, sans qui cette histoire n'aurait pas été ce
qu'elle est (loin de là !)*

les Cinq
Provinces



Prologue

Imari se tenait sur le toit du palais, les orteils au-dessus du vide. Le vent chaud du désert s'insinua sous ses vêtements fins, gonflant les jambes de son pantalon ample comme deux petites voiles. Elle cligna des yeux et des grains de sable craquèrent sous ses dents. Sacrée rafale !

Elle avait toujours aimé la vue de ce côté du palais. Un immense soleil orange flottait sur les monts Baraga, tel un gigantesque ballon, nimbant le ciel environnant des couleurs des feux de Ricón. Son frère aîné disait qu'il s'agissait d'un feu magique, mais Imari savait que la magie n'existait pas dans les Cinq Provinces. Leurs ancêtres s'en étaient assurés. Et elle avait bien vu la poudre qu'il avait jetée dans les flammes.

Plein Sud, une couverture de nuages bleuâtres et boursoufflés annonçait les interminables étendues désertiques de Ziyan, comme son peuple l'appelait – ou les Grandes Friches pour le reste des Cinq Provinces. Là-bas, le ciel était perpétuellement instable et menaçant. Même si Ziyan ne se trouvait qu'à quelques jours de route du palais, elle n'avait jamais été autorisée à s'en approcher.

Imari avait entendu parler de voyageurs qui avaient bravé la mer de sable à la recherche de trésors abandonnés par un peuple oublié. Ils n'étaient jamais revenus. Vana, sa kunari, prétendait que ces aventuriers avaient trouvé refuge dans une oasis au fin fond du désert et avaient (tout simplement) décidé de ne pas revenir. Ricón, quant à lui, affirmait que le désert les avait engloutis vivants. Imari accordait plus de crédit à la version de Ricón. C'était le seul à ne pas la traiter comme si elle avait neuf ans. Ce qui était pourtant le cas.

— Zurina Imari... ?

C'était Vana. L'heure de sa représentation était arrivée.

— Sano kei, fit Imari en descendant du toit.

Vana contournait déjà le palmier en pot lorsqu'Imari sauta du

parapet et atterrit sur les dalles chaudes et poussiéreuses en contrebas.

Vana fronça les sourcils, agitant les sandales d'Imari comme deux pièces à conviction.

— Zurina, vous savez que le zar Branón n'approuve pas que vous escaladiez le palais comme un chimpanzé.

Imari sourit.

— C'est bien pour ça que je m'arrange pour qu'il ne me voie pas.

Vana leva les yeux au ciel, le soleil couchant se reflétant dans ses iris sombres, et fit signe à Imari d'approcher. Cette dernière traversa la véranda, mais Vana l'attrapa par le bras. Elle essaya désespérément d'arranger la tresse lâche d'Imari, puis humecta son pouce et tenta de faire disparaître une tache sur sa joue. Avec un soupir impuissant, Vana tendit ses sandales à la jeune fille et la poussa vers l'arche.

Imari se chaussa, puis pénétra dans l'imposante salle à manger où étaient réunis les invités de son père, le zar d'Istreaa. Celui-ci donnait souvent des réceptions, mais ce soir-là, le dîner était particulièrement important. Le fossé entre les deux territoires les plus puissants des Cinq Provinces – Corinthe et Brevera – se creusait de plus en plus, comme du temps de la rébellion, quand son père était jeune. À présent, il craignait pour leur frontière. Ce dîner visait à solliciter l'aide des rois des différents districts d'Istreaa afin de renforcer la frontière nord, qui séparait la province des autres.

Bien entendu, son père ne lui avait rien dit de tout cela. Elle tenait ces informations de Ricón. Il était le seul à ne rien lui cacher. Et s'il ne lui avait pas expliqué la chose, elle n'aurait pas accepté de jouer ce soir-là.

Elle aimait jouer devant un public, mais ces derniers jours, elle s'était sentie étrange à chaque représentation. Elle avait des fourmis dans les doigts, et ça ne s'arrêtait pas là. Les picotements se propageaient le long de ses bras et dans sa poitrine, où ils semblaient s'accumuler et forcer contre ses poumons, l'empêchant de respirer. Elle s'était dit qu'elle couvait peut-être quelque chose, et elle en aurait touché un mot à son père si elle n'avait su combien ce dîner était important pour lui.

À bien y réfléchir, Ricón ne devrait peut-être pas tout lui raconter.

On avait servi aux convives des assiettes de fruits de saison et du thé épicé pour clore le dîner et accompagner la prestation d'Imari. Tant mieux. Si le souffle venait à lui manquer, cela passerait peut-être inaperçu.

Anja, la zura de Trier et l'épouse de son père, attendait à côté du tabouret placé à l'extrémité de la pièce, et martelait le siège de ses longs doigts avec impatience. Ses yeux lourdement fardés se plissèrent en apercevant Imari, puis elle jeta un regard accusateur à Vana. Imari ne chercha pas à voir l'expression de cette dernière ; elle l'imaginait assez bien comme cela.

Anja lui tendit la petite flûte en os et se pencha vers elle, comme pour lui donner un baiser d'encouragement.

— J'espère que tu accorderas plus d'importance à ta prestation de ce soir qu'à ton apparence, chuchota-t-elle.

Imari baissa les yeux et sentit ses joues s'empourprer. Elle voulait qu'Anja l'apprécie. Vraiment. Anja n'était pas méchante avec elle, mais elle ne l'avait jamais comprise. En plus de cela, Imari lui rappelait constamment l'infidélité de son mari. C'était comme si elle ne pouvait pas la regarder sans voir la vile tentatrice derrière sa conception. Quelle qu'elle soit. Imari n'avait pas la moindre idée de son identité. Personne n'en parlait. Pas même Ricón.

Le regard d'Anja glissa une fois de plus sur elle, comme pour dire « qu'ai-je bien pu faire aux *sieta* pour mériter ça ? », avant de retourner à table.

Vana se tenait près de l'une des grandes colonnes. Imari ne pourrait chercher aucun réconfort auprès d'elle.

Elle grimpa sur le tabouret et posa ses pieds sur le support. Elle était trop petite pour toucher le sol en travertin. La première personne qu'elle aperçut depuis son perchoir fut son frère Kaï, assis entre deux rois des districts de l'Ouest. Les cheveux d'onyx de Kaï étaient attachés en une longue queue de cheval nette et serrée comme Imari n'avait jamais réussi à en faire, et il portait en bandoulière, par-dessus sa tunique blanche, une écharpe couleur bronze indiquant sa qualité de zur de Trier. Il était bien trop pris par sa conversation avec les deux rois pour croiser son regard. Les invités de marque ne manquaient pas

ce soir-là – elle en reconnaissait certains, d'autres non –, quand elle aperçut Ricón, assis à côté de leur père.

Ses longs cheveux noirs étaient détachés, mais impeccablement peignés. Tout comme Kai, il portait la traditionnelle écharpe couleur bronze. La sienne arborait cependant une bande noire brodée à l'épaule, le désignant ainsi comme l'aîné et héritier de Trier. Il s'entretenait avec un homme âgé à la tresse noire et argentée, lorsque le regard d'Imari lui fit lever les yeux. Un rictus naquit sur ses lèvres, puis se transforma en un véritable sourire quand il aperçut l'accoutrement de sa sœur.

Au même moment, son père jeta un œil vers elle, manifestement joyeux. Elle capta l'instant précis où il découvrit sa tenue négligée, et au lieu de voir la déception poindre sur son visage, elle préféra reporter son attention sur sa flûte. Elle plia les jambes, porta l'instrument à ses lèvres, prit une profonde inspiration, ferma les yeux et se mit à jouer.

C'était son père qui lui avait imposé le morceau. Il s'agissait de la ballade d'Istrea, une composition qui relatait l'histoire de la guerre avec Ziyen, anciennement connue sous le nom de Sol Velor. Imari ne connaissait pas tous les détails de cette bataille, mais elle avait été forcée d'en mémoriser les moments clés grâce aux cours dispensés par la consciencieuse Vana.

Un peu plus d'un siècle auparavant, cette guerre avait presque détruit les Cinq Provinces. Azir Mubarak en avait été le fer de lance. À la tête des Liagés – nom donné aux Sol Veloriens nés avec les dons surnaturels du Shah –, il s'était soi-disant laissé consumer par ses facultés. Mais le monde entier avait su unir ses forces pour l'arrêter, grâce au ciel !

La ballade était bien trop pompeuse au goût d'Imari, mais les invités de son père semblaient apprécier. Lorsque la dernière note retentit, ils se levèrent tous pour l'acclamer. Les applaudissements de Ricón étaient de loin les plus sonores, et son large sourire laissait voir à quel point il savait qu'elle détestait ce morceau.

Les invités se mirent ensuite à l'aise, ce qui signifiait qu'elle avait carte blanche pour le reste du programme. Elle continua à jouer,

optant pour d'autres morceaux parmi les favoris d'Istria. Elle les enchaîna avec fluidité, mais au moment d'amorcer le quatrième, Soul a mon Sieta, elle hésita.

Une longue note, légère, perdura. Incertaine et vacillante.

On eût dit que la flûte refusait de jouer Soul a mon Sieta. Comme si elle s'était éveillée pour se jeter à corps perdu sur cette note, et qu'elle ne voulait plus la libérer à présent qu'elle la maîtrisait. Pire encore, elle semblait vouloir décider de la note suivante !

Imari allait manquer d'air pour son *mi bémol*. Elle termina enfin la note et enchaîna avec un *la dièse*, une quinte plus bas.

La note inspira, se gonflant comme si elle ouvrait ses poumons pour la première fois. Quelque chose remua en elle. Elle crut qu'il s'agissait d'une pure improvisation – l'instinct. Elle ne se doutait pas à quel point elle se trompait.

Elle suivit cet instinct dans une gamme pentatonique, virevoltant avec fioritures et crescendo. Elle se perdit dans les notes, dans la mélodie, dériva sur les sons qui infiltraient chaque espace vide, se coulant sous la porte et sur les toits du palais qu'elle avait gravi à peine quelques instants plus tôt. Cette fois, cependant, elle bondit, s'élança en apesanteur dans les airs, tout droit vers les monts Baraga. Non, pas les monts Baraga.

Ziyan.

Emportée par une bourrasque, elle se laissa secouer et malmener, entraîner de plus en plus loin par les griffes du vent, sur les terres en friche interdites. Les mélodies qui sortaient à plein volume de sa flûte se faisaient l'écho de la voix qu'elle n'avait pas. Ses doigts voltigeaient de plus en plus vite, les notes s'élevaient et retombaient comme les vagues des hautes dunes. Dans un dernier coup de vent, le ciel s'en délesta et elle fut projetée en tournoyant vers le sol dans un tourbillon de musique. Elle dégringola en spirale, accompagnée par une mélodie à la folie étourdissante, puis...

Le silence.

À bout de souffle, Imari détacha la flûte de ses lèvres, le corps trempé de sueur. Elle avait des fourmis dans les bras, une pression sourde dans la poitrine. Les symboles gravés sur sa flûte irradiaient

d'un blanc livide, s'estompant sous son regard.

Elle leva les yeux. Elle ne se trouvait pas à Ziyan. Elle était au palais, assise sur son tabouret. Une main sur le cœur, elle s'efforça de recouvrer son calme avant de jeter un œil aux convives.

Ils étaient tous affalés dans leur assiette. Même Ricón était étalé sur la table, le menton dans la crème, la main encore autour de sa coupe. Toute une cour... endormie.

Du moins, c'était ce qu'elle espérait.

Les membres tout tremblant, Imari glissa du tabouret. L'air grésillait et bourdonnait étrangement, et ses bras et ses jambes fourmillaient d'énergie. Elle s'approcha de Vana. Sa kunari était affalée contre la colonne à laquelle elle s'était adossée, le menton sur sa poitrine généreuse.

— Vana ! chuchota Imari.

Elle glissa sa flûte sous son aisselle et caressa, de l'autre main, le visage de sa kunari.

Vana ne bougea pas.

Avec une horreur grandissante, Imari pressa son oreille contre son cœur.

Elle perçut un battement. Lent, mais bien présent.

Alors, Imari comprit. Elle sut qu'elle en était la cause. Le pouvoir de la musique avait plongé les convives dans un profond sommeil.

Ou plutôt... le pouvoir du *Shah*.

Son poulx battait frénétiquement dans ses tempes. Si les invités de son père prenaient conscience de ce qu'elle avait fait – de ce qu'elle avait le pouvoir de faire – et si la nouvelle se répandait...

Des bruits métalliques s'élevèrent de la table. Imari tourna la tête. Quelques invités commençaient à émerger. Ricón se redressa lentement, une main sur la tempe comme pour indiquer un terrible mal de crâne. Son regard balaya la pièce et se posa sur Imari.

— Va-t'en, murmura-t-il.

La peur dans son regard lui retourna les tripes.

Elle prit ses jambes à son cou, franchit en trombe les portes latérales de la salle à manger, et s'arrêta net.

Sa petite sœur, Soraï, était allongée sur le sol, tout contre la porte.

Elle était sans doute venue assister à son spectacle. Soraï adorait entendre Imari jouer et elle avait piqué une crise quand sa mère lui avait interdit d'assister à ce dîner. Visiblement, elle avait bravé l'interdiction maternelle. Anja réprimandait souvent Imari pour les mauvaises habitudes qu'elle inculquait à la plus jeune princesse de Trier.

La musique avait aussi affecté Soraï. Imari jeta un coup d'œil autour d'elle. Le couloir sombre et étroit avait beau être désert, il était préférable que personne ne soit témoin de la désobéissance de Soraï.

— Mi a'drala, chuchota Imari en se penchant sur sa sœur pour la réveiller.

Soraï ne bougea pas.

Imari comprit alors qu'elle ne respirait plus.

Elle lâcha sa flûte, qui rebondit sur le sol, mais elle l'entendit à peine. Elle appuya son oreille contre la poitrine de sa petite sœur.

Seul le silence l'accueillit.

Alors, Imari s'enfuit.

Chapitre 1

Dix ans plus tard

Sable alluma la petite bougie et plissa le nez. La cave du boucher empestait la rouille.

Des pattes de poulet dépassaient des caisses de rangement, les étagères ployaient sous le poids d'innombrables bocaux à saumure et des carcasses d'oiseau pendaient du plafond, donnant à la pièce un aspect macabre avec ses vestiges de vies passées qui suintaient dans chaque recoin. Des guirlandes de boyaux pendaient tels des rideaux de perles, et Sable faillit manquer l'énorme plan de travail, enseveli sous un enchevêtrement de hachoirs ensanglantés, de crochets à viande et de plumes. La cave de Velik était un véritable dépotoir. Rien de bien surprenant.

Si j'étais Velik, où est-ce que je cacherais des os ?

Son regard s'attarda sur un bahut.

Sable longea la table en faisant attention de ne rien heurter, ce qui n'était pas une mince affaire, et ouvrit le tiroir du haut. À l'intérieur, elle trouva des mètres de tissu et de corde, mais pas d'os. Elle ouvrit le tiroir suivant, puis un autre, la mine renfrognée. Ils devaient bien se trouver quelque part. Il en avait rapporté l'après-midi même.

Enfin, sous la table couverte de victuailles, elle aperçut un énorme baquet de graisse animale. L'extrémité pâle d'un fémur en ressortait.

Ce n'est pas vraiment là où je les aurais mis, mais je ne suis pas Velik, louées soient les gardiennes.

Sable s'accroupit à côté de la table, posa sa bougie et saisit le fémur ainsi qu'une articulation de hanche grasseuse. Elle les glissa dans la besace attachée à sa ceinture et replongea la main dans le tas de graisse. Elle venait de saisir un pied de sanglier quand le loquet de la porte de la cave cliqueta.

Sable étouffa un juron, souffla sa bougie et se précipita sous

l'escalier. La porte de la cave s'ouvrit et la lumière d'une lanterne fendit la pénombre.

— Je sais que tu es là, gronda Velik.

Ses bottes lourdes firent trembler l'escalier en bois. Par les interstices des marches, elle aperçut le reflet d'un hachoir à viande dans sa main. Il s'arrêta au pied de l'escalier.

— Sors de là, fit-il d'un air goguenard en posant sa lanterne sur la table. Plus tu attendras, plus ce sera douloureux.

Il se pencha pour la chercher sous le plan de travail. Sable sauta sur l'occasion. Elle fracassa sa lanterne avec le pied de sanglier. Le verre explosa sous l'impact de l'os et le lumignon s'écrasa sur le sol, plongeant la cave dans l'obscurité. Sable bondit dans l'escalier, gravit les marches deux à deux, puis passa la porte et sortit dans l'air frais et hivernal de la nuit.

Derrière elle, Velik hurla de rage et se lança à ses trousses.

— Reviens ici, sale vaurien !

Sable s'agrippa à un piquet de clôture pour garder son élan et bifurqua sur sa gauche. Encore une dizaine de mètres et elle se retrouverait en plein cœur du village, où elle pourrait semer Velik. Elle sauta par-dessus une autre clôture.

— Skanden ne te cachera pas éternellement ! gronda Velik sur ses talons.

Les bottes de Sable martelaient la terre gelée et ses bras redoublaient d'efforts pour gagner en vitesse. Elle devinait les lumières de la place centrale de Skanden devant elle, mais Velik était encore trop proche. Quoi qu'il arrive, elle ne devait pas lui révéler sa destination.

Dans une décision de dernière minute qu'elle regretterait peut-être, elle tourna à droite, avant de foncer à travers les maisons de la partie basse. De ce côté de la ville, il était possible d'escalader le mur d'enceinte. Sable l'avait déjà fait lorsqu'elle voulait éviter les gardes de l'entrée principale. Mais elle n'avait encore jamais escaladé le mur de nuit. Une personne saine d'esprit n'aurait jamais quitté l'enceinte du village à la nuit tombée. Elle choisit de ne pas s'arrêter sur ce « détail ».

Elle passa en trombe devant la dernière maison, essuya ses mains pleines de graisse sur son pantalon, puis grimpa sur un empilement de barils et s'agrippa à la palissade, remerciant le pic-vert qui y avait pratiqué des prises. Elle se hissa jusqu'au sommet, passa une jambe puis l'autre par-dessus le mur, en prenant soin de ne pas toucher les pierres protectrices fixées avec des pointes et des fines lanières de cuir. Enfin, elle sauta. Accroupie de l'autre côté, elle tendit l'oreille.

On entendait le bois craquer par-delà le mur. Sable pinça les lèvres et étudia les arbres, méfiante. Elle s'était souvent aventurée à l'orée de la forêt pour ramasser des herbes, mais uniquement de jour. Elle connaissait bien le bois, or la nuit brouillait ses repères. À cette heure tardive, les pins sombres ressemblaient à des sentinelles géantes, protégeant le mal qui couvait en leur sein.

Elle entendit un grognement au-dessus de sa tête. Levant les yeux, elle vit l'une des bottes de Velik apparaître en haut de la muraille. Sable étouffa un juron, puis bondit sur ses pieds et s'enfonça dans la forêt.

— Reviens ici, sale petite vermine ! s'égosilla Velik.

Par les gardiennes, s'il le demandait aussi gentiment...

Les branches basses lui griffaient les jambes et les mains, lui lacérant le visage. À chaque pas, son sentiment de malaise s'intensifiait. Elle n'aurait pas dû être là. Elle aurait dû faire demi-tour avant que la forêt ne l'engloutisse comme tant d'autres avant elle. En tant que guérisseuse, elle savait de source sûre ce que cette forêt pouvait faire au corps et à l'esprit d'un homme. Elle jeta un coup d'œil derrière elle ; Velik était toujours à ses trousses.

Sable poussa un nouveau juron. Elle ne pouvait pas se laisser attraper, mais elle ne pouvait pas non plus s'aventurer plus loin dans les bois.

Elle n'hésita pas longtemps. S'arrêtant brutalement au niveau d'un rocher, elle avisa les branches basses d'un immense pin dont elle avait extrait la sève le matin même et elle se mit à grimper. Une main après l'autre, elle remonta le long du large tronc en prenant soin de ne pas faire trop de bruit afin de se cacher parmi les branches.

La silhouette de Velik apparut près du rocher. Sable retint son

souffle. Il s'arrêta au pied de l'arbre et balaya les alentours du regard.

Une seconde.

Puis deux.

Ses poumons étaient en feu, mais elle n'osait pas respirer. Il fallait qu'il s'en aille. Ils devaient tous les deux sortir de là au plus vite.

Enfin, Sable l'entendit pousser un grognement de frustration. Elle regarda à travers les branches et le vit reprendre le chemin du village. Elle laissa échapper un soupir de soulagement, mais resta cachée parmi les branches jusqu'à ce qu'elle soit certaine que Velik était parti avant de redescendre. Ses bottes venaient à peine de toucher terre qu'elle entendit des murmures.

Portés par la brise, ils semblaient se démultiplier, feutrés et voilés, mais ils disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Sable se figea, toujours agrippée à la branche la plus basse. Elle scruta la pénombre, mais la forêt était calme. Les arbres ne lui seraient d'aucun secours. Ils ne l'étaient jamais. Ils gardaient jalousement leurs secrets, mais elle ne pouvait pas leur en vouloir. Ils avaient aussi protégé le sien. Sable allait reprendre la direction du village lorsqu'un silence anormal s'abattit soudain alentour.

Elle s'arrêta net et scruta la pénombre environnante. Un frisson lui parcourut l'échine.

Elle n'était pas seule.

L'air soudain mordant lui transperça les os et une odeur de pourriture emplit ses narines, si forte que Sable eut un haut-le-cœur.

— I... ma... ri...

Le nom semblait tout droit sorti du passé, obsédant et inhumain. Sable fut saisie de tremblements de la tête aux pieds.

Elle prit ses jambes à son cou.

Les feuilles mortes et les brindilles craquaient sous ses bottes, mais elle poursuivit sa course effrénée, se fiant à sa mémoire pour la guider jusqu'au village.

— *Imari...* répétèrent les ténèbres, plus proches cette fois.

De ses griffes glacées, le vent lui écorcha le dos.

— *Tu... ne peux pas te cacher...*

Une terreur à l'état pur lui fit pousser des ailes. Elle courut plus vite

que jamais auparavant et atteignit enfin la muraille.

Elle se hissa à la force des bras, s'aidant des interstices dans le bois. Ses mains glissèrent par deux fois tant elle était fébrile. Elle étouffa un juron et s'agrippa de nouveau à la paroi, s'élevant peu à peu. Enfin, elle passa les jambes par-dessus le mur en évitant les gardiennes, avant de se laisser retomber de l'autre côté. Elle se releva en titubant et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Le mur masquait la majeure partie de la forêt, bien qu'elle puisse encore distinguer la silhouette des arbres se détachant sur le ciel étoilé. Les gardiennes au sommet du mur ne s'étaient pas réveillées. Elle attendit un peu, puis fit quelques pas en arrière pour essayer de voir au-delà de la muraille. Simple vérification.

Il n'y avait rien.

Sable s'autorisa enfin à respirer, et essuya ses paumes moites sur son pantalon. Au moins, cette chose, quelle qu'elle soit, n'était pas assez folle pour défier les enchantements séculaires de Skanden. Elle avait repris la direction du village quand un éclat lumineux attira son attention.

Il provenait de l'une des gardiennes.

Une faible lumière bleue émanait de la pierre devant elle. Sable se figea. Les gravures circulaires enchevêtrées se mirent à briller avec éclat, s'éveillant lentement. Une seconde pierre prit vie, ses lignes et ses courbes irradiant comme la première.

Placées à intervalles réguliers, les gardiennes – ou pierres protectrices – de Skanden recouvraient tout le périmètre du mur. Elles étaient identiques : de forme ovale, lisses et aplaties comme des disques, avec des symboles gravés sur les deux faces. Ces pierres étaient loin d'être récentes, mais les villages tels que Skanden, nichés au cœur des Landes Sauvages, comptaient sur ces artefacts anciens pour se protéger des dangereux vestiges du Shah qui avaient survécu dans ces régions. La plupart des créatures dangereuses se tenaient à l'écart des villages, mais de temps à autre, l'une d'elles s'aventurait assez près pour réveiller une gardienne. Pourtant jamais, au cours de ses dix années passées dans les Landes, Sable n'avait vu l'une de ces pierres émettre un tel éclat, et encore moins deux à la fois.

Une troisième se manifesta.

Sable scrutait la pénombre en essayant de trouver ce qui avait réveillé les pierres lorsqu'une ombre surgit dans un panache de fumée. S'échappant de la nuit telle une coulée d'encre, elle s'approcha de l'une des pierres. Sable pria qui voudrait l'entendre pour que les gardiennes tiennent bon.

L'étrange fumée s'étirait, dansant autour de chaque pierre comme pour tester leur résistance. La lumière des roches protectrices demeurait vive tandis que les ténèbres tentaient de les faire céder.

Sable savait qu'elle aurait dû fuir, qu'elle aurait dû s'éloigner de la chose qui la pourchassait, mais elle voulait savoir si les gardiennes résisteraient. Dans le cas contraire, il serait vain de courir. Elle le sentait au plus profond de son être. La chose avait prononcé son nom. Son vrai nom. Elle ignorait comment c'était possible, mais si elle l'avait retrouvée là, elle la retrouverait n'importe où.

La fumée déroula ses anneaux tel un serpent, enserrant l'une des pierres incandescentes. La gardienne siffla et scintilla comme une bougie dont la flamme vacillerait au vent, puis la lumière s'éteignit.

Sable sentit son estomac se tordre.

Que le Créateur ait pitié de moi.

La fumée glissa jusqu'à la pierre suivante, puis celle d'après, les étouffant à tour de rôle comme autant de bougies que l'on éteindrait une à une.

Sable recula lentement, le regard fixé avec horreur sur la fumée qui s'élevait au-dessus des pierres sombres et dépassait le mur. Elle déroulait ses méandres en direction du sol, se rapprochant de plus en plus.

L'une des pierres projeta des étincelles. Une sphère de lumière bleue aveuglante en jaillit et fusa en direction de Sable, qui ferma les paupières pour se protéger. Une plainte lancinante rompit le silence, suivie d'un râle...

Puis plus rien.

Sable rouvrit les yeux. Le monde était de nouveau plongé dans la pénombre. Seule une pierre palpitait frénétiquement en haut du mur. Comme une balise, un avertissement. Il ne restait aucune trace des

ténèbres venues d'un autre monde. Une fois de plus, les ombres se retrouvèrent livrées à elles-mêmes.

Chapitre 2

Sable s'affaissa contre la caisse dans une bourrasque d'air froid.

Bénis soient les premiers colons à l'origine de ces pierres protectrices.

Après avoir jeté un dernier regard méfiant à la forêt derrière la muraille, Sable remit son capuchon, jeta un coup d'œil alentour pour s'assurer que personne ne l'avait vue et poursuivit son chemin. Elle se faufila dans la ville endormie, aussi discrète qu'un esprit. La pénombre des murs de Skanden avait longtemps été une alliée. Les ténèbres la protégeaient des regards méprisants, du jugement des gens. En leur sein, elle pouvait prétendre à une vie normale, bien que marginale. Tant qu'elle ne s'aventurait pas hors de ces murs, les habitants – pour la plupart – la laissaient tranquille. Mais ce soir-là, les ombres ne lui apportèrent aucun réconfort.

La voix terrifiante de la forêt hantait ses pensées comme une tache indélébile. La sensation qu'elle avait éprouvée ne la quittait plus, et elle se surprit plus d'une fois à regarder par-dessus son épaule pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie.

Qu'est-ce que c'était ? La question tournait en boucle dans son esprit. Jamais, pendant toutes ses années passées à Skanden, elle n'avait été confrontée à un tel phénomène. Et pourtant, elle avait connu son lot de frayeurs. Comment la chose l'avait-elle trouvée, que lui voulait-elle, et... comment connaissait-elle son nom ?

Les questions fusaient encore lorsqu'elle atteignit l'arrière du petit immeuble où vivaient les Smet. Tous les bâtiments de Skanden, à l'image de ses habitants, présentaient d'importantes séquelles témoignant du passage du temps et des saisons, mais cet immeuble présentait plus de stigmates que les autres. C'était une demeure d'époque, datant de la fondation de Skanden, et à l'instar d'un vieil homme têtu, elle s'accrochait à ce monde, refusant de voir sa lente dégringolade.

Sable bondit et se cramponna aux poutres en bois qui dépassaient de l'ossature du bâtiment. Elle s'en servit pour escalader le mur arrière, et se fraya un chemin jusqu'à la fenêtre ouverte. Là, elle attrapa le rebord et se hissa suffisamment pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. L'étroit couloir était calme et une lanterne brûlait à l'autre bout, éclairant les murs de brique et de plâtre qui s'effritaient. Elle passa par la fenêtre, atterrit doucement à l'intérieur, puis se dirigea vers la porte des Smet et frappa trois petits coups.

Une lame de parquet grinça à l'intérieur de l'appartement et la porte s'ouvrit sur le visage en forme de cœur de Kat Smet. À la vue de Sable, ses yeux s'illuminèrent, et elle jeta un coup d'œil furtif dans le couloir pour s'assurer que personne ne les espionnait avant de faire entrer Sable.

Les Smet n'avaient pas un sou vaillant. Même la chaleur qui montait des étages inférieurs ne parvenait pas à chasser le froid de leur appartement modeste, ce qui ne semblait pas préoccuper le propriétaire outre mesure. Il manquait une vitre à leur unique fenêtre et plusieurs seaux étaient disposés sur le plancher afin de recueillir l'eau du toit qui fuyait. Bientôt, la neige succéderait à la pluie.

Sable suivit Kat jusqu'au lit de camp dans un coin, où le petit Jedd dormait sous une pile de vieilles couvertures. Jedd venait d'avoir dix ans. Il n'avait pas pu fêter son anniversaire à cause de cette mauvaise toux et de cette fièvre qui refusait de passer et s'attaquait désormais à son esprit.

Jedd gémit et agita la tête dans tous les sens, le front trempé de sueur, livide comme la mort. Le cœur de Sable se serra en voyant à quoi il en était réduit.

Mikael la regarda traverser la pièce. Ses cheveux étaient ébouriffés et ses traits tirés. Il avait l'air d'un homme sur le point de perdre son fils unique. Malheureusement, c'était le cas.

Parfois, Sable regrettait que personne ne l'aime aussi fort.

— Tu surveilles sa fièvre ? demanda-t-elle en s'agenouillant à côté de Jedd.

— Oui, répondit Mikael en se tordant les mains. Kat suit tes conseils et lui applique de l'huile de laurier tous les jours sur la poitrine.

Sable appuya sa paume sur le front de Jedd. Par les gardiennes, il était encore brûlant !

Elle dégagea le front du garçon et se mit à fredonner. Les notes jaillissaient de son âme spontanément tandis que Mikael et Kat la regardaient faire, curieux. Ils reprirent espoir lorsque la respiration de Jedd se calma, sa poitrine s'élevant et s'abaissant au rythme de la mélodie envoûtante de Sable. Lorsque les dernières notes franchirent ses lèvres, le corps de Jedd se détendit. Le jeune garçon avait sombré dans un profond sommeil.

Au moins, il ne souffrait pas.

Sable retira sa main et ajusta les couvertures. Quand elle se retourna vers Kat et Mikael, les yeux de la mère étaient emplis de larmes.

— Tenez, je vous ai rapporté du pain, de la moelle et quelques légumes, fit Sable en tendant sa besace à Mikael.

Le pain et les légumes provenaient de son garde-manger personnel. Inutile de préciser que *toutes* les provisions ne venaient pas du même endroit.

Mikael ouvrit la besace et en huma le contenu. Cela faisait très certainement plusieurs jours qu'ils n'avaient pas mangé un repas digne de ce nom. Sable savait que ses cadeaux étaient difficiles à accepter pour lui, mais la fierté dont il se targuait autrefois avait disparu lorsque son fils était tombé malade.

Mikael avait été agriculteur à Brevera, au sud des Cinq Provinces, avant de tout perdre dans un incendie. Peu après, il s'était retrouvé criblé de dettes et avait migré, avec sa femme et son fils, vers le nord, jusqu'à Skanden, dans l'espoir de trouver un moyen de repartir à zéro. Mais le climat des Landes Sauvages était impitoyable, et ses habitants – principalement des criminels et des parias rejetés par les Cinq Provinces – l'étaient sans doute davantage. Après plus d'un an, Mikael n'avait pas trouvé suffisamment de travail pour subvenir aux besoins de sa famille. Comme la nourriture était une denrée rare, les gens ne partageaient pas facilement. Sable donnait tout ce qu'elle pouvait aux personnes dans le besoin, mais ce n'était jamais assez.

— J'ai aussi apporté ça, dit-elle en sortant un petit sac en tissu de

sous sa cape.

Mikael le prit en l'interrogeant du regard.

— C'est de l'herbalie.

Ses yeux s'ouvrirent grand.

— Sable, on ne peut pas... tu sais que j'aurais volontiers donné mon ancienne ferme pour ce remède, mais je ne pourrais jamais...

— Prends-la, insista-t-elle en mettant sa main sur la sienne. Il en a besoin. Sa vie vaut bien plus que quelques couronnes. J'essaierai de m'en procurer davantage.

Sable lut l'émotion dans les yeux de Mikael.

— Je... Je ne sais pas comment te remercier.

— J'espère seulement que ça le soulagera, dit-elle en jetant un coup d'œil inquiet à Jedd. Il y a assez d'herbalie pour quatre jours. Écrasez les feuilles et mélangez-en une pincée avec de l'eau chaude trois fois par jour. C'est compris ?

— Écraser les feuilles, répéta Kat d'une voix tremblante d'espoir. En mélanger une pincée avec de l'eau chaude. Trois fois par jour.

Sable hocha la tête.

— Veille à ce qu'il boive tout.

Mikael posa une main sur le bras de Sable. L'un de ses doigts était couvert de cloques et meurtri par les engelures. Afin d'éviter que le mal ne s'aggrave, elle lui avait offert une paire de gants en cuir... provenant eux aussi de chez Velik.

— J'y veillerai, répondit-il. Que le Créateur te bénisse, mon enfant.

Sable ne croyait pas au Créateur, ni à aucun dieu, d'ailleurs. S'ils existaient, elle ne devait pas être dans leurs bonnes grâces. Elle ne comprenait pas comment Mikael pouvait encore y croire, après tout ce que lui et sa famille avaient enduré.

— Je repasserai le voir dans quelques jours, dit-elle en jetant un dernier coup d'œil à Jedd.

Puis elle quitta la pièce, retrouva la fenêtre du couloir et redescendit le long du mur.

Sans se presser, Sable prit la direction de la petite cabane qu'elle partageait avec Tolya à l'autre bout du village. Elle restait aux aguets. Velik n'avait pas encore découvert que c'était elle qui chapardait ses

biens, mais sa présence dans les rues à cette heure tardive lui aurait paru suspecte.

Un fin voile de brume tissait sa toile le long des rues sombres et désertes. La ville était profondément endormie, mais les fenêtres de *L'Honnête Brigand* laissaient toujours filtrer une lumière chaude témoignant de l'activité qui y battait son plein. Ivar tenait la seule taverne dans un rayon de cinquante kilomètres à la ronde, de sorte qu'elle restait généralement ouverte jusqu'au petit matin.

La porte d'entrée s'ouvrit et Benioff, le forgeron, descendit les marches en titubant, Ake et Polich sur les talons. Ces deux derniers soulevèrent leur ami ivre mort tout en beuglant une chanson paillarde. Ils avaient oublié de fermer la porte, laissant la musique d'un luth s'échapper de la taverne pour gagner la rue.

Sable se mordit les lèvres et jeta un coup d'œil à l'allée obscure qui menait vers la cabane de Tolya. Elle savait qu'elle aurait dû rentrer. Il était déjà bien assez tard comme cela. Pourtant, les notes insistaient, flottant autour d'elle, mystérieuses, belles et séduisantes. Il en avait toujours été ainsi avec la musique. Comme une attache qu'elle ne pouvait rompre.

Sable venait de se résoudre à faire demi-tour lorsque le musicien entama un nouveau morceau. Un air d'Istraa.

Incapable de résister, elle s'arrêta et ferma les yeux. Elle avait l'impression d'entendre un souvenir. Les notes résonnaient à intervalles irréguliers, montant et descendant dans un ciel éclatant, charriant des accents de sables dorés, et le monde entier sembla s'embraser. La musique s'amplifia et, au son d'un rythme entêtant, elle vit soudain son frère Ricón, tout sourire, qui dansait à l'intérieur du palais. Elle aperçut également son autre frère Kai, ainsi que son père et la zura Anja, élégamment drapée dans un tissu pourpre, couleur de l'aurore dans le désert. Sable les appela, mais aucun son ne sortit. Comme portée par la brise, elle s'éleva au-dessus des arches et tournoya autour des colonnes jusqu'à ce que les silhouettes de sa famille s'estompent et que le rire de Ricón s'évanouisse dans le néant.

— Un peu tard pour une promenade, tu ne crois pas ?

Sable ouvrit les yeux. Une silhouette se détacha de la pénombre.

C'était Velik. Elle serra les dents, furieuse contre elle-même. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû s'éterniser.

Velik s'arrêta à quelques mètres, un air suspicieux dans le regard, mêlé d'un autre sentiment que Sable ne chercha pas à identifier. Son instinct lui dictait de prendre ses jambes à son cou, mais elle resta forte et imperturbable. Seuls les coupables fuyaient.

— Je pourrais dire la même chose, dit-elle sèchement.

Il s'approcha d'un pas menaçant.

— Je cherche un voleur.

— C'est ton jour de chance. Ce n'est pas ce qui manque à Skanden.

Son regard se durcit et il fit un pas de plus. Il se tenait si près d'elle que Sable devait se dévisser le cou pour voir sa mâchoire carrée.

— Il se trouve qu'un voleur s'introduit chez moi. *Régulièrement*. Tu ne saurais rien à ce sujet, par hasard, raclure ?

Elle plissa les yeux.

— Si je remarque quelque chose de suspect, je te le ferai savoir.

— Comme une raclure qui se promène *seule* au milieu de la nuit ?

Avant que Sable ne puisse répondre, il passa un bras autour de sa taille et l'attira contre lui.

— Velik ! Lâche-moi !

Elle se débattit, mais il était trop fort.

Il la tenait fermement d'un bras tout en la fouillant de l'autre.

— Où caches-tu ton butin ? gronda-t-il.

— Je ne sais pas de quoi tu parles !

Velik glissa sa main libre sous la cape de Sable, au niveau de son dos, puis s'aventura plus bas.

— Arrête ! grogna-t-elle en se tortillant pour atteindre le couteau qu'elle gardait dans sa botte.

Elle venait d'en effleurer le manche lorsqu'une voix lança :

— Velik ?

C'était Brinn, la petite-fille d'Ivar, qui servait à la taverne. Elle portait encore son tablier et ses cheveux blonds étaient attachés en un chignon serré sur sa nuque. Quelques mèches folles frisaient au niveau de ses tempes.

Velik repoussa Sable, qui trébucha et faillit tomber.

La serveuse s'approcha d'un pas hésitant, son regard alternant entre l'un et l'autre. Ses yeux s'arrêtèrent enfin sur Velik.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'assure que l'Istraane ne cause pas d'ennuis, répondit Velik, le regard furieux posé sur Sable.

Cette dernière sourit de toutes ses dents.

— Je suis flattée que tu m'en croies capable.

Ses babines se retroussèrent et il serra les poings. Mais il ne la frapperait pas. Pas devant Brinn.

— Je t'ai à l'œil, raclure.

— Je vois ça, répondit sèchement Sable.

Elle jeta un coup d'œil rapide à une Brinn confuse, puis continua son chemin.

Raclure.

C'était le terme péjoratif qui désignait les personnes soupçonnées de protéger les réfugiés de Sol Velor, les galeux.

Istreaa avait toujours protégé les réfugiés, et comme Sable avait tout d'une Istraane, avec sa peau cuivrée et ses cheveux d'onyx, elle se voyait généralement imposer des prix exorbitants de la part des commerçants locaux. Parfois, comme dans le cas de Velik, on refusait même catégoriquement de lui vendre quoi que ce soit. C'était pour cette raison qu'elle avait dû se résoudre à voler.

Et puis, elle devait se l'avouer, cela faisait du bien de pouvoir se venger, même dans une moindre mesure.

La petite cabane était plongée dans la pénombre lorsqu'elle l'atteignit enfin. Elle se faufila par la porte arrière et referma derrière elle en prenant soin de ne pas réveiller Tolya. Elle venait tout juste de suspendre sa cape à côté de la porte quand une lanterne s'alluma.

Sable grimaça en son for intérieur.

— Où étais-tu passée ? demanda Tolya d'un ton qui suggérait qu'elle connaissait déjà la réponse.

Sable prit une profonde inspiration et se tourna vers elle.

La vieille femme était assise à la petite table près de la cheminée. Une lanterne brûlait à côté d'elle. Des boucles blanches s'échappaient de la couverture de laine qu'elle avait enroulée autour d'elle, mais,

malgré l'âge avancé de Tolya, ses yeux pâles demeuraient lucides et perçants, dardant leurs prunelles sur Sable avec toute la colère et le jugement du Grand Prêtre des Muets.

— L'herbalie a disparu, dit Tolya d'un ton lent et posé, défiant Sable de feindre l'étonnement.

Elle savait d'expérience que c'était inutile.

— Je sais. C'est moi qui l'ai prise.

— Pourquoi ?

Parce que Jedd n'aurait pas survécu sans cela. Parce qu'elle ne supportait pas de voir Mikael et Kat souffrir. Parce qu'elle *devait* payer pour le mal qu'elle avait fait tant d'années auparavant.

— Quelqu'un en avait besoin.

Tolya tapa du poing sur la table et Sable sursauta. La lanterne vacilla.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Nous en avons besoin, gronda Tolya. Les herbes sont notre seule monnaie d'échange dans ce pays maudit, et toi tu dilapides ton héritage !

Sable s'efforça de ne pas sourciller. Elle savait que Tolya serait furieuse, et une part d'elle-même détestait son propre geste, mais elle ne s'attendait pas à ce que Tolya mentionne sa succession. Elle était touchée de savoir qu'elle comptait sur elle pour reprendre sa petite affaire.

— Par les gardiennes ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?

Tolya se massa les tempes. La couverture glissa de sa tête, libérant une cascade de boucles désordonnées, puis elle laissa ses bras retomber et regarda attentivement Sable.

— Je ne pourrai jamais compenser cette perte. Jamais. Tu comprends, ma fille ?

La jeune femme soutint le regard de Tolya et hocha la tête. Elle ne s'excusa pas. Elle ne pouvait pas exprimer de remords, sachant que si c'était à refaire, elle n'hésiterait pas un seul instant.

Tolya parut le sentir. Elle scruta Sable et ses yeux s'arrêtèrent au-dessus de son oreille.

— Pourquoi as-tu des aiguilles de pin dans les cheveux ?

Sable passa la main dans sa tignasse. Elle en retira deux aiguilles de sapin baumier poisseuses de sève. Dieux merci, Velik ne les avait pas repérées sous son capuchon. Elle alla les jeter dans les cendres endormies de l'âtre, suivie du regard par la vieille femme.

— Ça ne peut plus durer, déclara-t-elle d'un ton posé. Tous ces vols.

— On vit dans une ville de voleurs, rétorqua Sable.

— On ne se vole pas les uns les autres.

— Ce n'est pas comme si je mettais en danger qui que ce soit, rétorqua-t-elle, exaspérée. Je ne prends que l'excédent. Ils ne s'en rendent même pas compte.

C'était la vérité. Velik, aussi pingre que rustre, était le seul à s'en apercevoir.

À sa grande surprise, Tolya posa une main sur le bras de Sable. Elle avait toujours été semblable à un bloc de marbre. Froide, dure, et ce depuis toujours. C'était ainsi qu'elle avait survécu, toute seule, dans un endroit comme celui-là pendant plusieurs dizaines d'années, bien avant que Sable ne débarque, tremblante de peur et horrifiée par ses actes, sur le pas de sa porte.

— Je comprends mieux que tu ne le croies, ajouta doucement Tolya de manière inattendue. Nous vivons dans un monde cruel et chacun essaie de survivre comme il peut. Selon ce qui lui semble juste.

Tolya hésita et son regard s'adoucit.

— Mais tu finiras par te faire prendre, Sable. Ces vols, même s'ils te semblent justifiés, vont à l'encontre des lois de ce pays. Tu vas finir par te faire tuer, ou pire. Et j'ai juré au Créateur tout-puissant que je te protégerais tant qu'il resterait un souffle d'air dans mes vieux poumons. Promets-moi... Promets-moi que tu vas arrêter.

Sable aurait voulu rétorquer que Ricón aussi avait promis de la protéger. Mais comme tous les autres, il avait failli à sa promesse. Comme tout le monde, il l'avait abandonnée à ces contrées maudites.

Tolya ne la quittait pas des yeux, comme si elle cherchait à lire dans ses pensées. Mal à l'aise, Sable jeta un coup d'œil à la main ridée posée sur son bras. Cette main n'avait pas souvent été caressante, mais c'était la seule à s'être tendue pour lui offrir un toit et de quoi manger ces dix dernières années.

Sable ne cessait de compromettre cette relation. Encore et toujours.

— Je vais arrêter.

Tolya la scruta, à la recherche d'une faille dans sa promesse.

— Je te le promets, ajouta Sable.

Elle était sincère.

Satisfaite, Tolya lui serra le bras avant de prendre la lanterne.

— Je suis restée debout bien assez longtemps à attendre le retour de tes jambes squelettiques. Il est temps que j'aille me coucher, dit-elle avec son habituelle raillerie.

Sable sourit.

— Ôte-moi ce sourire de ton visage, ma fille.

Aussitôt, elle retrouva une mine impassible.

Tolya retourna dans sa chambre et disparut derrière le rideau.

Sable resta un moment dans la pénombre. Une rafale balaya la petite cabane, arrachant un gémissement aux murs. Elle jeta un coup d'œil au rideau de perles qui menait à sa chambre. À pas de loup, elle se faufila à travers l'étroite ouverture et alluma la petite bougie sur sa table de nuit. Elle la posa par terre, puis souleva et déplaça lentement sa table de chevet pour ne pas faire de bruit. Elle s'agenouilla et souleva une lame du plancher, avant d'en sortir une boîte noire rectangulaire en bois abritant une flûte de même couleur. Elle prit l'instrument et l'approcha de la bougie.

À son contact, les glyphes gravés se mirent à briller d'un éclat blanc argenté rappelant le clair de lune. La flûte était un cadeau de Ricón pour son cinquième anniversaire. Elle avait été tellement fascinée par la prestation d'un flûtiste dans un bazar un jour, qu'elle n'avait pas rejoint son chaperon à l'heure prévue, ce qui avait provoqué un véritable chaos. La garde entière du zar avait recherché sa fille disparue des heures durant. Cela lui avait valu un mois de punition, cloîtrée dans sa chambre. Mais elle y avait également gagné cette magnifique flûte en os grâce à la perspicacité de son frère.

Un filet d'air tremblant s'échappa de ses lèvres serrées.

Les glyphes ne brillaient pas au début, mais depuis cette horrible nuit, ils s'illuminaient à son contact. Elle ne savait pas ce que cela signifiait et elle ne voulait pas le savoir. En réalité, elle avait essayé de

s'en débarrasser. À quatre reprises. La première fois, en ce jour funeste où elle l'avait abandonnée sur les dalles en travertin du palais. Mais à mi-chemin des Landes Sauvages, la flûte était soudain réapparue dans la poche de sa cape. Elle s'était demandé si quelqu'un l'y avait glissée à son insu, mais, quand elle l'avait jetée dans une rivière et l'avait retrouvée dans sa poche le lendemain – sèche et intacte –, elle avait commencé à nourrir des soupçons. Elle avait à nouveau essayé de se débarrasser de l'instrument maudit sur la Traverse en la jetant dans les gorges. Mais sa poitrine s'était serrée à mesure que l'objet tombait et, le temps qu'elle atteigne l'autre côté du pont, la flûte était de nouveau dans sa poche. La douleur dans son cœur, quant à elle, ne s'était pas dissipée avant le soir.

La quatrième fois avait été la dernière : lorsqu'elle avait jeté la flûte dans la forge de Benioff, son corps avait réagi comme si elle avait elle-même sauté dans un brasier. Après quoi, elle avait décidé qu'il était préférable de la cacher. Si elle ne pouvait pas se débarrasser de son passé, elle pouvait au moins l'enterrer sous ses pieds.

Sable ferma les yeux et soupira. Elle avait peut-être caché la flûte, mais elle était toujours là. Elle se gardait toujours de marcher sur cette partie du plancher, et son regard s'attardait toujours inconsciemment sur cette même zone au sol, vérifiant les rainures et le grain du bois pour s'assurer que la planche n'avait pas été déplacée. Elle redoutait toujours que quelqu'un découvre son terrible secret.

Il était facile de blâmer la flûte. Au début, elle avait cherché à se rassurer en se répétant qu'il s'agissait d'une arme liagée qui s'était malheureusement retrouvée en sa possession, mais qu'*elle-même* était innocente. Pendant un moment, elle s'en était même persuadée. Mais au fil du temps, le poids de la culpabilité devenant insoutenable, elle avait été forcée d'admettre que c'étaient *ses mains* qui avaient tenu la flûte. C'était *son souffle* qui avait produit ces notes maudites, et elle ne se le pardonnerait jamais.

Elle ne se pardonnerait jamais d'être responsable de la mort de sa petite sœur, Soraï.

Une bourrasque fit trembler la fenêtre. Sable ouvrit grand les yeux et se figea. Les rideaux n'étaient pas totalement tirés et, à travers les

vitres, il lui semblait avoir senti une présence.

Curieuse – et un brin inquiète –, elle remit la flûte dans sa boîte et s’approcha de la fenêtre. Le petit jardin d’herbes aromatiques était plongé dans l’obscurité. Tout était calme à l’exception du vent qui mugissait. Une chouette s’envola du poteau de clôture et fut engloutie par la nuit. Sable attendit un moment, les sens en alerte tournés vers les ténèbres.

Probablement le vent, pensa-t-elle en fronçant les sourcils.

Elle tira complètement les rideaux, regagna le trou dans le plancher et jeta un œil à l’intérieur. Les glyphes ne brillaient plus.

— Je ne peux plus te reprocher mes actes, chuchota-t-elle.

Elle referma le couvercle sur son passé et remit tout en place, puis elle se changea et se glissa au lit. Tolya avait raison. Elle devait cesser d’utiliser le passé comme excuse avant que cela ne la tue.

~

Il la scrutait, tapi dans les ténèbres.

C’était une petite chose étrange, frêle et discrète. Pas insipide, mais loin de ce qu’il avait imaginé. Cependant, il n’était pas du genre à remettre en question la volonté du Créateur.

Elle manipulait la flûte comme s’il s’agissait d’un cadeau du ciel, trop précieux, trop sacré pour le contact humain, même si elle ignorait probablement à quel point. *Lui* savait.

Les yeux de la jeune femme s’écaraillèrent et se fixèrent sur la fenêtre. Non, sur *lui*.

Il se cacha précipitamment. Elle n’aurait pas dû le voir, sentir sa présence. Il vérifia quand même ; son pouvoir était intact. Mais elle posa la flûte et s’approcha de la fenêtre.

Il était temps pour lui de partir. Il l’avait surveillée assez longtemps et il avait rempli sa mission. En un tour de main, il changea de forme et s’élança dans la nuit. Le sommeil devrait attendre ; il avait un message de la plus haute importance à transmettre.

Il l’avait enfin trouvée.

La sorcellerie, c'est la mort.

Telle une vile tentatrice, elle séduit l'homme de ses lèvres mielleuses, l'attirant dans son lit pour l'anéantir dans son sommeil. Pour la sorcellerie, la vie d'un homme n'est rien de plus qu'un passe-temps, une existence sacrificable à merci au nom de son dieu implacable.

N'oublions pas la puissante Sol Velor, dont le royaume s'étendait du désert de Vendara aux Contrées occidentales. Souvenons-nous que ses prophètes – les Liagés – avaient reçu un pouvoir surnaturel. Mais ils en voulaient toujours plus. Ils nous voulaient, nous. Et grâce aux dieux, les Cinq Provinces ont calmé leur appétit en les vainquant.

Mais nous n'avons pas vaincu la sorcellerie elle-même.

Elle se tapit dans les recoins les plus sombres de notre monde, hors de notre vue. Ses partisans poussent comme du chiendent à l'intérieur même de notre patrie. Ils menacent nos frontières, répandant lentement le chaos et la corruption. Il convient de les éradiquer rapidement, de peur que Sol Velor ne se relève.

*~ Extrait des Enseignements de Gasta,
Grand Inquisiteur du Temple*

Mois de la Lumière d'Aryn de l'an trois et trente apr. R.

Chapitre 3

Vingt-six galeux.

Le groupe le plus important que Jeric ait jamais repéré. Il s'étonnait encore du nombre de galeux rescapés de la guerre qui s'était déroulée près de cent cinquante ans auparavant. Il s'efforçait de les traquer, de les tuer, de les asservir. Ils ne pouvaient pas être libres, pas après ce que leur peuple avait fait. Pas après ce que leurs survivants *continuaient* de faire. Présentée comme une religion de paix, leur sorcellerie avait presque anéanti le continent. Pour se rappeler le danger d'une telle puissance, il suffisait de jeter un coup d'œil aux Grandes Friches. Un territoire entièrement ravagé par leurs Liagés et le soi-disant *don* qu'ils vénéraient. La sorcellerie n'avait rien d'un bienfait. C'était une véritable malédiction, et Jeric refusait de laisser cette culture *pacifique* prospérer sous sa surveillance.

Cependant, qu'importe le nombre de galeux que Jeric capturait ou tuait, il en poussait toujours plus, comme si la terre recrachait leurs morts juste pour lui donner du fil à retordre. Récemment, de petits groupes avaient coordonné leurs attaques : ils démolissaient des ponts et s'emparaient d'importantes routes commerciales, les privant peu à peu de leurs ressources à la frontière sud-ouest – du côté de Hautval. Ils essayaient d'affaiblir Corinthe. Satanés adorateurs de démons.

Et voilà qu'il en avait vingt-six sous les yeux.

Avec l'aide de sa meute, il pouvait en venir à bout.

Jeric donna le signal à Braddok. Ce dernier arbora un sourire malicieux et disparut derrière un rocher – ce qui en disait long sur son volume, car Braddok était grand comme une montagne. Jeric attendit, accroupi derrière un arbre, son épée, Lorath, à la main. Un cri d'oiseau retentit plus haut.

Jeric sourit en son for intérieur. Gerald avait dû s'entraîner. Son cri ressemblait moins à une souris à l'agonie qu'à un roselin à queue rouge de l'Est.

Gerald répéta le cri. Jeric fit signe à ses trois compagnons postés à côté de lui. Comme un seul homme, ils bondirent hors des arbres et se ruèrent sur les galeux. Des traits d'arbalète sifflèrent au-dessus de leurs têtes. Un galeux cria et s'effondra. Un autre s'écroula juste derrière le premier. Gerald était seul là-haut, mais il n'avait pas manqué son coup. Il ne ratait jamais sa cible.

Les autres galeux dégainèrent leurs armes et se précipitèrent vers Jeric et sa meute. Ce dernier abattit une première vague, tandis que ses hommes se battaient avec acharnement derrière lui. Ces galeux étaient plus coriaces que d'habitude, ce qui valut à Jeric une belle sueur.

— Loup ! s'écria Braddok. À terre !

Jeric se plaqua au sol. Un trait siffla au-dessus de sa tête, suivi d'un *chpoc* humide. Un cri retentit et un galeux s'effondra à côté de Jeric, un carreau d'arbalète fiché entre les deux yeux. Il adressa un bref signe de tête en direction des arbres, échangea un regard avec Braddok, sauta sur ses pieds et reprit son avancée dans la mêlée.

Braddok balança sa hachette, renvoyant trois galeux dans une tente. Jeric fonça vers eux au moment où la toile s'effondrait. Ils étaient morts en moins d'une minute. Jeric se retourna et s'essuya le front. Des galeux gisaient partout, brisés et sanguinolents. Ce sacrifice comblerait les dieux. Lorath en particulier, le dieu de la justice. Ce n'était pas pour rien que Jeric avait nommé son épée en son honneur.

Braddok allait en finir avec les deux derniers quand Jeric s'écria :

— Il m'en faut un vivant !

— Bar bitié ! supplia un homme avec un fort accent galistran, la langue commune aux Istraans et aux galeux. Je jure devant Tieu...

Un trait rouge se dessina sur sa gorge, un gargouillis en sortit et il mourut avant d'avoir touché terre. Braddok essuya son poignard sur l'épaisse queue de cheval noire de la dépouille.

Stanis et Chez mirent à genoux l'unique galeux restant.

C'était une femme.

Jeric rangea son épée et se dirigea vers elle.

Elle le regarda d'un air de défi.

— Lâche, fit-elle en crachant par terre. C'est pour ça que fous nous

massacrez. Barce que fous êtes tes lâches. Tous audant que fous êdes. Fous êdes derrifiés par notre Tieu, bar tout ce que nous repré...

Jeric lui envoya son poing dans la mâchoire.

La galeuse accusa le coup, mais Stanis et Chez la maintenaient fermement à genoux. La mâchoire endolorie, elle cracha un filet de sang sur les bottes de Jeric. Ce dernier lui attrapa le menton et le releva féroceement. La galeuse tenta de lutter contre sa poigne.

— Tu vas coopérer, dit Jeric, lugubre, ou ce que nous avons fait à tes camarades ressemblera à une partie de plaisir à côté. C'est compris ?

Sa mâchoire l'élançait. Elle grogna, les yeux emplis de haine.

— Il y en a d'autres avec toi ? demanda Jeric.

Elle ne répondit pas.

Jeric serra plus fort.

Elle grimaça.

— Non.

Il tenta de sonder son regard anguleux. Des yeux de galeuse. Sombres et trompeurs, comme les sorciers qu'ils adoraient. Mais elle ne semblait pas mentir.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Jeric.

— Nous allons fers les monts Baraga...

Il lui secoua le menton avec force.

— Vous vous dirigez vers l'est depuis deux jours. Je vous ai suivis. Je n'aime pas me répéter : qu'est-ce que vous faites par ici ?

La galeuse fulminait, mais ne répondit pas.

Jeric la gifla de sa main libre.

Ses yeux s'embuèrent et elle cligna des paupières alors qu'une furieuse empreinte de main rouge se dessinait sur sa joue.

— C'est Kormand qui vous envoie ? Il vous a promis l'amnistie si vous faisiez son sale boulot ? aboya Jeric.

Elle ne répondit pas.

Il la gifla de nouveau, plus fort cette fois.

Elle le regarda en plissant les yeux.

— Et du fais la sale besogne de qui, *Loup* ?

Jeric lui agrippa le menton si fort qu'elle ferma les yeux pour

encaisser la douleur. Une larme coula le long de sa joue.

— Vous autres, galeux, vous êtes tous les mêmes. Arrogants. Moralisateurs. De véritables plaies. Tu feras moins la maline quand on t'emmènera au Temple.

Les yeux de la galeuse s'écarquillèrent de peur.

Jeric la lâcha et elle s'affaissa. Alors qu'elle entreprenait de détendre sa nuque et ses épaules meurtries, il lui assena un coup de pied dans l'estomac. Cette fois, Stanis et Chez lâchèrent prise. Elle s'étala sur le sol et se cramponna le ventre, cherchant à reprendre son souffle.

— Attachez-la, ordonna Jeric à sa meute, sans quitter la femme des yeux. Tu aurais dû répondre à ma question, galeuse. Mes inquisiteurs ne sont pas aussi cléments que moi.

~

— Gerald, doucement, dit Chez. Certains n'ont pas encore mangé !

Gerald, qui venait de se servir une troisième cuillerée de la bouillie insipide, laissa retomber la louche dans la marmite et s'écarta avec un grognement.

Chez ramassa la louche et fixa la silhouette longiligne de Gerald.

— Mais où est-ce que tu mets tout ça ?

— Quand je disais qu'il avait attrapé un parasite, dit Stanis en levant les yeux de son bol.

Il essuya les gouttes qui perlaient sur ses lèvres.

— Tu as couché avec des galeuses, Gerald ? Chez demanda avec un reniflement.

Gerald roula des yeux.

La prisonnière les regardait depuis le feu de camp ; assise, ligotée et bâillonnée.

Stanis l'avisa.

— Un problème, galeuse ?

Elle reporta son attention sur le feu.

Stanis posa son bol, s'approcha de la prisonnière et lui donna un coup de pied dans les côtes. Elle tomba sur le dos sous l'impact et

grogna sous son bâillon. Il s'apprêtait à lui assener un nouveau coup de pied quand Braddok déclara :

— Ça suffit.

Stanis se tourna vers lui.

L'autre secoua la tête.

— Tu sais que les inquisiteurs préfèrent que les prisonniers soient intacts.

Stanis fixa la femme du regard. Il savait que Braddok avait raison.

— Maudite galeuse.

Il lui cracha au visage, frustré. Elle grimaça. Le crachat glissa le long de sa joue.

Stanis reprit son bol.

Braddok jeta un coup d'œil à Jeric, assis à quelques mètres de là. Il remplît une autre écuelle et s'approcha de lui.

— Tu devrais manger un bout, lui dit Braddok en posant le bol à côté de lui.

Jeric était occupé à faire l'inventaire de leurs nouvelles possessions : quelques lames grossières en métal noir, deux cents couronnes, une carte de Corinthe et un petit flacon dont seuls les dieux connaissaient le contenu.

— Les monts Baraga, mon cul ! grogna Braddok. Qu'est-ce qu'il y a dans la fiole ?

— En tout cas, ce n'est pas de l'akavit, répondit Jeric, narquois.

Braddok ricana, prit la fiole, la déboucha et renifla.

— Par tous les dieux... Même ma merde sent meilleur, fit-il en toussant.

— J'ai du mal à le croire, rétorqua Jeric en feignant d'y réfléchir.

Braddok remit le bouchon et reposa la fiole dans la petite collection avant de prendre l'une des lames.

— Hum... Ce n'est pas une lame skal...

— Non, dit Jeric en levant les yeux. En effet.

Braddok mit la lame entre ses dents pour en apprécier le métal. Intrigué, il l'étudia de plus près.

— On dirait un morceau de ciel étoilé.

Braddok regarda Jeric.

— Tu sais ce que c'est ? demanda-t-il.

Jeric fronça les sourcils et désigna sur la carte les gribouillis des vagues de la Mer Jaune.

— Je crois que c'est de la ténébrine. Je n'en ai jamais vu, mais on l'appelle comme ça parce qu'elle ressemble au ciel nocturne.

C'était le cas de la lame. On aurait dit que les dieux avaient découpé un morceau de l'univers et l'avaient offert à l'homme sous forme d'arme, avec les étoiles et tout le reste.

Braddok fronça les sourcils en regardant la lame.

— Je n'en ai jamais entendu parler. Et ça vient d'où ?

— Des Landes.

Braddok le dévisagea.

— Par les cinq enfers, qu'est-ce que des fugitifs des Landes pourraient bien faire ici ?

C'était une bonne question. Les gens quittaient rarement les Landes Sauvages. Les raisons qui les avaient poussés à s'y rendre les empêchaient généralement de revenir dans les Provinces.

— Je ne sais pas, répondit Jeric d'un air distrait, mais quelque chose me dit qu'ils n'ont pas grand-chose à faire d'une cargaison de skal en route pour Derodin.

Le jarl Rodin gouvernait le sud-ouest de Corinthe, à la limite de Brevera. Selon un messenger, ses deux dernières cargaisons d'armes en skal avaient été interceptées par des galeux. Il n'avait aucune preuve, seulement des conjectures, néanmoins il demandait davantage de ressources en compensation. Cependant, les armes en skal n'étaient pas facilement remplaçables. La paix était fragile en ces temps incertains, et tous les jarls de Corinthe souhaitaient renforcer leur armement. Les forgerons de Descieux travaillaient jour et nuit à honorer leurs commandes, en plus de celles du roi, et Rodin n'était pas réputé pour sa patience. Il avait une haute estime de lui.

— Tu penses que Rodin a tout inventé ? demanda Braddok.

— J'en doute.

— C'est peut-être un moyen d'avoir deux fois plus d'armes, reprit-il en haussant les épaules.

— Il n'est pas si malin que ça.

Braddok approuva.

— Alors, qui sont les voleurs ?

— Des galeux, probablement.

Braddok fronça les sourcils.

— *Loup*, ce que tu dis n'a pas de sens.

— Cette carte non plus, dit Jeric en étudiant un repère près des Phalanges.

Il désignait la ville de Dunsten, mais elle portait un nom différent en galistran. Jeric avait étudié le dialecte istraan pour mieux connaître son ennemi et il le maîtrisait plutôt bien. La langue des galeux n'était pas très différente.

Pourtant, isolé et hors contexte, ce mot n'avait aucun sens pour lui. Et il semblait important.

— Ça te dit quelque chose ?

Braddok s'accroupit près de lui pour examiner le mot. Ses bottes en cuir grincèrent.

— Pas le moins du monde, répondit-il.

— Et là, regarde. Reichen aussi porte un autre nom.

Il désigna la ville de Reichen, remplacée par un mot dans la langue des galeux.

— Pareil ici.

Il désigna un autre point le long de la rivière Creuse, également remplacé par une expression en galistran.

— Peut-être qu'ils se sont trompés, suggéra Braddok. Comme ils ne connaissaient pas les noms, ils en ont inventé.

Jeric releva la tête de la carte et regarda leur prisonnière.

— Peut-être.

Il lui aurait bien demandé ce qu'il en était, mais ce n'était pas son rôle. Il s'occupait de traquer et de chasser, ensuite il livrait sa proie aux inquisiteurs pour dissection.

Mais tout de même...

— Dis-moi... demanda Braddok d'une voix trop basse pour que les autres l'entendent. Tu comptes toujours aller voir Hersir, à notre retour ?

Jeric arracha sa dague du sol. Il s'en était servi pour planter la carte

afin qu'elle ne s'envole pas. Hersir était à la tête des Strykers de Corinthe, un groupe souvent qualifié par le peuple d'assassins privés des dieux. Les Strykers étaient sous les ordres directs des dieux. Leur mission était de défendre la Couronne et les frontières de Corinthe. C'était aussi la seule et unique chance pour Jeric de rompre la chaîne qui le liait aux caprices de son frère aîné. Même le roi de Corinthe ne pouvait défier les lois des dieux.

— Hersir... murmura Jeric en enroulant la carte. L'ordination est prévue dans trois soirs.

— Et si ton frère revient avant nous ?

— Ça n'arrivera pas...

Soudain, Jeric se tut et tendit l'oreille en direction des arbres. Son regard balaya les ténèbres, sembla délimiter une zone, puis il sauta sur ses pieds, abandonnant la carte par terre.

Braddok allait pour se lever, mais Jeric l'interrompit d'un geste de la main. Ce dernier passa sa langue sur ses dents, se faufila à travers le camp et s'aventura plus profondément entre les arbres, aussi silencieux qu'un fantôme. Il ne tarda pas à repérer ce qui avait attiré son attention.

Un homme accroupi entre les arbres s'approchait lentement de leur campement.

En deux enjambées, Jeric fut sur lui. L'intrus gémit, le poignard sous la gorge.

— Les mains en l'air, gronda Jeric.

Le jeune homme écarta les bras.

— Je ne voulais pas...

Jeric le poussa en avant.

— Je vous jure, je suis...

Après une autre bousculade, l'homme pénétra dans le camp. Les rires de Stanis et Chez s'évanouirent quand il s'écroula devant eux. Ils se levèrent d'un bond, sortirent leurs armes, et Chez maîtrisa le nouveau-venu, tandis que Gerald lui enfonçait le visage dans la terre avec sa botte.

— S'il vous plaît ! supplia l'intrus désespéré, les bras levés en signe de reddition. Je suis un messager de Descieux !

Jeric étudia l'homme. Cheveux blonds bouclés. Corpulence et taille moyennes. Et une voix pincée, agaçante.

— Je ne te connais pas.

Les paroles de Jeric claquèrent comme un fouet.

— Je m'appelle Farvyn.

Gerald appuya sa botte un peu plus fort contre le visage de Farvyn.

— S'il vous plaît ! Je suis nouveau ! Je jure devant les dieux que je ne vous veux aucun mal, ajouta-t-il au grand amusement de Jeric. J'ai un message pour le prince !

Jeric s'immobilisa. Braddock et lui échangèrent un regard.

— Qui t'a dit qu'il serait là ? demanda Jeric.

— Le Grand Inquisiteur ! continua Farvyn avec désespoir, heureux d'orienter leurs soupçons sur quelqu'un d'autre. Il m'a ordonné de fouiller par ici, alors c'est ce que j'ai fait, et j'ai vu votre feu. Je le jure devant les dieux. Il est extrêmement urgent que je trouve le prince... s'il vous plaît...

Jeric fronça les sourcils, puis adressa un signe du menton à Gerald. Ce dernier leva sa botte, et Braddock saisit Farvyn par le col, le remettant debout sans ménagement. Farvyn, qui pouvait enfin y voir clair, regarda la masse imposante de Braddock, bouche bée. Pour la première fois, il distingua Jeric. Ses yeux s'écarrillèrent et il tomba à genoux.

— Prince Jeric... Je n'avais pas compris. Pardonnez-moi, je vous en supplie...

— Silence, intima Jeric.

Farvyn se tut.

Le prince le dévisagea. Les genoux du jeune homme s'entrechoquaient.

— Tu divulgues bien trop d'informations sans vérifier l'identité de tes interlocuteurs. Et si nous avions fait partie d'une bande d'éclaireurs breverans ?

Le visage de Farvyn se décomposa, humilié et embarrassé.

— Je suis désolé, Votre Grâce. Ça n'arrivera plus.

— C'est certain, répondit Jeric en plissant les yeux pour lui faire sentir le poids de sa désapprobation. Eh bien ? Crache le morceau.

Farvyn se racla la gorge, toujours tremblant.

— Son Altesse le prince Hagan est rentré et il réclame votre retour immédiat à Descieux.

Jeric croisa le regard de Braddok. Son frère venait rarement le solliciter pendant qu'il chassait. Mais le plus problématique était en soi le retour de Hagan.

Jeric grinça des dents. *Par tous les dieux.*

Chapitre 4

La ville de Reichen, sous la juridiction du jarl Stovich, était l'une des plus riches de Corinthe. Elle lui fournissait la majeure partie de ses céréales, grâce à ses champs fertiles, rares dans la région. Toutefois ce mois-ci, en lieu et place des céréales qui lui étaient dues, le commandant Anaton avait reçu une note du jarl Stovich, requérant sa présence immédiate.

Le commandant s'était immédiatement mis en route. Connaissant le jarl Stovich, l'heure devait être grave.

Le commandant Anaton retrouva le jarl Stovich à l'avant-poste de Bieler – un poste de garde peu avant Reichen –, et les deux hommes chevauchèrent ensemble jusqu'au village, la garde personnelle de Stovich et du commandant sur les talons.

— Il vaut mieux que vous le voyiez en personne, avait expliqué Stovich quand Anaton lui avait demandé la raison de sa présence à Reichen.

Le commandant avait lu la détresse dans ses yeux.

Ils gravirent une crête, et avant que Stovich ait pu dire un mot, Anaton sut que quelque chose n'allait pas.

Reichen se trouvait au cœur d'une vallée qui bourdonnait habituellement de vie, animée par les clameurs de la moisson, par les galeux qui travaillaient dans les champs et le bêlement des moutons. Aujourd'hui, la ville était silencieuse. Les champs étaient déserts, les charrues abandonnées dans l'herbe et les bâtiments lugubres.

Anaton adressa un regard à Stovich.

— Que s'est-il passé ?

L'homme regardait droit devant lui, l'air grave.

— Venez. Je vais vous montrer.

Les hommes coupèrent à travers les champs déserts et un vent glacial vint leur fouetter le visage, semblable à un avertissement. Enfin, Stovich s'arrêta, et les hommes descendirent de cheval. Reichen

était comme une ville fantôme, avec ses rues vides et ses cheminées éteintes. Un panneau grinçait sur des charnières rouillées, rendant Anaton nerveux.

Stovich l'invita à le suivre d'un signe de tête et leurs lourdes bottes gravirent les marches en bois menant au réfectoire. Stovich poussa les portes et pénétra dans une pièce sombre. Des rongeurs s'affairaient en tous sens. Des assiettes à moitié entamées et des chopes de bière jonchaient les tables grouillantes de mouches. On aurait dit que les convives s'étaient volatilisés au beau milieu du repas.

Anaton passa l'index sur la table, soulevant une couche de poussière. Des asticots se délectaient d'un tas de vieilles pommes de terre.

— Tout était dans cet état ?

— Oui, répondit Stovich. Quand Leon a manqué au rapport, j'ai envoyé des hommes voir ce qu'il se passait.

Il balaya la pièce des yeux. Les murs gémissaient sous les rafales.

— Par ici, ajouta-t-il.

Anaton détacha son regard de la pièce et sortit par la porte arrière à la suite de Stovich, avant de se figer net.

Devant lui se tenait le temple de Sela, déesse des champs et de la moisson, et sur les marches du temple gisait une pile de corps.

— Que Lina ait pitié de nous... fit Anaton.

C'est alors qu'il la sentit. La pourriture, la décomposition. La mort ne lui était pas inconnue. Il y avait été confronté un nombre incalculable de fois ; il était le commandant militaire de Corinthe.

Mais il n'avait jamais rien vu de semblable.

Une ville entière d'hommes, de femmes et d'enfants... morts. Il s'approcha lentement et remarqua l'étrange couleur cendrée de leur peau ainsi que le réseau de veines noires qui la maculait. Comme de la céramique fracturée. L'horreur déformait leurs visages, altérant leurs traits, et leurs yeux avaient été arrachés de leurs orbites, laissant derrière eux des abîmes noirs remplis de croûtes.

Par tous les dieux.

L'un des gardes eut un haut-le-cœur.

— Ce sont tous des Corinthiens, fit remarquer Anaton à voix basse.

— En effet, répondit Stovich.

Anaton s'arrêta à quelques pas de là pour observer le carnage. Il avait du mal à en supporter la puanteur.

— Où sont passés les esclaves ?

Stovich secoua la tête.

— Aucune idée. Nous n'avons trouvé aucune trace de fuite, comme s'ils avaient tout bonnement... disparu.

Anaton posa les yeux sur une petite main grise, la chair potelée d'un enfant, et il sentit son estomac se retourner.

— Brûlez les corps.

Stovich le regarda droit dans les yeux.

— Savez-vous qui a pu faire ça ?

Le regard d'Anaton balaya la ville abandonnée et les champs désertés. Une chape d'inquiétude s'installa sur lui.

— Je n'en ai aucune idée.

~

Sable sillonnait les bois au pas de course, mais où qu'elle tourne, elle ne parvenait pas à retrouver le mur du village. Les arbres ne cessaient de bouger, l'entraînant au cœur de la forêt.

La poussant vers la mort.

Les ténèbres tournoyaient et s'épaississaient, masquant le monde à ses yeux. Une poigne glaciale lui serra le bras.

Elle se redressa en sursaut, le cœur battant. Elle se trouvait dans une pièce sombre. Sa chambre. À tâtons, elle alluma la bougie sur sa table de nuit, puis remonta sa manche. Trois lignes rouges s'étiraient sur son avant-bras, s'estompant alors même qu'elle les examinait. Elle passa son pouce sur les marques. Elle faisait le même cauchemar tous les soirs depuis sa mésaventure dans la forêt, une semaine auparavant.

Frustrée de s'être réveillée en pleine nuit, elle écarta ses couvertures et se glissa hors du lit. Si son esprit était déterminé à la garder éveillée, autant qu'elle en profite. Elle prit sa bougie et se dirigea à pas de loup vers la cuisine. Elle évita la ribambelle d'herbes suspendues et s'assit à table, puis attrapa un bouquet d'euctis séché au

plafond, en prenant soin de ne pas abîmer les têtes. Elle les écrasa au-dessus d'une passoire à la seule lueur des bougies, avant de séparer soigneusement les résidus et les pétales fanés des petites graines noires. La monotonie du processus la détendait étrangement. Ses mains expertes travaillaient rapidement et habilement, et il ne lui fallut pas longtemps pour venir à bout du bouquet.

Sable en prit un nouveau et hésita, perdue dans la contemplation des feuilles en forme de trèfles qui laissaient un goût sucré sur ses doigts. L'euctis lui rappelait toujours son uki, Gamla Khan, qui officiait déjà en tant qu'*alma* – guérisseur – de Trier bien avant sa naissance.

Sable porta les petites feuilles séchées à son nez et inspira profondément. L'euctis était la plante préférée de Gamla et il en avait disposé d'innombrables pots à son chevet. Il affirmait que la plante poussait mieux à cet endroit précis, hors de portée des scarabées et des sauterelles. Sable avait réussi à maintenir ses euctis en vie dans le climat rude des Landes Sauvages, mais les plantes ne s'y étaient jamais vraiment plu. Pas comme dans la chambre de Gamla.

— Tu peux planter ces graines ailleurs, leur apporter de l'eau et du soleil, et les protéger des insectes, mais si les dieux les ont conçues pour le soleil et la chaleur, elles ne se *plairont* pas ailleurs, disait-il.

Souvent, quand il parlait, elle se demandait dans quelle mesure ses propos n'étaient pas applicables aux gens. Les deux étaient interchangeables, selon lui. Et à présent, assise là, elle songea à son exil forcé, se demandant s'il n'avait pas su lire son avenir.

Sable broya la tige séchée entre ses doigts. Elle regrettait de ne pas avoir apprécié le guérisseur à sa juste valeur.

Elle regrettait bien des choses.

La toux de Tolya s'éleva de l'autre côté du rideau fin qui séparait sa chambre de la cuisine.

Sable cessa de fredonner et détacha son attention de sa tâche. L'état de Tolya s'était aggravé ces derniers jours. Après une quinte de toux particulièrement laborieuse, Sable rangea l'euctis et s'approcha de la chambre sur la pointe des pieds pour écouter derrière le rideau.

— Je sais que tu es là, ma fille, dit Tolya. Retourne te coucher.

Elle recommença à tousser.

Sable retourna à la cuisine, arracha de la corde une poignée de lavande fraîchement séchée, prit une pincée de graines de pavot sur les étagères et concocta une tisane qu'elle apporta à Tolya.

— Tu n'écoutes jamais, fit la vieille dame d'une voix rauque.

— C'est faux. Je suis très attentive quand tu fais preuve de bon sens.

Sable posa le thé et la bougie sur la table de nuit.

Tolya regarda le plafond en marmonnant des choses que Sable ne parvint pas à déchiffrer, mais qu'elle devinait facilement.

— Bois-le, ordonna Sable. Il faut te remettre sur pied. Belfast est dans deux semaines, et nous avons un tas de commandes à préparer.

Tolya geignit. À contrecœur, elle se redressa sur son oreiller, puis saisit la tasse entre ses mains tremblantes.

— Tu pourrais te débrouiller sans moi.

Sable ne répondit pas.

Tolya la dévisagea par-dessus la tasse.

— Cela finira bien par arriver, ma fille. Je ne serai pas toujours là, dit-elle entre deux quintes de toux.

— J'apprécierais que tu n'essaies pas d'accélérer le processus.

Tolya prit une gorgée de thé et ferma les yeux comme si ses paupières étaient trop lourdes pour rester ouvertes. L'inquiétude de Sable monta d'un cran.

— Vas-y, ma fille, dit la femme, vidée de son énergie.

Elle se mordit les lèvres, attrapa la bougie et quitta la pièce. Elle patienta un moment de l'autre côté du rideau, attendant que le chanvre fasse son effet, puis elle retourna dans sa chambre et se remit au lit.

~

Tolya ne se leva pas le lendemain matin.

— Tolya, fit Sable, les yeux encore à moitié fermés, en posant du pain à côté du lit de la vieille dame.

Tolya ne bougea pas. Sa peau était aussi blanche que le marbre, et

ses yeux semblaient trop profondément enfoncés à l'intérieur de leurs orbites abîmées.

— Tolya, répéta-t-elle, plus fort cette fois, tandis qu'elle secouait doucement l'épaule de la vieille dame.

Tolya gémit et ses yeux frémirent derrière ses paupières closes.

Sable appuya le dos de sa main contre le front de Tolya et fronça les sourcils. Elle était brûlante. Le thé ne suffirait pas. Elle avait besoin de quelque chose de fort ; d'un remède qu'elle devrait faire passer avec un fortifiant plus puissant encore.

— Je vais faire ma tournée du matin et je passerai chez Ivar sur le chemin du retour, dit Sable.

Tolya grommela une réponse inintelligible.

— Je reviens vite.

Elle retourna à la cuisine, où elle récupéra les préparations habituelles pour les glisser dans des sachets de toile différenciés par de petites fleurs. Elle ramassa sa cape fourrée posée sur le banc, prit quelques pièces de monnaie dans le tiroir et sortit dans la fraîcheur matinale.

Le froid imprégnait l'atmosphère, agrémenté du parfum poivré des feux de bois. Un épais nuage se matérialisait devant ses lèvres à chaque expiration. C'était le bourgeon avant la floraison, le prologue de la saison, et Sable se demanda si l'hiver ne viendrait pas plus vite que prévu.

Par les gardiennes, elle espérait que non.

Une brise souffla et les carillons du porche se mirent à danser, faisant tinter de doux accords brisés remplis d'espoir. Sable rabattit son ample capuchon sur sa tête et se mit en route.

La lueur diffuse de l'aube baignait la cime des arbres et réveillait doucement la ville endormie, tandis que la fumée des cheminées nimbait les alentours d'un halo gris vaporeux. D'un pas léger, Sable se fondit dans les ombres étirées du matin, déposant ses sachets sur les porches appropriés. Des poules caquetaient, picorant la terre, et, quelque part, un coq chantait. Elle aperçut Benioff, sobre sur son perron, le corps penché sur sa forge, qui actionnait son soufflet sur des braises chaudes. Pour bien des gens, les semaines précédant Belfast –

la dernière récolte des Landes Sauvages – étaient difficiles. Tout le monde s'efforçait de terminer les préparatifs de dernière minute avant les premières chutes de neige. Une fois la neige arrivée à Skanden, elle restait jusqu'au printemps, et il était alors impossible de quitter la ville.

Benioff martelait l'acier et, inconsciemment, Sable cala ses pas sur les percussions jusqu'à atteindre la ruelle étroite menant chez Ivar. Les fenêtres mouchetées de *L'Honnête Brigand* n'étaient pas éclairées ce matin, mais de la fumée s'élevait de la cheminée et le doux arôme du pain cuit au four flottait dans l'air. Elle ouvrit la porte d'entrée et pénétra dans une salle à manger paisible. Un feu bâillait dans le vaste foyer. Assis seul à une table, dévorant un petit pain fumant, se trouvait Velik.

Il plissa les yeux, dardant ses prunelles noires sur elle.

Elle ne l'avait plus croisé depuis cette nuit-là et, en le revoyant, elle se souvint soudain de la façon dont il l'avait touchée.

Velik pencha imperceptiblement la tête sans la quitter des yeux. Son attitude empreinte de défi et lourde de sous-entendus respirait la mise en garde. Comme s'il avait lu dans ses pensées et savourait la peur qu'il y avait décelée.

Elle lui adressa l'un de ses regards bien sentis, avant de se diriger vers le comptoir où Ivar s'affairait à essuyer et à ranger des verres sur les étagères. Il avisa Sable et posa son torchon.

— Bonjour, fit-il en hochant légèrement la tête, le regard fixé sur Velik.

Elle ne pouvait pas lui en vouloir. S'associer avec elle était mauvais pour les affaires, et Velik – le seul boucher de la ville – avait beaucoup d'influence.

— Bonjour, répondit Sable poliment sans toutefois paraître trop amicale.

Elle posa les cinq pièces sur le comptoir.

— Est-ce que tu aurais de l'hydromel au sureau ? C'est pour Tolya.

— Tu as de la chance. J'en ai mis en bouteille hier. Je reviens tout de suite, dit-il en jetant un rapide coup d'œil à Velik avant de s'éclipser par la porte arrière.

Une bûche craqua dans l'âtre. Velik avala une lampée de bière à grand bruit. Sable martelait le comptoir de ses pouces sans lui prêter attention.

— Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue, lança Velik d'un ton suggestif.

Elle l'ignora.

— Je te parle, raclure.

Sable arrêta de tambouriner sur le plan de travail et jeta un coup d'œil à Velik par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Ses lèvres se retroussèrent tandis qu'il mastiquait son petit pain, une bouchée après l'autre.

— Je n'y ai pas encore bien réfléchi.

Elle ouvrit la bouche pour lui servir une réplique mordante, mais Ivar réapparut. Ses yeux passèrent lentement de Velik à Sable. L'homme sourit, s'affala sur sa chaise et croisa les bras tout en mâchonnant bruyamment d'un air provocateur.

Ivar fronça les sourcils en déposant une bouteille couleur d'ambre sur le comptoir.

— Et voilà.

— Merci, répondit-elle en attrapant la bouteille.

— Transmets mes salutations à la vieille dame, dit-il avec un clin d'œil.

— Comme toujours.

Elle lui adressa un petit sourire et tourna les talons. Dans son dos, elle sentait les yeux de Velik posés sur elle.

~

Velik regarda la raclure partir et croisa le regard perçant d'Ivar avant de retourner à son petit pain. Il était sur le point de prendre une autre bouchée quand la porte s'ouvrit. Un garçon maigrelet se rua à l'intérieur. En apercevant Velik, il lui fit signe de le suivre.

Ce dernier s'essuya la bouche et se leva, faisant grincer le banc sur le plancher en bois.

— Merci, vieil homme. Passe le bonjour à Brinn.

Velik adressa un clin d'œil à Ivar, qui plissa les paupières.

Il avait un arrangement avec Brinn, la petite-fille d'Ivar. Il leur faisait des prix sur la viande, en échange de quoi, ils lui faisaient des prix sur les repas et la bière. Bien entendu, il ne donnait à Brinn que les restes et le gras, mais elle n'était pas assez futée pour s'en rendre compte. Elle ne remplissait pas son cœur, mais elle remplissait son estomac ; il y gagnait au change. Et le fait qu'elle ne le repousse jamais était loin d'être négligeable.

Velik sortit de la taverne et suivit le garçon dans la pénombre d'une ruelle déserte.

— Qu'est-ce qui t'a pris autant de temps ? gronda-t-il après s'être assuré qu'il n'y avait personne à proximité.

— C'est la première fois qu'elle quitte la maison depuis que vous m'avez demandé de l'espionner ! se défendit le garçon.

Le regard de Velik balaya furtivement la ruelle pour s'assurer que personne ne les observait.

— Alors ? Tu as trouvé quelque chose ?

Il sortit un objet de sa poche : un os peint en noir.

Velik manqua d'assommer le garçon.

— En quoi un os peinturluré est-il censé prouver quoi que ce soit ?

— Ce n'est pas un simple os, bégaya le garçon en reculant, comme s'il s'attendait à recevoir un autre coup. C'est une flûte.

Velik leva la main pour le frapper de nouveau, mais le garçon fit un bond en arrière et souffla :

— Elle est couverte de glyphes liagés !

Velik s'immobilisa. Il pencha la tête sur le côté et étudia la flûte. Ce qu'il avait d'abord pris pour des tourbillons était un entrelacs de glyphes, la langue ancienne des sorciers galeux. Les Liagés, comme ils les appelaient.

Il ne maîtrisait pas cette langue, mais il l'avait reconnue. N'importe qui dans les Landes Sauvages en aurait fait de même. Des symboles similaires étaient gravés sur leurs pierres protectrices.

— Donne-moi ça.

Il lui arracha la flûte des mains.

— Où tu l'as trouvée ?

Le garçon se gratta la tête.

— Dans sa chambre.

— Et la vieille ?

— Elle dormait. Elle ne m'a pas entendu. J'ai cherché ce que vous m'aviez dit, mais je n'ai rien trouvé.

Cela ne voulait rien dire. La raclure aurait facilement pu se débarrasser des objets volés ; difficile, à présent, de prouver sa culpabilité.

— La flûte était bien cachée, ajouta le garçon.

Velik le fusilla du regard.

— Sous une lame de plancher, poursuivit-il. J'ai remarqué que l'une d'elles ressortait, alors j'ai forcé et elle s'est détachée. Elle était dans une boîte.

Velik glissa la flûte sous sa cape.

Le garçon tendit une main sale et l'homme y fit tomber une couronne.

Fronçant les sourcils, le garçon tenta de protester :

— Ce n'est pas ce que vous aviez promis.

— Tu n'as pas trouvé ce que je t'ai demandé. Tu as de la chance que je te paie quand même.

Le garçon afficha une moue défaite. Il referma son poing sur la pièce et la glissa dans sa poche.

— Maintenant, va-t'en, gronda Velik.

Il ne se fit pas prier et déguerpit dans l'allée.

Velik sortit discrètement la flûte et l'examina de nouveau. Il n'avait pas la moindre idée de son utilité, mais compte tenu des inscriptions qui la recouvraient et de l'endroit où la raclure l'avait rangée, elle ne souhaitait probablement pas qu'on la trouve.

Qu'est-ce que tu caches, raclure ?

Velik remit l'instrument à l'intérieur de sa cape. Il l'apporterait à Ventus. L'homme saurait ce que cela signifiait. Ses Muets et lui ne tarderaient pas à arriver à l'occasion de Belfast.

Chapitre 5

Jeric marqua un temps d'hésitation devant la porte.

Il n'avait pas de temps à perdre, mais s'il ne se présentait pas, cela paraîtrait suspect. Et il ne pouvait pas se permettre d'attirer l'attention sur lui. Pas maintenant.

Il ajusta son doublet, prit une profonde inspiration, ouvrit la porte et pénétra dans la pièce.

Son frère aîné, le prince Hagan Marsellius Tommad Angevin, héritier du trône de Corinthe, parlait à voix basse au sein d'un petit groupe d'hommes. Si la taille et l'embonpoint prononcé de Hagan ne sortaient pas de l'ordinaire au sein de sa cour, ses cheveux d'un roux flamboyant le distinguaient très clairement des autres. Il tenait sa chevelure de son père, tout comme ses yeux gris acier qui auraient pu découper un homme sur place.

Jeric avait hérité de la taille de leur père, mais son entraînement assidu lui conférait une silhouette svelte et musclée. Ses cheveux couleur laiton, ses yeux bleu foncé et ses pommettes hautes lui venaient, quant à eux, de leur défunte mère. Quand ils étaient plus jeunes, Hagan se moquait de son côté joli garçon, mais il avait cessé à la puberté en prenant conscience que toutes les femmes semblaient en accord avec lui.

À l'exception du commandant Anaton, les hommes entourant Hagan faisaient partie du Conseil de leur père. Ils mouraient tous d'envie d'être le bras droit du futur roi. Jeric, quant à lui, ne voulait pas en entendre parler.

Il avait traversé la moitié de la pièce lorsque Hagan daigna lui accorder un regard.

Le sourire de son frère était artificiel, celui de Jeric carnassier. Son aîné avait beau n'éprouver que du dédain pour lui, il avait encore besoin de Jeric pour le couvrir, et il le savait. D'où ce mépris de part et d'autre.

— Ah, te voilà, fit Hagan d'un ton affecté, excessivement enjoué. Je commençais à croire que tu m'évitais.

— C'était le cas, dit Jeric en l'étreignant. Lina m'en soit témoin, tu empestes.

Hagan rit. Quelques membres du Conseil se joignirent à son hilarité.

Jeric n'avait jamais compris comment Hagan pouvait supporter d'avoir toute cette cour autour de lui.

— Excusez-nous, messieurs, fit Hagan, congédiant alors les membres du Conseil.

Ces derniers s'inclinèrent rapidement devant les deux princes et se retirèrent. Le commandant Anaton adressa un regard appuyé à Hagan, qui dit :

— Nous en reparlerons plus tard.

Le commandant hocha la tête et adressa un salut respectueux à l'intention de Jeric.

— C'est bon de vous revoir, Prince Jeric, dit-il avant de quitter la pièce, laissant les deux frères seuls.

— Discuter *de quoi* plus tard ? demanda Jeric.

Hagan quitta la porte des yeux et reporta son attention sur lui.

— Rien qui puisse intéresser un Loup.

Il sourit de toutes ses dents, mais Jeric voyait bien que sa conversation avec le commandant le préoccupait.

Décidant de changer de sujet, Hagan commença à faire les cent pas autour de son bureau.

— Alors... ? demanda-t-il en débouchant une carafe d'akavit, un spiritueux corinthien malheureusement présent au quotidien sur les tables de la famille Angevin.

Jeric aimait les boissons fortes, mais celle-ci avait un goût d'excréments et brûlait comme une forge.

— Qu'est-ce que j'ai manqué ? poursuivit Hagan.

— Rien du tout.

Jeric feuilleta les divers dessins et schémas éparpillés sur le bureau de son frère, parmi lesquels se trouvait la carte de sa dernière expédition. Curieusement, Reichen était entourée.

— Il faut croire que le scandale te suit, ajouta Jeric.

Hagan se servit un verre.

— Si j'avais su à quel point le scandale pouvait meubler tes journées, je t'aurais demandé de m'accompagner.

— Grands dieux, non. J'aimerais mieux qu'on me jette dans les Friches plutôt que d'endurer un autre voyage à bord de cet énorme pot de chambre.

Hagan le regarda.

— Ce n'est pas si terrible si tu restes sur le pont.

— Mieux vaut ne pas y monter tout court.

Jeric n'avait pris le large qu'une fois dans sa vie et il s'était juré que ce serait la dernière. Il avait passé deux semaines à vomir, et quand il s'était retrouvé l'estomac vide, il avait rendu de la bile et du sang. Son état s'était tellement aggravé que le médecin de bord avait craint pour sa vie. Jeric avait survécu. Il n'avait jamais su dire si Hagan en avait été soulagé ou non.

— Voyons, ça n'a pas été si ennuyeux que ça, fit Hagan en servant un verre de liquide fauve à Jeric, même s'il savait qu'il détestait ça. D'après Anaton, ta meute et toi avez traqué et anéanti cinq groupes rebelles en mon absence. *Et* vous m'avez ramené trois prisonniers.

Jeric s'assit dans le fauteuil en cuir et passa une jambe par-dessus l'accoudoir. Ces satanés fauteuils étaient bien trop petits pour lui.

— As-tu appris quelque chose ?

Hagan glissa le verre vers Jeric sans croiser son regard.

— Non.

Il dévisagea son frère aîné sans prendre la peine de se saisir du verre.

— Et la carte ?

— De simples erreurs.

Jeric reposa sa jambe à terre et se pencha en avant.

— Tu es en train de me dire que j'ai risqué ma peau – et celle de mes hommes – pour récupérer ces galeux, et que tes inquisiteurs n'ont pas trouvé un seul foutu indice sur le responsable de ces attaques ?

— Risquer ta peau ?

Hagan fixa Jeric du regard.

— Allons... Je croyais que tu t'étais ennuyé.

Parfois, Jeric mourait d'envie d'administrer un bon coup de poing dans sa mâchoire carrée si prétentieuse.

Hagan lui adressa un sourire crispé.

— Pourquoi tu ne prends pas un verre ? Ça te ferait du bien.

Il regarda sa timbale.

— Je ne sais pas comment tu peux boire ça.

— Ça ne m'étonne pas. C'est une boisson de roi.

Jeric lut la provocation et le défi dans les yeux gris acier de Hagan. Mais il n'entrerait pas dans son jeu. Au lieu de cela, il jeta un coup d'œil aux papiers sur le bureau.

— Qu'as-tu fait des autres artefacts retrouvés ?

— Je les ai confiés à Rasmin pour qu'il les étudie.

Rasmin était le Grand Inquisiteur de Descieux. On le craignait presque autant que le Loup lui-même. Toutes les questions relatives aux galeux passaient par lui, et ce, depuis le début du règne de leur père.

Jeric se tourna vers lui.

— Tu fais confiance à Rasmin ?

Hagan croisa son regard.

— Père lui fait confiance.

Ce n'était pas la question, mais il connaissait cette tête. Leur père avait exactement la même expression. Inutile d'insister ; cela inciterait simplement Hagan à redoubler de mystère autour de la question. Comme leur père, son frère aîné aimait le pouvoir, et tous deux s'y accrochaient. C'était un trésor qu'ils n'auraient confié à personne d'autre.

— En parlant de Père, tu as pu lui rendre visite ? s'enquit Jeric.

Sa question eut l'effet escompté. Il éprouva un plaisir intense en voyant les muscles du cou épais de Hagan se contracter.

— Brièvement. Il ne parle pas beaucoup.

— On ne peut pas lui en vouloir. Il est mourant, et pendant ce temps, tu te balades sur la côte.

Hagan fronça les sourcils.

— C'est ce qu'on appelle la diplomatie.

Jeric feignit la surprise.

— Oh, vraiment ? C'est donc ça ?

Une lueur d'avertissement brilla dans les yeux de Hagan.

Jeric leva son verre.

— Santé.

L'autre saisit son propre verre et l'inclina.

— Santé.

— À quoi trinquons-nous ?

Une étincelle de triomphe éclaira les yeux de Hagan.

— À la reconquête de Sanvik.

La reconquête de Sanvik.

Cela n'aurait pas dû surprendre Jeric. C'était aussi le rêve de leur père. Avant la guerre contre Sol Velor, Sanvik avait appartenu à Corinthe. C'était un haut lieu du commerce, situé le long d'un delta alimentant Brevera, Corinthe et Davros, avant de se jeter dans la mer. Mais Corinthe avait subi des pertes importantes pendant la guerre, et quand son peuple était rentré, il avait découvert que Brevera s'était approprié son ancienne capitale. Depuis lors, les habitants de Corinthe – y compris leur père et son père avant lui – rêvaient du jour où ils pourraient reconquérir Sanvik. C'était leur droit, conformément à la volonté des dieux. Toutefois, personne jusqu'alors n'avait exprimé ce désir avec autant de vigueur que Hagan en cet instant. Ce qui signifiait qu'il avait bel et bien appris quelque chose et qu'il mentait à ce sujet.

Ils trinquèrent avant de vider leurs verres d'un trait. Jeric sentit l'alcool lui brûler la poitrine. Il réprima une quinte de toux en posant sa timbale vide sur la table avec un *poc* qui sonna creux.

Hagan lui fit l'honneur d'un sourire condescendant.

— Même si ta compagnie m'a beaucoup manqué, mon frère, il y a quelque chose de très important dont je dois te parler, c'est pourquoi j'ai envoyé Farvyn te chercher.

Jeric regarda attentivement son frère. Hagan était absent depuis presque deux mois. Il était impossible qu'il ait pu découvrir...

— C'est au sujet de Père, reprit Hagan.

Jeric cacha son soulagement.

Hagan s'approcha de la fenêtre et jeta un œil à travers les vitres

obscur. Le ciel était sombre. Les jours raccourcissaient de plus en plus à l'approche de l'hiver.

— De toute évidence, nos guérisseurs se révèlent inefficaces. Cela fait quatre mois et Père est toujours malade. Son état n'a pas empiré, mais il ne s'est pas amélioré non plus. L'un de mes espions a découvert quelqu'un qui pourrait nous aider.

Jeric ne s'attendait pas à cela. Ses bottes grincèrent lorsqu'il s'affala dans le fauteuil trop étriqué. Il étira les jambes et croisa les pieds pour s'efforcer de se mettre à l'aise.

— Je pensais que tu avais déjà épuisé tous les guérisseurs de Corinthe.

— Elle ne se trouve pas à Corinthe.

Jeric fixa son frère du regard. Il se demandait quelle sombre idée il avait encore dégotée.

Hagan ne détourna pas les yeux.

— Elle habite les Landes.

Jeric attendait la suite. Son visage était impassible, mais tous ses sens étaient en alerte. C'était le même sentiment qu'il ressentait au combat, juste avant de tomber dans un traquenard.

Hagan continua.

— Elle est originaire d'Istria, mais elle vit à Skanden. Apparemment, elle a étudié auprès de Gamla Khan. Tu te souviens...

— Je le connais, le coupé Jeric.

Gamla Khan était une légende dans son domaine, mais ils n'avaient pas envoyé chercher le guérisseur, car c'était un citoyen important de Trier, capitale d'Istria, et qu'il était fidèle à son frère, le zar. La dernière chose dont ils avaient besoin, c'était que le zar Branón et les Cinq Provinces – Brevera, en particulier – apprennent que Corinthe et son roi étaient affaiblis. Ils étaient déjà bien assez vulnérables.

— Et ton *espion* a appris ça comment ?

Hagan avait des émissaires partout, mais la nouvelle était à peine croyable.

Il haussa les épaules et regarda par la fenêtre.

— Il est parti en reconnaissance du côté des Landes.

— Ton espion a de la chance d'être encore en vie.

— Tu sous-estimes toujours mes hommes.

— Il faut dire qu'ils surpassent toujours mes attentes.

Hagan s'autorisa un petit sourire, puis revint vers la table.

— Je veux que tu la trouves et que tu l'amènes ici.

Il y eut un instant de flottement.

Jeric attendait que Hagan ajoute qu'il plaisantait, mais il n'en fit rien.

Il se pencha alors en avant, les coudes sur les genoux.

— Tu veux que je me rende à Skanden, au cœur des Landes, pour trouver une femme qui, d'après tes renseignements, pourrait *peut-être* aider Père là où les maîtres de Corinthe ont échoué ?

— Exactement.

Jeric marqua une pause.

— Tu as beaucoup bu pendant mon absence ?

Le regard de Hagan se durcit.

— Ce n'est pas drôle, Jeric.

— Parce que j'ai l'air de rire ?

Hagan lança un nouveau regard par la fenêtre.

— Grands dieux, c'est de la folie ! fit Jeric en s'adossant de nouveau dans le fauteuil. Même si cette guérisseuse existe, il est déjà bien assez téméraire de traverser les Landes *sans* prisonnier.

— Je ne t'ai jamais demandé de la faire prisonnière, dit Hagan d'une voix égale, suggestive et même un peu amère. Tu plais aux femmes. Ça a toujours été le cas. Une fois qu'elle te verra, je suis sûr qu'elle sera à tes pieds. Tu en feras tout ce que tu voudras...

Son compliment avait le parfum d'une rose couverte d'épines.

— Aucune Istraane ne m'accompagnerait de son plein gré, Hagan. Tu le sais bien.

— Alors, ne lui dis pas qui tu es. Je suppose que l'assassin le plus meurtrier de Corinthe est assez futé pour trouver une histoire plausible.

Jeric plissa les yeux.

— Pourquoi ne pas lancer l'un de tes laquais à ses trousses ?

— Bizarrement, *Loup*, tu es le seul en qui j'ai confiance pour cette mission. Ne t'inquiète pas pour Corinthe. Anaton a accepté de poster

plus de gardes sur les routes et les cols en ton absence. Si tu fais vite, tu pourrais même être de retour avant les premières neiges.

Jeric fixa son frère. Hagan ne supportait pas qu'on lui dise non, mais Jeric ne pouvait pas accepter. Il souhaitait voir son père guérir, bien entendu, pourtant ils étaient au bord d'une guerre contre Brevera et les risques de cette mission absurde l'emportaient largement sur les bénéfices potentiels. Les bénéfices... Des chimères, plutôt. Voilà ce que c'était. Une faible lueur, un maigre espoir auxquels, pour une raison ou une autre, Hagan se raccrochait, risquant la vie de Jeric.

— Non, dit-il. Trouve quelqu'un d'autre. Le voyage à lui seul prendrait près d'un mois et, compte tenu de l'état de Père...

— Allons, Jeric. Tu ne veux tout de même pas me faire croire que la santé de Père te préoccupe autant.

Le ton de Hagan était cinglant ; son regard d'acier encore plus acerbe.

Jeric se figea. Au visage de son frère aîné, il sut qu'il était au courant. Alors même qu'il se trouvait à des centaines de kilomètres de là, se livrant à l'ivresse et à la débauche, il avait mis au jour les projets de Jeric.

Satanés espions.

— Je ne suis pas idiot, dit Hagan. Je sais que tu as convaincu Hersir de te laisser rejoindre les Strykers. Je sais que tu avais l'intention de prêter serment ce soir et j'ai tous les droits de le faire juger pour trahison.

Jeric se pencha en avant.

— Je t'interdis. Ce sont *mes* affaires. Il n'a rien à voir avec ça.

Hagan saisit le bord de son bureau et se pencha vers Jeric dans un étalage de domination dépourvu de toute subtilité.

— Eh bien, je m'y oppose. J'ai besoin de toi ici, au sein de ma cour.

— Tu fais comme si tu étais déjà roi de Corinthe, lâcha Jeric entre ses dents.

— Ça ne saurait tarder, et je ne changerai pas d'avis sur la question. Le prince cadet serra les poings.

Maudit soit l'ordre de naissance.

— Cela dit, continua Hagan, si tu te rends à Skanden comme je te le

demande et que tu me ramènes la guérisseuse, Hersir pourra garder son poste *et* la vie. Je pourrais même te permettre de continuer sur cette...

Il fit un geste dédaigneux de la main avant de conclure :

— ... voie moralisatrice.

C'était exactement pour cela que Jeric voulait rejoindre les Strykers. Pour avoir un semblant de morale. Pour avoir quelque chose à lui, bien distinct de Hagan, qui lui permettrait d'échapper à ses caprices insensés. En rejoignant les Strykers, il servirait toujours Corinthe, mais il n'aurait à répondre qu'aux dieux. Dès qu'il aurait prêté serment, Hagan n'aurait plus aucun pouvoir sur lui. Les lois des dieux ne le permettraient pas. Pas même s'il était roi.

Et Jeric était *si près* du but.

Il desserra les poings et posa les mains sur ses genoux, tâchant de se calmer et de réfléchir. Il en avait déjà trop révélé, et la clé pour traiter avec Hagan était de ne jamais dévoiler ses faiblesses, car il les tournait toujours à son avantage. Jeric l'avait découvert à ses dépens, quand il était plus jeune. Il en gardait un souvenir cuisant.

Mais il ne laisserait pas Hersir souffrir à cause de lui.

Jeric saisit son verre vide et le tendit vers Hagan, qui ne se fit pas prier pour le remplir. Il le vida d'un trait, reposa avec force le verre sur la table et s'essuya la bouche. Grands dieux, c'était vraiment infect. Mais au moins, la brûlure dans sa poitrine atténuait l'échauffement de son sang.

— *Si* je le fais, dit-il enfin, il me faut plus d'informations. Son nom, son âge, à quoi elle ressemble...

— Elle s'appelle Sable et elle approche de la vingtaine, il me semble. Elle ne devrait pas être trop difficile à trouver. C'est une Istraane. Quant au reste, j'ai cru comprendre que c'était ta spécialité, *Loup*.

Jeric gronda.

— Ce n'est pas comme si je te demandais de fouiller tout Istraan, dit Hagan. Tu as *juste* à fouiller une petite ville.

— Une petite ville, peut-être, mais un enfer, certainement, gronda Jeric.

Il n'en croyait pas ses oreilles. Hagan l'avait piégé pour lui faire exécuter le sale boulot. Une fois de plus. Mais cette fois, il l'envoyait au fin fond des Landes Sauvages. Il ne put s'empêcher de penser que Hagan essayait de le mettre à l'écart. De façon permanente.

— Cette mission est vouée à l'échec, dit Jeric.

— C'est bien pour ça que je t'envoie, toi.

Cela aurait tout aussi bien pu être un compliment qu'une insulte.

Les deux frères se dévisagèrent.

Jeric céda. Pas par choix. L'ordre de naissance l'exigeait.

Il était sur le point de poser une autre question lorsqu'on frappa un petit coup à la porte.

Hagan se leva.

— Entrez, dit-il, comme s'il s'attendait à cette interruption.

Hagan venait de couper court, empêchant Jeric d'émettre de plus amples protestations. Deux gardes firent leur apparition, une esclave entre eux. La jeune fille sortait à peine de l'adolescence. Sa peau cuivrée, ses yeux anguleux et foncés, et ses cheveux noirs indiquaient qu'il s'agissait d'une galeuse. Elle gardait les yeux rivés au sol, comme si elle pouvait faire disparaître tous les gens autour d'elle en les ignorant.

Hagan faisait souvent amener des femmes dans ses appartements. S'il y avait une chose qu'il aimait autant que le pouvoir, c'était les femmes. Ce trait aussi, il l'avait hérité de leur père, mais en pire. Jeric n'avait jamais compris l'appétit de Hagan. Les femmes désireuses de coucher avec le futur roi, tout bedonnant qu'il soit, ne manquaient pas, et il bénéficiait de toutes les attentions. Mais pour une raison quelconque, il avait besoin de briser, de dominer, et il préférait les esclaves galeuses. Peut-être se sentait-il puissant à l'idée de tourmenter les filles d'un peuple qui était passé à deux doigts de tous les gouverner. Mais elles ne représentaient pas une menace. Toutes les galeuses vivant au château avaient été capturées et réduites en esclavage, ou bien elles étaient nées dans les mines et jugées trop jolies pour y rester.

L'attention de Hagan était déjà happée par la fille, qu'il dévorait du regard. Il fit signe à ses gardes de partir et ils s'exécutèrent.

— Tu ne reçois pas assez d'égards de tes courtisanes ? fit sèchement remarquer Jeric.

— Je te suggère de garder tes opinions pour toi avant que je change d'avis concernant notre petit marché, répliqua Hagan en posant les yeux sur lui.

Jeric se leva et se dirigea vers la porte.

— Oh, et... Jeric ?

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Hagan saisit la main de la galeuse et l'entraîna vers une petite porte latérale. Jeric savait qu'il y avait un lit à l'intérieur.

— Rassemble ta meute, lui dit son frère en ouvrant la porte. Soyez discrets. Vous partez ce soir.

Hagan fit passer l'esclave dans l'autre pièce et referma la porte avant que Jeric puisse dire quoi que ce soit. Il poussa un juron et sortit de la pièce en se demandant pourquoi lui – le Loup de Corinthe – quittait une fois de plus les appartements de Hagan la queue entre les jambes.

Chapitre 6

Jeric regardait son père dormir. En réalité, cet homme n'avait plus rien du père qu'il avait connu. Son corps était trop émacié, trop fragile, sa peau trop cendreuse. Cette vision le bouleversa. Ce n'était pas l'idée de perdre son père qui le bouleversait, mais de le voir réduit à *cela*, lui qu'il croyait invincible. Une force de la nature, dont le charisme exaltait les foules, dont la voix faisait trembler les montagnes. On l'appelait le géant de Corinthe – dans les Cinq Provinces et au-delà. Le roi Tommad Coristus Marcel Angevin III avait été un véritable dieu sur Terre, et l'on aurait pu s'attendre à ce que seul un dieu puisse en venir à bout. Et non une simple maladie. C'était trop... banal.

Une vilaine quinte de toux souleva la poitrine de son père. C'était un rôle cruel provenant de ses poumons malades. Lorsque la toux cessa, Jeric constata qu'un filet de salive teintée de rose perlait aux commissures de ses lèvres. Il saisit le tissu posé sur la poitrine du roi et lui tamponna la bouche.

Jeric n'était pas étranger à la mort. Au fil des ans, il avait perdu beaucoup d'hommes lors de diverses missions, et il avait accepté leur départ sans sourciller, car on l'y avait formé. Mais cette fois, il s'agissait de son père. Jeric s'attendait à être affligé, pourtant il ressentit seulement de la déception en constatant que celui que l'on prenait pour un dieu n'était, tout compte fait, qu'un simple mortel.

Rien à voir avec la douleur qu'il avait éprouvée en perdant sa mère.

Jeric sentit une autre présence et se retourna. Astrid, sa cadette, se tenait dans l'embrasure de la porte. Jeric ressemblait davantage à sa sœur qu'à son frère. Ils avaient tous deux hérité de la silhouette élancée, du teint clair et des traits fins de leur mère, mais le menton délicat d'Astrid contrastait avec la mâchoire carrée de Jeric, typique des Angevin.

— Je pensais bien te trouver ici, lui dit-elle à voix basse en entrant

dans la pièce. Hagan m'a dit que tu étais de retour.

Elle s'arrêta derrière lui et contempla l'homme qu'ils avaient dû supporter, tous les deux. Une chose qu'ils avaient en commun.

Il se demanda si Hagan avait également mentionné sa nouvelle mission. Il faillit le lui demander, mais préféra s'abstenir.

— Je t'ai cherchée en revenant, fit Jeric, ce qui était à moitié vrai.

Il avait ouvert l'œil au cas où il la verrait, mais il n'avait pas *non plus* fouillé tous les recoins à sa recherche.

— J'étais au temple.

Astrid avait toujours été la plus pieuse d'entre eux. Il était certain que si elle n'était pas née femme, elle se serait consacrée au sacerdoce depuis longtemps.

— J'ai cru comprendre que tu étais revenu avec trois prisonniers, dit Astrid.

Jeric se leva.

— Oui, mais nous sommes encore loin d'avoir débusqué celui qui se cache derrière les attaques.

Astrid lui lança un regard en coin.

— Je croyais que c'était Kormand.

Sous ses yeux, la poitrine du roi se souleva et retomba.

— Ce serait un peu trop simple.

C'était exactement pour cela que Jeric n'en était pas convaincu. Et ses soupçons se voyaient renforcés à chaque tribu de galeux qu'il dénichait avec sa meute. Il connaissait Kormand, le roi de Brevera. Il connaissait son mode de fonctionnement, or ces attaques ciblées étaient bien trop soignées et méthodiques. Kormand était une véritable bête sauvage. Toujours dans l'action ou la réaction. S'il voulait faire tomber Corinthe, il ne s'attaquerait pas à son armure morceau par morceau. Il se dresserait de toute sa hauteur, montrerait les crocs et rugirait.

Astrid le scruta.

— Tu penses que ce n'est pas lui.

Jeric ne répondit pas.

— Alors qui ? demanda-t-elle sur un ton de défi.

— Je ne sais pas, avoua enfin Jeric. Mais c'est Hagan que ça

regarde, pas moi.

Elle parut surprise.

— Une autre mission ?

Hagan ne lui avait rien dit. Jeric pinça les lèvres.

— Je dois y aller.

— Quand pars-tu ?

Elle avait fait bien attention à ne pas demander où, même si la question lui brûlait les lèvres.

— Ce soir.

Elle fronça les sourcils.

— Mais tu viens à peine de rentrer.

Jeric eut un sourire amer et jeta un regard vers leur père.

— Prie pour moi quand tu retourneras au temple. Les dieux semblent t'écouter.

Une expression étrange passa sur le visage d'Astrid.

Jeric arracha sa cape de la chaise et laissa sa sœur au chevet de leur père, le roi.

~

Il trouva Braddok en train de s'en jeter un au *Baril Percé*.

— Par ici, mon petit.

Braddok provoquait un nain. Pour être honnête, la plupart des hommes avaient l'air de nains à côté de Braddok.

Le nain – Björn, un habitué – grogna et glissa une couronne d'argent dans la main tendue du colosse qui jubilait. Björn, quant à lui, serrait les poings. Jeric compatit. La plupart des gens ressentaient le besoin impérieux de frapper Braddok à un moment ou à un autre, mais bien souvent, sa taille les décourageait.

Quelques clients remarquèrent le prince et s'inclinèrent. La serveuse lui sourit.

Braddok aperçut Jeric et son sourire se fit plus radieux. Le jeune homme désigna du menton leur coin habituel, à demi caché dans la pénombre.

— Désolé, mesdames... dit Braddok aux hommes qui l'entouraient

tout en glissant la couronne dans sa poche. L'appel du Loup.

Il prit le verre de Björn et le vida d'un trait. Le nain lui lança un regard assassin, qui redoubla d'intensité lorsque Braddok lui adressa un clin d'œil.

Jeric connaissait son ami depuis toujours. Son père était le commandant militaire de Corinthe avant qu'Anaton n'assume ce rôle. Il était tombé au combat pendant le soulèvement des galeux alors que Braddok n'avait que quatre ans, et, comme sa mère était morte en couches, c'était celle de Jeric qui l'avait recueilli. Une fois adulte, Braddok avait rejoint la garde du roi. Il avait toujours pris ses fonctions au sérieux – tout autant que son temps libre. Voilà pourquoi il n'avait jamais suivi les traces de son défunt père, et pourquoi Jeric et lui s'entendaient comme larrons en foire.

Braddok s'affala sur le banc en face de Jeric. Le bois craqua dangereusement sous son poids. La serveuse les suivit avec un plateau et servit un verre à Braddok. Elle allait faire de même pour le prince, mais il refusa d'un geste.

Braddok regarda Jeric d'un air soupçonneux tandis que la serveuse s'éloignait.

— Je suppose que j'aurai besoin de tout le pichet quand tu m'auras dit ce que tu as à dire, fit-il en avalant une lampée.

Jeric croisa les mains sur la table et se pencha en avant.

— Nous partons ce soir.

— Mais nous sommes rentrés hier !

Jeric haussa un sourcil.

— Et je te retrouve là, à intimider un nain. Il est clair que l'oisiveté ne te réussit pas.

Braddok sourit.

— Très bien. On va où ?

Il but une longue gorgée.

Jeric jeta un coup d'œil à la ronde pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre, puis il murmura :

— À Skanden.

Braddok recracha sa bière. Quelques gouttes atterrirent sur le menton de Jeric, qui les essuya du revers de la main.

Son ami se pencha vers lui.

— Par les cinq enfers, mais pourquoi ? C'est en rapport avec les galeux qu'on a tués ?

— Une histoire de guérisseur.

Braddok soutint le regard de Jeric pendant un long moment, comme s'il attendait la véritable réponse. Quand il se rendit compte que Jeric avait dit vrai, il s'affaissa sur le banc, faisant trembler tout le compartiment, et lâcha entre ses grandes dents :

— Hagan ?

La réponse fit presque mal à Jeric :

— Oui.

Braddok soupira fortement.

— Et tu lui as dit qu'il n'en était pas question ?

— Il était au courant pour le serment.

Braddok le dévisagea, avant de passer une main sur son visage.

— Grands dieux, il est encore pire que ton père. Ne le prends pas mal.

D'un geste de la main, le prince indiqua qu'il n'était pas offusqué.

— Le moment est mal choisi, fit Braddok.

Jeric ne le contredit pas.

— D'accord, *Loup*, acquiesça enfin Braddok en grattant sa barbe rousse de trois jours. On part avec toute la meute ?

Jeric le regarda fixement.

— Toi. Gerald.

Voyant que l'énumération s'arrêtait là, Braddok haussa les sourcils comme pour demander : *c'est tout ?*

— Sinon, je peux y aller seul.

— Mais bien sûr, renifla Braddok en croisant les bras. Je préférerais simplement qu'il y ait d'autres gars. Ce sont les foutues Landes, quand même.

— Je sais, mais on ne peut pas risquer de se faire repérer. La discrétion est notre priorité absolue.

Braddok regarda Jeric et une ride se creusa sur son front.

— Alors ? C'est qui le type qu'on cherche ?

— C'est une fille.

Braddok haussa un sourcil.

— Tu es sûr que c'est à propos de ton père ?

Jeric exhiba ses canines.

Son ami grogna et descendit le contenu de son verre.

— Comment en a-t-il entendu parler ?

Jeric se pencha en arrière, un bras tendu sur la table. Il balaya la pièce du regard.

— Par l'un de ses espions. Elle s'appelle Sable. C'est une Istraane. Apparemment, elle a été formée par Gamla Khan.

— Hum... Donc ce n'est *pas* une autre conquête féminine.

— Peut-être pas.

Jeric doutait que cette mission concerne seulement leur père, mais il ne croyait pas non plus qu'elle soit dictée par la libido de Hagan.

— Ce ne sera pas évident avec une prisonnière, observa Braddok.

— C'est pourquoi nous devons la convaincre de venir de son plein gré.

— Ah, ah ! Bonne chance. Aussi beau que tu sois, aucune raclure ne suivrait un Loup de son plein gré.

— Qui a dit que je lui dévoilerai mon identité ?

Braddok le dévisagea.

— Tu as l'intention de séduire une raclure, Loup ? Cent couronnes que tu ne tiendras pas plus de deux minutes.

Jeric sourit, dévoilant toutes ses dents.

— Oh, allez, Brad. Aie un peu confiance en moi.

« Au commencement, il y avait la lumière. Et là où la lumière ne filtrait pas, les ténèbres régnaient. Mais les ténèbres insatiables voulurent grignoter la lumière. »

*~ Extrait d'Il Tonté,
Tel que rapporté dans les Premiers Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 7

Sable récoltait les dernières lavandes du jardin quand Ventus et ses Muets arrivèrent en ville. Les habitants du village sortirent de chez eux et s'alignèrent dans la rue. Les enfants cessèrent de courir, réprimandés par des parents zélés et craintifs, tous attirés par le trot des nouveaux arrivants comme des mouches des sables par le sang.

Derrière elle, les carillons répétaient une même note effrayante. Sable récupéra ciseaux et lavande et se précipita vers le porche pour assister à la scène.

Clip-clop.

Clip-clop.

Par une brèche entre deux bâtiments, Sable aperçut d'abord les gardes, vêtus de cuirs et de fourrures épaisses, des épées en ténébrine à la taille. Ils chevauchaient d'immenses stoliks noirs, une race de chevaux particulièrement rare, originaire de la région et appréciée pour sa capacité à se déplacer dans d'épaisses couches de neige. Sable compta sept gardes au total, ce qui l'étonna. En général, Ventus en amenait deux, non pas qu'il en ait besoin pour se protéger. Ses gardes n'étaient guère plus que des esclaves glorifiés à qui il confiait des tâches subalternes. Ses *véritables* gardes du corps étaient les Muets.

Les gardes passèrent, et un Muet apparut, vêtu d'une épaisse robe noire et portant deux épées en ténébrine croisées dans le dos. Seul son menton apparaissait sous son capuchon baissé. Chaque centimètre carré de sa peau pâle était recouvert de tourbillons d'encre. Certains prétendaient qu'il s'agissait de vieilles marques de sorcellerie, d'autres que c'était le décompte des vies qu'ils avaient prises. Sable n'en savait pas davantage, mais ils avaient bien assez tué pour que cette dernière hypothèse soit exacte. Il aurait probablement fallu dix fois plus de place pour tout consigner.

Ventus n'amenait jamais plus d'un Muet avec lui. Aujourd'hui, ils étaient deux.

Enfin, elle le repéra, le Grand Prêtre des Landes Sauvages.

Un épais brouillard semblait le suivre, accroché à sa toge, pareil à un rassemblement d'esprits. Un silence de mort s'abattit soudain alentour. Ventus avait tout d'une créature venue d'un autre monde, condamnée à errer sur Terre sous une forme humaine. La nature tout entière se recroquevillait en sa présence, se faisant toute petite devant la chose qui n'aurait pas dû être, mais qui existait néanmoins. Derrière lui, un stolik traînait le fameux chariot de ténébrine de Ventus, oscillant et grinçant au rythme de son trot.

C'était le seul minerais capable de venir à bout de certaines abominations des Landes Sauvages, telles que les Ombres. Bien entendu, seuls Ventus et ses Muets y avaient accès. Personne ne savait où ils s'en procuraient ni comment le minerais était devenu leur propriété exclusive. Ventus fournissait de la ténébrine en échange d'offrandes, affirmant que le Créateur lui avait confié ce minerais qu'il distribuait comme bon lui semblait.

Sable ne comprenait pas comment des gens comme Tolya et Mikael pouvaient croire au même dieu qu'une créature comme Ventus. Un jour, elle avait abordé le sujet avec Tolya. La vieille dame lui avait répondu que l'homme interprétait souvent la volonté de Dieu en fonction de ses propres intérêts. Elle avait exhorté Sable à apprendre à connaître le Créateur par elle-même et à se faire sa propre opinion. Mais quel que soit l'avis de Tolya sur la question, et en dépit de ses incitations à le connaître, Sable refusait de prêter quelque crédit que ce soit à un dieu dont les serviteurs prêchaient la bonne parole au peuple par la force et la terreur. Malheureusement, cela ne la dispensait pas de traiter avec les représentants de la divinité.

Tolya faisait toujours une offrande quand Ventus passait en ville.

— Mon offrande est pour le Créateur, lui avait-elle expliqué. Pas pour cette créature qui prétend être son serviteur. Je suis redevable de ma part.

Mais Tolya n'avait pas quitté son lit depuis deux semaines.

Ventus était presque hors de vue lorsque le chariot fit une halte. Le vent se mit à souffler et le capuchon du prêtre se tourna lentement dans la direction de Sable.

Les carillons se turent. Elle se dissimula derrière l'un des poteaux du porche et retint sa respiration jusqu'à ce que le *clip-clop* reprenne. Expirant lentement, elle se glissa à l'intérieur, referma la porte et s'autorisa enfin à respirer.

Par les gardiennes, l'arrivée du Grand Prêtre tombait au pire moment.

Sable posa la lavande et les ciseaux sur la table et entra dans la chambre de Tolya.

Une odeur aigre en émanait.

Elle s'approcha de la fenêtre.

— Bonjour, dit-elle doucement.

Tolya ne répondit pas. Les charnières de la fenêtre grincèrent quand elle l'ouvrit.

— Ventus est là.

Toujours pas de réponse.

Sable s'assit au bord du lit pour examiner la vieille dame. Tolya n'était peut-être pas facile à vivre tous les jours, mais pour Sable, elle était tout. Elle écarta une mèche de son front.

Tolya l'avait formée pour qu'elle devienne la guérisseuse de Skanden et des Landes Sauvages, mais malgré ses intentions louables, Sable doutait que les gens l'acceptent. Une *raclure*. Beaucoup la toléraient seulement par peur de la vieille dame. Ils avaient besoin d'une guérisseuse et ils respectaient Tolya, mais qu'arriverait-il à Sable une fois qu'elle ne serait plus de ce monde ? Les Landes Sauvages auraient toujours besoin d'une guérisseuse, mais cela serait-il suffisant ? Elle pensa à Velik. Non, pour certains, ce ne serait clairement pas assez.

Le seul endroit sûr pour une Istraane était Istraan, et bien qu'elle aspire de tout cœur à retrouver le désert, elle ne pouvait y retourner.

En début de soirée, quand Sable estima qu'elle ne pouvait plus décemment repousser le moment de l'offrande, elle prit la somme qu'elle et Tolya avaient mise de côté, enfila sa cape et se dirigea vers le petit temple dans la pénombre. Un épais brouillard s'était installé sur Skanden. Tout était humide, terne et froid. Même les flammes des lanternes frissonnaient à l'intérieur de leurs cages en verre. Sable se

hâta vers la place du village tout en restant dans l'ombre. Elle en était encore loin lorsqu'elle remarqua un attroupement près de la place.

Elle se faufila dans une ruelle et escalada un bâtiment de deux étages en prenant soin de ne pas attirer l'attention. Ses mains glissèrent à deux ou trois reprises en raison des gouttelettes de brume, mais elle finit par atteindre le toit, perchoir idéal pour observer la scène qui se déroulait en contrebas.

À travers le brouillard, le temple ressemblait à une déchirure dans l'univers, ses portes menant tout droit vers l'enfer. Une lueur s'élevait de la place où l'un des gardes de Ventus tenait une torche, et des ombres dansaient sur les visages de la foule. Ventus se tenait devant eux, flanqué de ses deux Muets, et à ses pieds se trouvait un petit bassin servant à recueillir le sang.

Sable rampa jusqu'au bord du toit et vit trois gardes traîner un homme.

Mikael.

Elle étouffa un juron et agrippa le rebord, balayant la foule du regard à la recherche de Kat et de Jedd, mais ils étaient introuvables. Jedd avait survécu, par miracle. Kat lui avait envoyé un petit mot pour l'en informer ; Sable n'avait pas osé venir aux nouvelles après sa mésaventure avec Velik.

Les gardes poussèrent Mikael devant le bassin. L'un des Muets s'avança, une épée de ténébrine étincelante à la main. Un silence de mort régnait sur la place, parmi la foule.

Ventus se dressa devant Mikael.

— Un dernier mot ?

Il n'avait pas besoin de parler fort. Sa voix puissante emplissait toute la place.

Mikael ne répondit pas.

— C'est la troisième année consécutive que vous insultez le Créateur en refusant de lui faire une offrande, déclara Ventus. Le prix d'un tel affront est la mort.

La *troisième* fois ? Comment était-il possible qu'elle n'en ait rien su ?

Le capuchon de Ventus se tourna vers le Muet à l'épée.

La nuit retint son souffle.

Il y eut un bref éclat, puis l'épée s'abattit, séparant la tête de Mikael de son corps.

Sable vacilla et détourna le regard, mais trop tard. La scène était gravée dans sa mémoire. Elle revoyait Mikael penché au-dessus du bassin, l'éclat de la ténébrine. Le sang. Elle agrippa le rebord si fort que des échardes se fichèrent dans sa paume.

Elle détestait les dieux.

Elle détestait ce que les hommes faisaient en leur nom.

Et surtout, elle détestait être impuissante face à eux.

À nouveau, Sable jeta un coup d'œil en bas et vit les gardes traîner le corps de Mikael. Sa tête était restée dans le bassin.

Elle se força à regarder. Elle devait au moins cela à Mikael.

Ventus sortit un poignard en ténébrine de sous sa robe et s'entailla la paume de la main. Il serra le poing et du sang coula sur la tête de Mikael. Il remonta ensuite sa manche, révélant un bras pâle couvert de glyphes noirs. Ventus recouvrit son avant-bras du sang de Mikael tout en remuant les lèvres. Les écritures émirent soudain une lumière blanche et la tête de Mikael prit feu. Des flammes éclatantes qui n'avaient rien de naturel vinrent lécher le brouillard et la foule recula, le souffle coupé.

Sable fut prise d'un accès de fureur. Une rafale balaya la place avec tant de force qu'elle éteignit presque le feu de Ventus. Le capuchon du Grand Prêtre se tourna alors vers l'endroit même où elle était accroupie sur le toit.

Surprise, elle se jeta en arrière et tenta de fondre sa silhouette dans les ombres du toit.

Elle attendit.

Ventus finit par tourner les talons et disparut dans le temple avec ses Muets. Les lourdes portes se refermèrent et les gardes de Ventus prirent position sur la place.

Sable attendit que la foule se soit dispersée, puis s'essuya les mains sur sa cape et descendit du toit. Ses bottes atterrirent doucement sur le sol et elle resta accroupie jusqu'à ce qu'elle soit certaine que personne ne l'avait aperçue, avant de pénétrer sur la place.

Près du bassin, elle s'arrêta, regardant les flammes blanches qui

brûlèrent pendant toute la durée de Belfast, bien après que les os de Mikael se soient transformés en cendres.

— Je suis tellement désolée, chuchota Sable entre ses dents.

Mais il ne servait à rien d'être désolée. Cela n'avait jamais aidé qui que ce soit.

Elle jeta un regard furieux au temple. Elle détestait tout ce qu'il renfermait et elle aurait aimé le brûler tout entier. Puis elle passa devant les gardes. Ils la suivirent des yeux, mais ne firent rien pour l'arrêter.

Elle apportait une offrande.

Et que pouvait-elle face à Ventus et ses Muets ?

Elle poussa la porte, qui s'ouvrit silencieusement, puis pénétra dans une pièce sombre, faiblement éclairée par des torchères et un candélabre près du mur du fond, où Ventus était agenouillé devant une statue, dans une attitude de prière. La statue avait été ciselée dans le même matériau noir que le bassin extérieur. Elle représentait un homme portant le monde sur son dos, tandis que quatre oiseaux gigantesques, semblables à des vautours, le labouraient de leurs serres, leurs énormes ailes déployées. La statue incarnait le Créateur et la façon dont il avait sauvé le monde de l'adversité. Mais Sable n'y voyait que des griffes déchirant la terre, la faisant saigner et y laissant de profondes cicatrices.

Ventus releva la tête sans se retourner.

Sable.

Le mot s'imposa dans son esprit, avec clarté et puissance. Elle s'y attendait, mais cette intrusion la surprenait toujours. L'étrange pouvoir de Ventus était censé fonctionner dans un seul sens : il pouvait transmettre ses pensées à quelqu'un, mais pas lire dans les pensées d'un autre. Sable s'efforça tout de même de faire le vide dans son esprit. On n'était jamais trop prudent.

— Maître Ventus, dit précipitamment Sable en faisant un pas vers lui. Je vous apporte notre offrande.

Elle ne parvenait pas à voir les Muets, mais elle les sentait, telles des araignées tapies dans l'ombre, tissant leur fil de soie autour d'elle.

Ventus se leva et se tourna vers elle. Sable réprima un frisson. La

lumière projetait des ombres inquiétantes sur son visage pâle, et dessinait plus encore le creux de ses joues et de ses orbites. On aurait dit une perversion de l'humanité.

Où est Tolya ?

— Elle ne se sent pas très bien.

Sable fit un pas de plus, sortit la bourse de sous sa cape et la lâcha sans cérémonie dans le petit bassin destiné aux offrandes. Elle atterrit dans un bruit sourd, avec un léger cliquetis.

Ventus la regardait sans ouvrir la bouche.

Elle tourna les talons.

Nous ne sommes pas si différents, tous les deux, guérisseuse.

Sable s'arrêta et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Il fit un pas vers elle. Des yeux noirs inhumains brillaient sous son capuchon.

Nous prenons soin de notre jardin en arrachant les mauvaises herbes afin que les plantes les plus résistantes puissent prospérer.

— C'est tout ce que vous avez trouvé pour vous justifier ? lâcha-t-elle.

Elle savait qu'elle aurait dû se taire, mais l'image de Mikael était encore trop fraîche dans son esprit.

Ventus la scruta.

Les arbres affaiblis ne donnent pas de bons fruits, guérisseuse. Tu es bien placée pour le savoir.

Sable préféra ne pas poursuivre sur sa lancée et ne répondit pas. Elle tenta de penser à autre chose, à la lavande qu'elle allait faire sécher et dont elle récolterait les graines, aux semilles de l'année suivante, à l'espace qu'elle laisserait aux plants et l'endroit où ils pousseraient le mieux.

Le silence s'étira. Les araignées de Ventus rampaient dans l'ombre autour d'elle, tissant leur toile visqueuse. La lumière vacilla et s'affaiblit.

Sable pensa à son euctis, qui avait survécu dans un climat inadapté à sa nature. Il tiendrait également l'année d'après, car c'était là que résidait sa force. Il survivait. Année après année.

Enfin, Ventus sortit un poignard en ténébrine de sous sa robe et le

posa sur la petite table qui les séparait.

Tu as la bénédiction du Créateur. Tu peux y aller.

Sable prit la lame, la mit à sa ceinture et s'efforça de ne pas trembler en s'éloignant. Elle claqua la porte derrière elle en sortant.

Chapitre 8

Neuf jours s'étaient écoulés depuis que Jeric, Braddok et Gerald avaient quitté Descieux. Durant les six premiers jours, ils avaient traversé Corinthe et longé la frontière orientale de Davros, avant de passer devant les Phalanges pour atteindre le fameux pont qui reliait les Landes Sauvages aux Cinq Provinces. Construit avant même l'époque d'Azir Mubárek, La Traverse surplombait de sa hauteur vertigineuse le détroit de Rotte, reliant deux crêtes d'une gorge magnifique comme si l'humanité avait défié les dieux en connectant deux zones qu'ils avaient voulu séparer.

Les maçons contemporains auraient été bien en peine de reproduire pareille architecture ou même de la comprendre, et d'une manière ou d'une autre, elle avait réussi à empêcher les créatures de l'ancien monde de s'aventurer dans les Cinq Provinces.

C'était un pont que l'on n'empruntait pas sans bonne raison. Jeric n'avait pas le vertige, mais même lui n'était pas serein.

Après leur traversée, ils avaient chevauché pendant trois jours au cœur du paysage indompté des Landes Sauvages, suivant une fine bande de terre sombre qui serpentait dans la forêt comme une artère. Skanden n'était pas loin de la Traverse, mais on leur avait conseillé de voyager uniquement de jour, et en ces contrées septentrionales, le soleil ne brillait pas longtemps. En temps normal, Jeric aurait ignoré ce conseil, mais durant la première nuit qu'ils avaient passée dans une petite ville du nom de Roqueblanche, ils avaient entendu des hurlements lointains et surnaturels. L'un d'eux, en particulier, avait donné la chair de poule à Jeric.

— Ce sont des Ombres, leur avait expliqué l'aubergiste le lendemain matin, répondant à leur question à voix basse, comme si le simple fait de mentionner les créatures risquait de les faire apparaître.

— Des Ombres ? avait répété Jeric.

L'aubergiste avait hoché la tête.

— Avant, c'étaient des hommes, mais les ténèbres les ont avalés. Maintenant, ce sont des chasseuses d'hommes. Elles ne sortent que la nuit. C'est là qu'elles voient le mieux. Pensez à vous abriter dans un village avant le coucher du soleil et tout ira bien. Les gardiennes les tiennent à l'écart.

Jeric ne croyait pas vraiment à ces histoires de pierres protectrices, mais c'était un homme pragmatique, et il n'était pas très judicieux de s'exposer à un prédateur dans son milieu. Ils avaient donc décidé de laisser la nuit aux créatures nocturnes.

Mais même en journée, la lumière du soleil peinait à percer. Les arbres étaient plus hauts que tous ceux que Jeric avait pu voir dans la Forêt Noire, et une brume étrange planait sur les bois. Il avait déjà été confronté au brouillard à de multiples reprises. À Corinthe, les nuages venaient souvent se nicher dans la vallée aux pieds de Descieux, piégés par l'à-pic des montagnes. Une fois, le brouillard était devenu si épais qu'il avait chevauché de Descieux à Flen avec son intuition pour seul guide. Le brouillard ne l'avait jamais dérangé auparavant.

Il le dérangeait à présent.

Ce brouillard avait des yeux – une conscience –, or chaque fois qu'il tentait d'en percer les secrets, il ne voyait que des nuages de vapeur et des nuances de gris. *De simples tours de passe-passe*, se disait-il pour se rassurer. Mais le sentiment de malaise persistait.

— Faut que j'aille pisser, lança Braddok.

Jeric arrêta sa jument, Saskia. Il la gratta doucement entre ses deux oreilles frémissantes. Ces bois la rendaient nerveuse, elle aussi.

Braddok entraîna son cheval un peu plus loin.

Gerald s'arrêta à côté de Jeric.

— *Encore ?* fit-il. Peut-être que cette guérisseuse devrait t'examiner. Quelque chose ne va pas avec ton robinet.

— Oh, tout va bien de ce côté-là, je te rassure, répliqua Braddok d'un air taquin. Mais si elle veut y jeter un œil... qu'elle n'hésite pas.

Gerald renifla.

— Qui te dit qu'elle n'est pas hideuse ?

— Après quelques pintes, tu sais... En plus, on ne peut pas tous être aussi difficiles que notre Loup. Paie quelques verres à cette guérisseuse

et elle s'occupera peut-être même du *tien*.

Gerald leva les yeux au ciel et Braddock descendit de cheval en riant, avant de s'éloigner pour faire ses petites affaires. Gerald se tourna vers Jeric, mais se heurta à un mur. Le prince était focalisé sur le brouillard, tous les sens en éveil.

— Vous savez, fit Braddock par-dessus son épaule, je commence à me dire que le forgeron de Roqueblanche nous a fait marcher. Trois jours dans ces bois, et tout ce qu'on a vu, c'est du brouillard.

— À ta place, je ne serais pas aussi impatient d'y trouver autre chose, rétorqua Jeric.

Braddock se remit en selle et talonna sa monture.

— Je ne suis pas impatient. J'aimerais seulement voir comment fonctionne cette ténébrine.

— En supposant qu'elle fonctionne, fit remarquer Gerald en lançant son cheval à sa suite.

— Toujours sceptique, répliqua Braddock.

— *Réaliste* plutôt.

— Une vraie plaie, oui.

Jeric flatta l'encolure de Saskia pour la réconforter, avant de suivre ses hommes.

— Dommage qu'on n'ait pas gardé la ténébrine de ces galeux, dit Braddock en admirant le poignard qu'il venait de tirer de sa ceinture. Elle n'avait rien de comparable, mais on aurait économisé une couronne.

— Hagan peut se le permettre, dit Gerald.

Braddock le regarda comme s'il venait de dire une absurdité.

— On aurait pu dépenser ces couronnes pour autre...

Un hurlement résonna dans le lointain.

Saskia tira sur ses rênes et Jeric la calma d'une main douce.

Braddock se redressa et rangea le poignard.

— C'était quoi ? Un loup ?

— Je l'espère, répondit Jeric en scrutant le brouillard.

Il tournoyait et s'épaississait, créant des ombres douces et des silhouettes fluides qui dansaient devant leurs yeux. La nuit était presque tombée.

— On ne devrait pas avoir déjà atteint Skanden ? demanda Gerald.

Ils auraient dû, en effet, mais il était difficile d'estimer les distances dans ce brouillard, et le paysage ne leur était pas familier.

Soudain, Saskia se mit à agiter la tête, tirant sur les rênes. Ses oreilles remuèrent et la gauche se figea en direction des arbres. Jeric se pencha en avant, en proie à un mauvais pressentiment. C'était le calme avant la tempête, le moment où la terre, les arbres et le ciel retenaient leur souffle. Avant que le sort ne s'en mêle, avant les luttes de pouvoir, avant que le présent ne se mue en passé et que le futur ne se fonde dans le présent. C'était le moment où les dieux décidaient du destin des hommes.

Braddok se retourna.

— Loup ?

Gerald l'observait, lui aussi. Sans un mot, il attrapa son arbalète.

— Foncez, gronda Jeric en agrippant les rênes. *Maintenant.*

Ses hommes ne se firent pas prier. Jeric les suivit au galop, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule au moment où une forme sombre se détachait du brouillard et s'élançait à leurs trousses.

La silhouette étrange avait une forme vaguement humaine, mais ses membres étaient trop longs, disproportionnés, et elle avançait à quatre pattes à une vitesse ahurissante. Le brouillard semblait accroché à son corps, les ténèbres mouvantes obscurcissant ses contours. Jeric n'avait jamais rien vu de tel.

Une Ombre, sans aucun doute.

Gerald se retourna pour viser. Le carreau d'arbalète heurta l'épaule de l'Ombre et rebondit.

— Tu as essayé la ténébrine ? s'écria Jeric.

Gerald jura et fouilla dans son carquois. Une autre Ombre sortit des ténèbres, juste derrière Braddok.

— Brad, derrière toi !

L'Ombre, aussi volumineuse que le cheval de Braddok, le rattrapa et le chargea. Ce dernier tira d'un coup sec sur les rênes de sa monture pour l'éviter. Jeric sortit le poignard en ténébrine qu'il portait au poignet et le lança.

L'Ombre s'apprêtait à revenir à l'assaut, mais la lame de Jeric se

ficha dans sa nuque. Elle glapit, tituba et s'écala la tête la première dans la poussière. Elle ne se releva pas.

Jeric se détendit quelque peu. La ténébrine fonctionnait. Il regretta soudain de ne pas en avoir des sacoches entières.

La première Ombre se lança à leur poursuite avec un rugissement grave et menaçant.

— Viens par ici, maudit démon, gronda Braddok tandis qu'il lançait sa propre dague en ténébrine.

L'Ombre bondit – bien plus haut que n'importe quelle créature normale – et esquiva la lame. Elle atterrit à quatre pattes et reprit sa chasse effrénée au même rythme. Jeric tira sa deuxième et dernière lame en ténébrine de sa ceinture et la jeta en direction de l'Ombre. Elle esquiva, dérapa et se lança sur les talons de Braddok.

Jeric poussa un juron. Il n'avait plus de ténébrine. Braddok cherchait une autre arme.

— Gerald, sors la tête de ton carquois ! s'écria Jeric.

Au même instant, un trait fendit l'air. L'Ombre hurla et s'effondra sur le sol dans une violente crise de convulsions.

— Les pointes étaient coincées ! se défendit Gerald.

— Je t'avais bien dit de ne pas bourrer ce foutu carquois, rétorqua Braddok.

Des hurlements résonnaient de toute part, dissonants et cruels.

— Où est cette maudite ville ? s'écria Braddok.

Des glapissements s'élevèrent derrière eux, et trois autres Ombres se détachèrent des ténèbres, bondissant vers eux avec une rapidité incroyable.

Satané Hagan.

Jeric allait ordonner à Gerald de lui passer l'arbalète et de partir devant avec Braddok, quand l'une des Ombres s'arrêta au beau milieu de la route. Elle leva le nez en l'air comme si elle avait senti quelque chose, avant de se ramasser sur elle-même en feulant.

Mais ce feulement ne leur était pas destiné.

Le regard de Jeric se reporta sur les arbres. Saskia renâclait, tirant sur les rênes. Les deux autres Ombres s'immobilisèrent derrière la première et, tels des chiots effrayés, disparurent dans les ténèbres en

gémissant.

— Qu'est-ce que... commença Gerald.

— Silence, le coupa Jeric.

La forêt était devenue anormalement calme. Seuls résonnaient les sabots de leurs chevaux martelant le sol dans le silence inquiétant.

— Tu vois quelque chose ? demanda Braddok en s'approchant de Jeric.

Saskia hennit et ses narines se dilatèrent. Une fraction de seconde plus tard, il perçut une nouvelle odeur. Des relents de pourriture.

— Tu sens ça ? demanda-t-il.

Braddok jeta un regard circulaire.

Puis, comme un signe des dieux, Jeric vit des lumières apparaître devant eux.

— Skanden, souffla-t-il sur le ton de la prière.

Ils lancèrent leurs chevaux au triple galop. Ils atteignirent l'orée de la forêt et traversèrent une petite clairière avant de gagner l'entrée principale de Skanden. Jeric jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, s'attendant à ce que les Ombres les pourchassent. À son grand soulagement, ils n'étaient plus suivis et la puanteur avait disparu.

— Rappelle-moi de remercier ton frère quand on rentrera, grogna Braddok.

Si je ne le tue pas d'abord, pensa Jeric.

Quatre silhouettes les regardaient approcher depuis la palissade. Jeric stoppa Saskia devant la porte et ses hommes s'arrêtèrent à côté de lui.

En haut, les silhouettes ne bougeaient pas.

— Ouvrez la porte ! lança Jeric.

Le vent mugissait. Deux silhouettes se penchèrent l'une vers l'autre, discutant visiblement de la suite à donner à sa requête. Ce dernier échangea un regard méfiant avec Braddok et calma Saskia, particulièrement agitée. L'un des gardes s'avança par-dessus le parapet pour mieux discerner Jeric et ses hommes.

— Vous l'avez échappé belle, *Provinciaux*.

Jeric inclina ostensiblement la tête.

— Je m'appelle Jos, et voici Braddok et Gerald, fit-il en les

désignant du menton. Nous venons de Passavant, ajouta-t-il en prenant soin de camoufler son accent.

Ils s'étaient mis d'accord sur cette version des faits et s'y étaient tenus depuis qu'ils avaient passé la Traverse. Les gens du coin n'aimaient pas les Corinthiens, car leur juridiction était en grande partie responsable de leur exil, et il était préférable d'éviter d'attirer l'attention sur sa meute.

— Nous sommes attendus par l'un de vos marchands pour affaires. Maintenant, si vous voulez bien ouvrir la porte. Vos bois sont un véritable cauchemar, ajouta-t-il en découvrant ses dents.

L'une des silhouettes gloussa.

Le garde scruta Jeric et sa meute, tout en mastiquant lentement la plante qu'il avait dans la bouche. Il ne semblait pas pressé de leur ouvrir ; tout était bon pour rappeler à Jeric et à ses hommes qui commandait. Finalement, le garde fit signe à un autre. Dans un grincement de bois, la porte s'ouvrit lentement.

— Si vous nous causez des ennuis, je vous jette aux Ombres, les avertit le garde.

Jeric arbora un sourire carnassier.

— Je m'en passerai bien.

Il donna un petit coup de talons à Saskia, qui pénétra dans l'enceinte de la ville. Ses hommes le suivirent.

Moins d'une heure plus tard, Jeric, Braddok et Gerald étaient assis à une table de *L'Honnête Brigand*, autour d'un plateau de poisson fumé, de chou amer et de pain chaud. La nourriture dépassait les attentes de Jeric – pour une ville si reculée –, et l'hydromel parvenait même à flatter son palais raffiné. Dans le coin opposé, un vieux troubadour armé d'un luth jouait des morceaux que Jeric ne connaissait pas.

Ils étaient arrivés juste à temps pour Belfast – la fête annuelle des récoltes dans les Landes Sauvages, leur avait-on dit. Jeric et ses hommes avaient eu de la chance de trouver une table, sans parler d'une chambre. Mais la chance, Jeric en était conscient, dépendait souvent de la quantité d'argent dont on disposait. Et ils n'en étaient pas dépourvus.

De nouveaux clients continuaient d'entrer après eux, mais toutes les

tables étaient prises, ne leur laissant d'autre choix que de s'accouder au bar d'Ivar. Occupé à servir de l'hydromel et à bavarder avec les habitués, ce dernier avait l'air d'un vieil homme plutôt avenant – le genre d'homme qui avait vu des choses terribles au cours de son existence et qui se réjouissait du simple fait d'être en vie.

Un groupe attablé non loin d'eux jouait à Ruines – un jeu de cartes populaire dans les Phalanges – en faisant des paris. Un feu crépitait dans l'imposant foyer, baignant la salle d'une chaleur étouffante, et le murmure général contribuait à donner l'impression d'une soirée banale.

Ou presque.

Dans le coin opposé, une table attira l'attention de Jeric. Cinq hommes y étaient assis, qui parlaient entre eux et n'accordaient aucun intérêt à ce qui se déroulait autour d'eux. Ils portaient des vêtements de cuir et de laine plus riches que l'ensemble des clients, et la foule les ignorait comme on ignore ce qui nous met mal à l'aise.

— Encore un peu d'hydromel ? demanda la serveuse, arrachant Jeric à ses pensées.

Elle était à peine plus jeune que lui et offrait un visage attrayant en plus de courbes agréables, qu'elle laissait apparaître sous une robe trop petite pour sa silhouette galbée. Un léger fard à joues colorait ses pommettes.

— Qui sont-ils ? demanda Jeric à voix basse en désignant du menton la table du coin.

Son regard suivit fébrilement le sien puis revint sur leur table. Elle remplit de nouveau le verre vide de Braddok.

— D'où venez-vous... ?

Elle laissa sa question en suspens, l'invitant à combler les blancs.

— Jos, fit-il en inclinant la tête. Nous sommes de Passavant.

— Brinn, dit-elle avec un sourire. Et vos amis ?

Braddok posa sa chope et s'éclaircit la gorge en souriant.

— Braddok. Mais tu peux m'appeler comme tu veux, répondit-il en lui adressant un clin d'œil.

Elle gloussa avec bonne humeur, ce qui, songea Jeric, était un trait de caractère primordial dans une ville aussi reculée.

— Gerald, dit ce dernier en hochant la tête en direction de la serveuse avec un air de chien battu.

Elle sourit.

— Et vous venez tous les trois de Passavant ?

Elle prit leur silence pour un oui, puis se tourna vers Jeric.

— Nous n'avons pas beaucoup de visiteurs qui viennent d'aussi loin au sud. Depuis combien de temps êtes-vous sur la route ?

Jeric la fixa un instant avant de répondre.

— Longtemps.

Le regard de Brinn vacilla et elle rougit davantage.

— Ce sont les gardes de Ventus.

Voyant que le nom ne signifiait rien pour lui, elle se pencha plus près de Jeric et continua à voix basse :

— Ventus et ses Muets dirigent ces contrées. Ce sont ses gardes.

Jeric fronça les sourcils.

— Ce... Ventus et ses Muets. Ils sont ici ?

Le regard de Brinn se tourna vers les gardes. Elle semblait mal à l'aise.

— Oui, mais je préfère ne pas en parler ici. Beaucoup d'oreilles indiscrètes, vous comprenez. Si vous voulez, je peux vous raconter tout ça après la fermeture... Je répondrai à toutes vos questions.

Son regard croisa celui de Jeric et il comprit qu'elle avait autre chose en tête qu'éclairer sa lanterne.

Du coin de l'œil, il vit Braddok s'affaler contre son siège en croisant les bras, une pointe de défi dans le regard.

De l'autre côté de la pièce, un homme aux allures de grizzly les observait, l'air sombre.

— Pas besoin, dit Jeric.

La déception se lut dans ses yeux, mais elle s'empressa de la chasser.

— Je comprends. N'hésitez pas si je peux faire quoi que ce soit pour vous.

Elle tourna les talons.

— Il y a bien quelque chose... ajouta alors Jeric.

Elle fit volte-face.

— Avez-vous une guérisseuse en ville ?

La question la prit au dépourvu. Elle passa une mèche de cheveux derrière son oreille et défroissa son tablier d'un air absent. Des tics nerveux.

— Brad, ici présent, souffre depuis quelques jours de diarrhées assez gênantes, poursuivit Jeric en faisant un geste en direction de Braddok, lequel jeta un regard noir à son ami.

Gerald éclata de rire et toussa dans sa chope pour tenter de masquer son hilarité.

— Je crois qu'il a attrapé quelque chose dans un ruisseau.

Brinn regarda Braddok avec pitié.

— Oh, pauvre petit. Certains de ces cours d'eau, c'est la purge garantie.

Braddok ne détacha pas les yeux de Jeric, qui approuva d'un signe de tête.

Brinn hésita.

— Nous avons bien une guérisseuse... Elle vit de l'autre côté de la ville. Tournez à gauche après la cour et descendez le petit chemin. La maison de Tolya est juste au bout. C'est celle avec le jardin d'herbes aromatiques. Vous ne pouvez pas la rater.

— Tolya, répéta Jeric en détachant les syllabes.

— Elle n'est plus toute jeune, continua Brinn en se méprenant sur sa réaction, mais elle sait tout guérir. Vous feriez mieux d'y aller à la première heure demain. Beaucoup de gens sont en ville pour la récolte et elle sera bien occupée quand ils auront décuvé.

Jeric hocha la tête brièvement et détourna le regard. La serveuse s'attarda un moment, mais comme le moment devenait gênant, elle adressa un sourire aux deux autres et s'éloigna d'un pas précipité pour s'occuper des autres tables. Ce ne fut qu'à ce moment-là que l'homme en face d'eux cessa de les fixer.

Braddok jeta un morceau de pain sur Jeric, qui lui toucha l'épaule et atterrit par terre. Le prince leva les yeux, croisa le regard contrarié de Braddok et lui sourit de toutes ses dents, l'air innocent.

Braddok renifla.

— T'es vraiment un salaud.

Jeric saisit sa chope et trinqua dans le vide.

— Alors... ? demanda Gerald.

Jeric prit une gorgée de bière. Son compagnon voulait savoir quel était le plan, maintenant qu'ils savaient que la guérisseuse ne s'appelait *pas* Sable.

Jeric jeta un coup d'œil aux hommes dans le coin. Il tambourinait sur la table, manifestant ainsi sa frustration.

— Demain, on rend visite à Tolya. Et ensuite, on rentre à la maison.

Chapitre 9

Sable pressait la cuillère contre les lèvres craquelées de Tolya sans obtenir la moindre réaction. Elle reposa le bol sur la table de nuit et se leva. C'était l'heure d'effectuer sa tournée du matin. Elle espérait avoir terminé avant que les visiteurs de Skanden n'émergent de leur sommeil éthylique. Après quoi, il ne leur faudrait pas longtemps pour se traîner jusqu'à sa porte et la supplier de soulager les séquelles de la nuit passée.

Elle posa une main douce sur le front de Tolya.

— Je reviens.

La vieille dame ne répondit pas. Sable s'y attendait.

— Il y a quelqu'un ? lança une voix grave depuis l'entrée.

Elle se figea. Elle n'avait entendu personne entrer. Elle ne connaissait pas cette voix, mais Belfast avait lieu dans deux jours ; beaucoup de voyageurs étaient déjà arrivés. Toutefois, elle ne s'attendait pas à trouver quelqu'un debout à cette heure.

Sable quitta la chambre de Tolya. Juste avant de franchir le rideau, elle se figea net.

Un homme de grande taille aux larges épaules se tenait près de la table de la cuisine. Il examinait sa précieuse collection d'herbes sèches. Ses bottes en cuir noir étaient sales, mais ne présentaient aucun trou ni tache, contrairement aux chausses des habitants du coin. Sa cape noire semblait de bonne facture et le vêtement était taillé sur mesure pour sa silhouette svelte et musclée. Ses cheveux étaient châtain clair, avec des mèches couleur laiton sans doute polies par de longues heures passées au soleil. Il les avait attachés, dévoilant un cou musclé et une mâchoire carrée. Il était légèrement de biais, de sorte qu'elle ne pouvait pas voir son visage, mais elle ne pensait pas le connaître.

Il s'approcha des herbes d'un air intrigué, ignorant complètement la présence de Sable. Il tendit la main vers les bourgeons de belladone

qui séchaient.

— À votre place, j'évitais, fit Sable, tapie dans l'ombre.

Il se figea, les doigts suspendus en l'air. Il se retourna et une paire d'yeux vifs d'un bleu perçant se posa sur elle.

Elle en était désormais certaine : elle ne l'avait jamais vu auparavant. Elle s'en serait souvenue. On ne pouvait oublier un tel visage. D'une beauté sévère et d'une force impériale, avec des yeux si clairs, si saisissants qu'ils pouvaient traverser toutes les armures d'un simple regard.

Sable reprit ses esprits. Elle devait être prudente.

À l'extérieur, les carillons s'agitèrent.

— C'est de la belladone, expliqua-t-elle en désignant les bourgeons qu'il avait failli toucher. Et à moins que vous n'ayez l'intention de passer la moisson inconscient sur mon plancher, je vous suggère de garder les mains dans vos poches.

Le bleu de ses yeux prit la teinte des nuages annonçant la mousson, sombres et puissants. Son regard s'attarda sur la belladone, puis il baissa le bras.

— Vous êtes bien matinal, reprit-elle.

Il se tourna vers elle. Elle vit alors à quel point il était impressionnant.

— Je tombe au mauvais moment ? demanda-t-il. Sa voix était pareille à un violoncelle, profonde, chaude et mélodieuse, mais elle ne parvenait pas à identifier son accent.

Sable sortit de l'ombre et pénétra dans la pièce comme pour reprendre possession des lieux.

— Non. D'où venez-vous ?

Il y eut un instant de flottement.

— De Passavant. Les quartiers centraux.

C'était donc ça. Son accent était plus prononcé que dans ses souvenirs, mais elle n'avait pas mis les pieds à Passavant depuis son enfance. Les plus riches vivaient dans les quartiers centraux, et à en juger par son apparence, cela n'avait rien de surprenant. Passavant était le paradis des marchands. La ville était située à la frontière entre Brevera et Corinthe, le long de la Creuse, rivière qui alimentait

également Istra. Cependant, les Istraans l'évitaient généralement par crainte du roi Tommad.

À présent, tout le monde redoutait son fils, le Loup.

Sable le regarda dans les yeux.

— Vous êtes loin de chez vous, Provincial.

Ses yeux bleus s'assombrirent. Il pencha légèrement la tête.

— En effet. La serveuse de l'auberge m'a conseillé de venir voir Tolya.

— Tolya ne reçoit pas aujourd'hui. Il n'y a que moi.

Il lui adressa un regard perçant.

— Brinn n'a pas parlé de vous.

— Ça ne m'étonne pas, gloussa-t-elle.

Sable se dirigea vers la table et s'arrêta face à lui, de l'autre côté.

Il se déplaça légèrement pour mieux la distinguer entre les bouquets d'herbes suspendus.

— Et vous êtes... ?

— Extrêmement occupée.

Elle glissa les fleurs appropriées dans les sachets en tissu qu'elle avait préparés.

— Je n'ai pas vraiment le temps de rester ici à bavarder, alors à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose...

Il posa une main sur le sachet qu'elle remplissait, la forçant à s'interrompre.

Elle s'immobilisa et lui jeta un coup d'œil.

Son expression était indéchiffrable, mais elle sentait une véritable puissance émaner de ses yeux bleus. Satisfait d'avoir toute son attention, il retira sa main.

— Mon père est mourant, dit-il doucement. Nous avons fait tout notre possible et... je ne sais plus quoi faire.

Sable l'étudia, puis s'appuya contre la table, les bras croisés. Voilà qui expliquait au moins sa sobriété. Il n'était pas venu pour Belfast.

— Décrivez-moi ses symptômes.

Un pli barra son front et il parcourut la pièce du regard, comme s'il cherchait à arracher les mots des étagères.

— Nous n'arrivons pas à le réveiller. Il lui arrive de pleurer. La

plupart du temps, ses propos sont inintelligibles et... il semble que son sommeil le tourmente.

Il buta sur ce dernier point, comme s'il n'avait pas encore décidé de se confier pleinement ou ne savait quoi penser lui-même.

— Comment ça, *le tourmente* ?

— Il fait des cauchemars.

Ce n'était qu'une simple supposition.

— On dirait qu'il est piégé dans sa tête, poursuivit-il.

Sable martela la table de ses doigts. Elle réfléchissait. La description de la maladie de son père ressemblait à celle de Tolya.

— Est-ce qu'il mange ?

— Un peu. Nous avons réussi à lui donner du bouillon.

— Et vous avez écarté l'éventualité du poison ?

— Oui.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ?

Il serra les lèvres.

— Trois mois, deux semaines et... quatre jours.

Sable cessa de marteler la table. C'était bien pire que Tolya.

Il sourit faiblement.

— Comme je l'ai dit, je suis désespéré. Suffisamment pour venir jusqu'*ici*.

Sable avait vécu parmi des voleurs assez longtemps pour savoir distinguer un menteur d'un honnête homme. Elle ne doutait pas de l'état de santé de son père, mais il lui semblait qu'il n'était pas tout à fait franc avec elle. Ces petits détails la faisaient hésiter et l'amenaient à se questionner. Le tout était exacerbé par le malaise qu'elle ressentait en sa présence. Un vague mal-être comme elle en avait éprouvé les rares fois où elle s'était attardée dans les bois au crépuscule.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je peux l'aider ? demanda-t-elle en le regardant.

— Pourquoi *tous* les Provinciaux viennent-ils vous voir ?

C'était une question rhétorique posée sur un ton condescendant.

Il disait vrai : les habitants des Cinq Provinces se rendaient parfois dans les Landes Sauvages à la recherche de ressources introuvables

ailleurs, mais ils s'aventureraient rarement aussi loin. Sans lui laisser le temps de répondre, il plongea une main dans les plis de sa cape et en sortit une bourse grosse comme un poing, qu'il jeta sur la table. Elle atterrit entre eux avec un cliquetis.

— Cinq cents couronnes.

Elle leva les yeux.

Il lui lança un regard de défi.

— Il n'est pas très raisonnable de garder une somme pareille sur soi au milieu de tous ces voleurs.

Il fit un pas de plus et se plaça juste devant elle. Il avait l'odeur de la forêt après un orage, sa peau relevée d'épices aux accents de feu de bois.

— Et vous toucherez cinq cents couronnes de plus une fois que nous aurons atteint Passavant, ajouta-t-il.

Par le Créateur tout-puissant. Mille couronnes !

Comment pouvait-il disposer d'une telle somme ? Il aurait pu mentir, mais à bien le regarder, elle sentait que ce n'était pas le cas. Il lui faudrait dix ans pour gagner autant. Elle pourrait rembourser l'herbalie à Tolya et s'offrir une nouvelle vie avec l'argent restant – une vie loin du froid glacial, de Velik, de Ventus et de ses Muets. Mais elle ne pouvait pas abandonner Tolya. Si elle quittait Skanden maintenant, elle ne pourrait pas rentrer avant le printemps, et Tolya avait besoin d'elle. Sans compter qu'il l'emmènerait tout droit dans la gueule du Loup.

— Je... je ne peux pas, dit-elle, buttant étrangement sur les mots.

Il plissa les yeux.

— Vous ne *pouvez* pas ?

Sa phrase, empreinte d'amertume, témoignait de son inexpérience en matière de refus. La réponse ne lui convenait pas.

Elle détacha son regard de lui et rassembla les sachets d'herbes.

— Je n'abandonnerai pas les habitants de Skanden.

Je n'abandonnerai pas Tolya.

— Je ne vous demande pas de les abandonner, répondit-il d'une voix où perçait désormais l'irritation. J'ai besoin de vos services pour une courte période, et ensuite vous pourrez retourner à ça.

Il engloba la pièce d'un geste dédaigneux, comme s'il ne comprenait pas ce qui aurait bien pu pousser quelqu'un à vivre dans une pareille chaumière.

Son air supérieur froissa Sable, qui le fusilla du regard.

— Je suis *vraiment* désolée pour votre père, lâcha-t-elle abruptement, mais je ne sacrifierai pas tous les habitants de ce village pour *un seul* homme, quel qu'il soit.

Il montra les dents.

— C'est une chance qu'il y ait deux guérisseuses.

Son obstination l'aida à prendre une décision.

— Ma réponse est non, dit-elle résolument. Je vais vous donner des herbes, mais je ne partirai pas avec vous.

Ses paroles furent accueillies par un silence glacial et elle vit l'orage gronder dans les yeux de l'homme. Il finit par récupérer la bourse sur la table, la glissa sous sa cape et s'éloigna en direction de la porte, emportant avec lui l'odeur de la forêt et du feu de bois. La tempête s'était calmée, mais les nuages menaçaient toujours.

— Je repasserai vous voir demain matin avant de partir. J'espère que vous changerez d'avis, guérisseuse.

On aurait dit une menace. Sable ne répondit pas.

Il s'approcha de la porte, mais au moment où il l'ouvrait, elle lui fit remarquer :

— Vous ne m'avez pas donné votre nom.

Il s'arrêta dans l'embrasure et tourna la tête, juste assez pour dévoiler sa forte mâchoire.

— Jos.

Il rabattit son capuchon et sortit sous la pluie, laissant la porte se refermer derrière lui.

Un silence pesant s'installa. Même les carillons s'étaient tus.

Sable soupira longuement et s'affaissa sur le banc. Un nom, ça ne voulait strictement rien dire.

~

Jeric descendait le sentier à grandes enjambées, son souffle tel un

nuage de buée. Cela ne serait pas aussi simple qu'il l'espérait.

Au lieu de tourner à droite, vers la place, il tourna à gauche en direction de la ville. Les rues étaient désertes à cette heure matinale et le brouillard semblait bien parti pour durer. Jeric poursuivit son chemin, ses grosses bottes s'écrasant sans hésiter dans les flaques d'eau alors qu'il s'imprégnait de son environnement : l'air froid, les bâtiments exigus, les rues étroites. Il dessinait une carte mentale de la ville, repérant chaque point de vue et chaque cachette potentielle.

Les habitants sortaient peu à peu de chez eux, et les quelques personnes qu'il croisa s'employèrent à l'éviter, comme à l'accoutumée. Ils ne le connaissaient pas, mais Jeric était convaincu que l'être humain possédait un instinct de survie, et que sa constitution même incitait les autres à se tenir à l'écart. Au fond, il trouvait étonnamment plaisant de passer inaperçu.

De se trouver dans une ville où les gens ne cherchaient pas à s'attirer ses faveurs ni à le manipuler.

Où les gens ne faisaient pas exactement ce qu'il demandait.

Il donna un coup de pied dans un brasero et l'écho résonna dans la rue quasi déserte. Une poule caqueta et s'éloigna en se dandinant.

La guérisseuse n'avait rien à voir avec l'idée qu'il s'en faisait. Dans un monde où la plupart des gens s'aplatissaient devant lui, il aurait volontiers encensé son tempérament si ce dernier n'était pas venu contrecarrer ses plans.

— Alors... ? demanda Braddock quand Jeric les rejoignit enfin dans leur chambre.

Il arrosa d'une lampée d'hydromel sa bouchée de gâteau au miel.

Jeric jeta sa cape humide sur une chaise et prit un gâteau dans l'assiette de Gerald avant de se diriger vers la fenêtre.

— Hé ! J'allais le manger, grommela Gerald.

Jeric l'ignora, s'assit près de la fenêtre et appuya une botte sur le banc tout en étirant l'autre jambe par terre. Il prit une bouchée du gâteau fumant tout en contemplant le village derrière la vitre.

Gerald fit une remarque peu flatteuse à propos des mauvaises manières des princes et Braddock ricana.

— Vous avez trouvé de la ténébrine ? demanda Jeric.

— Oui, répondit Braddok. Ce Ventus et ses Muets en distribuent.

L'information éveilla l'intérêt de Jeric. Il tritura le gâteau dans sa main.

— Ce sont donc des marchands de ténébrine... qui dirigent aussi les Landes.

— Techniquement, ce sont des prêtres, mais ils agissent plutôt comme des bourreaux, d'après ce que m'a dit le forgeron.

La chaise de Braddok grinça lorsqu'il s'appuya contre le dossier.

— Et Ventus est un peu comme leur grand prêtre, poursuivit-il. Ils vivent dans un temple au nord-est, mais ils sont là pour la récolte.

Jeric suivit du regard un enfant qui prenait ses jambes à son cou, tel un voleur en fuite. Ce qu'il était probablement.

— Et quel est le rapport avec la ténébrine ?

— Le forgeron dit que Ventus vient deux fois par an et distribue de la ténébrine en échange d'offrandes pour le Créateur.

Le Créateur. Le dieu de Sol Velor et, apparemment, de ce grand prêtre aussi.

— Comme c'est pratique, s'exclama Jeric.

— N'est-ce pas ?

— Ces Muets... Est-ce qu'ils risquent de poser problème ?

— Je ne sais pas. Le forgeron n'avait pas l'air de vouloir en parler, alors j'ai fait quelques recherches.

Jeric attendit la suite.

— Ils viennent de décapiter un homme sur la place du village parce qu'il n'avait pas versé son offrande.

— C'est un peu extrême, dit Jeric en prenant une autre bouchée.

— Je suis allé sur la place pour les voir par moi-même, poursuivit Braddok. L'un d'entre eux est sorti. On n'y voyait rien à travers le brouillard, mais il était là sur les marches, comme un démon protégeant son maître.

Jeric fronça les sourcils.

— Il m'a foutu les jetons, ce fumier, ajouta Braddok en frissonnant exagérément. J'aurais juré qu'il savait que j'étais là et qu'il était sorti juste pour me mettre en garde.

— Tu as dû boire un coup de trop, dit Gerald en plantant son

couteau dans une baie.

Jeric se tourna vers lui.

— Et où étais-tu pendant ce temps ?

— Je m'occupais des chevaux.

— Et de ton foutu estomac, ajouta Braddok d'une voix traînante.

Gerald sourit et avala une autre bouchée.

— Tu as acheté de la ténébrine ? s'enquit Jeric.

Le colosse acquiesça.

— J'ai refait le plein de projectiles pour la princesse, dit-il en désignant Gerald, qui grommela. Et j'ai acheté une lame en ténébrine pour chacun d'entre nous. Ça t'a coûté une couronne, mais je me suis dit que ça ne te dérangerait pas.

Il lui adressa un sourire radieux, dévoilant ses grandes dents.

— Ce sera retiré de ton salaire, répondit Jeric.

— Tu n'as pas les moyens de te payer mes services, de toute façon.

Le prince sourit.

— Je ne peux pas non plus me débarrasser de toi.

Braddok gloussa, prit une gorgée, puis s'essuya la bouche.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question, Loup.

Ce dernier passa un bras autour de son genou en soupirant.

— Je l'ai trouvée.

Il y eut un moment de flottement.

Braddok se racla la gorge.

Gerald laissa échapper un gémissement.

— Par ici la monnaie, jubila Braddok en tendant la main.

Jeric vit l'autre homme déposer quelques pièces de monnaie dans la main tendue de Braddok.

— J'ai raté quelque chose ?

— Gerald et moi, on a fait un petit pari, répondit son ami en palpan les pièces. J'ai parié que tu n'arriverais pas à convaincre la fille de nous accompagner. Être gentil avec les raclures, ce n'est pas dans ta nature.

— Tu ne crois vraiment pas en moi, dit Jeric sur un ton faussement offusqué. Pour ta gouverne, j'ai été *on ne peut plus* aimable avec elle. Tu aurais été étonné.

Braddok haussa un sourcil.

— Alors, elle est où ?

Puis, en aparté, il ajouta :

— Elle est aussi jolie que toi ?

— Grands dieux, Brad... gémit Gérald.

— Oh, arrête de me faire la morale.

— Je lui ai donné jusqu'à demain matin pour y réfléchir.

Braddok parut soudain dégrisé, puis confus. Même Gerald leva les yeux de son assiette. Les baies lui avaient coloré les lèvres.

— Et pourquoi tu ferais ça ? demanda Braddok.

Jeric posa la tête contre le mur et remua les doigts d'un air absent.

— Parce qu'elle a dit non.

Il y eut un bref instant de silence.

Puis, Braddok rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

Le regard de Gerald passa de Braddok à Jeric.

— Attends... Tu as été aimable avec elle et elle a *quand même* dit non ? Tu lui as raconté toute l'histoire ?

— Tout, assura Jeric en jetant un œil par la fenêtre.

Le rire de Braddok devint nerveux et il soupira d'un air résigné, les coudes sur les genoux. Puis il se passa une main sur le visage.

— Grands dieux. Alors, on est bons pour traîner son cul d'Istraane à travers cette satanée forêt ?

Jeric regardait l'eau ruisseler le long de la vitre sombre.

— J'en ai bien peur.

Chapitre 10

Le temple d'Aryn était un véritable chef-d'œuvre de pierre, entièrement constitué de minerai skal raffiné. Depuis des centaines d'années, son imposant dôme soutenu par des piliers noirs brillants se dressait telle une pupille divine, la ville de Descieux constituant son iris étincelante. C'était le joyau de Corinthe, le cœur de son peuple. Un lieu de culte, mais aussi de jugement. C'était la demeure de Rasmin, et il la méprisait.

Le soleil disparaissait à l'horizon, nimbant les vitrines de Descieux d'un halo doré, tandis que Rasmin parcourait les rues exigües. Les gens s'écartaient sur son passage, autant par respect que par crainte. Les postes comme le sien étaient nécessaires, mais peu appréciés. Les inquisiteurs étaient le bras armé des dieux et exécutaient de ce fait la justice divine. De même que l'on pensait nécessairement au trépas en voyant une épée, on pensait fatalement à la mort devant un inquisiteur.

Il passa devant une ruelle où trois jeunes garçons jouaient à jeter des pierres sur des cases dessinées au sol en sautant de l'une à l'autre. Des Sol Veloriens, les yeux, la peau et les cheveux foncés, les vêtements en lambeaux. Le commandant Anaton était chargé de les récupérer. Ses hommes arpentaient les rues à la recherche de Sol Veloriens pure race et de bâtards, puis le commandant les répartissait selon les besoins de Corinthe. Dernièrement, cependant, le commandant s'était beaucoup trop dispersé et les preuves de ce relâchement fleurissaient dans les rues de Descieux. Rasmin s'arrêta en entendant les garçons entonner une comptine dans leur langue.

*« Nous sommes la légion,
La légion est là,
Un... deux... trois...
La légion nous libérera. »*

Rasmin connaissait tous les chants sol veloriens. Or, il n'avait jamais rien entendu de tel.

Le garçon sauta sur la dernière case et se retourna. Ses yeux sombres croisèrent le regard de Rasmin. Il se figea, les deux autres levèrent la tête et tous les trois détalèrent comme des lapins en laissant les pierres derrière eux.

Rasmin plissa les yeux et se dirigea vers le temple en jouant la comptine dans sa tête. Peut-être n'était-ce rien. Le simple caprice de l'imagination débordante d'un enfant.

Mais peut-être était-ce tout autre chose.

De part et d'autre des impressionnantes portes étaient postés des gardes corinthiens à l'armure noire en skal raffiné, fer de lance du savoir-faire local convoité par l'ensemble des Cinq Provinces pour sa légèreté, sa durabilité et sa solidité. Rasmin allait franchir la porte quand il vit une silhouette familière sortir du temple.

— Princesse Astrid, fit-il, à moitié surpris seulement.

Elle se rendait au temple régulièrement.

La princesse lui jeta un coup d'œil et finit par lui adresser un sourire.

— Grand Inquisiteur.

Des trois héritiers Angevin, la princesse était sans conteste la plus pieuse. Le prince Hagan servait Corinthe avec sagacité, le prince Jeric par la force, et la princesse Astrid par la prière. Ces derniers mois, elle avait fréquenté le temple encore plus assidûment qu'à l'accoutumée.

Rasmin inclina la tête en témoignage de respect. La princesse ajusta son capuchon et ne s'attarda pas. Il la regarda s'éloigner, puis passa devant les gardes et franchit les énormes portes à double battant.

Le temple était calme cet après-midi-là. L'auditorium circulaire était presque vide, à l'exception d'une poignée de citoyens dispersés, tous agenouillés, la tête penchée dans une attitude de prière. Des bougies brûlaient au centre, en contrebas, où reposait une collection de fleurs et de pièces de monnaie déposées là en offrande. Un alignement de bougies décorait la partie haute du temple, éclairant les statues des dieux de Corinthe.

Elles avaient été taillées dans le marbre le plus pur, extrait des hauteurs des Dents Grises. Chaque dieu mesurait environ trois fois la taille d'un homme. Le marbre blanc offrait un contraste saisissant avec l'intérieur noir du temple, rappelant que même si les hommes considéraient la loi à travers leur prisme nuancé, les dieux avaient une vision plus manichéenne du monde.

Les yeux de Rasmin s'attardèrent sur la statue d'Aryn, maître des dieux, des cieus et de la terre. C'était lui qui avait donné son nom au temple. La statue d'Aryn incarnait la perfection humaine, avec une force et des proportions admirables. Aryn portait le soleil dans sa main droite et tenait de la main gauche un sceptre qu'il avait planté dans la terre, la faisant sienne avec tout ce qui s'y trouvait.

Le regard de Rasmin glissa vers la statue à sa gauche. Lorath, le dieu de la justice. Contrairement à la statue d'Aryn et sa musculature saillante, la force de Lorath était cachée sous une toge ample. Seuls son menton et sa bouche étaient visibles. Il se tenait aux aguets, prêt à porter le coup fatal, son épée pointée vers le sol avec détermination, et son capuchon tourné vers le manche comme s'il bénissait la lame et son noble objectif. Rasmin ne put s'empêcher de noter leur étrange ressemblance avec les deux princes de Corinthe.

Il avança à grands pas, passant sous les arches du couloir qui ceignait le temple, et se dirigea vers une porte dérobée au fond. L'un de ses inquisiteurs montait la garde, ses mains pâles jointes devant lui, la tête basse. Sentant la présence de Rasmin, il leva les yeux.

Le visage de l'inquisiteur en effrayait plus d'un, avec sa peau blême comme la neige et trois cicatrices verticales sur chaque joue. Une marque pour chacune des six lois divines que chaque inquisiteur avait juré de faire respecter.

— Grand Inquisiteur, dit-il en inclinant légèrement la tête.

— Est-elle prête ? demanda Rasmin à voix basse.

L'inquisiteur hocha la tête.

Rasmin passa la porte, descendit un escalier en colimaçon et pénétra dans les entrailles du temple. C'était à cet endroit même qu'un autre peuple avait jadis érigé un temple dédié au dieu qu'il appelait Asoraï, le Créateur. C'était là que les Sol Veloriens avaient honoré et

adoré le Créateur jusqu'à ce que les Cinq Provinces les chassent, là qu'ils avaient passé d'innombrables heures à prier avant que Corinthe détruise leur temple, érigeant le sien sur leurs anciennes ruines.

C'était là que ses inquisiteurs et lui opéraient.

Rasmin trouvait plutôt ironique d'utiliser ce qui restait du temple d'un dieu pour torturer et interroger ses disciples.

Une odeur de métal, de moût et de sang imprégnait l'air. Même après toutes ces années, Rasmin n'y était pas habitué. Le tunnel éclairé par des flambeaux passait sous le temple d'Aryn telle une artère où s'alignaient les crânes et les os des morts, et se ramifiait en petits corridors débouchant sur d'anciennes salles de prière et d'enseignement. C'étaient désormais des salles d'interrogatoire.

Rasmin traversa le réseau familial, passant devant plusieurs inquisiteurs alors qu'il se dirigeait vers la salle abritant la prisonnière du prince Jeric. Deux inquisiteurs montaient la garde devant la porte. Ils s'écartèrent à l'approche de Rasmin. L'un d'eux lui tendit un parchemin. Il le prit, ôta le lien et déroula le papier, puis parcourut les quelques mots, replia le rouleau et le glissa sous sa robe.

— Je m'en charge, annonça-t-il.

Les inquisiteurs contournèrent Rasmin. Il regarda leurs silhouettes s'éloigner dans l'étroit couloir avant de se retourner vers la porte. Il s'agissait d'un simple bloc de chêne épais renforcé par cinq verrous skal et une barre. Cette Sol Velorienne n'était pas une Liagée ; il n'y avait pas besoin de leurs portes antiques pour la retenir prisonnière. Un par un, Rasmin ouvrit les verrous, fit glisser la barre, puis attrapa une torche sur le mur voisin, poussa la porte et pénétra dans la pièce.

L'odeur métallique du sang le frappa aussitôt, et la torche éclaira une Sol Velorienne sanglée sur une table d'écartèlement au centre de la pièce, bras et jambes écartés. Ses cheveux noirs avaient été grossièrement coupés et l'une de ses paupières fermées était gonflée, cachant probablement une orbite vide. Du sang recouvrait ce côté de son visage, et son corps nu était recouvert de plaies, d'entailles et d'hématomes.

Rasmin ferma la porte et accrocha sa torche au mur. Comme les autres, la cellule tout en pierre était exiguë, mais après tout, elles

n'avaient pas été conçues à cet effet.

Rasmin s'arrêta près de la table et examina la femme. Il se demanda, comme il se l'était si souvent demandé, comment ce peuple qui faisait preuve de tant de combativité et de résilience avait pu être ainsi défait. Mais l'orgueil était un dangereux défaut, car il refusait de voir les fissures dans ses fondations, et c'était par ces fissures mêmes que les royaumes implosaient.

— Tu me caches des choses, dit Rasmin.

Elle ne répondit pas. Il n'en attendait pas moins.

— J'ai lu ton rapport. Après tout ce qu'on t'a infligé, mes inquisiteurs n'ont pu tirer de toi qu'une poignée de jurons hauts en couleur.

Elle persista dans son mutisme.

— Prête à mourir pour défendre ta cause, dit Rasmin en longeant la table pour se rapprocher de son visage. C'est quelque chose que j'admire. Une marque de dévouement. De loyauté. Des qualités inestimables. Et rares, qui plus est. Ton fils a beaucoup de chance de t'avoir.

Sa respiration varia imperceptiblement. La différence était à peine audible, mais c'était la réaction qu'il guettait.

Rasmin se pencha plus près d'elle.

— Sais-tu comment je suis devenu Grand Inquisiteur, Taviána ?

Elle était figée par la peur.

— Parce qu'aucun homme ni aucune femme n'ont pu me cacher leurs secrets bien longtemps, offrit-il en guise d'explication.

Rasmin fit un geste vers son poignet et elle tressaillit, effrayée par la perspective de souffrance à venir.

Cependant, la douleur ne vint pas. Rasmin ne procédait pas ainsi.

— Demandons d'abord à Aryn de nous éclairer, dit-il comme à l'accoutumée.

Il enserra le poignet de la femme et fit le vide dans son esprit.

Un flash.

Des rires. Une enfant. Le soleil brillant, le sable brûlant.

Un passé trop éloigné.

Rasmin accéléra le cours de ses souvenirs. Les années se fondirent

en un tunnel de couleurs floues.

Un autre flash.

Des formes sombres s'infiltraient dans des champs de blé, les champs de Reichen. Il les connaissait bien. Les silhouettes franchirent les clôtures du village, passèrent les murs et...

Des cris.

Un homme qui marchait dans la rue s'effondra, le visage déformé par l'horreur.

La scène fut remplacée par des arbres robustes. La lumière du soleil venait moucher leurs cimes qui se balançaient à des hauteurs vertigineuses.

Des bruissements.

Le paysage se fondit en une palette de marron, de vert et de noir, et un lac se dessina. Gros plan sur une silhouette accroupie, occupée à creuser la terre de ses mains. Le capuchon se retourna, dévoilant une bouche édentée. Un râle lui glaça le sang.

Les poumons de Rasmin étaient en feu. Il n'arrivait plus à respirer. Il relâcha la prisonnière et se détourna d'elle.

Il se souvenait du rapport du commandant au sujet de Reichen. Rasmin n'avait pas vu pareil carnage depuis bien longtemps. Aucun esclave sol velorien n'avait été retrouvé sur place.

Et il en avait une sous les yeux. Elle avait été témoin du massacre.

Sans le savoir, le prince Loup avait intercepté les fugitifs sol veloriens de Reichen, et cette femme en était la dernière survivante. Jeric et sa meute avaient massacré le reste. Le lac... Rasmin s'y était rendu, assez récemment en réalité. Il l'avait repéré sur la carte que le prince Jeric avait récupérée. Il n'y avait aucune indication sur le plan, mais il avait su lire les mots étranges griffonnés sur les villes. Mis bout à bout, ils décrivaient un endroit inhabité au cœur de la Forêt Noire. Il s'y était rendu peu de temps après, mais ses recherches n'avaient rien donné. De toute évidence, il avait raté quelque chose.

— Im e'Liagé.

La voix était si faible, si ténue que Rasmin eut du mal à l'entendre.

Vous êtes un Liagé.

Il jeta un coup d'œil vers la femme qui le regardait de son œil

unique.

Elle avait senti son don de clairvoyance.

— Im e’Liagé ! gémit-elle avec insistance.

Rasmin se tourna vers elle.

— Vou’za im var qué e’fien jarén ? s’exclama-t-elle avec fougue.

Comment pouvez-vous faire ça aux vôtres ?

— Vou’za im...

Ses paroles moururent dans un gargouillement. Un sourire cramoisi lui fendait la gorge. Rasmin essuya son couteau ensanglanté et le rangea sous sa cape en fronçant les sourcils. Il n’avait pas voulu la tuer, mais la mort était le seul ami en qui il avait confiance pour garder ses secrets. En particulier un secret comme le sien.

~

On frappa à la porte de Velik.

— J’arrive ! cria-t-il.

Il essuya ses mains ensanglantées sur son tablier, le passa par-dessus sa tête et le suspendit au crochet à viande de la cuisine. La visite qu’il attendait n’avait rien à voir avec son activité de boucher. Il se précipita vers la porte d’entrée et l’ouvrit sur une pluie froide. Ses yeux croisèrent ceux de Brinn.

Il ne s’attendait pas à cela.

Elle lui sourit.

— Pa m’a envoyée faire quelques courses pour qu’on ne manque de rien. Il y a un monde fou en ce moment.

Elle marqua une pause. Son sourire fit place à une grimace.

— Et alors ? Tu ne me fais pas entrer ?

— Tu sais très bien que je ne peux pas te résister, fit-il avec un sourire crispé tout en ouvrant la porte.

Son regard s’attarda sur lui lorsqu’elle l’effleura au passage. Sa cape sentait le feu de bois. Velik balaya brièvement la rue du regard. Aucun signe d’eux. Où étaient-ils donc ?

— Qu’est-ce qu’il te faut ? demanda Velik tandis qu’il refermait la porte derrière elle.

Le dos tourné, elle baissa son capuchon, libérant ainsi son chignon tiré à quatre épingles. Elle fouilla dans sa cape et en sortit une liste écrite de la main tremblante d'Ivar. Brinn ne savait ni lire ni écrire.

Velik se tenait juste derrière elle. Il pencha la tête et appuya son nez contre son oreille.

— Je m'en occupe, chuchota-t-il, son souffle contre sa peau.

Sa respiration s'accéléra et elle battit des cils.

Il sourit, lui arracha le papier des mains et disparut dans le garde-manger. Après avoir réuni tous les ingrédients de la liste en prenant soin de ne pas choisir ses meilleurs morceaux, il mit les provisions dans un petit sac et retrouva Brinn.

— Je t'ai vue faire les yeux doux au nouveau, dit-il d'un air sombre en s'approchant d'elle.

Brinn tenta de se donner une contenance.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Tu sais très bien de quoi je parle. Tu flirtais avec lui. Le beau mâle.

Brinn recula, mais se retrouva dos au mur.

— Pas du tout. Tu étais là. Tu as bien vu. Je l'ai traité comme les autres clients.

Il lâcha le sac à côté d'elle, lui saisit les poignets et la plaqua contre le mur.

— Tu sais très bien que je n'aime pas que tu badines avec d'autres types.

— Velik, je dois vraiment...

Il l'embrassa fougueusement pour la faire taire, une cuisse entre ses jambes. Un gémissement s'échappa de sa bouche. Elle n'était pas venue le voir depuis plus d'un mois et il était affamé. Il serra son corps contre le sien. Elle gémit plus fort et se cambra.

Soudain, la femme dans ses bras n'était plus Brinn. C'était la raclure. C'étaient ses poignets entre ses doigts, sa bouche contre la sienne, son corps sous le sien.

Il sentit une vague de chaleur l'envahir et pressa ses lèvres encore plus fort contre celles de Brinn – si violemment qu'elle étouffa un cri. Il n'arrêta pas pour autant. Il allait dompter sa volonté, sa fougue. Il

fallait toujours se battre avec elle, mais il gagnait à chaque fois. Elle avait beau faire les yeux doux à d'autres hommes, elle lui appartenait et il comptait bien le lui rappeler.

Toc-toc-toc.

Les deux amants se figèrent, le souffle court.

Velik étouffa un juron.

— Une minute !

Il s'écarta du mur si prestement que Brinn tomba par terre. Elle lui décocha un regard furieux tout en se relevant. Elle ajustait son décolleté quand Velik se retourna vers elle.

— Arrange tes cheveux, aboya-t-il.

Brinn fit la grimace et tira sur son capuchon. Velik fronça les sourcils, puis ouvrit la porte.

Enfin.

Ventus se tenait de l'autre côté, son lourd capuchon sur la tête. L'un de ses Muets l'accompagnait.

— Bonjour, Maître Ventus, dit Velik. Merci d'être venu.

Ventus était trop immobile, trop silencieux. Son menton pointu semblait happé par quelque chose hors champ.

— Ce n'est pas le bon moment ?

Velik ne pouvait pas voir ses yeux, mais il avait la nette impression que Ventus regardait derrière lui en direction de Brinn, qui n'avait pas bougé d'un pouce.

Velik jeta un coup d'œil à la jeune femme par-dessus son épaule.

— Ce ne sera pas nécessaire. Nous avons terminé.

Brinn serra les dents. Elle était en colère, mais il s'en fichait. Il avait des choses plus importantes à régler. Et puis, elle finirait par revenir. Comme toujours.

Elle ramassa le sac de victuailles, puis se dirigea vers la porte et adressa un signe de tête à Ventus en passant devant lui.

— Bonjour, Maître Ventus.

Puis, sans un regard pour Velik, elle se précipita vers la porte et sortit sous la pluie battante.

— Entrez, dit Velik en s'écartant.

Le prêtre attendit un moment, scrutant Velik depuis les profondeurs

de son capuchon, puis il entra. Il charriait l'odeur des épices que l'on brûlait au temple. Le Muet lui emboîta le pas.

Velik referma la porte derrière eux.

— Merci d'être venus.

Ventus lui tournait le dos, silencieux. Il n'avait pas l'air à sa place dans l'humble demeure du marchand. Ou plutôt, la maison de Velik semblait soudain étriquée en sa présence.

— Euh... asseyez-vous.

Velik désigna les deux chaises qu'il avait placées devant le poêle à bois chaud.

Ventus ne bougea pas.

L'homme se gratta la nuque.

— Je vais, euh... aller la chercher.

Il grimpa les escaliers en trombe et revint, l'objet en main.

Ni Ventus ni le Muet n'avaient bougé.

— J'ai trouvé ça sur l'Istraane, fit-il en leur tendant la flûte.

Le prêtre se tourna vers lui et se figea à la vue de la flûte. L'inertie semblait émaner de sa personne, s'infiltrant dans le plancher, les meubles, à travers l'espace et le temps, suspendant tout ce qui les entourait. Puis, comme s'il venait de relâcher les liens invisibles du temps, il tendit la main.

Velik plaça la flûte dans la paume de Ventus, qui la relâcha avec un cri de douleur. L'instrument rebondit sur le sol.

Confus, le commerçant se baissa pour la ramasser, mais Ventus tendit un bras afin d'interrompre son geste. Intrigué, il regarda le prêtre couvrir sa main de sa manche, se servant du tissu comme d'une barrière protectrice pour ramasser l'objet. Il l'approcha de lui et l'examina en silence.

Enfin, Ventus demanda :

— C'est *toi* qui l'as trouvée ?

Velik hésita.

— J'ai payé Lucan pour fouiller sa chambre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle me volait des choses, expliqua Velik. Je voulais des preuves, alors j'ai envoyé le garçon les chercher, mais je commence à

croire qu'elle ne garde rien de ce qu'elle vole. Lucan a trouvé ça dans sa chambre, caché sous une lame de plancher.

Ventus resta silencieux si longtemps que Velik commença à répéter ses paroles dans son esprit. En les entendant pour la deuxième fois, il les trouva ridicules. Il se demandait s'il n'avait pas sollicité la présence de Ventus un peu trop hâtivement.

— Il a trouvé... une flûte.

Velik s'empourpra.

— Oui, mais vous avez vu les inscriptions ? fit-il en désignant les tourbillons argentés. On dirait des écritures liagées. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire avec l'un de leurs artefacts ?

Il baissa le ton.

— Et si c'était une Liagée ? J'ai entendu dire qu'un Loup à Corinthe serait prêt à donner beaucoup d'argent pour ce genre d'information. J'ai pensé que ça vous intéresserait. Une somme pareille, ce serait bon pour les Landes.

Et ce serait bon pour ma réputation, si l'on apprenait que j'en suis la source, pensa Velik en réprimant un sourire.

— Vous en avez parlé à quelqu'un d'autre que Lucan ? demanda Ventus.

— Non. Je n'ai pas osé.

Le capuchon clérical s'inclina sur le côté.

— Pas même à la prostituée ?

— Surtout pas, sourit Velik en découvrant toutes ses dents. Une femme facile a souvent la langue bien pendue.

Ventus ne broncha pas.

— Bien.

Il y eut un mouvement imperceptible, puis une douleur vive et soudaine explosa dans la poitrine de Velik. Il baissa les yeux. Une tache rouge vif filtrait par un trou dans sa tunique, au-dessus de son cœur. Un froid glacial fleurit à cet endroit même, inondant ses veines. Il tituba une fois, puis deux, et s'écroula contre le mur où il avait plaqué Brinn quelques instants auparavant.

Ventus regarda nonchalamment son Muet essayer la lame en ténébrine ensanglantée sur sa robe. Velik glissa le long du mur, son

corps froid comme de la glace. Son cœur battait trop fort, de plus en plus lentement. Il ouvrit la bouche pour parler, mais seul du sang en jaillit. La dernière chose qu'il vit était deux robes noires sortant par la porte d'entrée.

Chapitre 11

La tête de Sable glissa du poing qui la soutenait et s'affaissa contre sa poitrine. Le mouvement brusque la réveilla. Ouvert devant elle, le livre d'apothicaire la dévisageait, ses mots et ses schémas se brouillant devant ses yeux. La petite flamme de sa bougie se noyait dans un bain de cire. Par le Créateur tout-puissant, quelle heure pouvait-il bien être ?

Les yeux bouffis, elle se pencha en arrière en bâillant et étira les bras au-dessus de sa tête, faisant craquer sa colonne vertébrale à deux endroits. Elle aurait dû aller se coucher plusieurs heures auparavant, mais son esprit en avait décidé autrement. Elle n'arrêtait pas de penser à Jos, le Provincial.

Parce qu'une telle offre ne se présenterait pas deux fois.

Elle n'avait jamais saisi à quel point elle voulait quitter les Landes Sauvages avant que Jos ne lui en offre l'opportunité. Et cette idée ne voulait plus quitter son esprit, pareille à un mirage dans le désert.

Pour se distraire, elle s'était assise à la table de la cuisine avec une pile de livres de Tolya sur les plantes médicinales, dans l'espoir de trouver un remède qu'elle aurait pu manquer – quelque chose pour tirer la vieille dame de son état léthargique –, mais elle avait fait chou blanc. Avec une grimace et un nouveau bâillement, Sable saisit le bougeoir, se leva du banc et se dirigea vers le lit de la malade.

— Je ne sais pas quoi faire, Tolya... commença Sable alors qu'elle posait la bougie sur la table de nuit.

Elle savait qu'elle n'obtiendrait aucune réponse, mais parler lui faisait du bien.

— Tu m'as formée pour que je prenne la relève. Je le vois bien et j'aimerais que tu sois fière de moi. Mais... les gens ne veulent pas de moi. Tu le sais. Et... le soleil me manque, s'autorisa-t-elle à lui avouer.

Sable soupira et tendit la main vers la bougie quand Tolya lui saisit le bras, la faisant sursauter.

— Sable... fit-elle d'une voix rauque.

C'était la première fois que Tolya parlait depuis trois semaines.

La jeune femme referma son autre main sur la sienne.

— *Tolya ?* Tolya, tu m'entends ?

La respiration de la mourante s'accéléra. Ses yeux s'agitaient en tous sens derrière ses paupières closes.

— Tolya, je suis là, insista Sable. Parle-moi.

— Tu n'es... pas en sécurité ici. Tu dois... trouver Tallyn...

— Tallyn ? Qui est-ce ?

Elle n'avait jamais entendu ce nom auparavant et il ne faisait pas partie de leurs clients réguliers.

— Trouve-le... il t'aidera...

Les yeux de Tolya s'ouvrirent grand, comme terrorisés.

— *Va-t'en !*

Soudain, Sable fut ramenée à Trier. Un soleil de plomb déversait sa lumière orange par les arcades ouvertes, le vent âpre du désert transformait les draperies blanches en voiles et la cour tout entière était profondément endormie. Les yeux de Ricón, emplis d'effroi, croisèrent les siens. Ses lèvres la supplièrent de *s'enfuir*.

Va-t'en !

— Ils... savent ce que tu es.

La voix de Tolya la ramena au présent.

— Je suis... désolée. J'ai essayé de...

Tolya haleta et son corps s'arqua douloureusement.

Sable saisit ses poignets comme si elle pouvait la retenir physiquement dans ce monde.

— Dis-moi comment te soigner ! Tolya, s'il te plaît !

Tout le corps de la vieille femme se raidit, son dos se cambra, et dans un dernier cri, elle s'effondra sur le lit, immobile, les yeux tournés vers l'invisible.

Une seconde s'écoula.

Puis deux.

Sable crut que son propre cœur allait cesser de battre.

— Tolya.

Elle tira sur ses poignets. Tolya ne répondit pas.

Sable la saisit par les épaules et la secoua vigoureusement.

— Tolya ! Ne me laisse pas comme ça. Ne...

Sable serra les dents.

Ne m'abandonne pas, toi aussi.

Mais Tolya ne l'entendait pas. Elle était partie.

Sable détourna la tête et ferma les yeux, les poings serrés. Elle savait que ce jour viendrait, mais elle ignorait à quel point elle en souffrirait.

— Pourquoi ? lâcha-t-elle dans le silence. Pourquoi faut-il que vous m'enleviez toujours tout ?

Elle serra les dents plus fort, ravalant la douleur, la colère, priant pour que ça passe. Elle posa sa tête sur son poing lorsque les carillons retentirent en un accord augmenté, faisant voler en éclats la solennité de l'instant.

Elle resta pétrifiée, la tête sur le poing. Son chagrin disparut momentanément.

Le loquet de la porte d'entrée cliqueta doucement.

Elle n'était pas seule.

Ils savent ce que tu es.

Sable souffla la bougie au moment où la porte d'entrée s'ouvrait.

Rapide et silencieuse, elle saisit la lame en ténébrine sur la table de nuit de Tolya et se glissa dans l'ombre de la porte, aux aguets. Si la nuit était un témoin silencieux, le murmure de la pluie ne rendait pas service à son ouïe.

Était-ce Jos ? Était-il revenu pour l'emmener ? Il n'était certainement pas assez stupide pour quitter Skanden de nuit. Ou Velik était-il revenu pour finir ce qu'il avait commencé ?

Non. Sable était persuadée qu'aucun des deux ne viendrait la voir ainsi. Et Tolya avait dit qu'ils savaient. Il s'agissait donc de plusieurs personnes.

Inutile de te cacher.

La voix de Ventus s'imposa dans son esprit, mais cette fois, ses paroles étaient plus qu'une intrusion. Elles s'accompagnaient d'une douleur lancinante, comme s'il avait saisi les deux moitiés de son crâne et qu'il s'appliquait lentement à le réduire en miettes. Sable se

pencha en avant et serra les dents pour ne pas crier.

Je me posais des questions à ton sujet, poursuivit-il. Sable appuya sa main contre le mur, pantelante. *Je l'avais senti, mais je n'en étais pas sûr. Vois-tu, le Shah laisse des traces. Comme une tache, visible seulement par ceux qui savent regarder, peu importe à quel point la marque s'est estompée.* Il marqua une pause. *Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour effacer la tienne.*

Sable se glissa vers la fenêtre de la chambre de Tolya, le couteau serré dans sa main tremblante. Elle ne savait pas ce dont Ventus parlait, mais elle ne comptait pas rester pour le savoir.

Domage qu'ils aient oublié d'effacer ta flûte.

Elle fut prise au dépourvu. Elle vacilla, les yeux fixés sur le mur sombre séparant sa chambre de celle de Tolya, comme si elle pouvait voir son instrument à travers les lames du plancher.

Là où elle était censée se trouver.

C'est un objet magnifique. Je me demande si tu saisis vraiment son importance. Si c'était le cas, tu ne laisserais pas traîner pareil artefact n'importe où, à la merci du premier boucher venu. Tu as l'air plus intelligente que cela.

Elle trébucha, avant de se rattraper de justesse à l'extrémité du lit de Tolya, mais le poignard glissa de ses mains et atterrit sur le sol. Désespérée, elle se rua vers lui, tâtonnant dans la pénombre à la recherche de sa lame en ténébrine. Elle venait d'effleurer le métal froid quand un nouveau choc lui ébranla le crâne, la faisant tomber sur le dos. Elle roula sur le côté en gémissant. La douleur lancinante dans sa tête lui donnait l'impression d'agoniser.

Dehors, les carillons retentissaient en échos chaotiques.

Elle se mit à quatre pattes et rampa jusqu'à la fenêtre. Sa tête tournait lorsqu'elle s'agrippa au rebord de la vitre pour se redresser. Elle poussa fort et le vantail s'ouvrit.

Sable.

Son nom était plein de condescendance.

Tu ne peux pas m'échapper, sulaziér. Plus maintenant.

Une nouvelle vague de douleur transperça le crâne de Sable, si aiguë et si intense qu'elle hurla tandis que ses jambes se dérobaient

sous son poids. Les carillons se turent et l'obscurité l'enveloppa.

~

Deux gardes marchaient dans une rue sombre, une silhouette frêle entre eux. La tête de leur captive inconsciente ballottait au rythme de leurs pas, ses bottes traînant dans les flaques d'eau entre les pavés, ses cheveux mouillés plaqués sur son visage tel un masque. Ventus suivait, les yeux sombres fixés sur la jeune fille, un sourire mauvais sur ses lèvres fines.

Tout à sa jubilation, il ne remarqua pas la silhouette qui le guettait de loin. Il ne vit pas l'ombre sauter de son perchoir pour atterrir en silence dans la rue en contrebas. Il ne la vit pas se fondre dans l'obscurité des façades en porte-à-faux, les suivant de près.

Ils atteignirent la maison du boucher, ou plutôt ce qui *avait été* sa maison. Les fenêtres étaient sombres, la demeure silencieuse comme un tombeau.

Les gardes se dirigèrent vers la porte.

— Non. Le chariot, dit Ventus à voix basse.

Ils retrouvèrent la carriole cachée dans l'ombre derrière la maison. Ventus les suivit et tira la bâche, arrosant son contenu de perles de pluie glacées. Le chariot était habituellement chargé de ténébrine. Ce soir, il transportait les cadavres du boucher, de sa prostituée et du garçon qui avait découvert l'artefact.

Les gardes attendaient.

— Faites attention, dit Ventus.

Les trois corps ne laissaient que peu de place dans le chariot, et les gardes prirent mille précautions pour y glisser la fille. Elle ne bougea pas. Cela n'arriverait pas avant un moment. Ventus s'en était assuré.

— Emmenez la vieille guérisseuse sur la place du temple. Mes Muets prépareront son corps pour les obsèques publiques, expliqua posément Ventus. Demain, vous ferez savoir aux habitants que je tiens l'Istraane pour responsable de sa mort et de nombreux vols. Et qu'il faut s'occuper d'elle. Ne parlez pas encore des autres, ajouta-t-il en désignant le boucher. Je partirai pour Tül Bahn à l'aube, mais je

reviendrai avant que la lumière du Créateur ne s'éteigne. Je les... informerai à ce moment-là que leur boucher ne reviendra pas.

— Bien, Maître Ventus, répondit l'un des gardes.

Tous deux prirent congé.

Ventus resta un moment près du chariot, se répétant qu'elle était bien réelle et qu'elle était à sa merci. Enfin, il rabattit la bâche, tapota affectueusement le cadre de bois et pénétra dans la maison plongée dans l'obscurité en refermant la porte derrière lui.

De l'autre côté de la rue, un loup observait la scène. Il s'attarda un moment, puis s'éclipsa sans laisser la moindre trace de sa présence.

Chapitre 12

La hanche de Sable heurta une surface dure et elle se réveilla en sursaut. Son corps était ballotté en tous sens tandis que le bois gémissait en hurlant. Autour d'elle, tout était sombre, l'air glacial. Elle essaya de s'asseoir, mais ses chevilles et ses poignets étaient attachés. Ses yeux parvinrent à s'accommoder, et en promenant son regard alentour, elle se rendit compte qu'elle était allongée dans un chariot en mouvement recouvert d'une bâche. Elle se concentra sur le trot rythmé des chevaux. Il y en avait dix au total. Peut-être onze. C'est alors qu'elle repéra le corps à côté d'elle.

Elle tressaillit en étouffant un cri, mais Velik ne bougea pas, ne réagit pas. Ses traits étaient figés par la surprise, ses yeux sombres grands ouverts à jamais. Il était mort.

Et il n'était pas le seul.

Brinn gisait sur lui, son cou entaillé et maculé de sang noir décrivant un angle improbable. Le cœur de Sable se mit à battre plus fort, puis elle remarqua le jeune garçon coincé à côté d'eux. Il s'appelait Lucan. Elle l'avait surpris en train de voler du camphus dans leur jardin d'herbes aromatiques à quelques reprises mais, n'étant pas irréprochable elle-même, elle n'avait jamais rien fait pour l'en empêcher.

Tu ne laisserais pas traîner pareil artefact n'importe où, à la merci du premier boucher venu.

Les paroles de Ventus résonnèrent dans son esprit.

Une soudaine montée d'adrénaline sortit Sable du brouillard. Elle se trouvait dans le chariot de Ventus, ce qui signifiait qu'elle était très certainement en route vers le temple de Tül Bahn, avec les cadavres de Velik, Brinn et Lucan. Parce que – d'une manière ou d'une autre – ils avaient eu vent de l'existence de sa flûte, et ils l'avaient payé de leur vie.

Par le Créateur tout-puissant ! Elle devait sortir de là.

Elle se cambra pour s'écarter de la paroi du chariot et se retrouva tout contre le cadavre de Velik. La puanteur l'assaillit, et elle dut fermer les yeux et détourner la tête pour échapper aux effluves de bière, de pourriture, de mildiou et de sang. Les cheveux de Brinn lui chatouillèrent la joue et Sable grimaça. Retenant son souffle et tentant de maîtriser sa répulsion, elle s'efforça d'atteindre sa botte, où son petit couteau aurait dû se trouver. Mais il n'était pas là.

Sable étouffa un juron. Au même moment, le chariot s'arrêta brusquement.

— ... le déplacer, fit la voix d'un homme.

D'autres voix échangèrent des murmures à l'avant de la carriole. Elle entendit le grincement du cuir, puis une paire de bottes atterrit avec un bruit sourd.

Un oiseau chanta à proximité. Sable tourna la tête en direction du gazouillis, les yeux plissés. Elle connaissait bien les oiseaux de cette forêt, or elle n'avait jamais entendu cette intonation particulière auparavant. Les intervalles étaient trop longs, les notes trop nettes.

Une tension sembla fendre l'air et elle entendit un *chpoc* humide. Quelqu'un cria.

— Protégez le chariot ! s'égosilla une autre voix.

Tout autour d'elle, elle entendit les crissements du cuir mêlés aux raclements du métal. Avec prudence, pour ne pas attirer l'attention sur le chariot, Sable s'approcha des lames de bois, où elle aperçut un petit trou. Elle y jeta un coup d'œil, mais un garde lui masquait la vue.

— Surveillez les arbres ! cria quelqu'un.

Un silence lourd de sens s'abattit alentour, les chevaux s'ébrouèrent et Sable se demanda qui pouvait être assez stupide pour tenter d'intercepter Ventus et sa garde mortelle.

— Si je peux me permettre, mesdames, lança une grosse voix qui lui était inconnue, vous devriez peut-être surveiller la route également.

Des cris fusèrent tout autour d'elle.

Sable se tordit le cou, frustrée de ne rien voir et d'être ligotée. Un objet plat et brillant attira son attention.

De la ténébrine.

C'était un simple éclat oublié, probablement destiné à une pointe de

flèche, mais cela ferait l'affaire. Reprenant espoir, elle tendit la main et s'empara de l'éclat. Rapidement, mais avec la plus grande prudence, elle libéra ses poignets. Elle arracha son bâillon, détacha les liens de ses chevilles et releva le bord de la bâche juste assez pour observer les alentours.

Un arbre bloquait la route. Sans doute ce qui avait forcé le chariot à s'arrêter.

Puis elle vit une montagne de muscles à la chevelure et à la barbe flamboyantes balancer une hachette sur l'un des gardes de Ventus. Une autre silhouette encapuchonnée – tout aussi grande, mais plus mince – livrait un combat acharné contre un Muet. Le corps svelte se baissa et son capuchon glissa, dévoilant l'éclat d'une chevelure couleur bronze impeccablement nouée.

Jos.

Par les gardiennes. Que pouvait-il bien faire là et où avait-il appris à se battre ainsi ?

On tira sur la bâche et Ventus apparut au-dessus d'elle. Il remarqua que ses poignets et ses chevilles n'étaient plus attachés. Ses yeux sombres n'étaient plus que deux fentes.

Tu vas venir avec moi.

Elle grimaça devant l'intrusion soudaine et tenta de s'échapper, mais une douleur lancinante éclata dans son crâne, comme s'il était perforé par une lance chauffée à blanc, l'assommant sous le choc. Ventus sauta dans le chariot et attrapa fermement son poignet.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle alors qu'il la tirait au-dehors, sa poigne tel un implacable étau.

Il la conduisit vers un cheval qui l'attendait au bord de la route. Son cavalier – l'un des gardes de Ventus – gisait sur le sol, une flèche fichée dans le crâne.

Monte, gronda la voix dans sa tête.

Dans un élan de détermination, Sable rejeta la tête en arrière, en plein dans le nez de Ventus. Il grogna, sa poigne se relâcha et les coups lancinants dans la tête de Sable s'estompèrent. Elle sauta sur l'occasion. Elle plongea sous le cheval et se remit sur ses pieds, mais ses tempes la lancèrent à nouveau. Des taches se mirent à danser

devant ses yeux et elle tomba à quatre pattes. Tout tanguait autour d'elle.

Tu ne m'échapperas pas, sulaziér.

Ce mot. Que pouvait-il bien signifier ?

Sable serra les dents et les poings, s'efforçant de lutter contre la douleur, et s'éloigna en rampant. Des éclairs insoutenables lui martelèrent le crâne comme de la foudre et Sable s'effondra sur le flanc, comme dévorée de l'intérieur.

Un cri d'agonie lui parvint à travers le brasier de son esprit – le son d'une vie que l'on venait d'arracher avec cruauté. Il provenait des arbres. C'était probablement l'un des hommes de Jos. Un Muet avait dû lui mettre la main dessus.

— J'y vais ! s'écria la montagne de muscles aux cheveux roux.

Il grimpa le talus, mais Sable savait qu'il était trop tard.

Jos titubait devant le dernier Muet, du sang sur la tempe, le regard assassin. Il cracha par terre, puis fonça sur le Muet avec une fureur à laquelle Sable n'était pas préparée. Il était terrifiant à voir.

J'ai dit, monte !

La voix de Ventus grinça dans son cerveau, le pressant comme pour en extraire la pulpe.

— Qu'est-ce que... vous me voulez ? grogna Sable.

Un hurlement s'éleva, pareil à une dizaine de cordes dissonantes suraiguës que l'on aurait soudain coupées. La tête du Muet roula sur le sol et s'arrêta aux pieds de Ventus.

Jamais, en dix années passées dans ces contrées, elle n'avait vu quelqu'un tuer un Muet.

Jos essuya le sang qui perlait sur son front du revers de la main, le recouvrant d'une nouvelle couche écarlate. Il en était maculé. Sable se demanda si c'était le sien.

— Rappelle ton Muet, cracha Jos entre ses dents.

Ses yeux bleus avaient viré au noir.

Ventus pencha la tête sur le côté.

Jos trébucha et se rattrapa au chariot.

— J'ai dit...

Il eut le souffle coupé. Les traits déformés par la douleur, il lâcha

son épée ensanglantée.

Ventus avait délaissé Sable pour se concentrer sur lui.

Il hurlait, les poings serrés.

Elle aurait pu s'enfuir, mais même si elle s'échappait, Ventus n'aurait de cesse de la traquer. Les cadavres dans le chariot en étaient la preuve. Prenant une décision soudaine, Sable retira le fragment de ténébrine de sa manche et se glissa vers Ventus avec toute sa discrétion habituelle. Le prêtre n'y prêta pas attention. Il n'avait d'yeux que pour l'homme qui avait tué son Muet et il comptait bien prendre son temps pour se venger. Jos allait souffrir.

La vengeance de Ventus serait sa rédemption.

Jos tomba à genoux, les poings serrés sur les tempes comme s'il essayait de repousser le pouvoir de Ventus hors de son crâne. Ce dernier fit un pas vers lui, se délectant de son agonie, et Sable ficha le fragment de ténébrine dans son cou, à l'endroit où battait une artère.

Ventus eut un sursaut et tituba ; Jos s'effondra, le souffle coupé. Le prêtre fonça sur Sable, les yeux livides, ses dents noires apparentes. Il tendit la main vers elle, mais son corps se déroba au dernier moment. Il eut un hoquet de surprise, tomba à genoux puis s'étala face contre terre. La poignée d'une épée dépassait de son dos. Sable leva les yeux et croisa le regard acéré de Jos.

— Qu'est-ce que vous faites là ? hurla-t-elle sans baisser le regard.

— De rien... grimaça-t-il en se massant l'épaule, la mâchoire serrée. Je dois retrouver mes hommes.

Sable observa le carnage alentour, les corps brisés, le sang. Elle avait déjà côtoyé la mort – elle en avait été témoin dans toute sa brutalité –, mais elle n'avait jamais vu autant de cadavres à la fois. Jos et ses hommes avaient affronté sept gardes, deux Muets et Ventus. Et ils étaient sortis *vainqueurs* du combat.

Elle se retourna vers lui en plissant les yeux.

— Qui êtes-vous ?

— Je ne crois pas que ce soit le bon moment pour bavarder, guérisseuse. Montez, répondit-il en prenant les rênes du cheval le plus proche.

Il s'attendait à ce qu'elle accepte de l'accompagner.

— Je n'irai nulle part avec vous.

Les yeux de Jos s'assombrirent. La tempête y faisait rage.

— Je viens de vous sauver la vie.

— Et je vous en serai éternellement reconnaissante.

Elle lui tourna le dos, subtilisa quelques poignards aux gardes de Ventus et les passa à sa ceinture. Elle s'approcha du prêtre et envisagea de le fouiller pour récupérer sa flûte, mais se ravisa. La dernière chose dont elle avait besoin en ce moment était que ce redoutable Provincial voit un artefact liégeois s'illuminer à son contact. De plus, si la flûte souhaitait la retrouver, elle y parviendrait sans problème. Elle l'avait déjà prouvé à plusieurs reprises. Elle n'avait pas besoin de son aide.

— Montez sur ce foutu cheval.

Sable retira le poignard du dos de Ventus, puis confronta Jos :

— Je vois que je n'ai pas été assez claire. J'ai dit que je ne...

Elle s'interrompit en voyant trembler la main de Ventus.

Elle le regarda, bouche bée. C'était impossible. Elle lui avait sectionné la carotide... Mais tandis qu'elle le fixait, elle vit la peau de son cou se recoudre toute seule. Ses doigts commencèrent à tracer des symboles sur le sol, dans le sang.

— Par les cinq enfers ! s'écria Jos derrière elle.

Au-dessus d'eux, les arbres se mirent à bruisser, se penchant les uns vers les autres comme pour se chuchoter des secrets. Les ténèbres s'abattirent. Le cheval de Jos hennit et tira sur ses rênes, les oreilles frémissant dans tous les sens.

Ventus se mit à psalmodier.

Sable le frappa au visage pour lui intimer le silence. Il lui adressa un sourire ensanglanté. Avant que Sable ait pu poser la moindre question, les symboles cramoisis se mirent à briller. Une décharge d'énergie forma une onde de choc, une colonne de vent traversa les arbres et tout sembla se figer.

— Le cheval, murmura Jos en tirant un couteau de ses vêtements en lambeaux.

Cette fois, Sable ne se fit pas prier. Elle se mit à reculer vers lui et un claquement retentit à proximité. Un jappement résonna de l'autre

côté. Puis une forme noire se détacha de la pénombre.

Une Ombre.

Là, en plein jour.

Elle avançait à quatre pattes, dodelinant d'avant en arrière, la tête penchée sur le côté avec un appétit animal, ses yeux jaunes fixés sur eux. Ses narines fendues se dilatèrent en reniflant leur présence et ses lèvres noires se retroussèrent en un grognement sourd.

— Je croyais qu'elles ne chassaient que la nuit, dit Jos derrière elle.

— Moi aussi, répondit-elle.

Une autre Ombre sortit des ténèbres, à côté de la première. Puis une autre et encore une autre, bloquant la route, tandis que d'autres s'alignaient en haut de la butte.

Sable n'en avait jamais vu autant à la fois.

Son regard croisa celui de Jos, et un accord tacite passa entre eux. Jos sauta en selle et attrapa de sa poigne solide la main de Sable. Elle se laissa porter par le mouvement et atterrit sur la croupe du cheval. Sable eut à peine le temps de s'accrocher à sa taille qu'il lança la monture au galop. Les Ombres glapirent et s'élancèrent à leur poursuite.

Les créatures au sommet de la butte sautèrent en contrebas, arrachant des mottes de terre dans leur course effrénée. Jos avait lancé leur cheval à pleine vitesse, quand une poignée d'Ombres apparut devant eux, leur bloquant la route.

Leur cheval dérapa avant de s'arrêter, puis se cabra.

Jos poussa un juron.

Sable essayait de s'accrocher tant bien que mal.

Leur cheval retomba sur ses quatre fers et détala en direction de la forêt.

Jos reprit le contrôle, guidant habilement leur monture entre les arbres épais, mais le cheval n'allait pas assez vite. Pas avec deux personnes sur le dos. Des Ombres les entouraient, les pressant de plus en plus.

— Vous avez de la ténébrine ? cria Sable.

— À ma ceinture.

Sable lui palpa la taille et tira le poignard en ténébrine au moment

où une Ombre approchait. Elle attaqua, mais la jeune femme lui trancha la main.

La chose siffla et battit en retraite, tandis qu'une autre la remplaçait déjà. Jos se mit en position pour la repousser.

— Attention ! cria Sable. Leurs griffes sont empoisonnées !

Il hésita et elle lança la lame en ténébrine, qui vint se ficher dans l'épaule de l'Ombre. L'ennemi tituba et s'effondra.

— C'était ma dernière lame ! cria Jos.

— Alors il faut aller plus vite.

— Le cheval n'ira pas plus vite, guérisseuse.

Les Ombres les rattrapaient.

Sable examina le paysage. La Kjürda déroulait ses méandres dans cette partie des bois. Si seulement ils parvenaient à la trouver...

En entendant le murmure lointain de l'eau coulant parmi les arbres, Sable sentit une vague d'espoir l'envahir. Le bruit du courant résonnait à ses oreilles comme le chant du salut.

— Par là ! dit-elle en indiquant la route à suivre.

Jos fit bifurquer leur monture. Soudain, une Ombre se rapprocha, découvrant ses dents de scie dans un grondement, mais Sable la repoussa avec la semelle de sa botte, tout en restant hors de portée de ses griffes.

— Préparez-vous à sauter ! ordonna-t-elle.

Les arbres disparurent et un étroit canyon s'étira devant eux.

Les Ombres avançaient toujours.

Sable attrapa le bras de Jos. Leur cheval s'arrêta en dérapant et ils sautèrent à terre. Elle atterrit en titubant, mais il retomba sur ses pieds et l'entraîna en avant. Ils détalèrent en direction de la falaise.

Une Ombre avide bondit, toutes griffes dehors.

Ils sautèrent.

Les serres fendirent l'air et l'Ombre poussa un grognement de rage.

Le temps sembla se figer. Jos et Sable étaient suspendus en l'air, entre ciel gris et rapides. Ils retombèrent comme des flèches, et leurs bottes transpercèrent la surface écumeuse de la Kjürda. L'eau glacée les avala tout entiers.

Chapitre 13

Le prince Hagan était avachi dans sa baignoire tandis qu'une galeuse lui frictionnait le cuir chevelu. Ses doigts descendirent sur ses tempes et il laissa échapper un faible gémissement. Ses maux de tête s'étaient intensifiés depuis le départ de Jeric. Tout comme les tensions à la cour.

Depuis le drame de Reichen, la ville de Dunsten avait connu un sort similaire. D'après le rapport du commandant, les esclaves galeux étaient introuvables et les corps des habitants de la ville avaient été amassés au pied du temple. Des cadavres sans yeux à la peau cendrée, parcourue par un réseau de veines noires. Les rumeurs de l'atrocité avaient circulé dans tout Corinthe, et les jarls perdaient rapidement confiance dans la capacité du roi Tommad à les protéger au sein même de leurs murs.

Bien que Hagan rechigne à l'admettre, la présence de Jeric à Descieux tenait les vautours à distance. Il représentait une menace silencieuse, la lame qui fendait l'obscurité, le poids qui maintenait les plateaux de la balance dans un équilibre parfait. Il était la promesse tenue, l'arme secrète, celui qui préservait le règne Angevin. Sans lui, les jarls grondaient, montraient les crocs et sortaient leurs griffes acérées, se disputant la carcasse du roi déjà bien affaibli.

Rasmin a intérêt à avoir raison à propos de la fille, pensa Hagan.

Il ne voyait pas d'autre moyen de lutter contre le pouvoir de cette mystérieuse armée ; un pouvoir que Rasmin attribuait aux Liagés.

La galeuse lui rinça les cheveux, puis s'éloigna.

Hagan ouvrit paresseusement les yeux et la regarda récupérer l'une des serviettes. C'était une nouvelle servante. Murcare, qui supervisait les mines de skal et les ouvriers, l'avait extraite de l'une des galeries, pensant que Hagan pourrait lui trouver... une utilité. C'était une jolie fille. Avec de grands yeux sombres et des lèvres pulpeuses. À l'aube de l'adolescence, sa silhouette était douce et élancée, mais souple là où il

fallait. Quand elle revint avec la serviette, Hagan tendit la main et lui attrapa le poignet.

Elle se pétrifia à son contact, le pouls soudain plus rapide.

— Déshabille-toi.

Elle regarda ses pieds et déglutit.

Il serra son poignet plus fort.

— Je n'ai pas l'habitude de me répéter, galeuse.

De sa main libre, elle chercha maladroitement le cordon de sa robe. Hagan relâcha son poignet et la regarda avec avidité ôter ses vêtements. Jeric ne comprenait pas son appétit pour les galeuses ; Hagan ne comprenait pas pourquoi Jeric n'en avait pas. Les galeuses étaient comme des chevaux sauvages. Un corps ferme et une volonté de fer. Difficiles à dompter. Chaque fois qu'il y parvenait, Hagan ressentait un sentiment de triomphe que Jeric apprécierait forcément, si seulement il essayait.

La jeune fille croisa les bras sur sa poitrine naissante.

— Ne te cache pas, ordonna Hagan.

Elle laissa retomber ses bras maladroitement. Il la dévora du regard et son corps réagit au stimulus. Une fois de plus, il se dit que les dieux avaient conféré bien trop de charmes aux Sol Veloriennes.

— Regarde-moi.

Ses yeux sombres croisèrent les siens. À travers les larmes, il lut une volonté farouche. La flamme de la défiance. Une flamme qui attisait encore plus son désir.

— Rejoins-moi, dit-il en désignant la baignoire.

Elle ne bougea pas.

Hagan plissa les yeux.

— Ne me force pas à me répéter.

Elle s'approcha, tremblante, puis entra dans la baignoire. Il l'attrapa par le bras et l'attira contre lui. Elle resta assise, tendue et les yeux fermés, lorsqu'il retira la pince de ses cheveux. Il peigna sa crinière épaisse de ses doigts, puis la tira par les cheveux pour la forcer à dévoiler son cou. Une larme coula le long de sa joue et tomba dans l'eau du bain.

— Je ne te ferai pas de mal, dit-il en léchant le sel sur sa joue. En

fait, je crois qu'avec le temps, tu finiras par trouver ça plutôt... agréable.

La respiration de la jeune fille était saccadée.

— Fava... A'noi, supplia-t-elle dans sa langue maternelle.

S'il vous plaît. Pas ça.

Un coup sec retentit à la porte.

Hagan l'ignora.

La porte s'ouvrit.

Il grogna et vit Astrid pénétrer d'un pas résolu dans la pièce. Elle ne lui rendait jamais visite seule. Elle regarda la galeuse avec mépris et adressa à son frère un regard encore plus terrible.

— Dehors, ordonna Astrid alors qu'elle arrachait une serviette pour la jeter à la jeune fille.

Cette dernière l'attrapa juste avant qu'elle ne la cueille en plein visage.

Hagan saisit le bras de l'esclave, l'empêchant de s'éloigner.

— Ce n'est pas toi qui commandes, ici.

L'expression d'Astrid s'assombrit.

— Tu sais bien que je ne viendrais pas ici *de plein gré* si ce n'était pas important.

Hagan observa sa sœur, puis chassa l'esclave d'une main dédaigneuse.

— Va-t'en.

La galeuse sortit en hâte de la baignoire, s'enroula dans la serviette et quitta précipitamment la pièce.

— Franchement, Hagan... dit Astrid sur un ton cinglant. Brevera attaque nos routes, nos propres alliés nous menacent, et toi tu es là, à prendre un bain avec une galeuse. Si tu ne fais pas attention, un de ces jours, tu pourrais découvrir que ta galeuse est en fait une Liagée déguisée, et elle te tuera dans ton sommeil.

En temps normal, il aurait rétorqué que Rasmin n'aurait jamais laissé passer de Liagé parmi les esclaves qu'il lui envoyait, mais compte tenu des récents événements de Reichen et Dunsten, il commençait à perdre confiance dans les capacités du Grand Inquisiteur. Il garda donc cet argument pour lui et s'affala dans l'eau,

les bras tendus sur les rebords de la baignoire. Un cordon de peau argentée s'étendait de son coude à son poignet ; une cicatrice, un rappel.

— Je ne suis pas vraiment d'humeur à supporter tes réprimandes ce matin, dit-il, le regard posé sur elle. Dis ce que tu as à dire et va-t'en.

Elle cligna des yeux et se tourna vers la fenêtre.

Le silence s'étira.

— Père est parti, dit-elle enfin.

Il eut l'impression qu'on venait de le marquer au fer rouge.

Il se redressa d'un bond, provoquant des vagues dans la baignoire.

— À l'instant ?

— Oui.

Hagan serra les poings. Par tous les dieux. Il lui fallait plus de temps. Il avait besoin de Jeric.

— Tu étais là quand c'est arrivé ? demanda-t-il.

Astrid ne répondit pas immédiatement.

— Oui. Son cœur s'est arrêté. Je... je pense qu'il a fini par baisser les bras.

Elle inspira profondément avant de se retourner vers lui. Il ne parvint pas à déchiffrer l'expression de son visage. Astrid était passée maître dans l'art de cacher ses émotions.

C'était en grande partie à cause de lui.

— Qui d'autre est au courant ? demanda-t-il.

— Tolov et Bern.

Elle marqua une pause.

— Et le jarl Rodin.

Hagan donna un coup de poing dans la baignoire et poussa un juron.

— Comment Rodin peut-il être au courant ?

— *Apparemment*, il s'est retrouvé près des appartements du roi alors qu'il se promenait.

— Foutu opportuniste... lâcha Hagan en passant une main dans ses cheveux mouillés. La moitié de Corinthe sera au courant avant la tombée de la nuit.

Astrid sourit de toutes ses dents.

— Alors, je suppose que nous avons de la chance que tu sois là pour apaiser toutes les craintes.

Hagan étudia Astrid. Comme d'habitude, il semblait y avoir une autre signification à ses paroles. Un sens qu'il ne parvenait pas à saisir.

Astrid attrapa une nouvelle serviette et la posa sur le rebord de la baignoire.

— Les jarls s'attendent à une déclaration. Surtout Stovich. Il attend toujours de savoir ce qui s'est passé à Reichen.

Hagan prit la serviette, se leva, et à son grand amusement, Astrid détourna les yeux pour lui laisser un peu d'intimité. Il sortit de la baignoire et enroula la serviette autour de sa taille. Il devrait peut-être s'entraîner avec Jeric, histoire de se remettre en forme. Les serviettes le serraient de plus en plus.

— Les jarls ne veulent pas de déclaration. Ils veulent ma peau.

Astrid ne chercha pas à le contredire.

— Dommage que Jeric ne soit pas là.

Hagan ignore la pique et se dirigea vers la coiffeuse afin d'appliquer quelques gouttes d'eau de toilette sur son cou.

— Tu ne m'as jamais dit où tu l'avais envoyé.

Il croisa le regard d'Astrid dans le miroir.

— En effet.

— Où est-il ? demanda-t-elle en tâchant de conserver un ton neutre, mais l'émotion dans ses yeux la trahissait.

Hagan se retourna et s'approcha d'elle à pas lents. La veine de sa tempe commença à palpiter, ce qui le fit sourire.

— Astrid, Astrid, Astrid...

Lorsqu'il fut assez près, il tendit la main et lui caressa la joue.

Elle retint son souffle.

— Laisse-moi m'occuper de Jeric et de ce royaume, dit-il d'une voix douce en glissant sa main dans ses cheveux.

Il y referma les doigts et tira d'un coup sec.

Astrid se figea, tel un bloc de granit, puis déglutit bruyamment.

— Tu es la mieux placée pour savoir que je protège toujours ce qui m'appartient.

— Lâche-moi, Hagan, dit-elle gravement.

Sa voix tremblait d'une peur sourde et ancrée.

— Tu seras toujours ma préférée, chuchota-t-il.

Ses yeux le transpercèrent, emplis de haine et impuissants, mais elle ne bougea pas, ne parla pas. Il frotta à nouveau son pouce contre sa joue avant de lui lâcher les cheveux.

Astrid le dépassa en trombe et sortit en claquant la porte.

Hagan la suivit des yeux, puis il poussa un soupir et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Nom des dieux, Jeric, gronda-t-il une fois seul. Qu'est-ce que tu fiches ?

~

L'eau de la Kjørda était si froide qu'elle en était brûlante. Sable ouvrit la bouche à la recherche d'air, mais ne rencontra que de l'eau. Elle ouvrit les yeux pour y voir plus clair, mais il n'y avait pas de ciel au-dessus d'elle. Sa main émergea alors à la surface. Reprenant espoir, elle agita les jambes, mais le froid les engourdissait et elles semblaient lestées de plomb. Le courant l'entraîna de nouveau sous l'eau. Une pierre lui percuta le coude, une autre lui démolit la hanche. Elle ressentit la douleur, quoique faiblement. Elle avait besoin d'air.

Ses poumons étaient sur le point d'éclater quand sa tête émergea. Elle prit de longues goulées d'air frais, avalant de l'eau qui la fit toussoter. Elle battait des jambes aussi fort qu'elle le pouvait pour garder la tête hors de l'eau. Les arbres et le ciel s'estompaient, et la rivière la portait, son fracas de plus en plus infernal.

La chute d'eau.

Elle tentait de s'agripper frénétiquement à la berge, luttant contre le courant de ses doigts raides et gelés, quand elle aperçut une cape, coincée au milieu de la mousse et des rochers, ballottée au gré du courant.

Jos.

Elle hésita. Il était piégé et, si elle ne l'aidait pas, il mourrait. Il était peut-être déjà mort. Sable jeta un coup d'œil à la berge, étouffa un juron, puis prit une profonde inspiration et nagea dans sa direction.

L'eau la submergea de nouveau, l'entraînant vers le fond. Elle n'abandonna pas et se débattit jusqu'à agripper fermement le bord de la cape. Le courant chercha à la happer, mais elle tint bon, ancrée au vêtement. Elle tira dessus, luttant contre l'eau, le froid et les rochers. Dans un dernier soubresaut, le tissu se déchira et Sable délivra un Jos inconscient.

Elle le prit sous les bras, puis s'allongea sur le dos et battit des pieds. L'eau lui fouettait le visage, s'engouffrait dans sa bouche... La rivière vorace les entraîna de nouveau dans son lit. Il était beaucoup plus difficile d'en sortir avec le poids de Jos.

Sable tâtonna maladroitement la cape de ses doigts gelés et engourdis, parvint à en trouver l'attache et la défit. Le vêtement fut emporté par le courant et Sable battit de nouveau des pieds, jaillissant à la surface le temps d'une profonde inspiration juste avant que le poids de Jos ne la fasse replonger.

La Kjørda avala les jurons de Sable et elle employa ses dernières forces à lutter contre le courant. Son fourreau s'enfonça dans sa cuisse, elle commençait à avoir des fourmis dans les jambes, et ses doigts étaient douloureux... Au moment où elle prit conscience qu'elle n'avait plus assez de force, son dos vint s'écraser contre des pierres.

Ils avaient atteint le rivage.

Elle se hissa hors de l'eau glacée en titubant, tremblante et dégoulinante, et traîna Jos sur la rive avant de le faire rouler sur le dos. Sa queue de cheval s'était défaite et ses cheveux étaient collés à son visage comme un masque. Elle les écarta. La rivière avait effacé la plus grande partie du sang, mais il avait une entaille sur le front. Sa peau était plus blanche qu'un lys des neiges et ses lèvres avaient une teinte bleutée. Il ne respirait plus.

Sable s'agenouilla à côté de lui, plaça ses mains sur son cœur et appuya, encore et encore.

Il ne broncha pas.

— Allez, grogna-t-elle en appuyant de plus en plus vigoureusement pour forcer son cœur endormi à retrouver un rythme.

Soudain, Jos reprit connaissance et Sable recula. De l'eau sortit de ses lèvres en un gargouillis, puis il roula sur le côté et vomit.

Après un dernier renvoi, il passa une main sur sa bouche.

— Nom des dieux.

Sable souffla de l'air chaud sur ses propres mains tremblantes. Ses doigts blancs devenaient violets et la neige commençait à tomber autour d'eux.

— Est-ce qu'elles... nous ont suivis ? demanda-t-il d'une voix chevrotante en jetant un œil vers la rive opposée.

— Non, dit Sable. Elles ne s-s-savent pas nager, mais il ne faut pas traîner.

Ils avaient besoin de se sécher. De se *réchauffer*. Sable savait par expérience que ce genre de froid était le plus rusé des voleurs. Il vous embrouillait et vous paralysait, puis s'insinuait en vous et volait votre existence.

Jos se releva en titubant et examina son épée. Elle était miraculeusement intacte. Ses mains se mirent à trembler de façon incontrôlable et il les glissa sous ses aisselles.

— Mes hommes sont toujours là-bas.

— On ne peut pas revenir en arrière.

— Je ne les laisserai pas mourir ici.

Même le froid ne put ôter le mordant de ses paroles.

— On doit s'occuper de *nous* pour l'instant, Jos. On doit se *réchauffer*.

Jos appuya ses poings sur ses tempes et ferma les yeux. Son corps tremblait de froid.

— Où se trouve la v-v-ville la plus proche ?

— Hmm... Sable ferma les yeux, l'air concentré.

Il était de plus en plus difficile de réfléchir.

Ils ne pouvaient pas retourner à Skanden et elle n'osait pas traverser la rivière en sens inverse. Ils devaient s'enfoncer plus profondément dans les bois, loin des routes principales. Elle ouvrit les yeux.

— Craven est à une demi-journée de marche des chutes. Au sud-est.

Jos grogna de frustration. Des frissons parcouraient son corps, des cristaux de glace figeaient ses cils et ses sourcils, et il avait des mèches gelées. Sable prit conscience que ses propres cheveux n'avaient pas été

épargnés.

— Nom des dieux, souffla-t-il en se frictionnant les bras pour enlever la neige fraîchement tombée. Il faut faire un feu.

— Impos-s-sible.

— On ne peut pas attendre d'atteindre Craven.

— Si on allume un feu, ils nous trouveront, lâcha-t-elle.

Les yeux de Jos flamboyèrent.

— Comment préfères-tu mourir, guérisseuse ?

Sable ne cilla pas devant la question, pas plus que le soudain tutoiement.

— Pas face à une dizaine d'Ombres, en tout cas.

Jos grinça des dents et balaya le paysage du regard. Puis, prenant une décision soudaine, il lui saisit le bras et la conduisit en direction de la chute d'eau qui grondait.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle en suivant son exemple.

— Je nous sauve la peau.

Il n'en dit pas plus. Les dents de Sable claquaient trop pour exiger davantage de précisions.

Ils avancèrent le long de la rivière en se soutenant l'un l'autre. La marche ne parvint pas à réchauffer les membres gelés de Sable. Elle avait dépassé ce stade depuis longtemps. Ils atteignirent le sommet de la cascade et Jos s'arrêta. L'eau s'écoulait sur un revêtement en granit et formait des tourbillons de brume en contrebas. Elle comprit son plan.

La brume, combinée aux chutes de neige, pourrait cacher la fumée d'un petit feu. Et ils avaient besoin de chaleur. *Immédiatement.*

Jos montra du doigt un amas de rochers près des chutes, un peu plus bas.

— Ici, ça me paraît bien. Prends des branches, des aiguilles... n'importe quoi...

— Je sais, le coupa-t-elle.

Ils se séparèrent pour aller ramasser chacun de leur côté des branches mortes et des aiguilles de pin. Titubant comme une ivrogne, Sable rapporta ses maigres trouvailles à l'endroit désigné. Il lui semblait que ses orteils s'étaient transformés en pierre dans ses bottes

détrempées et elle ne parvenait plus à plier les doigts. Elle vit Jos s'approcher avec son propre tas, ses mouvements aussi pénibles que les siens. Il jeta les branches dans la petite enclave sous les rochers, ôta son fourreau qu'il laissa tomber à l'intérieur, puis se faufila dans l'interstice. Sable le suivit. L'espace était étroit – une simple fissure entre les rochers –, mais cela les protégerait des regards importuns, des embruns et des chutes de neige. Elle espérait que ce serait suffisant.

Jos se pencha vers sa botte et en sortit un petit poignard. Il manipula maladroitement la poignée de ses doigts gelés, puis parvint à défaire le pommeau, révélant une petite touffe de laine à l'intérieur. Il la prit dans sa paume, mais ses mains tremblaient si violemment que la laine tomba par terre, libérant un morceau de silex. Il se baissa en étouffant un juron pour le ramasser, puis empila de petites branches. Il essaya de frapper le silex contre l'acier, mais ses mains tremblèrent et le silex lui échappa à nouveau.

Il grogna de frustration. Il faisait trop froid pour les jurons.

Sable se rapprocha et tendit une main tremblante. Jos sembla hésiter, puis lui confia son poignard.

Elle le prit, saisit le silex et parvint à produire une étincelle au troisième essai. Elle souffla dessus en prenant soin de ne pas l'éteindre, et à leur grand soulagement, les aiguilles prirent feu. Elles noircirent et se recroquevillèrent à mesure que les flammes les dévoraient. Enfin, ces dernières vinrent lécher le bois. Sable lui rendit son poignard, qu'il prit en silence, puis il attrapa d'épais branchages et les plaça au-dessus de leur tête comme une voûte protectrice. Elle se leva pour l'aider. Tous deux tremblaient violemment. Quand ils eurent fini, ils se regardèrent, chacun soutenant le regard de l'autre.

Une compréhension mutuelle s'établit entre eux.

Jos regarda ses pieds et commença à détacher les liens de sa tunique.

Sable ne s'était jamais retrouvée nue devant qui que ce soit auparavant, pas depuis qu'elle était adulte, et elle n'aurait jamais imaginé que sa première fois ressemblerait à cela ; une tentative de survie dans sa forme la plus rudimentaire. Cependant, toutes les

insécurités qu'elle aurait pu ressentir s'étaient évaporées dans les eaux glaciales de la Kjürda. Elle se détourna de lui et commença à enlever sa tunique, qui la collait comme une seconde peau. Lentement, dans cet espace exigu et caché au cœur des rochers, ils ôtèrent couche après couche leur fierté, leur dignité, pour ne laisser que deux êtres humains – un homme et une femme – unis par un farouche instinct de survie.

Jos s'allongea devant le feu, sur le côté, pour lui laisser un peu d'espace. Sable s'employa à ne pas le regarder en s'allongeant auprès de lui. Au début, ils hésitèrent, crispés, gauches et mal à l'aise, puis le besoin urgent de chaleur prit le dessus. Il passa un bras tremblant autour d'elle et attira son corps grelottant contre le sien, peau contre peau.

Tout d'abord, cette proximité la stupéfia. La vulnérabilité de l'instant, la caresse de son souffle contre sa nuque, sa peau humide sur la sienne. Sa musculature. Mais alors que la chaleur de son corps se propageait lentement au sien, effaçant peu à peu la sensation de froid, le choc se transforma en gratitude. Si elle devait mourir, au moins elle ne mourrait pas seule.

Chapitre 14

Les prêtres d'Aryn s'affairaient sans relâche autour du dernier lit du roi. Ils tentaient de redonner de la couleur au corps livide, de combler les vides laissés par la maladie et l'inanition, mais ils ne parvenaient pas à rendre à ce corps sa gloire d'antan. Les dieux avaient pris sa vie, sa prestance et sa puissance, et n'avaient laissé qu'une enveloppe flétrie. C'était dans de tels moments, face à la mort, que Hagan pensait à l'au-delà. Qu'il pensait à ce qui faisait l'homme. Ce n'était pas le corps ; il suffisait de regarder ce cadavre pour voir que toute trace d'humanité avait disparu.

Les prêtres d'Aryn aperçurent leur nouveau roi sur le seuil de la vaste salle, tapi dans la pénombre de l'arche de pierre. Dans une élégante démonstration de synchronisation, ils inclinèrent la tête et contournèrent l'autel, avant de sortir en file indienne de la chambre par la porte de derrière, laissant Hagan seul avec son père.

Ou plutôt ce qu'il *restait* de son père.

Hagan s'approcha.

La Salle de Sanctification l'avait toujours mis mal à l'aise. Il faisait trop sombre, le froid glacial semblait provenir des pierres mêmes, et l'air sentait le renfermé et le métal malgré l'encens qui y brûlait constamment. Des rangées de niches voûtées décoraient les murs, telles des fenêtres en pierre. On y avait déposé des dizaines de bougies, mais les flammes peinaient à éclairer l'imposante pièce et son dôme. Les ombres envahissaient la pièce, comme si toutes les âmes qui étaient passées par ces murs y étaient restées, cherchant du réconfort parmi la multitude.

Hagan s'arrêta devant le corps de son père.

Le roi Tommad Coristus Marcel Angevin III ; un homme vénéré par le peuple, adulé pour son courage et sa force. Hagan observa les traits marqués de son visage, la peau cendrée s'affaissant sur des os rendus trop proéminents par la malnutrition. Il regarda les lèvres fines du

défunt roi Tommad, scellées pour l'éternité. Dans son esprit, une voix résonna. Une voix qui avait autrefois commandé des armées entières. Une voix qui avait rempli Hagan de fierté.

À une époque lointaine.

— Tu as abandonné, dit Hagan à voix basse, pour éviter l'écho.

Il s'agrippa à l'autel de pierre où reposait son père.

— Tu as abandonné et tu m'as légué un véritable cauchemar.

Il n'essayait pas de masquer son amertume. Il en aurait été incapable. C'était une colère qui avait couvé pendant des années, et maintenant que ses pensées étaient libres de s'exprimer, il ne pouvait plus les arrêter.

— Tu aurais au moins pu *essayer* d'être à la hauteur de l'homme que tu étais autrefois, mais tu es devenu paresseux. Faible. Et maintenant mon trône est pourri par ta maudite négligence. Tu aurais dû partir en même temps que Mère, ajouta-t-il, les narines dilatées.

Il fut interrompu par un bruit.

Il lâcha l'autel et tourna la tête vers l'intrus vêtu d'une robe.

— Rasmin, dit-il brusquement.

Ce dernier s'avança dans la pièce. La lueur des bougies dansait sur son visage marqué.

— Est-ce que... j'interromps quelque chose ?

— Interrompre quoi ? Il n'y a rien à dire.

Hagan fronça les sourcils, le regard tourné vers le corps à côté de lui.

— Tout homme a besoin de temps pour faire son deuil.

— J'ai déjà fait mon deuil il y a bien longtemps, répliqua Hagan, presque en aparté, avant de pivoter vers Rasmin, qui inclina respectueusement la tête.

— J'ai rédigé les invitations, dit ce dernier. Les messagers partiront demain matin à la première heure, si le temps le permet.

Il s'agissait d'invitations pour le Jour du Jugement, une fête provinciale célébrant la victoire de Corinthe sur Azir Mubarék, les Liagés et Sol Velor, près de cent cinquante ans plus tôt. Mais la date avait également une saveur amère, car c'était aussi le jour où Brevera avait pris Sanvik, alors capitale de Corinthe. Son père n'avait jamais

accordé beaucoup d'importance à cette fête, et Hagan avait prévu d'y remédier. Il en ferait le symbole de son règne.

— Mais... ? demanda Hagan, sentant que Rasmin n'avait pas tout dit.

L'homme se racla la gorge.

— J'ai... des raisons d'être inquiet, Votre Grâce.

Hagan attendait la suite.

— Les jarls n'ont pas été réunis depuis des années, continua Rasmin à voix basse. Nous soupçonnons déjà Stovich de comploter contre vous. Je ne pense pas qu'il soit sage d'accueillir tout le monde ici, à Descieux, avant de savoir à qui ils prêtent allégeance.

— Et le meilleur moyen pour ce faire est de le leur demander en personne, dit Hagan en faisant un pas en avant. Ils viendront, Grand Inquisiteur. Nous allons festoyer comme jamais auparavant. Je leur rappellerai ce que cela signifie d'être Corinthien. Et je leur rappellerai qui est le roi.

Un éclat brilla dans les yeux noirs de Rasmin.

— Quelle que soit l'ampleur de l'événement, Votre Grâce, le fait est que nous avons des traîtres parmi nous. Les héberger ici – au sein même de votre maison – vous met en danger, et je ne peux pas être partout à la fois.

— Il aurait peut-être fallu y penser avant de confier cette mission inutile à mon frère.

Rasmin plissa les yeux.

— Je ne pouvais pas savoir que le roi Tommad nous quitterait si vite.

— Ni qu'il *vivrait*, dit gravement Hagan. C'est le rôle du Grand Inquisiteur de parer à toutes ces éventualités, et je commence à me demander si j'ai placé ma confiance dans la bonne personne.

Les lèvres de Rasmin se pincèrent en une moue désapprobatrice. C'était sa façon bien à lui de signifier son mécontentement.

— L'utilité de cette fille va bien au-delà de votre défunt père. Vous le savez bien.

— Bien sûr... Son *pouvoir* m'aidera à persuader mes jarls, ricana Hagan.

Puis son expression se durcit et il serra les poings.

— La persuasion n'aura aucune importance si je perds mon trône. Vous savez ce que représente Jeric pour cette famille.

Hagan détestait admettre le caractère indispensable de son frère, mais la fureur lui déliait la langue et lui arrachait la vérité.

— Je m'interroge sur les raisons qui vous ont poussé à l'éloigner d'ici au vu du contexte actuel.

— Je n'avais pas l'intention de vous mettre en danger, Votre Grâce. Je voulais simplement...

— Alors, faites-le revenir, ordonna Hagan. Immédiatement.

Rasmin ne répondit pas tout de suite.

— Mais sa mission...

— *Je me fous* de sa mission, le coupa Hagan. Je me fiche du prétendu pouvoir de cette fille. *Nous n'avons pas le temps* pour vos théories fantasques. Mon père n'est plus de ce monde et une mystérieuse *légion* terrorise mon peuple.

Rasmin se figea.

Hagan sourit de toutes ses dents.

— Oh, oui, j'ai entendu parler de ce groupe rebelle, de cette légion. Vous seriez surpris de tout ce que je tire de mes esclaves dans l'intimité de mes appartements. Bien que je sois un peu déçu de ne pas l'avoir entendu de votre bouche, ajouta-t-il en penchant la tête sur le côté.

Rasmin le fixa du regard, imperturbable.

— Je n'ai pas encore rassemblé assez de preuves pour tirer des conclusions. J'ai effectivement entendu parler d'une légion de rebelles, mais nous ne savons toujours pas qui ils sont ou plutôt ce qu'ils sont, vu l'état des malheureux que nous avons retrouvés dans les deux villages de Destovich.

Hagan bouillonnait.

— Qu'est-ce que vous attendez ? J'ai un ennemi à l'intérieur de mes frontières, qui massacre mon peuple. Les jarls doutent déjà de ma capacité à protéger Corinthe... Pour l'amour des dieux, comment est-il possible que mes meilleurs hommes ne parviennent pas à localiser une *légion* tout entière ?

Hagan frappa dans un candélabre, qui s'écrasa au sol dans un bruit métallique. Les bougies se renversèrent et roulèrent, avant de s'éteindre.

— J'y travaille, Votre Grâce, dit enfin Rasmin.

— Vous allez me rapporter la seule arme que Corinthe respecte. Le Loup. J'ai besoin de son flair pour débusquer cette légion, puisqu'il est apparemment le *seul* dans ce foutu royaume à savoir traquer une proie.

Rasmin conserva la même expression.

— Votre Grâce, récupérer le Loup maintenant les exposerait, lui et sa mission, à...

— Votre Grâce, l'interrompit une nouvelle voix.

Le commandant Anaton venait d'apparaître sous l'arche. Il s'inclina à angle droit au-dessus du sol.

Hagan se demanda ce que le commandant avait entendu, mais il ne l'aurait jamais interrompu sans raison valable.

Le commandant Anaton se tenait raide comme un piquet, bottes jointes, mais le malaise se lisait dans ses yeux de granit.

— Qu'y a-t-il, commandant ? demanda Hagan.

Son regard se posa sur Rasmin et il répondit :

— Il est préférable que vous voyiez cela par vous-même, Grand Inquisiteur.

~

Hagan se tenait dans la cour du temple, les yeux fixés sur le corps.

Un inquisiteur gisait là, incrusté dans la pierre comme s'il était tombé du ciel. Les pierres autour de son corps étaient fissurées, et ses bras et ses jambes décrivait un angle improbable. Il gisait au centre d'un cercle de sang couvert de symboles. C'était l'écriture des Liagés, ces quelques Sol Veloriens nés avec des pouvoirs surnaturels. Hagan ne connaissait pas cette langue, il était incapable de la lire – peu de gens le pouvaient –, mais il en reconnaissait les signes. Des lignes s'entrecroisaient à l'intérieur du cercle, sous le corps, comme si les dieux avaient dessiné une cible au sol et précipité l'inquisiteur en son

centre.

— J'ai immédiatement sécurisé la cour, annonça le commandant Anaton à voix basse, l'air grave.

Hagan vit que des gardes étaient postés à chaque entrée. Les habitants qui passaient par là étaient redirigés vers un autre chemin, mais ils s'efforçaient d'apercevoir la raison de cette déviation. Hagan loua la prudence du commandant. Son trône était assez fragile comme cela ; si le peuple apercevait cette scène, son pouvoir pourrait bien voler en éclats.

Rasmin s'accroupit au bord du cercle et fixa le visage de son inquisiteur d'un air accablé.

— Iza.

Iza était l'un des plus anciens inquisiteurs de Corinthe. Hagan l'avait entendu dispenser ses enseignements à bien des reprises. De tous les inquisiteurs, Iza était celui qui haïssait le plus les Liagés. Il avait un talent particulier pour retarder la mort, et ses méthodes de torture étaient souvent étudiées et enseignées en raison de leur incomparable cruauté.

Rasmin examina le corps d'Iza. Le Grand Inquisiteur avait l'air inquiet et Hagan comprenait pourquoi.

Au clair de lune, sa peau blanche paraissait diaphane. Sa figure balafree était striée par un étrange réseau de veines noires. Les yeux d'Iza avaient disparu, comme arrachés de leurs orbites, ne laissant derrière eux que des cavités noires grotesques.

— Que Lina ait pitié de nous... souffla Hagan.

Rasmin croisa son regard, une sinistre expression sur le visage.

— Est-ce qu'il y a des témoins ? demanda Hagan au commandant.

— En tout cas, pas parmi les personnes que nous avons interrogées, Votre Grâce, répondit le commandant. Deux de mes hommes ont entendu crier et ont trouvé le corps, mais la place était vide quand ils sont arrivés. Quelques citoyens priaient au temple. Ils ont été arrêtés, mais je ne crois pas qu'ils soient impliqués.

— Non, ils n'y sont pour rien, fit Rasmin en se relevant et en époussetant ses mains.

Sa voix était lourde de sens.

Hagan et le commandant Anaton se tournèrent vers le Grand Inquisiteur.

— À vous entendre, on dirait que vous savez qui est derrière tout ça, dit Hagan en plissant les yeux.

Rasmin observa le corps d'Iza, puis s'attarda sur les inscriptions ensanglantées.

— J'ai vu de nombreuses manifestations du pouvoir des Liagés, mais là... Cela ressemble aux cadavres que vous avez trouvés à Reichen, n'est-ce pas ? demanda-t-il au commandant.

— Oui, confirma Anaton. Mais nous n'avions pas trouvé d'écritures liagées.

Un garde arriva en courant et murmura quelques mots au commandant.

— Vous avez déjà vu ça ? demanda Hagan à Rasmin.

— Non.

Quelque chose dans sa voix mit Hagan mal à l'aise.

— Mais vous savez ce que c'est.

— Je sais que nous avons affaire à un ennemi bien plus puissant que tout ce que j'ai pu voir au temple.

— Pensez-vous que cet ennemi travaille avec la légion rebelle ? demanda Hagan.

Rasmin hésita.

— Ça semble probable.

Soudain, l'air devint glacial. Un vent froid vint balayer la robe et les cheveux de Hagan, et toutes les lumières de la cour s'éteignirent, plongeant l'assemblée dans l'obscurité. Il y eut un grognement. C'était un bruit vicieux, comme un gargouillement, avec quelque chose d'animal. L'instant d'après, Iza était sur ses pieds et serrait la gorge de Hagan avec une puissance inhumaine.

Ce dernier émit un petit couinement horrifié et l'oxygène commença à lui manquer. Il lui agrippa les poignets, mais la poigne d'Iza était solide comme un roc.

— Jenui che'Ziyan, mol daré, fit Iza d'une voix qui n'était pas la sienne.

Elle venait d'un autre monde, grinçant comme une charnière

rouillée dans la nuit. Son haleine était putride.

— Jenui che’Ziyan, mol...

L’éclair d’une lame fendit la pénombre.

Les paroles d’Iza moururent sur ses lèvres. Sa tête glissa de ses épaules et rebondit sur les pavés. Hagan arracha les mains d’Iza de son cou et le corps de l’inquisiteur vint s’écraser contre les pierres. Une vapeur d’un noir d’encre s’échappa de la tête décapitée d’Iza. Des volutes s’élevèrent fougueusement avec une plainte, puis se dissipèrent dans la nuit silencieuse.

Hagan tituba en jurant et essuya son front en sueur avec le dos de sa main.

Rasmin se tenait au-dessus du corps sans tête d’Iza, l’épée de Hagan en main. Le sang sur la lame était noir. Hagan n’aurait su dire si c’était sa véritable couleur ou si c’était la nuit qui donnait cette impression.

Rasmin s’agenouilla auprès de l’inquisiteur et toucha son front, puis son cœur, en signe de recueillement.

— Puisse Lina veiller sur vous.

Il essuya la lame sur la robe d’Iza, puis se releva et tendit l’épée à Hagan avec un regard signifiant *Comptez-vous m’écouter à présent ?*

Hagan grinça des dents et prit l’épée.

— Qu’est-ce qu’il disait ?

Le regard de Rasmin dériva vers Iza.

— Libérez Sol Velor. Ou vous mourrez.

« Nul ne peut échapper à l'appel du Créateur, car Il a créé l'univers et tout ce qu'il contient, et l'univers vous livrera à Lui conformément à Ses besoins, pour servir Son grand dessein. »

*~Extrait d'Il Tonté,
Tel que rapporté dans les Quatrièmes Versets par
Vesuin, prophète mineur de Sol Velor*

Chapitre 15

Sable contemplait le désert du haut d'une butte. Un pan épais de nuages indigo obscurcissait l'horizon. Menaçants comme une mer agitée, ils projetaient leur ombre sur les vagues dorées. Un vent froid la traversa, charriant l'odeur de la pluie. Le tonnerre fit trembler le sol sous ses pieds, mais Sable ne cilla pas. Sous ses yeux, la tempête transformait l'étendue de sable stérile en un déferlement de couleurs terrifiant.

Un éclair zébra le ciel et la pluie se mit à tomber à verse, imprégnant les vêtements fins de Sable en quelques secondes. Le monde se fondit en une palette de gris. Les cheveux trempés plaqués contre son visage et son cou, elle mit sa main en visière tandis que le tonnerre grondait.

Sois forte et courageuse, Imari Masai.

La voix venait de toute part, de l'extérieur et de l'intérieur. Sable ne l'avait jamais entendue auparavant, mais elle faisait vibrer chaque corde de son être, des harmoniques à la fréquence fondamentale. La voix l'appelait. Trouvait un écho dans son âme.

Ne crains pas le chemin qui t'attend, disait-elle. Je serai à tes côtés.

La pluie diminua. Un éclair frappa le sable.

Tu es en danger. Tu dois te réveiller.

Le tonnerre gronda, assourdissant.

Réveille-toi, mon enfant.

Les yeux de Sable s'ouvrirent sur la braise rougeoyante. Un bras chaud et musclé l'enveloppait, la serrant contre un corps plus chaud encore, et le rythme lent et constant d'une respiration lui chatouillait l'oreille.

Jos.

Loué soit le Créateur. Ils avaient survécu.

Elle cligna des yeux pour dissiper le brouillard, s'interrogeant sur la signification de son rêve, mais Jos remua et ses pensées se reportèrent

sur le fait qu'elle se trouvait nue avec un homme. Cela ne l'avait pas dérangée auparavant, lorsqu'elle était aux portes de la mort, tremblante de froid, mais le danger était à présent écarté.

Faisant attention à ne pas le réveiller, elle s'extirpa de ses bras et se pencha pour attraper sa tunique. Elle était encore humide, mais plus trempée, et elle enfila les manches avant d'y passer la tête. Des boutons s'accrochèrent à ses cheveux, mais elle parvint à s'en défaire, avant de mettre son pantalon. Enfin, elle leva la tête vers la canopée où filtraient des rais de lumière.

Tu es en danger...

Inquiète, elle se mit à genoux et écarta doucement l'une des branches. La lumière vive lui arracha une grimace et l'air hivernal la surprit. La chaleur de Jos lui semblait déjà lointaine. Elle observa les environs, les yeux plissés en raison de la luminosité, mais la forêt était calme. Personne à l'horizon. Quelques centimètres de neige étaient tombés, habillant les pins de blanc, déployant une mince pellicule protectrice sur la forêt. La neige leur avait probablement sauvé la vie.

Pourtant, la voix avait raison. Ils ne pouvaient pas s'attarder. Sable ignorait combien de temps il leur restait avant le coucher du soleil. Et même si les Ombres étaient parties, elles reviendraient plus puissantes que jamais au crépuscule.

— Tu vois quelque chose ? demanda Jos, la faisant sursauter.

Elle lui jeta un coup d'œil, puis reporta rapidement son regard vers l'extérieur. Sable n'était pas étrangère au corps humain, mais après la proximité inattendue qu'ils avaient partagée, sa nudité la fit rougir.

— De la neige, répondit-elle en s'éclaircissant la gorge. Elle a couvert nos traces.

— On a eu de la chance, dit-il après un moment de flottement.

— Je sais.

Sans un mot de plus, il récupéra ses vêtements par terre et Sable attrapa ses bottes. Elles étaient encore mouillées, mais pas détrempées. Elle les chaussa, soudain gênée. Elle ne s'était jamais retrouvée aussi vulnérable avec qui que ce soit, et il était assez étrange d'avoir frôlé la mort aux côtés de quelqu'un. Des filaments de leurs âmes étaient désormais entremêlés, qu'elle le veuille ou non. Elle se

demanda si Jos ressentait la même chose, et lorsqu'il prit ses bottes en évitant soigneusement tout contact avec elle – ce qui n'était pas une mince affaire dans cet espace exigu –, Sable se dit que c'était sans doute le cas, ce qui lui procura un certain réconfort.

— Pas d'Ombres en vue ? demanda-t-il tandis qu'il laçait ses bottes.

Ses mouvements étaient rapides et ses cheveux qui lui descendaient jusqu'au menton cachaient son visage.

— Pas que je sache, répondit Sable.

— Elles ne traverseront pas la rivière ?

— Elles ne devraient pas.

Il la regarda, visiblement confus.

— Elles ne devraient pas ou elles ne le *feront* pas ?

Elle le fixait sans ciller.

— Elles ne *devraient* pas non plus sortir de jour, mais apparemment elles ont changé de comportement. Je n'en vois pas, en tout cas, donc quoi que Ventus ait fait, il ne leur a visiblement pas donné le pouvoir de nager.

Il la dévisageait, impassible.

— *Par contre*, il y a des ponts, poursuivit-elle. Si elles sont particulièrement déterminées, elles pourront nous suivre. De toute façon, peu importe de quel côté de la rivière on se trouvera au coucher du soleil ; elles arriveront de partout.

Il inspira profondément, les narines dilatées, avant de détourner le regard. Il ramena ses cheveux en arrière, comme pour les attacher, puis il se souvint qu'il n'avait plus de quoi les nouer et, avec un soupçon d'irritation, il baissa les bras. Ses cheveux retombèrent sur son visage. Malgré les nœuds, Sable ne put s'empêcher d'admirer sa belle chevelure couleur laiton, avec ses mèches éclaircies par le soleil.

— À un moment donné, il nous faudra bien traverser, dit-il.

Il avait raison. Sable s'arrêta toutefois sur ce *nous*. Elle ne savait toujours pas ce qu'elle allait faire. Elle n'avait pas vraiment eu le temps d'y réfléchir, mais une chose était certaine : elle ne comptait pas rester dans les Landes Sauvages. Tolya étant partie, elle n'avait plus d'attaches dans le coin.

À la pensée de Tolya, sa poitrine se serra.

Quels que soient ses projets, les compétences de Jos pourraient lui être utiles, du moins jusqu'à ce qu'ils atteignent la frontière. Ventus était peut-être encore en vie et, si c'était le cas, il se lancerait à sa poursuite. Et Jos avait déjà prouvé qu'il était un combattant hors pair. En fait, elle n'avait jamais vu personne se battre comme lui. Son offre pourrait être un moyen pour elle de repartir à zéro, de tout recommencer. Passavant était un peu trop proche de Corinthe à son goût, mais elle n'avait pas vraiment le choix. Elle ne comptait bien entendu pas le lui avouer.

— Craven se trouve loin de Roqueblanche ? demanda-t-il.

— À deux jours de cheval. Pourquoi ?

Il se massa l'épaule pour s'assurer de son état.

— C'est là que nous avons rendez-vous.

Il parlait de ses hommes.

— Jos...

— Nous avons survécu, dit-il brusquement. Il est possible qu'eux aussi. Ne sous-estime pas mes hommes.

— Et toi, ne sous-estime pas ces bois.

Il serra les lèvres, puis s'agenouilla et plissa les yeux en observant le ciel gris partiellement masqué par les arbres. Sable réalisa qu'il avait du mal à déterminer l'heure qu'il était. Il en était toujours ainsi, dans ces bois. C'était comme si les arbres jouaient des tours à la lumière pour piéger leurs victimes.

— Tu dis qu'il y a une demi-journée de marche jusqu'à Craven ?

— Oui, et on devrait se dépêcher, dit Sable. Je ne sais pas depuis combien de temps on est là.

Le regard de Jos balaya les environs. Méthodique, calculateur.

— Trois heures. Peut-être quatre.

Elle se demanda comment il pouvait en être aussi certain.

— Quand m'avez-vous interceptée, tes hommes et toi ?

— Une heure après le lever du soleil.

Elle réfléchit, puis annonça :

— Alors, il nous reste environ quatre heures avant la tombée de la nuit pour parcourir une distance qui prend habituellement cinq heures *sans* neige.

Ils échangèrent un regard. Un sentiment d'urgence tacite passa entre eux et Sable écrasa les braises qui grésillèrent et sifflèrent. Jos poussa les branches restantes sur le côté. Des flocons de neige vinrent leur saupoudrer la tête.

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir avant de partir ?

Sable se releva.

— Oui, ta tunique est à l'envers.

Il jeta un coup d'œil à son haut et dut se rendre à l'évidence. Il regarda Sable, contrarié. Sans savoir pourquoi, elle en tira une certaine satisfaction. Elle lui fit un clin d'œil, agrippa les rochers de chaque côté et se hissa hors de leur cachette, prête à affronter le froid. Elle se redressa, s'essuya les mains sur son pantalon et balaya les alentours du regard. La forêt était calme, comme plongée dans un profond sommeil. La chute d'eau, semblable à une artère, faisait circuler la vie dans ce monde gelé, sa brume pareille à une longue expiration.

— C'est par où ? demanda Jos en la rejoignant, son souffle tel un petit nuage de buée.

Il avait remis sa tunique à l'endroit.

Elle désigna de la tête la direction qu'ils devaient prendre.

— On va suivre la Kjürda jusqu'à ce qu'elle tourne vers l'ouest. Puis on longera l'une de ses ramifications vers l'est.

Il scruta l'autre côté de la rivière.

— Je te suis. Reste le long de la berge. On ne doit pas laisser de traces.

Elle lui jeta un regard signifiant qu'elle n'était pas stupide, avant de se mettre en route, Jos sur les talons. Le froid était toujours là, mais il n'était plus aussi mordant qu'auparavant, et Sable découvrit que ses aisselles étaient assez chaudes pour empêcher ses doigts de s'engourdir. Elle eut tout de même du mal à cueillir des baies à cause de ses doigts raides. Après quelques tentatives qui se soldèrent par des échecs, Jos finit par découper les grappes.

Sable trouvait sa présence étonnamment réconfortante, et s'ils ne s'étaient pas trouvés dans cette situation, elle aurait presque pu se sentir apaisée, avec le murmure de l'eau qui coulait, le calme de la

forêt et le doux tapis neigeux... Enfant, elle adorait la neige et l'idéalisait. Elle avait le pouvoir de transformer une terre sauvage en paysage onirique immaculé, lissant ses aspérités rugueuses, masquant ses cicatrices. Elle apportait douceur et souplesse aux surfaces dures. Elle saupoudrait ses cheveux noirs de diamants. Mais c'était avant de connaître le froid. Avant de savoir à quel point il pouvait brûler.

Ses pensées dérivèrent vers Tolya. Les événements récents l'avaient empêchée de réfléchir aux dernières paroles de sa protectrice. Sable repensa à son avertissement et aux circonstances de leur rencontre. Tolya n'avait jamais cherché à savoir d'où venait Sable ni qui elle était vraiment.

— Je prends les gens tels qu'ils sont, avait toujours dit Tolya. Je ne m'intéresse pas à ce qu'ils ont été ni à ce qu'ils veulent être. Le passé et l'avenir sont du ressort du Créateur. Seul le présent nous appartient.

Sable ne savait pas pourquoi la vieille dame l'avait recueillie. Elle démontrait une prédisposition pour les arts curatifs, certes, mais ni l'une ni l'autre ne pouvait le savoir le jour où Sable était arrivée. Tolya ne lui avait pas posé de questions. Elle l'avait simplement enveloppée dans une cape trop grande pour elle et l'avait conduite à l'intérieur de sa petite cabane. C'était l'une des rares fois où Tolya avait fait preuve de douceur durant toutes ces années où Sable avait vécu sous son toit.

Le vent siffla à travers les pins et Sable se remémora sa flûte. Elle n'était pas réapparue, et contrairement à ce qu'elle avait ressenti par le passé en cherchant à s'en débarrasser, elle ne ressentait pas la douleur de son absence. Peut-être avait-elle enfin disparu pour de bon. Elle l'espérait, car si elle sortait de nulle part et se mettait à briller entre ses mains, elle aurait du mal à l'expliquer à Jos.

— Sable.

Elle s'arrêta et regarda par-dessus son épaule. Jos l'observait. Elle eut l'impression que ce n'était pas la première fois qu'il l'appelait.

Puis elle se souvint qu'elle ne lui avait jamais donné son nom.

— Je ne t'ai jamais dit comment je m'appelle.

Il haussa un sourcil.

— Difficile de rester anonyme quand on compte parmi les deux

seules guérisseuses d'un petit village.

Son regard glissa de façon insistante sur la rivière, qui tournait vers l'ouest à l'endroit où un vaste ruisseau la rejoignait. Il était temps de changer de cap, et elle n'y avait pas prêté attention.

— C'est vrai.

Elle s'éclaircit la gorge, puis tourna vers l'est et se mit à longer le ruisseau.

Quelques secondes plus tard, Jos lui emboîta le pas.

— Quelle est cette chanson que tu fredonnes sans arrêt ? demanda-t-il peu de temps après.

Elle prit conscience qu'elle chantonait et s'interrompit aussitôt.

— Oh, ce n'est rien... Quelque chose que j'ai inventé, c'est tout.

C'était vrai, même si ces créations mélodiques n'étaient pas intentionnelles.

Une fraction de seconde s'écoula.

— Pourquoi Ventus en a-t-il après toi ?

Elle le regarda par-dessus son épaule. Elle ne savait pas s'il était sincère ou s'il essayait indirectement de la piéger pour confirmer ce qu'il soupçonnait déjà.

— Comment savais-tu où me trouver si tu ne connais pas la réponse à cette question ? demanda-t-elle d'un ton abrupt.

Jos la dévisagea.

— J'ai vu les gardes de Ventus te jeter dans un chariot au milieu de la nuit. Je me suis dit qu'ils ne seraient pas particulièrement enclins à me dire pourquoi, répondit-il d'un ton sec en haussant un sourcil.

Sable plissa les yeux.

— Alors, tu me suivais.

— Ce n'était pas volontaire, dit-il en soutenant son regard. J'étais sorti faire un tour quand tes carillons ont commencé à sonner, et ce *malgré* l'absence de vent. Alors, j'ai enquêté. Heureusement pour toi...

— Heureusement pour moi... ou pour toi ?

Il pencha la tête sur le côté afin de l'observer.

— Tu es toujours aussi méfiante ?

— Oui.

Elle se retourna vers les arbres et continua sa progression.

Jos lui emboîta le pas.

— Et alors ? demanda-t-il dans son dos. Qu'as-tu fait pour être enlevée par cette créature ?

— Ce ne sont pas vraiment tes affaires.

— Je n'étais pas obligé de te sauver la vie.

Sable heurta une branche. De la neige tomba et lui recouvra le bras.

— Dis-moi où tu as appris à te battre et je te le dirai.

— Ça ne marche pas comme ça, guérisseuse.

— Si tu veux ma réponse, si, *Provincial*.

Jos demeura silencieux si longtemps qu'elle pensa qu'il avait laissé tomber.

— J'avais trois ans, dit-il soudain.

Elle se retourna vers lui, surprise par sa réponse et par le fait qu'il daigne lui en donner une.

— Trois ans ? Quand tu as commencé à manier l'épée ?

— Oui, fit-il amèrement.

Elle l'examina.

— Soit tes parents étaient très ambitieux, soit ils ne t'aimaient pas beaucoup.

Une flamme s'alluma dans ses yeux.

— Les deux.

Sable ne savait s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

Jos observa les arbres tandis que le vent agita ses cheveux.

— J'ai eu beaucoup d'instructeurs au fil des ans, poursuivit-il. Le reste, je l'ai appris tout seul. Mes parents ont eu la chance que j'aie une certaine... prédisposition.

Elle éclata de rire.

— Une *prédisposition* ? Tu as tué une demi-douzaine d'hommes, deux Muets et Ventus. Ce n'est pas...

— À ton tour, la coupa Jos.

Il lui avait permis de jeter un coup d'œil par la fenêtre de sa vie et il venait de refermer la porte à double tour.

— D'accord, dit-elle alors qu'elle enjambait une branche morte. Je chapardais chez le boucher et j'ai fini par me faire attraper.

C'était l'histoire qu'elle avait choisi de raconter. Elle comportait

juste assez de vérité pour que Jos ne cherche pas à en savoir plus. Mais le silence qui s'ensuivit lui laissa entendre qu'elle ne s'en sortirait pas si facilement.

— Ventus t'a enlevée... au milieu de la nuit... pour avoir volé de la viande ?

Il assena chaque mot comme un coup de poing, mettant un peu plus à mal sa crédibilité à chaque pause délibérée.

— Des os, plus exactement.

— Tu ne pouvais pas les payer comme tout le monde ?

— Tiens... Pourquoi n'y ai-je pas pensé ? fit-elle remarquer sèchement.

Il plissa les yeux. Elle venait d'éveiller son intérêt.

— Le boucher refusait de te vendre quoi que ce soit, c'est ça ?

Sable applaudit lentement d'un air sarcastique.

— Bravo, Provincial.

— Mais pourquoi prendre un tel risque ? Tu avais de quoi subvenir à tes besoins. De base, du moins. Ce n'est certainement pas l'argent qui te motive, ajouta-t-il non sans ironie, allusion à l'offre qu'elle avait refusée.

Elle aurait dû en rester là, mais ce fut plus fort qu'elle.

— L'argent ne peut pas tout acheter.

— Il suffit pourtant d'y mettre le prix.

Elle s'arrêta et le regarda fixement. Il lui sourit de toutes ses dents. Elle reprit sa marche.

— Oh, je vois, fit-il enfin. Tu volais pour quelqu'un d'autre, c'est ça ?

Sable pinça les lèvres et pressa le pas. Jos n'augmenta que légèrement son allure, mais ses longues jambes lui permettaient d'aller plus vite. Il la rejoignit en quelques enjambées.

— Ce serait plus logique, poursuivit-il comme pour lui-même.

Sans poser réellement de questions ni attendre de réponses, il réfléchissait à voix haute, suivant la piste, étudiant les empreintes, analysant les moindres détails.

— Ça t'a probablement fait du bien de te venger du boucher, mais tu ne sembles pas être du genre à risquer ta vie pour des choses

insignifiantes. Or si une *autre* vie était en jeu... quelqu'un à qui tu tiens...

— Ça suffit, déclara Sable résolument.

Mais il ne s'arrêta pas en si bon chemin.

— C'est pour ça que tu as refusé de quitter ce maudit trou, malgré la petite fortune que je t'ai offerte. Parce qu'il y a quelqu'un que tu ne veux pas laisser derrière. Ça ne peut pas être la vieille guérisseuse. Le boucher l'aurait aidée, *elle*. Alors, un *amant* ? C'était lui dans le chariot avec...

Sable fondit sur lui comme une furie et il s'arrêta net.

— J'ai dit, *ça*...

Elle fut interrompue par un grognement.

Une silhouette quitta l'ombre d'un grand pin.

C'était... un jeune homme, ou du moins, ce qu'il en restait. Il avançait à quatre pattes et son corps dégingandé se balançait d'avant en arrière dans la neige comme s'il ne pouvait pas tenir en place. Comme s'il mourait d'envie de libérer la folie qui le gangrenait de l'intérieur. La neige et la glace recouvraient son corps ensanglanté, ses cheveux fins étaient gelés et ses vêtements tombaient en lambeaux. Sa peau translucide peinait à recouvrir ses os pointus et des ecchymoses sombres encadraient ses yeux féroces – l'un bleu et l'autre d'un jaune saisissant –, mais le plus perturbant, était la noirceur. Elle maculait la moitié de son visage pâle telle de l'encre renversée, l'enveloppant lentement dans un cocon d'obscurité. Un cocon – Sable le savait – d'où il émergerait sous forme d'Ombre.

Un changeon. C'était ce que devenait quiconque était contaminé par le poison des Ombres.

Il poussa un rugissement dévoilant ses dents cramoisies. Du sang maculait sa bouche et son menton, formant une audacieuse tache de couleur dans la grisaille. Il avait mangé récemment.

Sable ouvrit la bouche pour avertir Jos, mais ce dernier lança :

— Gerald... ?

Sable se figea. Son regard passa du changeon à Jos, qui avait baissé son épée.

Par tous les dieux.

Ce changeon était l'un de ses hommes.

Il pencha la tête sur le côté d'un geste animal, tendant l'oreille au lieu d'utiliser son esprit, puis il renifla l'air comme un chien.

— Grands dieux, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Jos fit un pas vers lui, confus et désorienté.

— Jos, attends, dit Sable d'un ton brusque sans quitter le changeon des yeux. Tu te souviens quand je t'ai mis en garde contre le poison des Ombres ? Eh bien, *voilà* pourquoi. Si tu es infecté par leur poison, tu deviens l'une d'elles.

Le changeon plissa son œil jaune et se balança d'avant en arrière, traversé par un grognement guttural.

Malgré l'avertissement de Sable, Jos avança. Sable le tira par la manche.

— *Non*, dit-elle. Ton ami est parti. Tu dois l'achever.

— Laisse-moi...

Jos dégagea son bras et poursuivit son chemin.

— Jos... arrête ! *Écoute-moi* !

Jos ne s'arrêta pas et le changeon bondit dans un grondement, toutes griffes et dents dehors.

Il s'écarta du chemin, tournoya sur lui-même et assomma le changeon du plat de son épée. La créature atterrit dans la neige, avec un geignement frustré.

— Gerald, nom des dieux ! Arrête ça ! lui ordonna Jos.

— Il ne peut pas, Jos ! Ce n'est plus lui, il n'est plus là !

Le changeon se reprit et fondit de nouveau sur lui, plus vite qu'avant. Jos le repoussa légèrement pour ne pas blesser son ami.

— Tu dois le tuer ! cria Sable.

Le changeon se jeta sur Jos avec une force inhumaine. Ce dernier fit un vol plané et atterrit dans la neige, sur le dos. Son épée tomba aux pieds de Sable.

— Gerald... bats-toi, nom des dieux, gronda Jos.

Couvert de neige, il se leva en titubant. Le changeon s'approcha de lui.

— Tu es plus fort que ça !

— Il ne peut pas lutter ! s'exclama Sable. Le seul moyen de le

sauver est de le tuer !

Le changeon gronda et bondit. Jos ne fut pas assez rapide et la créature atterrit sur lui.

Sable arracha l'épée de la neige et la plongea dans le dos du changeon, au niveau du cœur. Il eut un soubresaut, laissa échapper un gémissement et s'effondra sur Jos. Il ne s'était pas encore totalement transformé ; l'acier s'était avéré efficace. Ou du moins, le matériau de l'épée de Jos, quel qu'il soit. Il était noir comme de la ténébrine, mais dépourvu d'étoiles.

Jos fit rouler le changeon, se leva et jeta un coup d'œil au cadavre sanguinolent de son compagnon dans la neige. Il fusilla Sable du regard et elle recula instinctivement.

Elle lut dans ses yeux qu'il pensait encore pouvoir retrouver ses hommes – avant de voir ce que Gerald était devenu. Sa confiance en eux était comme un phare qui le guidait au milieu des ténèbres. Cette lumière avait disparu, et il se laissait désormais consumer par cette facette que Sable avait pu entrapercevoir. C'était un véritable incendie, incontrôlable.

— C'est l'un de *mes hommes* que tu viens de tuer, cracha-t-il entre ses dents.

— Il était déjà parti, Jos, lâcha-t-elle. Si je ne l'avais pas fait, tu aurais fini comme lui.

En une fraction de seconde, il la saisit par le col et la secoua comme une plume. Commenant à étouffer, elle laissa tomber son épée et lui agrippa les poignets pour se dégager, mais il avait une poigne d'acier. Il la secoua avec une telle fureur que Sable se sentit comme piégée au cœur d'une tempête violente et déchaînée.

— *Comment oses-tu ?* Sa vie m'appartenait, et toi, maudite voleuse, tu t'es dit que tu avais le droit de la prendre. Sa vie valait dix mille fois la tienne, satanée raclure.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Enfin, un peu d'honnêteté. J'aurais aimé le savoir *avant* de te tirer de la Kjürda.

La tempête faisait rage dans ses yeux bleus. Jos et Sable se jaugeaient du regard, leurs souffles mêlés dans un nuage de fureur. Ils

étaient sur le fil du rasoir. La mâchoire de Jos se contracta. Son instinct lui dictait de se venger. S'il cédait, Sable ne pourrait pas l'arrêter, mais elle veillerait à ce que son visage parfait en porte les cicatrices pour le restant de ses jours.

Toutefois, à sa grande surprise, il lâcha brusquement prise.

Sable tomba dans la neige.

Jos la contourna, ramassa une pomme de pin et la lança en direction des bois en hurlant de rage. Le projectile fila entre les arbres et vint se fracasser contre un tronc. Jos demeura immobile durant de longues secondes, tel un tronc inébranlable, puis il s'agenouilla à côté de son ami, serra les poings sur ses genoux et inclina la tête dans une posture de défaite.

Sable était trop en colère pour éprouver de la pitié. Elle s'éloignait de lui lorsqu'un courant d'air lui fit jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Jos avait soulevé le bord de sa tunique. Trois lignes rouge vif se dessinaient sur sa côte.

Sable étouffa un juron.

Le regard de Jos croisa le sien et il plissa les yeux. Puis il se retourna vers son ami en remettant sa tunique en place.

— Il t'a eu, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en avançant.

Elle n'aurait pas dû s'en soucier. C'était bien fait pour lui.

Il se leva et Sable attrapa son vêtement, mais il lui saisit le bras. Elle se dégagea avec un petit coup. Il parut plus étonné que contrarié, et elle put enfin relever sa tunique. Les coupures étaient profondes et cerclées de noir – une teinte sombre qui gangrenait déjà la peau avoisinante.

— Il faut se dépêcher, dit-elle en lâchant le pan de sa tunique. On trouvera bien quelqu'un à Craven qui aura un antidote.

— Il y a un *remède* ? demanda-t-il sombrement, l'air encore plus grave.

— Seulement au tout début, rétorqua-t-elle. Une fois que le poison atteint le cœur, il n'y a plus rien à faire.

Un muscle tressaillit dans son cou.

— On a combien de temps devant nous ?

— Une heure.

Probablement moins.

Il parut sur le point d'argumenter, puis il déglutit comme s'il se forçait à ravalier une douleur particulièrement vive.

Elle aurait pu le laisser. Elle ne lui devait rien. Elle lui avait déjà sauvé la vie dans la rivière. Ils étaient quittes, de son point de vue. Elle tourna la tête en direction de Craven. Si elle se dépêchait, elle pourrait y arriver avant la tombée de la nuit, mais si Jos se transformait avant qu'elle n'atteigne les gardiennes...

Il grimaça de douleur, serra les poings et s'appuya contre un arbre. Le poison des Ombres était foudroyant et Jos en faisait les frais.

Sable étouffa un juron.

— Appuie-toi sur moi.

— Donne-moi une minute.

— On n'a *pas* une minute.

Sa mâchoire se contracta, ses traits se crispèrent. Il fit un pas, mais ses genoux lâchèrent. Il poussa un juron coloré d'un accent étrange. Sable le rattrapa, ce détail intrigant déjà oublié. Son poids faillit la faire tomber, mais elle passa le bras autour de sa taille et parvint à les maintenir tous les deux debout. Elle remarqua l'épée à sa taille. S'ils n'atteignaient pas Craven à temps, elle devrait s'en servir... contre lui.

Ensemble, ils longèrent la berge d'une démarche mal assurée. Plus le temps passait, plus Jos peinait à tenir sur ses pieds. Il haletait. L'effort accélérât son pouls, répandant le poison plus rapidement, mais ils ne pouvaient pas ralentir. La nuit était trop proche.

Jos glissa et Sable poussa un juron, ajustant sa prise. Puis elle entendit une voix s'élever dans les bois, portée par la brise.

— *I... mar... i.*

Par le Créateur tout-puissant, pas maintenant...

C'était la même voix qu'avant, celle qui l'avait poursuivie jusqu'aux murs de Skanden.

Sable tenait Jos fermement, mais il ne réagit pas à la voix. Elle sentit un frisson lui parcourir l'échine, mélange de peur et de mauvais pressentiment, et elle l'exhorta à aller de l'avant. Il était essoufflé et traînait les bottes, mais il luttait pour suivre la cadence. Tout à coup, Jos s'arrêta net, et Sable se figea sur place. Il détourna brusquement la

tête et ses narines se dilatèrent.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? demanda-t-il.

Quelques secondes plus tard, elle la sentit aussi. La pourriture. C'étaient les mêmes relents putrides que la dernière fois, mais cette fois-ci, ils ne pourraient pas compter sur les gardiennes pour les tirer d'affaire.

— Viens, lui dit-elle en le traînant.

— Quelque chose nous suit.

C'était à la fois une affirmation et une question.

— On ne peut pas lutter, dit-elle en avançant plus vite. Pas sans les gardiennes.

Il n'insista pas. Sable se dit qu'il en était probablement incapable, même s'il le voulait. Soudain, il se crispa.

— La chose... Elle est là.

Une ombre glissa sur la forêt. L'air devint glacial et un calme artificiel s'abattit alentour.

Sable sentit son sang se glacer.

— Il va falloir que tu coures, Jos, dit-elle.

Il ne se fit pas prier.

Elle lâcha sa taille et lui attrapa la main, s'attendant presque à ce qu'il la traîne.

Il n'en fit rien. Il serra sa paume dans la sienne et, ensemble, ils foncèrent dans l'eau, bondissant sur les rochers et les branches mortes. Leurs mains jointes leur conféraient un certain équilibre. Tout autour d'eux, les ombres murmuraient. Jos lui serra la main plus fort. Il avait entendu les chuchotements qui persistaient et se rapprochaient inexorablement.

Jos glissa et Sable le releva. Elle trébucha sur une branche et il la tira en avant. L'obscurité se refermait sur eux, tels les flots d'une marée gagnant lentement du terrain. Elle venait leur lécher les talons, mais ils ne ralentirent pas, ne s'arrêtèrent pas. Le froid et l'épuisement brûlaient les poumons de Sable, mais l'adrénaline était plus forte. Elle se demandait bien comment Jos arrivait à suivre le rythme.

— *Tu... ne peux pas... te cacher.*

La voix s'imposa par-dessus les chuchotements, claire et distincte.

C'était la douleur incarnée, un chant de cruauté et de malveillance. Elle s'insinua dans l'esprit de Sable comme le venin d'un serpent. Il faisait désormais trop sombre pour y voir clair. Jos lui tenait la main, mais sa sueur la rendait difficile à saisir, et Sable comprit que, dans leur course effrénée, ils avaient perdu le ruisseau de vue.

Elle se retourna et sa botte se coinça. Elle lâcha la main de Jos dans sa chute. Le monde se mit à tourner autour d'elle, glissant et dégringolant, jusqu'à ce qu'elle atterrisse face contre terre dans la neige.

Elle enfonça ses mains dans la neige glaciale et se releva, mais aucune trace de Jos. Le monde se résumait à des silhouettes, délimitées par un halo blanc, telles des ombres inversées.

Elle le sentit avant de le voir.

Un noir d'encre s'insinua dans son champ de vision, déteignant sur le blanc manteau comme si la nuit elle-même saignait sur la neige. Instinctivement, elle recula. Sa botte s'enfonça.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle.

Sa voix masquait en partie la terreur qui l'habitait.

Les ténèbres s'approchèrent, s'étendirent et formèrent lentement un arc autour d'elle.

— *Ton âme, petite sulaziér.*

La voix était lente, assurée. Le temps ne semblait pas avoir d'emprise sur elle. Comme si elle avait toujours existé, comme si elle existerait toujours.

Sulaziér.

D'abord Ventus. Et maintenant... ça.

— Il y a erreur sur la personne, dit-elle en faisant un autre pas en arrière. Je ne sais pas ce que ce mot signifie.

Les ténèbres se rapprochaient. Une marée de murmures déferla et Sable eut soudain très froid.

Terriblement froid.

Le froid mordait ses vêtements, comme des crocs plantés dans ses os.

Les ténèbres s'enroulèrent devant elle, se matérialisant en une colonne de fumée. Deux taches de lumière blanche s'ouvrirent,

semblables à des yeux.

— *C'est... toi.*

Les ténèbres fondirent sur elle, plus froides que les eaux de la Kjürda, et s'engouffrèrent dans sa bouche tandis qu'elle hurlait.

Chapitre 16

Rasmin tapota la carte dans sa poche. Il savait qu'il n'en aurait pas besoin. Il connaissait bien cette forêt pour avoir autrefois déambulé sous ses branches ancestrales des journées entières, perdu dans ses pensées comme tant d'autres. Mais cette époque n'était plus qu'un lointain souvenir. Cette forêt était désormais abandonnée à ses fantômes et à l'imagination romanesque des conteurs.

Il inspira profondément.

La Forêt Noire avait une odeur bien particulière, qu'il aurait reconnue les yeux fermés. Un mélange de sapin baumier, de mousse et de terre âpre. L'humidité prégnante aurait favorisé la pourriture, si elle n'avait été tenue à distance par le froid, car l'air était prisonnier de la terre et des pins.

Il n'en avait pas toujours été ainsi, mais comme tout ce que l'on abandonne, la forêt avait été livrée aux caprices du temps, devenant sombre et sauvage au fil des années.

Rasmin posa sa main sur un tronc. Les arbres avaient été ses amis autrefois, les témoins silencieux de ses prières. Ils ne l'écoutaient plus à présent.

Il était devenu leur ennemi.

Il retira sa main en soupirant et s'approcha de l'étang. L'eau était calme et sombre, comme un morceau de skal poli. Des racines recouvertes de mousse serpentaient le long de ses rives, enchaînant nœuds et torsions avant de plonger dans l'eau noire. Il atteignit le bord de l'étang et s'accroupit, ses bottes enfoncées dans la mousse.

— Vous me cachez des choses, fit-il à voix basse en regardant les eaux calmes.

Qu'avait vu l'étang ? Ou, plus important encore, qui ?

Rasmin fronça les sourcils et se redressa. Alors qu'il s'apprêtait à tourner les talons, il se sentit irrémédiablement attiré vers les bois, vers un endroit où il n'avait plus remis les pieds depuis bien

longtemps.

Avec méfiance, il céda tout de même à l'impulsion qui l'attirait au-delà du plan d'eau. Il s'enfonça plus profondément dans la forêt jusqu'à un escarpement naturel qui s'étendait sur des kilomètres à la ronde. Lui non plus n'avait pas toujours existé. Son esprit se mit à fourmiller et son regard s'arrêta sur un rideau de lierre qui se balançait, comme bercé par la brise.

Il s'approcha, puis écarta la végétation, révélant un petit tunnel dans une fissure naturelle de la roche. Une lueur vert pâle nimbait l'extrémité du couloir. Il se faufila dans le passage et laissa retomber le rideau derrière lui.

Le tunnel était étriqué, mais il n'avait pas été choisi au hasard. Il ne fallait pas qu'on puisse tomber dessus de manière fortuite. Rasmin se faufila non sans difficulté à travers quelques passages particulièrement étroits et déboucha enfin sur une petite clairière, entourée d'une paroi rocheuse naturelle qui la masquait aux yeux du monde.

Rasmin s'arrêta net.

Au centre de la clairière, à une dizaine de pas de là, se tenait l'arbre où ils l'avaient enterré.

Azir Mubarék. Celui qui avait failli détruire le monde avec l'aide de ses Liagés tant d'années auparavant.

L'arbre était fendu en son centre, ses deux moitiés s'écartant comme les pages d'un livre. Une noirceur qui n'avait rien de naturel recouvrait son écorce, se répandant au sol comme du gazon, et une odeur nauséabonde imprégnait l'air. Quelque chose d'amer, de gâté.

Quelque chose de sombre.

Rasmin avait déjà vu ce genre de pouvoir, bien longtemps auparavant. Avec une inquiétude grandissante, il s'avança et s'arrêta devant l'arbre, ses bottes foulant l'herbe noire. Lentement, il enfonça le bout de ses doigts dans la terre maculée.

Une silhouette encapuchonnée, des griffes qui labourent la terre. Un éclair de lumière, un cri à vous glacer le sang.

De l'encre coula du tronc.

Puis ce fut comme un incendie.

Ses doigts le brûlèrent et il les retira avec un cri de surprise. Sa

peau était devenue rouge vif à l'endroit du contact. Il avait fallu une dizaine de Liagés pour sceller Azir dans sa sépulture, et malgré leur nombre, cela n'avait pas été une mince affaire. Il s'en souvenait parfaitement. Il leur avait prêté main-forte.

Et quelqu'un avait libéré l'esprit d'Azir.

Seul un nécromancien avait ce genre de pouvoir – un zindeu, comme l'appelaient les Liagés – quelqu'un qui exerçait son emprise sur les morts. Il pressentait que le même type de pouvoir avait été utilisé à Reichen et Dunsten... et sur Iza, son inquisiteur. Une telle puissance dépassait de loin tout ce que Rasmin avait pu voir par le passé.

Il s'était demandé combien d'hommes pouvaient bien composer la légion qui avait attaqué les villages de Corinthe, mais à présent, il doutait que la légion fût composée d'hommes.

Une brise se leva, et la cime des arbres grinça et gémit. Rasmin leva les yeux. Faisant tourner sa cape, il se transforma et s'envola au-dessus des arbres, dans le ciel gris.

~

Une onde de choc d'un blanc aveuglant transperça Sable. Quelque chose cria, émettant un son inhumain, un hurlement cauchemardesque empreint de folie et de douleur. Puis le silence s'abattit alentour, la lumière disparut et l'odeur nauséabonde ne fut plus qu'un souvenir.

Hors d'haleine, Sable baissa le bras.

La chose avait disparu et une étrange lumière argentée palpitait derrière elle.

Des gardiennes.

Elles ornaient un pilier unique, leurs symboles animant la pierre comme un cœur qui battait, leur pouvoir laissant échapper un léger bourdonnement. C'est alors qu'elle remarqua les ruines, illuminées par la faible lueur des gardiennes. Elle se trouvait au centre d'un anneau de piliers, tous brisés, à l'exception de celui qui l'avait protégée. Ils semblaient avoir jadis soutenu un plafond, mais ils ouvraient à présent sur le ciel. Elle n'avait aucune idée de la raison d'être de cet édifice. Que faisait-il là, au milieu de nulle part ? La probabilité qu'elle tombe

dessus était si faible qu'elle se dit qu'elle allait finir par croire aux dieux.

Elle se souvint de Jos.

S'orientant grâce à la lumière des gardiennes et à l'éclat de la neige, Sable escalada le remblai enneigé en suivant les traces qu'elle avait laissées dans sa chute. Ses doigts étaient engourdis par le froid et elle glissa à plusieurs reprises avant d'atteindre le haut du remblai. Là, elle s'arrêta net, le cœur battant.

Une silhouette d'encre se tenait à quelques pas, de dos. Même de nuit, elle l'identifia aisément. C'était un Muet.

Les dieux étaient-ils déterminés à l'anéantir ?

Le Muet s'accroupit et se pencha sur un corps. Celui de *Jos*.

Sable hésita, en proie au doute. Elle aurait pu s'échapper. Elle avait déjà aidé Jos bien plus qu'il ne le méritait, mais elle se souvint de la façon dont Ventus avait contrôlé les Ombres. Et si ce Muet transformait Jos pour se servir de son flair remarquable afin de la traquer ?

Ou bien...

Elle pourrait tuer le Muet. Jos lui avait prouvé qu'il était possible de les terrasser, et ce Muet ne l'avait pas encore repérée. Elle avait l'avantage de la surprise *et* l'un des poignards de Jos. Elle l'avait arraché de sa ceinture alors qu'elle le soutenait.

Sable dégaina la lame et se faufila vers eux.

— Je sais que tu es là.

La voix grave du Muet l'arrêta à mi-chemin.

— Vous pouvez parler, dit-elle, stupéfaite.

Pas sa meilleure réplique, certes. Mais depuis qu'elle vivait dans les Landes Sauvages, elle n'avait jamais entendu un Muet parler. Pas même une fois. Après tout, ils tenaient bien leur nom de quelque part.

— Et moi qui croyais que tu étais futée, répondit le Muet. Il n'est pas trop tard pour lui, mais nous devons nous dépêcher. Viens. Aide-moi à le porter.

Une dizaine de questions se bousculèrent dans son esprit.

— Vous voulez nous *aider* ?

Le Muet posa une main sur le front de Jos.

— En effet. Contrairement aux autres, je ne travaille pas pour Ventus.

— Et vous pensez que je vais croire ça ?

— Je ne pense pas que tu aies le choix.

Le Muet retira sa main et tourna son capuchon vers elle. Elle ne pouvait pas voir son visage dans la pénombre, mais c'était inutile. Elle savait à quoi il ressemblait.

— Chaque instant que nous passons là est un moment perdu sur les ténèbres, poursuivit le Muet. Je ne peux pas le porter tout seul. Toi non plus. Et il s'en prendra à toi s'il se transforme. Tu le sais aussi bien que moi, guérisseuse.

Sable hésita, pesant le pour et le contre. Soudain, des hurlements lointains résonnèrent dans la nuit. Des Ombres. Beaucoup d'Ombres.

Jos poussa un léger gémissement, et son corps s'agita soudain comme s'il répondait à leur appel. Sable remit le poignard à sa ceinture, se précipita vers Jos et attrapa ses bottes. Ensemble, Sable et le Muet transportèrent son corps à travers la neige et les arbres. Les hurlements persistaient, mais curieusement, ne se rapprochaient pas. Le Muet ne semblait pas inquiet. Il marchait d'un pas assuré, telle une tache d'encre dans la nuit.

— Vous n'en avez pas peur ? demanda Sable.

— Je ne crois pas à la peur. Craindre une chose ne lui donne que plus de pouvoir sur nous.

— Ça nous garde aussi en vie.

— Un homme emprisonné est vivant. Mais ça ne veut pas dire qu'il vit.

Un hurlement différent s'éleva et Jos donna un coup de pied si puissant que Sable lâcha ses bottes. Le Muet attendit qu'elle les reprenne en main et ils continuèrent leur progression. Bientôt, à travers les arbres, Sable aperçut la lumière dorée d'une bougie derrière la fenêtre d'une petite maison. Le Muet les conduisit vers un sentier étroit, quelque peu aplati par d'anciennes empreintes de pas. Ils gravirent les quelques marches du perron en titubant et passèrent la porte d'entrée. Une bouffée de chaleur sentant le feu de bois et les épices accueillit Sable.

— Près du poêle, dit le Muet.

Ensemble, ils placèrent Jos sur le plancher devant le poêle à bois. Elle attrapa le coussin d'une chaise voisine pour soutenir sa tête, puis ôta son épée de sa ceinture et la posa par terre à côté de lui.

— Je reviens tout de suite, s'excusa le Muet en sortant par une petite porte.

Sable le fixa un instant, puis jeta un coup d'œil à la pièce exigüe mais bien rangée. Quel genre de blague cruelle les dieux lui faisaient-ils à présent ?

Avec un soupir, Sable s'agenouilla près de Jos. Sa peau pâle était d'un jaune cireux, ses traits étaient creusés et son corps se contractait par moments. En tant que guérisseuse, elle avait vu la maladie sous toutes ses formes. Elle l'avait vue terrasser le plus fort des hommes. Elle ne faisait pas de discrimination. Devant la mort, tous étaient égaux.

Elle ouvrit les paupières de Jos. Ses yeux injectés de sang roulaient inlassablement dans leurs orbites. Elle souleva sa tunique. Une substance noire, semblable à du goudron, s'écoulait des trois entailles et la tache s'étendait jusqu'à son cœur. Elle sentit le découragement l'envahir. Jos ne s'en remettrait pas.

Accroupie, elle sortit le poignard de sa ceinture et le posa par terre au moment où le Muet revenait dans la pièce. La faible lumière illumina son visage et Sable laissa échapper un cri de stupeur.

Des cicatrices roses et boursouflées lui défiguraient un côté du visage, et les paupières de cet œil semblaient avoir fusionné. S'il avait remarqué sa réaction, il n'en dit rien. Il contourna la chaise et déboucha une fiole de liquide bleu. Une odeur de camphre emplit la pièce. De l'huile de Lastrava. Tolya en avait caché une petite fiole. Il lui avait fallu cinq ans pour la distiller.

— Qui êtes-vous ? demanda Sable.

— Je m'appelle Tallyn.

Elle marqua un temps d'arrêt en entendant son nom. Était-ce le Tallyn dont Tolya lui avait parlé ?

Le Muet – Tallyn – s'agenouilla auprès de Jos, la fiole à la main.

— Vous ne devriez pas la gaspiller, fit-elle en désignant la blessure.

Le mal est fait.

Tallyn vida tout de même le contenu du flacon sur les coupures. Elles prirent un ton blanc écumeux et Jos arquait le dos en grimaçant.

— J'ai besoin que tu le maintiennes au sol, dit Tallyn en sortant une petite ampoule de sa robe.

Seules quelques gouttes brillaient à l'intérieur, de la couleur de la ténébrine. Sable n'avait jamais rien vu de tel auparavant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Son unique œil noir la fixa, empreint d'une sagesse insondable.

— C'est ce qui fait les Ombres... et peut aussi les défaire, si on l'administre au bon moment.

Sable s'interrogeait sur le sens de ses paroles quand il ajouta :

— Vite. Nous n'avons presque plus de temps.

Elle grimpa sur Jos, serra ses jambes entre les siennes et lui agrippa les épaules. Tallyn pencha l'ampoule au-dessus de la plaie. Quelques gouttes tombèrent.

Une.

Jos hurla, le cou tordu.

Deux.

Il se débattit. Sable serra les cuisses pour le maintenir en place.

Trois.

Son corps tressaillit et ses yeux se révoltèrent. Ses pupilles tachetées se fixèrent sur Sable et il montra les dents dans un grognement. La folie se déchaînait en lui, sortant les griffes pour qu'on la libère.

— Bats-toi, Jos, lui intima-t-elle, ressentant le besoin soudain de prononcer son nom, de lui rappeler qui il était. Tu m'entends ? *Bats-toi.*

Les ongles enfoncés dans ses épaules et les yeux rivés sur les siens, Sable le serra plus fort. Refusant de détourner le regard. Refusant de le laisser partir. Les secondes s'égrenèrent, sur le fil de la folie. La lueur dans ses yeux s'estompa et le bleu de ses iris vira au noir.

Jos était en train de perdre le combat.

Soudain, il était Mikael. Il était Tolya. Il était chaque vie que Sable n'avait pu sauver, chaque personne qu'elle avait laissée tomber – un

nouveau rappel cruel de la vie qu'elle avait malencontreusement volée.

— Bon sang, Jos, gronda Sable. Tu n'as pas fait tout ce chemin pour abandonner maintenant ! *Bats-toi* !

Elle le gifla violemment.

Il cligna des yeux et le temps parut suspendu : le grognement, son corps, la bataille.

Des tourbillons de confusion apparurent dans ses yeux, sa tête s'affaissa sur le côté et il perdit connaissance.

Chapitre 17

Sable fit un dernier point, puis un nœud et coupa le fil avec le poignard de Jos.

— Il a de la chance de t'avoir, dit Tallyn en contournant la chaise.

Elle doutait que Jos fût d'accord.

Tallyn la regarda essorer un tissu au-dessus de la plaie soigneusement recousue pour la rincer. Elle lui avait fait trente-cinq points de suture au total, sur les parties les plus profondes. Se concentrer sur une tâche simple, utiliser ses mains comme elle savait le faire, répéter des gestes familiers lui permettait de se raccrocher à quelque chose tandis que le reste de son univers s'écroulait. Des taches rouges et noires vinrent maculer la serviette que Sable avait posée sous le corps du blessé. La noirceur qui avait commencé à gagner sa peau avait disparu, à l'exception des coupures qui formaient trois lignes d'encre.

— Il va dormir pendant combien de temps ? demanda-t-elle.

— Ça dépendra de lui, répondit Tallyn. Quelques jours. Peut-être quelques semaines. Ça faisait longtemps que je n'avais pas inversé les effets du poison. Et je l'ai rarement fait.

— Je ne savais pas qu'on pouvait sauver quelqu'un à un stade aussi avancé. Où avez-vous trouvé ce remède ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Une personne qui n'est plus de ce monde me l'a donné. Je l'ai conservé en attendant le bon moment.

— Tolya ?

Il la dévisagea et elle lut de la tristesse dans son regard.

— Alors, elle est *vraiment* partie...

Sable détourna le regard.

— Oui.

Le silence s'installa et s'étira.

— Ce n'est pas Tolya qui m'a donné cet antidote, dit-il enfin. Tiens,

prends ça. Ça ne te fera pas de mal, ajouta-t-il en lui tendant une tasse qui sentait la menthe poivrée, la cannelle et le léandrin.

Sable la saisit et but une petite gorgée. Le thé la réchauffa de l'intérieur et le léandrin lui chatouilla la langue. Ses muscles commençaient déjà à se détendre.

— Tolya ne m'avait jamais parlé de vous, dit-elle à voix basse. Du moins jusqu'à...

Tallyn s'assit sur la chaise.

— Je m'en doutais. Elle gardait les secrets mieux que personne.

Sable ne pouvait le nier. Tolya avait été une véritable tombe.

— Elle me rendait souvent visite, continua-t-il. Elle m'apportait des pommades pour mes cicatrices. Elles me brûlent toujours. Mais après ton arrivée, elle venait moins souvent. Elle n'aimait pas te laisser seule.

Sable s'autorisa alors à le regarder – à le regarder vraiment – et il tourna la tête pour lui dévoiler l'étendue de son malheur. Le tissu cicatriciel brillait grotesquement à la lueur des bougies, défigurant complètement une partie de son visage, lui donnant un air surnaturel. Elle ne pouvait qu'imaginer la douleur qu'il ressentait. Les cicatrices ne s'arrêtaient pas à son cou et elle se demanda quelle proportion de son corps avait subi le même sort.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle doucement.

Il tendit la main. Tout comme son visage, elle était rose et boursouflée, mais certaines parties étaient lisses, comme autant de coups de pinceau sur une peau normale. À ces endroits, son épiderme était recouvert de glyphes.

Sable fixa tour à tour sa main, puis Tallyn.

— Vous n'obéissez pas à Ventus ?

— Prends ma main, dit-il en tendant le bras vers elle. Je vais te montrer.

— Me montrer quoi ?

— La vérité.

Elle le regarda dans les yeux, sa tasse de thé serrée contre elle.

— Je suis de ton côté, Sable, dit-il gravement. Je peux te montrer le passé. Comme ça, tu pourras tirer tes propres conclusions.

— Vous voulez dire... partager vos souvenirs ?

Elle ne savait pas grand-chose du pouvoir de Ventus, mais il avait fait naître des mots dans son esprit. Il devait donc être possible d'y faire apparaître des images également.

Tallyn retourna sa main.

Elle était méfiante de nature, mais Tolya lui avait fait confiance. Et s'il avait voulu lui faire du mal, il l'aurait déjà fait. Sable posa sa tasse et lui prit la main. Ses doigts étonnamment chauds s'enroulèrent autour des siens.

Son monde éclata alors en mille morceaux.

Son corps se contracta, comme si l'univers s'écroulait autour d'elle, mais avant qu'elle puisse crier, la pression disparut. Le souffle coupé, elle avança en titubant et prit rapidement conscience qu'elle ne se trouvait plus dans la chambre de Tallyn.

À bien y réfléchir, ce pouvoir était *très* différent de celui de Ventus.

Elle se trouvait dans une vaste pièce surmontée d'un dôme et démunie de fenêtres. Seules des bougies allumées ornaient les alcôves décoratives, mais leurs flammes peinaient à chasser l'obscurité. Au centre de la pièce se trouvait un autel de pierre sur lequel reposait un corps nu. Des hommes vêtus de toges étaient penchés sur le corps et gravaient à l'aide de petits couteaux noirs des glyphes dans la peau blanche pâteuse. Horrifiée, Sable chercha un endroit où se cacher.

Tallyn apparut à côté d'elle, la faisant sursauter. Elle posa une main sur sa poitrine pour calmer son cœur qui battait à tout rompre.

— Tout va bien, dit-il. Ils ne peuvent pas nous voir. Regarde.

Elle reporta son attention sur les silhouettes encapuchonnées qui ne semblaient pas les voir. Elles travaillaient sans relâche, trempant leur lame dans un bol d'encre noire avant de graver des glyphes sur le cadavre.

Sable avait du mal à cerner ce type de pouvoir.

— Où sommes-nous ? chuchota-t-elle, craignant tout de même d'être entendue.

— Dans un souvenir.

Tallyn hocha la tête, l'invitant à s'approcher plus près de la scène.

Elle hésitait, lorsqu'une silhouette vêtue d'une robe la *traversa* par-

derrière. Elle sursauta, mais le nouvel arrivant continua son chemin et s'approcha de l'autel. Il faisait une tête de plus que les autres, ses épaules étaient larges et il marchait d'un pas assuré. Il avait l'attitude d'un meneur, comme s'il était habitué à avoir le monde à ses pieds.

— C'est Azir Mubarék, expliqua Tallyn derrière elle en désignant le nouveau venu d'un signe de tête.

Un frisson parcourut l'échine de Sable.

Azir Mubarék.

Les gens prononçaient rarement son nom, car il renvoyait à une époque de désespoir et de terreur que tout le monde préférait oublier. À cette époque, les Cinq Provinces formaient un seul et même territoire où cohabitaient différentes religions, avec des identités et des dieux différents. Mais un homme avait tout remis en cause : Azir Mubarék, le Grand Sceptre des Liagés, souverain de Sol Velor, prétendu élu d'Asoraï et pourfendeur des dieux. Ses disciples et lui avaient fait éclater la guerre dans ce qui deviendrait les Provinces, cherchant à imposer leur dieu et leurs coutumes aux autres. Ils avaient exécuté quiconque s'y opposait.

Et il se tenait là devant elle.

Étrangement, Sable s'attendait à ce qu'il soit... plus impressionnant.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-elle en contemplant sa propre main, puis en la touchant afin de vérifier qu'elle avait bien une substance.

— Grâce au Shah.

Le Shah. Un pouvoir offert par le Créateur, détenu uniquement par les prophètes sol veloriens.

— Vous êtes un Liagé ? demanda Sable.

— Pas exactement, répondit-il. Je suis un Sol Velorien, mais je ne suis pas né avec le pouvoir des Liagés. Vois-tu, sous le règne d'Azir, les Liagés ont perdu toute valeur. Il les a poussés trop loin, trop vite, et nombre d'entre eux ont péri. Désespéré, comme le sont les hommes qui craignent que le Créateur les ait abandonnés, il a tenté de créer ses propres miracles. Il a cherché *d'autres* moyens de renforcer sa mouvance. L'un d'entre eux a été de nous créer.

Sable reporta son attention sur le corps allongé sur l'autel. Azir était

penché au-dessus et étudiait les marques dessinées par ses Liagés. Il saisit une main pâle, puis s'adressa à l'homme en face de lui. Sable n'entendit pas ses paroles, mais elle percevait le bourdonnement de sa voix caverneuse.

Tallyn expliqua :

— Nous avons été créés par *l'homme*. C'est *l'homme* qui nous a conféré notre pouvoir, mais il n'est pas aussi pur ni aussi fort que celui des véritables Liagés. On ne peut pas transformer une souris en faucon. On aura beau la grimer, la parer, la transformer, l'habiller de toutes les plumes du monde, au fond elle restera toujours une souris, mais désorientée. Une souris qui a besoin de viande, mais ne veut que des miettes. Qui doit voler, mais ne sait pas comment faire. Il en est de même du Shah. Quand nous avons été créés, nous pouvions puiser dans son pouvoir, mais nous ne savions pas l'utiliser correctement ni le contrôler. Notre corps n'avait pas été conçu pour gérer le flux d'énergie nécessaire et, avec le temps, le Shah nous a transformés afin que notre corps soit plus adapté. Ce faisant, néanmoins, il a fait disparaître tout ce qui nous rendait humains.

Sable s'avança, le regard fixé droit devant elle. Azir se déplaça, révélant ainsi le visage du mort. Sable se figea.

L'homme allongé sur la table, dont s'occupaient les Liagés, n'était autre que Ventus.

Elle dévisagea Tallyn à la recherche de réponses, mais la douleur qu'elle lut dans ses yeux la retint de poser ses questions. Il avait été témoin de bien trop de tragédies pour une seule vie.

— Je n'ai pas connu l'homme qu'était Ventus, dit enfin Tallyn. Seulement la créature qu'ils en ont fait. Mais à cette époque, nous n'étions pas *muets*. Nous étions des prophètes, chargés de répandre la foi sol velorienne dans les Provinces. Par la parole. Par la force, si nécessaire. Pour Azir, la fin justifiait les moyens.

— Attendez... fit Sable en reportant son attention sur Tallyn. Ce sont... vos souvenirs ?

— En effet.

Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose.

— Mais alors, vous avez presque cent cinquante ans, se récria-t-elle,

stupéfaite.

— Cent quarante-trois, confirma-t-il à son grand étonnement. Je suis la création initiale. Azir voulait que je dirige ses alta-Liagés, comme on nous appelait. Viens. Laisse-moi te montrer autre chose, ajouta-t-il après un instant de silence.

Avant que Sable ait pu ouvrir la bouche, ses poumons se contractèrent et le dôme s'estompa. Le monde cessa soudain de tourner et Sable s'effondra sur Tallyn. Elle retrouva son équilibre, se détacha de son guide et balaya les alentours du regard.

Ils se trouvaient dans une forêt. Les Landes Sauvages, sans aucun doute. Devant eux, dans une petite clairière, se tenait un autre Tallyn au visage intact. Il parlait vivement à une autre personne.

— Ce n'est pas la bonne solution, disait le Tallyn sans balafres.

L'autre lui tourna le dos et commença à s'éloigner. C'était Ventus. Il avait l'air aussi effrayant que le Ventus qu'elle connaissait.

— Quand Azir est mort, expliqua le Tallyn du présent, ceux d'entre nous qui n'avaient pas été capturés sont venus se réfugier ici, dans les Landes. Après ce qu'Azir avait fait, les habitants des Provinces ne faisaient plus confiance aux Sol Veloriens. Comme tu le sais, ils faisaient encore moins confiance aux Liagés – et surtout à nous, les alta-Liagés –, même ceux qui s'étaient retournés contre Azir. Ventus était le plus fort d'entre nous et, une fois Azir disparu, les autres prophètes l'ont choisi comme chef. Suis-moi, ajouta-t-il après avoir marqué une pause.

Il emboîta le pas au jeune Tallyn et à Ventus, qui s'éloignaient.

Sable le suivit.

— Ventus ! appela le jeune Tallyn.

Ventus se jeta sur lui avec fureur et le jeune Tallyn recula.

— Tu as toujours été faible, cracha-t-il. C'est pour ça que tu es seulement le *second*. N'oublie jamais ça.

— Ce n'est pas de la faiblesse, rétorqua le jeune Tallyn. Ce n'est pas *bien*. Ces créatures sont une abomination...

— Ces *créatures* vont nous protéger, poursuivit Ventus. Azir est mort. Nous devons nous en sortir par nous-mêmes maintenant et le Créateur nous a donné un moyen de survivre.

Les yeux de Sable s'écarquillèrent d'horreur.

— Il parle des Ombres, n'est-ce pas ? demanda-t-elle au vrai Tallyn.

— Oui.

Un millier de questions l'envahirent, mais avant qu'elle ne puisse en poser une seule, son interlocuteur pencha la tête vers les hommes et dit :

— *Regarde.*

— Ce pouvoir que tu utilises... ce n'est pas celui du Créateur, dit le jeune Tallyn avec conviction, l'air grave. Tu dois faire attention, Ventus. Azir nous a prévenus...

Ventus attrapa le jeune Tallyn par la robe et le secoua.

— Azir s'est fait tuer. Ses méthodes ont échoué, il a failli au Créateur, et maintenant tes idées se répandent comme un poison et divisent nos derniers membres. Il va falloir que tu choisisses ton camp, Tallyn. Me suis-je bien fait comprendre ?

Le jeune homme se figea, les traits crispés.

L'homme du présent regardait la scène, une fureur ancienne dans les yeux.

— Je comprends, dit le jeune Tallyn.

Ventus le relâcha et disparut sans un mot de plus. Le jeune Tallyn resta immobile, regardant l'autre s'éloigner.

— Après la mort d'Azir, expliqua le vrai Tallyn, j'ai commencé à remettre en question son interprétation de la volonté du Créateur et notre but. Quand Ventus a poursuivi dans cette voie, j'ai commencé à contester ses méthodes.

— Je ne savais pas que la volonté du Créateur était discutable, dit Sable avec amertume.

Il la contempla.

— Tu en veux au Créateur ?

— Je ne crois pas aux dieux.

— Ne condamne pas le Créateur pour les actions de ses disciples.

Sable grogna.

— On croirait entendre Tolya.

— Il y a toujours des extrêmes, Sable. Depuis toujours, l'humanité a interprété la volonté du Créateur comme bon lui semblait. Ventus le

faisait déjà à l'époque et il continue aujourd'hui. C'est le propre des hommes. Nous sommes passés maîtres dans l'art de voir la vérité selon le prisme de nos désirs. Mais ne condamne pas le Créateur pour les péchés de l'homme.

Sable n'eut pas l'occasion d'en discuter. Elle ressentit une pointe dans ses poumons et le monde s'estompa de nouveau, mais cette fois, lorsque les alentours redevinrent clairs, Sable était bien campée sur ses pieds.

Ils se trouvaient à l'intérieur d'un magnifique mausolée. Une dizaine d'hommes, dont le jeune Tallyn, discutaient avec ferveur.

— Il faut le faire ce soir, disait l'un d'eux, pâle et tatoué comme les autres.

Au premier abord, Sable le prit pour un Muet, mais son expression était chaleureuse et trop humaine.

— Il va falloir échapper aux Ombres, lança quelqu'un d'autre.

— Laissez-moi m'en occuper, proposa le jeune Tallyn.

— Tu vas pouvoir en gérer autant à la fois ?

— Je m'en charge, insista-t-il avec détermination. Mais vous devrez...

Ses paroles moururent sur ses lèvres ; les murs venaient de prendre feu. C'était un feu étrange ; blanc, sans rien de naturel. Il commençait à faire fondre les pierres. Des hommes crièrent. Certains levèrent leurs paumes tatouées, s'exprimant dans une langue que Sable ne connaissait pas, pour tenter d'éteindre les flammes avec un pouvoir qui lui était inconnu. D'autres essayèrent d'ouvrir la porte, avant de s'apercevoir qu'elle était barrée.

Les flammes grandissaient.

Et grandissaient.

L'une d'elles s'approcha de Sable, qui laissa échapper un petit cri sans pour autant ressentir la moindre chaleur.

— Je n'étais pas le seul à être inquiet, poursuivit Tallyn. Nous nous étions rassemblés afin de combattre Ventus, mais nous avons été trahis. Je suis le seul à avoir survécu, finit-il par ajouter.

Son visage se tourna légèrement vers elle, plaçant dans la lumière les horribles cicatrices.

Les vestiges de l'incendie.

Des hommes hurlaient, dévorés par les flammes blanches. Puis, Sable atterrit dans le salon de Tallyn. Les cris se fondirent en un crépitement et le feu retrouva sa place dans le poêle, désormais orangé et inoffensif. Mais les souvenirs de Tallyn resteraient gravés à jamais dans son esprit.

— Après ma trahison, poursuivit-il à voix basse, Ventus a fait couper la langue aux autres, pour que jamais plus personne ne le remette en question. Nous étions tous liés par l'encre. C'est comme ça qu'Azir nous a créés, mais la plupart de mes marques d'attachement ont fondu, coupant ma... connexion avec eux. En un sens, il y a eu du bon à tout cela.

Sable s'assit en silence pour tenter de mettre de l'ordre dans tout ce qu'elle avait vu et entendu. Ce n'était pas une mince affaire. À bien y réfléchir, le lien de Ventus – et de Tallyn – avec les Liagés n'aurait pas dû la surprendre, étant donné la foi de Ventus dans le dieu sol velorien et ses pouvoirs surnaturels. D'après ce qu'elle avait compris, seuls les Sol Veloriens de naissance pouvaient hériter du pouvoir divin du Créateur et, bien que Ventus le possède, il avait toujours affirmé ne pas faire partie des Liagés. Techniquement, il n'avait donc pas menti. Son ancien moi avait été évincé par les glyphes liagés et le pouvoir qu'ils avaient gravé dans sa chair avait fait de lui un monstre.

Elle comprenait désormais pourquoi les Ombres obéissaient à Ventus. Il les avait créées. Ce qui signifiait qu'il avait également créé la demande en ténébrine.

Craindre une chose ne lui donne que plus de pouvoir sur nous, avait dit Tallyn. Et les Ombres avaient offert à Ventus et à ses Muets un pouvoir total sur les Landes Sauvages.

Elle fronça les sourcils, pensive.

— Je pensais l'avoir tué. Ventus. Je lui ai tranché la carotide et Jos l'a poignardé en plein cœur, fit-elle en désignant ce dernier du menton. Mais ensuite... J'ai vu sa peau se recoudre et il a invoqué les Ombres avec son sang. On s'est enfuis aussi vite qu'on a pu. Je ne sais pas s'il a survécu.

— Tu as raison d'être inquiète, répondit Tallyn. Ventus est un *shiva*.

Le mot liagé pour « rétablissement ». Les rétablissement sont difficiles à tuer, car ils ont la capacité unique de se soigner eux-mêmes, précisa-t-il devant le regard interrogateur de Sable.

— Même après un coup de couteau en plein cœur ?

— Même après un coup de couteau en plein cœur, confirma-t-il d'un hochement de tête, l'œil brillant. Il est toujours en vie, Sable. Bien que le destin et moi ayons rompu tous les liens possibles avec Ventus, je peux encore le sentir à travers le Shah.

Sable pesta contre sa malchance, puis une pensée la frappa, la laissant sans voix.

— Alors, il peut encore *vous* sentir.

— En effet.

— Ce qui veut dire... qu'il peut me trouver.

Tallyn secoua la tête.

— Non, il peut me *sentir*, mais il ne peut pas me *trouver*.

— Pourquoi cela ?

Il sourit. Ce n'était pas l'effet escompté, mais ce sourire lui glaça le sang.

— C'est l'avantage d'avoir été créé en premier.

Sable le regarda avec insistance.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de le combattre, dans ce cas ?

— Je ne suis qu'*un seul* homme, répondit-il. Si mon lien avec les autres a été rompu par les flammes, il en va de même de mon lien avec le Shah, en grande partie du moins. Et tu n'as jamais vu ce dont Ventus est réellement capable. Avec les autres, j'avais une chance. Seul, probablement aucune. Surtout maintenant. Je ne suis plus... ce que j'étais. Tu n'es plus en sécurité à Skanden, Ventus n'aura de cesse de te traquer, ajouta-t-il après une pause.

Sable joignit ses mains autour de ses jambes pliées.

— Je le sais bien.

— Mais ce qui est encore plus déconcertant, dit-il, la tirant de ses pensées, c'est le chakran qui t'a suivie jusqu'ici.

Le regard de Sable se posa sur Tallyn.

— Le chakran ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Il existe deux types d'esprits de ce monde qui passent dans l'au-delà. Les esprits des détenteurs du Shah – les Liagés – et ceux qui ne l'ont pas. Un chakran est l'esprit d'un Liagé.

Sable se souvint de l'encre ténébreuse qui l'avaient poursuivie dans la forêt et un frisson lui parcourut l'échine.

— Et vous pensez que l'un d'eux me suit.

— Si je t'ai trouvée, c'est parce que ce chakran a déclenché les anciennes gardiennes du mausolée. Ces pierres... eh bien, tu les as vues. Ce sont des ruines. Elles n'ont pas bougé depuis le jour où Ventus les a détruites, alors quand j'ai vu leur lumière, j'ai aussitôt accouru. J'ai senti le chakran dès que j'ai mis un pied dehors. Leur odeur est... très distinctive, ajouta-t-il en la fixant.

Elle lut un soupçon de peur dans ses yeux.

Sable fronça les sourcils, se remémorant la puanteur. Elle essaya de comprendre.

— Mais d'où vient... cet esprit lié ?

Tallyn inspira profondément. Il mesura ses mots, non pour cacher la vérité, mais pour l'expliquer de façon compréhensible.

— Il est extrêmement difficile d'invoquer un esprit lié. Leurs pouvoirs... Disons que quand les Liagés meurent, leurs pouvoirs retombent dans le tissu de la création. Comme la pluie, qui remplit les ruisseaux, les rivières et les lacs. Ce pouvoir est redistribué, pour ainsi dire, avec le prochain Liagé, et le suivant, et ainsi de suite. Pour pouvoir attirer l'esprit d'un mort – d'un chakran – il faut puiser dans ces ruisseaux, ces rivières et ces lacs. Seul un zindeb a le pouvoir de ramener les morts à la vie, mais même chez un zindeb, un pouvoir de cette ampleur est extrêmement rare.

— De la nécromancie, résuma Sable pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

Elle avait lu ce mot dans l'un des plus vieux livres de Tolya.

— D'une certaine façon, oui.

Sable n'avait jamais vraiment cru que les nécromanciens puissent exister. Elle pensait qu'il s'agissait de simples histoires destinées à effrayer les enfants.

— Et que font ces chakrans exactement ? demanda-t-elle avec un

sentiment de malaise grandissant.

Tallyn se pencha en avant, les coudes sur ses genoux.

— Un esprit normal peut prendre possession d'un corps pour une courte période, afin d'obéir aux ordres de son maître, mais il laisse son hôte quasi intact lorsqu'il s'en va. Un chakran, quant à lui, consume l'âme d'une personne. Il n'en reste plus rien à l'intérieur.

Sable ne posa pas la question qui lui brûlait les lèvres : *Pourquoi moi ?*

Par les gardiennes, qu'est-ce qu'un chakran pouvait bien lui vouloir à elle ? Mais elle ne pouvait pas poser cette question. Pas sans déclencher une foule d'autres interrogations auxquelles elle ne pouvait absolument pas répondre.

Se méprenant sur sa réaction, Tallyn tenta de la rassurer :

— Ne t'inquiète pas. Le pouvoir antique du mausolée a dû le détruire, ou du moins l'affaiblir sévèrement, et une fois que tu auras passé le détroit de Rotte et que tu auras rejoint les Provinces, ce chakran ne devrait plus te déranger.

Sable repensa à sa première rencontre avec le chakran, cette nuit-là à Skanden, et elle se demanda combien de gardiennes seraient nécessaires pour en venir à bout.

— Est-ce que ce... zindez ne pourrait pas simplement en envoyer un autre ? demanda Sable.

Tallyn se gratta le nez.

— C'est peu probable. En invoquant l'esprit d'un Liagé, le zindez vole par essence un futur Liagé. C'est une perversion du pouvoir. Il est plus probable qu'il – ou elle – exploite ce chakran au maximum plutôt que de risquer d'en extraire un autre.

Tallyn se redressa brusquement sur la chaise.

— Et qui est ton ami ?

Il fallut une seconde à Sable pour suivre sa pensée, puis elle jeta un coup d'œil à Jos. Le sommeil adoucissait ses traits et il avait l'air presque paisible.

— Nous ne sommes pas amis.

— Vraiment ? fit Tallyn d'un air surpris en la dévisageant. Pour quelqu'un qui n'est pas ton ami, tu sembles bien décidée à le sauver.

Sable haussa les épaules.

— Je suis une guérisseuse.

Tallyn arbora une moue dubitative.

— Il s'appelle Jos, continua-t-elle pour briser le silence. Il est de Passavant. Il dit que son père est mourant et il m'a offert une grosse somme pour le guérir.

Tallyn s'adossa de nouveau.

— Tu n'as pas encore accepté.

— Non.

— Pourquoi pas ? Tu ne lui fais pas confiance... ajouta-t-il en voyant que Sable ne répondait pas.

Elle poussa un long soupir et tambourina des doigts sur ses jambes.

— Je ne sais pas. Je le crois quand il dit que son père est en train de mourir et je ne pense pas qu'il me veuille du mal.

— *Et* cette somme importante t'aiderait à te remettre sur pied, ajouta Tallyn.

Sable pinça les lèvres et hocha la tête.

— Tu pourrais rester ici.

Elle croisa son regard.

— En tant qu'Istraane, je comprends l'impasse dans laquelle tu te trouves, poursuivit Tallyn. Je n'ai pas grand-chose à t'offrir et tu ne pourrais pas quitter cette maison, mais je peux te protéger de Ventus *et* de ce zindey, ainsi que d'éventuelles attaques futures. C'est le moins que je puisse faire pour Tolya.

Son offre la toucha.

— Tallyn... Vous en avez déjà fait plus...

— Ne me donne pas ta réponse tout de suite, la coupa-t-il. Mais tu devras y réfléchir avant que notre beau Provincial ne s'éveille. Une décision prise en désespoir de cause n'est jamais une bonne décision. Je veux simplement que tu aies une alternative le moment venu.

Le regard de Sable se posa sur Jos.

Tallyn se leva et désigna la tasse.

— Finis-la. Ça t'aidera à reprendre des forces. Il y a une couverture supplémentaire dans le bahut si tu veux. Tu peux rester ici jusqu'à ce que ton ami soit en état de voyager. Tu seras en sécurité ici.

Il allait partir quand Sable l'appela.

Il s'arrêta et se retourna vers elle.

— J'étais avec elle quand elle est partie. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour elle, mais...

Cela n'avait pas été suffisant. Cela ne suffisait *jamais*.

Elle lut de la compréhension dans les yeux de Tallyn.

— Je sais, mon enfant. Je sais aussi qu'elle t'aimait comme sa propre fille.

Ces mots lui allèrent droit au cœur et ses yeux se mirent à briller.

Il inclina la tête.

— Bonne nuit.

Sur ce, il s'éloigna.

Sable s'essuya les yeux, prit la couverture dans le bahut et eut à peine le temps de s'enrouler dans la couette à côté de Jos que la fatigue eut raison d'elle.

Chapitre 18

Grag Beryn était un homme de la Forêt Noire ; il y était né. Ceux qui le connaissaient lui faisaient souvent remarquer qu'il était un enfant des arbres, avec sa peau rugueuse comme de l'écorce, ses yeux du même vert émeraude que les feuilles, et ses cheveux toujours aussi noirs que les bois eux-mêmes, malgré les années. Sa voix était comme un feu de bois, forte et poivrée, et elle portait à des kilomètres à la ronde. S'il y avait du gibier dans ces bois, Grag savait où chercher et comment le trouver, et il n'avait jamais eu peur.

Jusqu'à présent.

Ses bois n'étaient plus les mêmes. Il notait un changement subtil dans l'air, une odeur désagréable et inhabituelle portée par les vents changeants, et les arbres étaient plus silencieux que jamais. Ils observaient, mais gardaient tout pour eux. Ces arbres qui avaient longtemps été ses amis – ses fournisseurs – avaient soudain des secrets.

— Tu as trouvé quelque chose, Grag ? s'écria Fyrok à une dizaine de pas de là.

Tout comme Grag, Fyrok était un chasseur ; le plus jeune de la bande de Grag. Grag avait chassé par le passé avec le père de Fyrok, mais quand le malheureux avait attrapé une infection qui lui avait dévoré les organes, Fyrok avait pris sa place. À tout juste dix-sept ans, il était meilleur que certains des chasseurs les plus expérimentés de la bande de Grag. Il n'avait pas fermé les portes de la pensée que les hommes scellaient avec le temps. Et, comme Grag, Fyrok avait l'intuition du chasseur.

Grag frotta de la terre sombre entre ses doigts et jeta un coup d'œil autour de lui.

— Rien, soupira-t-il en se relevant.

Ils étaient là depuis deux jours et ils n'avaient pas aperçu le moindre cerf. Grag n'avait même pas trouvé de traces de leur passage,

bien qu'il ait découvert des empreintes de dinde. Hélas, ce n'était pas une malheureuse dinde qui allait nourrir le peuple de Descieux pendant tout l'hiver.

— Ne t'en fais pas, Grag, dit Keffyn. Ils ont sûrement peur de cette nouvelle odeur, tout simplement.

Il donna une petite tape sur l'épaule de Fyrok, qui leva les yeux au ciel.

— Peur ou pas, dit Dev en leur jetant un coup d'œil, Hagan s'attend à ce qu'on lui rapporte de quoi tenir le coup.

— C'est ton roi maintenant, alors tu ferais mieux de l'appeler par son titre avant qu'il ne fasse de *toi* son prochain coup, répondit Keffyn.

— Il serait bien chanceux, fit Dev en souriant.

Keffyn renifla et continua sa progression.

— D'après ce que j'ai entendu dire, notre roi n'est pas à plaindre, intervint Rosin avant de déboucher sa flasque et d'en prendre une lampée.

— Dommage que son pouvoir de séduction n'incite pas Stovich à se retirer, ajouta Klaus à l'arrière.

— Stovich ne va rien faire, dit Keffyn. Ce n'est que du vent.

— Je te rappelle qu'il a la mainmise sur presque toute l'agriculture, fit remarquer Rosin.

— Oui, et on en parle de ses esclaves ? rétorqua Keffyn pour la forme.

— En parlant de Stovich, vous avez entendu ce qu'il s'est passé à Reichen ? demanda Dev, l'air soudain grave.

— Dev, le prévint Grag.

— Quoi ? fit-il en haussant les épaules. À la vitesse où ces rumeurs se sont répandues, c'est pratiquement de notoriété publique.

— Sauf que ce n'est pas le cas.

— Par les cinq enfers, de quoi vous parlez ? s'enquit Klaus tandis qu'il dévisageait tour à tour Grag et Dev.

Dev avait désormais capté l'attention générale.

Ignorant la mise en garde de Grag, Dev continua :

— Tous les habitants de la ville ont été retrouvés morts. Hommes, femmes et enfants... jetés en tas sur les marches du temple.

— *Quoi ? s'étrangla Rosin.*

— Arrête tes bêtises, dit Keffyn.

— Je le jure sur les dieux, fit Dev.

— Et les galeux ? demanda Rosin.

— Partis. Comme évaporés.

— Eh bien, c'est de mieux en mieux, murmura Klaus d'un ton sardonique.

— Si c'est vrai, reprit Rosin, pas étonnant que Stovich harcèle Hagan pour avoir des renforts.

— Si c'est vrai, précisa Keffyn.

Dev pencha la tête sur le côté avec un air conspirateur.

— Et vous savez ce que j'ai entendu d'autre ? Les corps... Leurs yeux avaient disparu. Comme s'ils avaient été arrachés.

Rosin manqua de s'étouffer.

— Impossible, fit Klaus en secouant la tête, incrédule.

— En tout cas, c'est ce que j'ai entendu dire, rétorqua Dev en levant les mains comme pour se dédouaner.

— C'est le plus gros ramassis de conneries que j'aie jamais... commença Keffyn.

— Qu'est-ce qu'il y a, Grag ?

Tous les yeux se tournèrent vers Grag, qui s'était accroupi, écartant les herbes pour regarder fixement l'épaisse traînée laissée par une blessure.

— Qu'est-ce que... commença Klaus avant de suivre son compagnon.

Les autres leur emboîtèrent le pas, l'histoire macabre de Dev déjà oubliée.

Un sillon cramoisi souillait la terre et les herbes, parsemé de lambeaux de peau et de poils, et – Grag contourna l'arbre – de tissus musculaires et d'intestins. C'était un tel carnage que Grag n'aurait pas reconnu la pauvre créature s'il n'avait pas aperçu la patte mutilée du loup.

— Que Lina ait pitié de toi, chuchota Keffyn, accroupi. Qu'est-ce qui a bien pu lui faire ça ?

Corinthe était célèbre pour sa population de loups. Ils arpentaient

ces bois en meutes, généralement sans inquiéter Grag et ses hommes. Tant que Grag s'occupait de ses affaires, ils s'occupaient des leurs. Mais hormis celui-là, ils n'avaient pas vu le moindre loup ce jour-là.

Grag fronça les sourcils et balaya les arbres du regard à la recherche d'une réponse.

— Aucune idée.

Les hommes contemplaient cette peinture de mort grotesque.

Fyrok s'accroupit à côté de la carcasse, toucha le sang, puis essuya ses doigts sur l'herbe.

— Un gris ne ferait pas ça, hein ?

Sa question s'adressait à Grag.

Les gris – les ours du coin – ne s'éloignaient jamais autant des montagnes, et il n'avait jamais vu de gris agir de cette façon.

— Non, dit Grag. Aucune créature au monde ne ferait ça.

Une rafale fit trembler la cime des arbres et l'on entendit le bruissement des aiguilles de pin, pareil à la pluie. Grag leva la tête et examina les branches épaisses.

Qu'est-ce que vous me cachez ?

~

Jeric n'avait jamais connu une telle douleur.

De ses orteils jusqu'au bout de ses ongles, il était déchiré par une force incommensurable. Ses os étaient comme de la corde, tellement tendus qu'il se demandait s'ils n'allaient pas finir par se rompre. Un feu brûlant coulait dans ses veines, et quand il ouvrit la bouche pour crier, de l'eau s'engouffra à l'intérieur.

Non, pas de l'eau. Du sang.

Il le sentit couler le long de sa gorge jusque dans son estomac. Il avait l'impression de se noyer. Mais, bien que dégoûté par le goût âcre, il en redemandait. Il avait soif de sang. Il en voulait plus.

Son estomac en sollicitait, en réclamait, en *requérait*. Une créature sauvage faisait rage à l'intérieur de lui, seulement contenue par la fine coquille de sa volonté – une volonté à laquelle il se raccrochait désespérément. Il ne pouvait pas la laisser éclater. Il ne savait pas

pourquoi, mais c'était inenvisageable.

Puis il vit des visages. Une multitude de visages, flottant devant lui comme un mirage, s'estompant les uns après les autres. Tous les gens qu'il avait tués, toutes les vies qu'il avait volées. Tant d'existences, et il se souvenait de chacune d'elles.

Il ne s'attendait pas à s'en souvenir.

Il n'aurait pas dû s'en souvenir. Ces personnes ne signifiaient rien pour lui.

Leur sang l'inondait et leurs cris d'agonie résonnaient en une terrible symphonie dans son esprit, perçante et discordante.

Du rouge.

Du rouge.

Encore du rouge... Un beau *rouge* enivrant.

Il l'engloutissait à présent comme un homme affamé, se délectant de la symphonie qui lui avait semblé si cacophonique auparavant. Elle n'avait plus rien d'horrible à présent. C'était un véritable chef-d'œuvre.

Les fantastiques variations d'intonation de leurs cris, la pulsation brute des hurlements lointains. C'était l'hymne d'un chasseur – son hymne – et il comptait bien faire davantage de victimes. Il se délecterait de leur sang.

Une voix ferme s'imposa à travers le chaos. Une voix de femme. Il ne comprit qu'un seul mot, mais il semblait important. Tout comme pour les visages, il avait du mal à saisir ce qu'il se passait.

Ses os s'étirèrent davantage et une douleur nouvelle s'insinua à la limite de sa conscience. Le monstre à l'intérieur de lui était en train de faire voler sa volonté en éclats. Des failles apparaissaient dans sa détermination et la folie se répandait à travers les brèches, libérant le monstre, l'inondant d'une soif de sang dévorante. Il avait besoin de se nourrir. Il avait besoin de sang et il commencerait par celui de la femme. Cette pensée le réjouit.

Jos.

Encore ce mot. D'où le connaissait-il ? Pourquoi importait-il ?

Du rouge.

Du rouge.

Encore du *rouge*.

Un claquement résonna en lui, vif, assourdissant et aveuglant.

Comme un éclair.

Le trait lumineux traversa le rouge et le dissipa, comme le soleil apparaissant au milieu des nuages. À cet instant, au milieu de cette mer écarlate, il vit apparaître des yeux noisette.

Ses yeux à *elle*. Furieux, exigeants et perçants.

Brillants.

Il se souvint soudain que Jos était le nom que lui donnait sa mère quand il était enfant. Une vague de chaleur le submergea ; quelque chose se brisa en lui. Et il sentit qu'il tombait... tombait...

Puis...

Plus rien.

Un murmure. Une sensation de chaleur et...

Le trou noir.

Une lumière vacilla au loin, mais elle disparut lorsqu'il se tourna vers elle. L'obscurité s'étira, froide et infinie.

Il était seul.

Il n'avait jamais ressenti une telle solitude auparavant.

Des murmures vinrent rompre le silence. Il sentit une sensation de chaleur, puis une douce caresse et une chanson – une magnifique chanson. Les notes l'enveloppèrent, lui donnant de la force, éclairant le chemin devant lui et le persuadant d'avancer. Cette fois, il tint bon. Il s'y accrocha, refusant de les laisser partir, les serrant jusqu'au sang, et la mélodie l'emporta. La chanson s'infiltra dans sa peau comme les rayons du soleil. La lumière devint aveuglante. Puis il ouvrit les yeux.

Chapitre 19

Sable s'agenouilla à côté de Jos et vérifia ses points de suture. De l'horreur qui avait failli lui coûter la vie ne restaient plus que trois lignes noires. Elle se demanda si elles garderaient cette couleur jusqu'à la fin de ses jours. Quoi qu'il en soit, c'était peu cher payé, si l'on considérait le risque qu'il avait encouru.

Jos dormait profondément depuis quatre jours, mais Tallyn lui avait assuré qu'il finirait par se réveiller. Après cette première nuit, Tallyn avait sorti une paillasse de sous son lit, l'avait étalée devant le feu et, ensemble, ils avaient placé Jos dessus. Sable avait été surprise qu'un reclus comme lui possède une telle couchette, mais il lui avait expliqué qu'il la gardait pour Tolya.

Cette fois encore, la vieille dame semblait veiller sur elle.

La maison de Tallyn était un véritable sanctuaire, un refuge à l'abri des cruelles lois de la nature qui régnaient sur les Landes Sauvages. Même les Ombres n'empiétaient pas sur son territoire – ce qui n'empêchait pas leurs hurlements lointains de résonner jusqu'au bout de la nuit. Le pouvoir de Tallyn était bien pratique, car il permettait de se cacher du monde, et Sable l'aurait presque envié.

Tallyn demeurait à ses côtés, silencieux, comme s'il avait dit tout ce qu'il avait à dire cette première nuit et laissait à présent Sable y réfléchir. Et ce n'était pas chose aisée. Elle ne savait toujours pas quoi faire. Elle ne pouvait pas retourner à Skanden, et selon Tallyn, qui s'était rendu à Craven pour acheter des vêtements et des provisions, Ventus était bien vivant et passait au peigne fin chaque ville des Landes Sauvages pour la trouver. Si elle choisissait de rester avec Tallyn, elle serait peut-être en sécurité, mais elle serait prisonnière. Ce ne serait pas très différent de sa vie à Skanden, or elle était fatiguée de cette existence, de se cacher en permanence. De survivre.

Elle voulait *vivre*.

Ce qui signifiait qu'elle devait quitter les Landes Sauvages. Mais les

mêmes questions demeuraient : Où irait-elle ? À Istraä ? La laisseraient-ils revenir ? Et comment s'y rendrait-elle ? Elle n'avait *rien*. Ses maigres possessions étaient restées chez Tolya et elle n'osait pas y retourner. Elle repensa à l'offre de Jos, mais elle se souvint aussi de ses propos virulents.

Elle soupira et reporta son attention sur le malade. Il n'avait plus l'air aussi effrayant. Le sommeil lui donnait une apparence juvénile et – ce qui n'arrangeait pas les choses – faisait ressortir sa beauté. Durant cette première nuit chez Tallyn, son sommeil avait été agité. Sable avait été réveillée par ses pleurs et ses gesticulations, et la seule chose qui était parvenue à le calmer était son chant. Elle avait posé sa paume sur sa joue, mais elle ne lui avait pas chanté la berceuse de Jedd. Cela ne lui avait pas semblé approprié, alors elle avait laissé son cœur lui dicter des notes jusqu'à ce que le corps de Jos se détende et qu'il se rendorme. Elle avait fait de même chaque nuit, et chaque nuit, il avait réagi plus vite. Cela signifiait aussi qu'elle avait dû s'installer sur le sol dur à côté de lui.

Elle avait découpé sa tunique et laissé sa poitrine nue pour avoir plus facilement accès à sa blessure, avant de jeter les morceaux de tissu au feu. Parfois, elle se surprenait à contempler sa musculature. Elle avait vu de nombreux corps au fil des ans, de toutes formes et de toutes tailles, mais elle n'avait jamais vu quelqu'un bâti comme lui.

Son corps était une arme létale, son torse un paysage formé de montées abruptes et de crêtes saillantes. Il ne manquait rien et il n'y avait rien de trop. Même sa musculature respirait la discipline. Il arborait plusieurs cicatrices, mais l'une d'elles, située sous son pectoral gauche, attirait souvent son attention. C'était une fine bulle de peau argentée. Un coup de couteau, se dit-elle, qui était passé dangereusement près de son cœur. Elle se demanda qui en était l'auteur, et se dit que son affrontement avec l'Ombre n'était probablement pas la première fois qu'il frôlait la mort.

Une épée était tatouée sur son biceps gauche. Elle entourait le muscle arrondi, de la poignée à la pointe, et la garde particulièrement travaillée ressemblait à une tête de loup. Sable se demanda pourquoi ce symbole était si important à ses yeux. Elle s'interrogea sur la

signification de toutes ses marques. Chacune racontait une histoire sur une vie qui restait un mystère pour elle, et elle se demanda si les cicatrices avaient fait l'homme ou si l'homme avait causé les cicatrices.

Elle trempa ses doigts dans un baume à base de lavande qu'elle avait concocté et l'appliqua doucement sur les points de suture. Elle avait répété l'opération trois fois par jour durant les quatre journées précédentes pour aider la peau à guérir et cela semblait fonctionner. Encore quelques jours et elle pourrait retirer les points. Elle jeta un coup d'œil à la cicatrice sous sa poitrine, plongea ses doigts dans le baume et en appliqua à cet endroit également.

Un éclair de lucidité la saisit soudain. Elle cessa de fredonner et leva les yeux, croisant le regard de Jos qui l'observait.

Elle eut le sentiment qu'il la regardait depuis un moment.

Il ne parla pas, ne bougea pas. Il se contenta de la fixer, ses yeux profonds et mouvants comme l'océan, l'expression indéchiffrable. Les mots qu'il avait prononcés se dressaient entre eux telle une palissade, et Sable ôta les doigts de sa poitrine en détournant le regard.

La main de Jos se posa sur son épaule.

Elle suivit son mouvement des yeux, puis croisa son regard.

— Merci, dit-il.

Les mots sortirent dans un murmure douloureux aux accents d'excuses, et elle lut dans son regard que l'homme qui avait ouvert les yeux était un homme nouveau. Jos s'était comporté comme un ouragan, déchaîné et redoutable, balayant le monde par sa puissance, mais *ce* Jos était un survivant qui prenait silencieusement conscience des événements passés, le corps déchiré, l'âme mise à nu. Seule la gratitude transparaissait dans son regard.

Elle posa sa main sur la sienne, surprise par sa chaleur.

— De rien, répondit-elle doucement.

Le silence s'étira. Ils ne se quittaient pas des yeux et Sable sentit quelque chose se dégeler entre eux. Enfin, Jos retira sa main et jeta un coup d'œil à la blessure de l'Ombre. Un pli se creusa sur son front.

— Je fais tout mon possible pour qu'elles s'estompent, dit-elle, mais tu risques de les garder à vie.

Il passa ses doigts sur les points de suture, mais ne dit rien. Ses pensées l'enveloppaient d'une épaisse chape solennelle.

— Tu devrais manger, dit Sable en se levant.

Elle s'approcha du poêle, lui servit un bol de ragoût et attrapa un morceau de pain.

Quand elle se retourna, Jos était assis, mais l'effort lui avait fait perdre ses couleurs. Il croisa les jambes, s'accouda sur ses genoux et appuya ses mains sur ses tempes.

— Tiens.

Il leva la tête. Ses yeux se fixèrent sur elle une seconde plus tard.

Elle lui tendit le bol et le pain.

— Essaie de manger un peu.

Jos regarda le bol, mais ne dit rien, ne fit rien. Sable ne le prit pas mal ; elle savait qu'il n'avait pas l'intention de l'offenser. C'était un homme qui venait de revenir à la vie et qui avait du mal à accepter le cadeau qu'on lui avait fait. Il avait du mal à y *croire*. Elle plaça le bol sur le sol à côté de lui et s'assit en face de Jos. Son regard la suivit péniblement. Il laissa retomber ses bras le long de son corps.

— J'ai dormi combien de temps ? demanda-t-il dans un raclement de gorge.

— Quatre jours.

Le bleu de ses yeux s'intensifia. Il tourna son attention vers le feu.

— On est à Craven ?

— Presque.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, curieux.

Ce n'était pas le moment d'expliquer l'histoire de Tallyn. Jos avait bien d'autres choses à digérer, et le passé de Tallyn était difficile à avaler, même en pleine possession de ses moyens.

— Cette maison appartient à un vieil ami de Tolya, poursuivit Sable prudemment. Il s'appelle Tallyn. On a de la chance qu'il nous ait trouvés. Il a utilisé un remède dont j'ignorais l'existence.

Elle soutint son regard un instant de plus. Ses yeux voulaient descendre jusqu'à son torse nu et musclé, mais elle s'efforça de fixer le feu à la place.

Les flammes crépitèrent, une bûche craqua.

— Tu avais raison. À propos de Gerald. J'aurais dû t'écouter.

— Probablement, dit-elle avec une pointe de sarcasme. Mais je vis ici, alors disons que j'ai l'avantage d'avoir vu l'effet que ça produit sur les gens. Je ne peux pas t'en vouloir d'avoir douté.

— Mais tu m'en veux pour ce que j'ai dit.

Elle tourna la tête vers lui. Ses yeux brillaient avec conviction.

— Et c'est compréhensible, ajouta-t-il après s'être raclé la gorge. J'ai eu tort. Je n'aurais pas dû te parler comme ça. Je... Je suis désolé.

Ces trois derniers mots eurent du mal à sortir, comme s'il n'était pas habitué à les prononcer. Mais à son intonation, elle sut qu'il était sincère.

Sable soutint son regard un bon moment, hocha brièvement la tête et reporta son attention sur les flammes. Elle plia une jambe et passa ses bras autour de son genou, sentant le regard de Jos sur elle. Enfin, il prit le bol, plongea son pain dans la soupe, et mangea en silence pendant quelques instants.

— On est loin de Craven ? demanda Jos alors qu'il reposait le bol.

— À environ une heure de route, répondit Sable. Par miracle, il n'a pas neigé depuis notre arrivée, donc les routes sont encore dégagées. Sinon, on aurait été coincés ici pour l'hiver.

Elle se demanda si le pouvoir de Tallyn y était pour quelque chose.

— Il faut deux jours pour aller de Craven à Roqueblanche ? s'enquit-il.

— Oui... mais ça ne va pas être évident de partir d'ici. Ventus est à notre recherche.

Il la regarda droit dans les yeux, le regard perçant.

— Je l'ai *tué*. Avec *ton* aide.

Sable réfléchit à ce qu'elle allait dire.

— Que sais-tu du Shah ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Plus que je ne le voudrais.

Elle s'était doutée que le sujet le mettrait mal à l'aise – il mettait la plupart des Provinciaux mal à l'aise –, mais elle sentit une gêne encore plus marquée chez lui. Elle poursuivit prudemment.

— Ventus a la capacité de se guérir tout seul.

— D'un coup de couteau *en plein cœur* ? demanda Jos, incrédule.

— Eh oui... fit Sable, compatissante. Je ne l'aurais pas cru moi-même si Tallyn ne l'avait pas vu quitter Craven avec deux Muets.

Jos la regarda fixement.

— Ventus est un Liagé.

C'était à la fois une question, une déclaration et une menace.

— Non... hésita Sable. Ventus est... autre chose. Il a toujours fait des petits tours de passe-passe avec du feu, des illusions... Mais il n'a pas pour habitude d'invoquer des Ombres ni de *guérir les blessures mortelles*. Quoi qu'il soit, il est vivant et il y a une *très* grosse prime sur nos têtes.

Jos ne s'exprima pas immédiatement. Il avait l'air d'être encore aux prises avec la fatigue tout en cherchant à réfléchir.

— Je suppose que c'est ce.... Tallyn qui t'a dit ça ?

— Oui, répondit Sable en ramenant une mèche de cheveux derrière son oreille. Ses Muets et lui fouillent chaque village, et les gardes ont été alertés.

Jos s'appuya sur ses mains et inspira profondément.

— Tout mon argent était sur ce cheval, déclara-t-il au bout d'un moment.

— Je pourrais peut-être aider sur ce point-là, dit Sable qui avait eu le temps d'y réfléchir pendant qu'il dormait. Du moins jusqu'à ce que nous atteignions les Provinces.

Jos parut intrigué.

— Je suis l'une des deux seules guérisseuses des Landes. J'ai gagné quelques faveurs au fil des ans, poursuivit-elle en lui adressant un clin d'œil.

Il haussa un sourcil.

— Et ces faveurs pourraient rivaliser avec une très grosse prime ?

— C'est bien pour ça que j'ai dit *peut-être*.

Une lueur d'amusement apparut dans ses yeux. La porte d'entrée s'ouvrit brusquement et Tallyn pénétra à l'intérieur, suivi par un souffle d'hiver.

Jos se figea.

La porte se referma, et en une fraction de seconde, Jos fut sur ses

pieds. Il se précipita vers Tallyn avec un tisonnier arraché au foyer.

— Jos, attends ! cria Sable en se précipitant vers lui.

Sa vitesse ne cessait de l'étonner.

Jos plaqua Tallyn contre la porte, agrippa d'une main son épaule et appuya l'extrémité du tisonnier contre son cou de l'autre. Tallyn leva les mains en signe de reddition et le sac en toile qu'il tenait tomba par terre.

— Jos, il n'est pas ce que tu crois ! fit Sable en lui attrapant le bras.

Son regard assassin se fixa sur elle, tous ses muscles tendus pour porter le coup fatal.

— *Arrête*, lui dit-elle en lui serrant le bras. C'est Tallyn. C'est grâce à *lui* que tu es en vie.

Jos plissa les yeux, les muscles toujours contractés. Son regard se posa sur Tallyn qui, au grand étonnement de Sable, ne semblait pas effarouché le moins du monde. Il étudiait Jos avec curiosité et un autre sentiment que Sable ne parvint pas à identifier.

— C'est un Muet, fit Jos entre ses dents.

— *C'était*, corrigea Sable.

Jos ne desserra pas son étreinte. Le tisonnier plaqué contre le cou de Tallyn dessinait un pli sur sa peau.

— Jos, répéta Sable tandis que ses ongles s'enfonçaient dans son biceps. *Fais-moi confiance*.

Le moment s'étira, lourd de tension et d'incertitude. Jos cligna des yeux comme pour y voir plus clair. Sa mâchoire se contracta. Son regard passa de Sable au Muet. Enfin, il abaissa le tisonnier.

Il adressa un regard noir à Sable, puis recula et jeta le tisonnier dans le foyer, où il atterrit dans un bruit métallique. Leur tournant le dos, il agrippa le manteau de la cheminée et ses épaules s'étirèrent alors qu'il prenait une longue et profonde inspiration.

Sable eut l'impression que quelque chose de très important venait de se produire.

— J'arrive au mauvais moment ?

En entendant la voix de Tallyn, Jos regarda par-dessus son épaule, d'abord vers lui, puis vers Sable.

— Oui, il peut parler, expliqua-t-elle.

Jos roula des yeux et reporta son attention sur le feu.

Sable s'approcha de lui et lui expliqua tout ce qu'elle savait sur Tallyn. Elle lui raconta comment il les avait trouvés près des ruines, et quand elle eut fini, Jos resta muet, les mains toujours crispées sur le manteau de la cheminée, les yeux sur les flammes. Sable et Tallyn échangèrent un regard incertain.

Ce dernier rompit enfin le silence.

— J'ai des nouvelles qui pourraient intéresser Jos. Un géant du nom de Braddok loge à Roqueblanche, reprit-il en constatant que Jos ne réagissait pas.

À ces mots, Jos tourna la tête et planta ses yeux dans ceux de Tallyn.

N'importe qui aurait flanché devant ce regard, mais l'homme se contenta de poursuivre.

— Sable m'a demandé si des Provinciaux s'étaient récemment rendus à Roqueblanche, expliqua Tallyn tandis que le regard de Jos glissait vers Sable. J'en ai trouvé six, mais j'ai supposé que l'homme le plus fort était celui que vous espériez trouver. Je vois que je ne me suis pas trompé, ajouta-t-il après une courte pause.

La carapace de Jos se fissura. Ce fut un instant fugace, mais Sable le remarqua.

— Il va bien ? demanda brusquement Jos, malgré l'émotion qu'on lisait dans ses yeux.

— À ce que j'ai pu comprendre, poursuivit Tallyn. Je n'ai pas posé trop de questions pour ne pas attirer l'attention sur votre ami, mais je crois savoir qu'il séjourne à l'auberge Gaventry. Mon contact l'a repéré à la taverne. Apparemment, il aime la bière.

Jos grogna et se retourna vers le foyer. Il lâcha le manteau de la cheminée et passa une main sur son visage.

Merci, murmura Sable à l'adresse de Tallyn.

Il hocha la tête sans quitter Jos des yeux, puis prit le sac en toile qu'il avait laissé tomber et le tendit à Sable.

— Ce sont des vêtements, dit-il sans qu'elle ait besoin de poser la question.

Elle le remercia, puis hésita un instant avant d'ajouter :

— Nous partirons demain matin.

Elle ne lui avait pas dit qu'elle avait décidé de suivre Jos. En réalité, elle venait tout juste de prendre sa décision.

Tallyn la regarda un moment en silence, et à son regard, Sable comprit qu'il s'attendait probablement à cette réponse, même s'il n'en dit rien.

— Très bien. Si ça ne vous dérange pas, je vais sortir pour la soirée. J'ai des tâches qui requièrent mon attention. Bonne nuit, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Bonne nuit.

Tallyn jeta un dernier regard à Jos et disparut dans sa chambre. Dès que la porte se referma derrière lui, Jos se retourna et regarda Sable droit dans les yeux.

— Tu lui as parlé de Brad, fit-il d'un ton sans reproche, mais pas franchement chaleureux.

— En effet, admit-elle. Je voulais m'assurer qu'il n'avait pas d'ennuis. La mort est un fardeau difficile à porter et tu as eu ta dose.

Jos la regarda fixement.

Sable s'approcha de lui et tendit le sac.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Tallyn t'a acheté une nouvelle tunique, dit Sable.

— Il y a un problème avec la mienne ? demanda-t-il en la cherchant du regard.

— Je l'ai utilisée pour allumer un feu.

Jos regarda Sable comme une énigme trop complexe à résoudre.

— J'ai dû la découper, expliqua-t-elle en désignant sa blessure. Il est préférable de laisser derrière soi ce genre de souvenir, de toute façon.

Elle s'approcha d'une petite porte au fond de la pièce et l'ouvrit.

— Où vas-tu ?

— Te préparer un bain. Tu sens terriblement mauvais.

~

Sable était assise devant le feu quand Jos l'appela depuis la salle

d'eau.

Elle avait laissé la porte entrouverte, au cas où il aurait besoin de son aide. Elle prit une profonde inspiration et se leva, puis se dirigea vers la salle d'eau et poussa la porte.

Jos était assis dans le baquet en bois, les bras écartés. L'eau était assez haute pour cacher son intimité ; elle s'en était assurée. Une petite voix en elle se moqua de sa prudence. Elle avait vu de nombreux corps non vêtus et elle s'était déjà retrouvée nue avec lui.

Mais cette fois, c'était... différent.

Lorsqu'elle entra dans la pièce, Jos lâcha les rebords du baquet et se redressa, formant des vagues.

— J'ai besoin que tu...

Il fronça les sourcils, puis la regarda.

— Est-ce que tu pourrais me couper les cheveux ? S'il te plaît.

Elle ne s'attendait pas à cette question et elle soupçonnait que les nœuds n'étaient pas la seule raison de sa requête.

— Bien sûr, dit-elle en avançant vers le baquet.

Jos lui tendit sa dague.

Elle fixa le poignard, puis croisa son regard.

— Ton corps les produit sur commande ?

Un sourire effleura ses lèvres et il insista pour qu'elle prenne le poignard.

Sable s'en saisit, le posa sur le tabouret, puis vint se placer derrière lui et passa les mains dans ses cheveux. Il se raidit à ce contact, puis se détendit lentement pendant que Sable démêlait sa tignasse du bout des doigts.

— Je coupe tout ? demanda-t-elle.

— Oui.

Elle saisit le poignard et commença à lui couper les cheveux, laissant tomber les mèches mouillées à ses pieds. Jos resta assis en silence, les yeux fermés, pendant qu'elle travaillait. Elle fut étonnée qu'il lui confie une tâche qui le rendait aussi vulnérable. Cela dit, si elle avait eu l'intention de le tuer, elle aurait déjà eu bien des occasions de le faire.

Une fois qu'elle eut coupé la majeure partie de ses cheveux, elle

ralentit le rythme pour tailler méticuleusement les mèches près de son cuir chevelu. Elle en laissa un peu plus sur le dessus et dégagea davantage les côtés. Il avait de si beaux cheveux qu'elle ne pouvait se résoudre à tout couper. Pourtant, elle dut admettre que les cheveux courts lui allaient bien.

— D'où viennent ces mélodies ? demanda-t-il doucement, les yeux légèrement entrouverts.

Sable s'arrêta, confuse, en prenant conscience qu'elle s'était remise à chantonner. Elle pinça les lèvres et se concentra sur la coupe de cheveux.

Les cils foncés de Jos s'agitèrent, comme s'il cherchait à l'apercevoir du coin de l'œil.

— Ne t'arrête pas pour moi. J'assiste souvent à des représentations, mais je n'ai jamais entendu ces mélodies. Tu as chanté pour moi pendant mon sommeil, ajouta-t-il après un instant d'hésitation.

Elle ne parvint pas à déterminer s'il s'agissait d'une question ou d'un témoignage de gratitude.

— Je n'arrivais pas à dormir à cause de tes cauchemars et c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te calmer.

Il inspira profondément et déplaça ses doigts sur le rebord de la baignoire.

— Je crois que c'est bon, dit-elle en posant la dague sur le tabouret. Ça te va ?

Jos passa ses mains sur le sommet de son crâne et sur les côtés de sa tête.

— Oui. Merci.

— Je vais chercher un balai.

Elle quitta la pièce, et lorsqu'elle revint, il était debout à côté de la baignoire, enveloppé d'une simple serviette.

Ses joues s'empourprèrent à sa vue et elle se mit immédiatement au travail, balayant les mèches tombées par terre. Mais Jos attrapa le balai d'une main ferme, l'arrêtant dans son élan. Ses yeux croisèrent les siens.

— Laisse-moi faire, dit-il doucement.

Sa chaleur emplissait l'espace qui les séparait, et les parfums de

lavande et de savon lui montaient à la tête.

Sable lâcha brusquement le manche et sortit précipitamment de la salle d'eau. Quelques secondes plus tard, Jos entreprit de balayer le sol de la pièce.

Il finit par en ressortir, tout habillé – louées soient les gardiennes –, avec un baluchon probablement rempli de ses cheveux. Il s'accroupit à côté d'elle, chuchota quelque chose et jeta le tissu dans les flammes. Celui-ci grésilla, consumé par le feu, et l'odeur des cheveux brûlés emplît l'air. Jos se redressa brusquement et ramassa sa couverture du sol.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu dormiras sur la paille ce soir, répondit-il en s'asseyant sur la chaise en bois.

Ses paroles la prirent au dépourvu.

— Jos, je peux très bien...

— Prends-la, fit-il en lui adressant un regard perçant. Je sais que tu n'as pas dormi ces derniers jours.

— Tu ne peux pas passer la nuit sur cette chaise.

— J'ai dormi pendant quatre jours. Je n'ai plus besoin de dormir.

Il étira ses jambes et disposa la couverture par-dessus.

Elle comprit à son expression qu'il n'y aurait pas de discussion possible, et – elle devait se l'avouer – une nuit sur la paille confortable lui paraissait une véritable bénédiction. Le sol impitoyable de la maison de Tallyn avait mis à mal sa colonne vertébrale. Elle rampa jusqu'à la couchette sur laquelle Jos avait passé les quatre derniers jours. Il la suivit du regard, puis, quand il fut certain qu'elle n'avait pas l'intention de bouger, se retourna vers le feu. Le reflet des flammes dans ses yeux fut la dernière chose que vit Sable avant de s'endormir.

Chapitre 20

Des flocons de neige se détachaient paresseusement du ciel gris, saupoudrant la crinière du cheval et la cape de Sable, mais elle n'avait pas froid. Jos était assis devant elle sur le cheval et ses larges épaules bloquaient une bonne partie des rafales. Ils avaient acheté l'animal à Craven, grâce au don inattendu et généreux de Tallyn. Bien entendu, Sable s'était cachée à l'extérieur de la ville pendant que Jos se procurait leur monture. Ses cheveux courts le rendaient méconnaissable, tout comme la barbe qui lui ombrageait désormais le visage. Son imposante stature lui avait tout de même attiré quelques regards.

Le temps était plutôt clément. Ils trottaient vers Rivebois à un bon rythme, ne s'arrêtant que pour cacher Sable lorsqu'ils entendaient d'autres voyageurs approcher, ce qui était plutôt rare. La plupart des gens s'étaient rendus à Skanden pour Belfast ou bien se terraient à l'approche de l'hiver, et Sable louait en silence leur bonne fortune. On eût dit qu'une puissance supérieure contrôlait le temps pour l'aider à s'échapper.

— Les Ombres attaquent seulement les humains ? demanda Jos en chemin.

— Pas forcément, mais ce sont leurs cibles favorites, répondit Sable. Les lapins leur sont moins utiles pour se démultiplier.

Jos tourna suffisamment la tête pour qu'elle voie son profil.

— Vous avez des lapins ? Et moi qui croyais que la seule chose qu'on trouvait dans les Landes étaient des démons.

Sable sourit.

— Les animaux ont appris à survivre comme nous, mais s'ils sont imprudents la nuit et que les Ombres les attrapent, ce n'est jamais beau à voir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les Ombres réduisent leurs victimes en lambeaux. Elles laissent

de la chair, du sang, des intestins partout. Parfois, je tombe dessus en allant cueillir des herbes, expliqua-t-elle en frémissant, l'image du dernier carnage qu'elle avait découvert en tête.

Jos chevauchait en silence et Sable avait pris le rythme.

— Et Gerald ? demanda-t-il.

Il voulait savoir pourquoi les Ombres ne l'avaient pas réduit en lambeaux, lui aussi.

— Je ne sais pas trop. Il arrive que les Ombres gardent leurs victimes intactes pour se démultiplier. Mais...

— Un Muet a trouvé Gerald avant l'arrivée de ces Ombres, conclut Jos.

— Oui... Je ne serais pas surprise que Ventus ait trouvé Gerald mourant et qu'il l'ait guéri pour ensuite le transformer. Pour se venger de la mort de son Muet. Ça lui ressemblerait bien.

Un oiseau bleu qui chantait une mélodie gaie et enjouée les dépassa, avant d'aller se percher sur un monticule de neige. En regardant de plus près, Sable se rendit compte que ce n'était pas un monticule de neige, mais un cairn au bord de la route, presque entièrement enseveli. Quelques pierres dépassaient, et l'extrémité d'une bannière rouge flottait au vent.

Elle cherchait ce repère depuis trente bonnes minutes.

— Là, dit Sable en désignant le repère.

Une seconde plus tard, Jos le discerna à son tour.

— Un marqueur de village ?

— Oui. On en trouve à un kilomètre de tous les villages. Quelqu'un veille en général à ce qu'ils restent visibles.

— Ce *quelqu'un* ne fait pas très bien son travail.

— C'est un territoire de criminels, dit Sable. Suivre les règles ne fait pas partie de leur nature.

— J'en prends bonne note, dit-il, un sourire dans la voix.

Peu de temps après, le mur d'enceinte de Rivebois apparut et Jos ralentit l'allure avant d'arrêter leur monture.

— Et tu comptes escalader ça ?

Ils avaient préparé leur plan en chemin. Jos passerait par l'entrée principale, ferait un repérage des lieux et veillerait à ce que la voie

soit libre pour Sable tandis qu'elle escaladerait l'angle est du mur et se fauflerait dans le village sans être vue. Bien entendu, Jos n'avait pas encore vu le mur quand il avait accepté le plan, et maintenant qu'il se trouvait face à l'impressionnante muraille, il avait manifestement des doutes.

— Fais-moi confiance, dit Sable sèchement.

— Il y a une différence entre confiance et folie, répliqua-t-il. Je trouverai un autre moyen. Attends-moi près de... Sable ?

Elle glissa du cheval et atterrit dans la neige.

— Tu as vingt minutes avant que je commence à grimper. C'est bon pour toi ? demanda-t-elle.

C'était le temps qu'il restait avant que le soleil ne se couche et que les Ombres n'apparaissent.

Ses yeux bleus brillèrent dans l'ombre de son capuchon, mais elle ne parvint pas à déchiffrer son expression. Il se retourna vers le mur et un nuage de vapeur s'éleva de ses lèvres.

Elle commença à s'éloigner.

— Sable.

La jeune femme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Il serra la mâchoire et une lueur passa dans ses yeux.

— Sois prudente.

Elle haussa un sourcil.

— À en juger par notre histoire courte et, si je puis ajouter, particulièrement intense, je dirais que c'est plutôt *toi* qui devrais faire attention.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Jos, illuminant son regard. Il détourna la tête et lança son cheval au galop sans se retourner.

Sable le regarda s'éloigner, puis traversa discrètement la forêt qui la séparait du village. La seule difficulté potentielle, en ce qui la concernait, étaient les gardes. Une tour de guet était plantée au-dessus de la porte principale, et deux postes moindres flanquaient les murs est et ouest. Le poste de l'Est était le plus pratique à escalader pour Sable, et c'était là que Jos entraînait en jeu.

Elle se plaqua contre le mur et attendit. La forêt immaculée et paisible offrait une palette de blanc et de gris. L'air froid lui

transperçait les os à présent qu'elle n'avait plus le corps de Jos pour la protéger du vent, plus mordant encore en soirée. Elle attendit quelques minutes supplémentaires, jusqu'à ce que des hurlements s'élèvent du fond des bois.

Il était temps d'y aller. Jos avait intérêt à se tenir prêt.

Sable fit face au mur et commença son ascension. Elle se déplaçait telle une araignée, s'accrochant aux aspérités qui saillaient de la paroi enneigée. Ses bottes glissèrent à quelques reprises à cause de la neige et de la glace, mais elle se rattrapa, se hissant toujours plus haut à l'aide des fissures et des trous, pour finalement atteindre le haut du mur. Là, elle resta perchée un moment, l'oreille aux aguets, mais la neige étouffait les bruits environnants. Elle regarda de l'autre côté.

Le chemin de ronde était calme et désert.

Elle enjamba le mur, une jambe après l'autre, en faisant attention de ne pas heurter les gardiennes, puis elle se glissa silencieusement sur le chemin de ronde et s'accroupit, immobile.

— Tu es vraiment pleine de surprises, dit une voix douce et grave.

Sable tourna la tête en direction de la voix.

À quelques pas de là, Jos attendait tel un assassin tapi dans l'ombre. Son capuchon masquait son visage et il était adossé contre la pierre, les bras croisés paresseusement sur sa poitrine.

Elle se releva en s'époussetant.

— Je ne t'avais pas vu.

— De toute évidence.

Il jeta un œil par-dessus le mur pour en apprécier la hauteur, avant de reporter son attention sur Sable, sans un mot.

Elle scruta la rue déserte en contrebas.

— Où est le cheval ?

Jos ne répondit pas immédiatement.

— Le garçon d'écurie l'a gardé pour la nuit.

Sable hocha la tête et se frotta les mains. Elles étaient engourdis par l'escalade et ses articulations souffraient du froid.

— Et les gardes ?

— Absorbés par leur jeu d'atout pique, pour la plupart. Mais certains de nos amis du côté est ont demandé un peu plus de...

créativité.

Sable plissa les yeux.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ?

Il sourit de toutes ses dents.

Elle fit un pas vers lui.

— Jos, tu avais promis...

— *Détends-toi*, indécrottable altruiste. Ils sont vivants. Mais on devrait se dépêcher avant qu'ils ne se réveillent.

Son regard balaya les rues plus loin.

Satisfaite qu'il ait tenu parole, Sable sortit une lame de sous sa cape et la lui tendit.

Jos se figea. C'était son propre poignard qu'elle lui agitait ainsi sous le nez. Il le lui arracha des mains et l'examina, puis il lui demanda, le regard aussi aiguisé que le couteau :

— Quand est-ce que tu me l'as pris ?

Sable se contenta de sourire.

Jos plissa les yeux.

— J'aurais pu en avoir besoin.

— Mais ça n'a pas été le cas, rétorqua-t-elle en lui adressant un clin d'œil.

Elle lui passa devant et s'arrêta au niveau de l'échelle. De là où elle se trouvait, Rivebois formait une mosaïque de pignons et de cheminées qui semblaient se contorsionner, se hisser au-dessus de la multitude de bâtiments. Les toits étaient recouverts de neige qui s'entassait dans les coins et sur les rebords, mais les rues étaient surtout boueuses. Elle attendit qu'un passant tourne au coin de la rue avant de descendre.

— Tu es sûre de ton coup ? demanda Jos.

Il voulait savoir si elle faisait confiance à Gavet, le trafiquant chez qui ils se rendaient. Celui qui lui devait une faveur.

Elle croisa son regard depuis l'échelle.

— Je n'étais pas sûre de *toi*.

Le visage de Jos se ferma.

Elle poursuivit sa descente. La cape de Jos tournoya lorsqu'il emprunta l'échelle à son tour derrière elle. Tous deux atteignirent la

devanture de chez Gavet sans problème, se cachant à deux reprises seulement à l'approche de patrouilles. Sable entraîna Jos dans une ruelle latérale jusqu'à la porte arrière du bâtiment, où il se tapit dans l'ombre pour monter la garde.

Sable frappa trois coups rapides, attendit, puis toqua deux fois de plus.

Pas de réponse.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Même en sachant où était Jos, elle peinait à le distinguer.

Elle se retourna vers la porte et frappa de nouveau. Elle était sur le point de toquer une troisième fois quand elle entendit du bruit à l'intérieur. Une fente rectangulaire s'ouvrit dans la porte, mais se referma avant que Sable ait pu voir qui se cachait là. La serrure cliqueta et la porte s'ouvrit.

— Salut, Gavet, dit Sable en souriant.

Le trafiquant avait une petite trentaine d'années, mesurait quelques centimètres de plus que Sable et n'était pas beaucoup plus large qu'elle. Il avait d'épais cheveux bruns bouclés et un visage plus charmant que beau, qu'il tournait souvent à son avantage. Beaucoup de gens pensaient à tort que tout ce qui était donné au corps était volé à l'esprit, et vice versa, et ses clients ne se méfiaient jamais avant qu'il les poignarde dans le dos. Gavet n'avait jamais employé ces tactiques sur Tolya et Sable, cependant. Un homme intelligent ne jouait pas avec sa santé ; or Gavet était un homme intelligent qui souffrait également d'un ulcère chronique.

Gavet la dévisagea de la tête aux pieds et plissa les yeux.

— Tu es recherchée dans toutes les Landes, dit-il en jetant un coup d'œil furtif derrière elle.

Pas idéal comme entrée en matière.

— J'ai besoin d'un endroit où passer la nuit, répondit-elle plus sérieusement. Juste ce soir. J'ai de quoi payer. Je t'ai aussi apporté assez de médicaments pour tenir tout l'hiver.

Elle adressa un remerciement muet à Tallyn, qui l'avait aidée à rassembler les ingrédients nécessaires pour augmenter son pouvoir de négociation, au cas où.

— Tu as les moyens de payer cinq cents couronnes ? demanda abruptement Gavet.

Par le Créateur tout-puissant. La prime avait augmenté depuis les dernières nouvelles rapportées par Tallyn. Avant qu'elle puisse répondre, Gavet demanda :

— Qui est-ce ?

Il fixait un point derrière elle. Jos était sorti de la pénombre.

— Un ami.

— C'est ton complice, n'est-ce pas ?

— Gavet, je ne serais pas là si j'avais le choix, dit Sable d'une voix ferme pour tenter de masquer son désespoir. Tu le sais bien. Je ne t'ai jamais rien demandé avant. Une nuit et on s'en va. Je te le jure.

Gavet la scruta. La situation était à son avantage et il semblait s'en délecter.

Un coup de sifflet retentit au loin, aigu et perçant, secouant la torpeur nocturne. Des cris retentirent à proximité. Quoi que Jos ait fait aux gardes, on venait de le découvrir.

— *S'il te plaît*, Gavet, dit Sable entre ses dents. Juste cette fois.

Gavet la dévisagea, le visage impassible.

— Tiens ton chien en laisse, fit-il sèchement en désignant du menton Jos, qui ne bougea pas d'un poil. Je ne lui fais pas confiance.

Gavet ouvrit la porte sans quitter Jos des yeux. Sable l'avertit du regard, l'exhortant silencieusement à bien se tenir, avant de se faufiler à l'intérieur. Jos jeta un dernier coup d'œil dans l'allée, puis la suivit. Gavet referma la porte derrière eux.

Ils se trouvaient dans sa cuisine. Un feu brûlait dans le petit foyer et, suspendue au-dessus, une marmite laissait échapper des arômes qui mettaient l'eau à la bouche. Sable se surprit à espérer que Gavet leur offre le couvert en plus du gîte.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ? demanda leur hôte.

Son regard s'arrêta sur Jos, qui arpentait silencieusement la pièce, regardant derrière les tapisseries et inspectant les étagères.

— Si vous cassez quoi que ce soit, vous le paierez de vos doigts, dit-il à Jos.

Ce dernier l'ignora. Il ouvrit un placard, en sortit une flasque et la

secoua.

Gavet devint écarlate.

— J'ai dit...

— Calme-toi, Gavet, intervint Sable. Il est inoffensif... ou presque.

Elle fit un geste évasif en direction de Jos. Son regard aiguisé se posa sur elle.

Sable lui sourit, puis se retourna vers Gavet, qui croisa les bras en reniflant.

— Tolya nous a quittés, annonça-t-elle péniblement.

Elle n'avait pas encore fait son deuil.

Gavet soutint son regard. S'il ressentait quelque chose, il ne le montra pas.

— Quand ?

— Ça fait six jours.

Du coin de l'œil, elle vit que Jos avait repris sa fouille méthodique.

Gavet accueillit cette nouvelle information avec un froncement de sourcils.

— Et toi, où étais-tu ces six derniers jours ?

— Je me cachais, répondit-elle sans en dévoiler davantage. Mais je ne peux pas rester dans les Landes.

— Pas avec une telle prime, c'est certain, ajouta-t-il d'un ton sarcastique. Mais dis-moi : pourquoi Ventus en a-t-il après la meilleure et désormais *seule* guérisseuse des Landes ?

— À toi de me le dire, rétorqua-t-elle. Pourquoi y a-t-il un contrat sur ma tête ?

Selon Tallyn, Ventus l'avait publiquement accusée de vol, et il imputait à Jos la mort de son Muet, quoique sans le nommer explicitement. Jos était un « complice inconnu ». Mais Gavet en savait toujours plus long que les autres et Sable était impatiente de savoir ce que le trafiquant avait pu entendre.

Gavet fit la moue et croisa les bras en soupirant.

— Eh bien, commençons par le plus évident, fit-il en montrant Sable de la main. Il prétend que tu lui as volé quelque chose, que tu es une fugitive en cavale et qu'il a tué un Muet pendant votre évasion, ajouta-t-il en désignant Jos du menton.

Sable éclata de rire.

— Voyez-vous ça. Le Seigneur des Voleurs, offensé lorsque ses sujets commettent un larcin.

— Si tu as volé quoi que ce soit à Ventus, tu es totalement inconsciente.

Elle s'empara d'une statue en ivoire à l'effigie de Beléna, déesse istraane de la beauté, et ressentit un pincement au cœur inattendu. Elle la reposa sur la cheminée.

— Je n'ai rien volé à Ventus. Ma cible était Velik.

— Le *boucher* ? fit Gavet avec un claquement de langue. Grands dieux, si seulement je l'avais su plus tôt. J'aurais eu bien besoin d'une paire de mains expertes pour quelques tâches récentes. Et Velik par-dessus le marché. Impensable... bien qu'il le mérite. Tu essayais de te venger de quelque chose qu'il a fait ? demanda-t-il en se grattant la barbe. Ou de quelque chose qu'il a dit ? Je sais qu'il déteste les gens comme toi. Mais j'ai toujours pensé que tu étais une dure à cuire.

Il scrutait son visage, une lueur de plus en plus vive dans les yeux à mesure que son esprit tirait des conclusions. Son regard était aussi provocateur que son ton.

— Même la carapace la plus dure peut se briser sous la pression, rétorqua-t-elle sèchement.

Gavet lui adressa un sourire carnassier.

— Es-tu brisée, Sable ?

Elle lui rendit son sourire, toutes dents dehors.

— Ne sommes-nous pas tous un peu brisés ?

Du coin de l'œil, elle remarqua que Jos s'était arrêté pour écouter.

— Je ne peux pas le nier, dit Gavet, avant de pencher la tête pour l'étudier. Tu sais, c'est vraiment dommage que je n'aie pas eu vent de tes talents de voleuse plus tôt. J'aurais apprécié travailler avec toi. Tu dis toujours des choses intéressantes.

Sable ne répondit pas. Le mot « intéressant » était trop lourd de sens pour les gens comme Gavet.

Il désigna Jos du menton. Appuyé contre le mur, il les observait.

— Alors... qui est ton ami ? C'est vrai que vous avez tué un Muet ?

Jos ne répondit pas.

— Gavet, voici Jos, mon employeur actuel. Jos, voici Gavet, le trafiquant le plus arrogant qui soit. Est-il nécessaire de le préciser ?

— Et aussi le meilleur, ajouta Gavet en faisant claquer des bretelles invisibles d'un geste théâtral.

Il regarda Jos, puis de nouveau Sable d'un air entendu.

— On parle de quel genre d'emploi ?

Sable lui adressa un regard irrité.

— Le même que d'habitude. Tu veux tes médicaments ou pas ?

Gavet roula des yeux.

— Tu n'es vraiment pas drôle.

— Il y a un contrat sur ma tête. Je n'ai pas le temps de plaisanter.

— Au contraire, ça pourrait te faire du bien. Tu t'es toujours prise trop au sérieux, fit Gavet avec un sourire narquois. C'est dommage, une si belle plante et un si bel homme... ajouta-t-il en s'attardant sur Jos. Sauf si, bien sûr, vous avez d'autres préférences.

Une ombre passa sur le visage déjà glacial de Jos.

— Non... fit l'homme en penchant la tête alors qu'il considérait la situation sous un nouvel angle. Ce n'est pas ça...

— Par les gardiennes, Gavet ! s'écria Sable d'un ton agacé. Tu ne vauds pas mieux que les femmes de la taverne.

— Je suis même pire, fit-il avec un clin d'œil, avant de se diriger vers la bouilloire fumante. Et ton ami, il sait parler ? Ou bien il t'emploie aussi pour être son porte-parole ?

— C'est avec Sable que vous traitez, pas avec moi, dit Jos entre ses dents d'un air menaçant.

Gavet sourit.

— Ah. Un Provincial. Passavant, c'est ça ? Je fais beaucoup d'affaires avec les gens de là-bas, bien que votre accent soit un peu plus prononcé que la plupart. Vous avez passé beaucoup de temps à Corinthe ?

Jos serra les lèvres et redevint silencieux.

— Magnifique pays, Passavant, poursuivit Gavet en prenant trois bols sur l'étagère, au grand soulagement de Sable. Mais trop proche de Corinthe à mon goût et trop dangereux pour les Istraans. Il y a des *loups* dans le coin.

Il parlait bien sûr du Loup de Corinthe, le fils cadet du roi Tommad, second prince héritier, qui avait massacré des centaines, si ce n'est des milliers de réfugiés sol veloriens. Il témoignait la même animosité à l'égard de tout Istraan surpris en train de les protéger, et les habitants de Corinthe le vénéraient pour cela. Sable, quant à elle, le méprisait.

Gavet tendit à Sable un bol et une tranche de pain. La chaleur irradiait dans ses paumes et elle respira profondément les senteurs de romarin, de fenouil et de caltis. Des morceaux de pommes de terre flottaient dans le bouillon. Gavet prit son bol et du pain, puis s'assit, laissant la part de Jos sur la table.

— Comment avez-vous évité les gardes ? demanda Gavet en trempant le pain dans le bouillon.

Sable le rejoignit à table.

— J'ai escaladé le mur d'enceinte.

Gavet se figea, le pain au-dessus du bol, et lui adressa un regard surpris. Puis il jeta un coup d'œil à Jos, qui n'avait pas bougé du mur.

— Lui aussi ?

Jos ne répondit pas. Sable savait qu'il ne dirait pas un mot de plus à cet homme.

— Il est passé par la porte principale, répondit-elle à sa place. Il n'est pas aussi reconnaissable que moi, ajouta-t-elle d'un ton acerbe.

Gavet haussa les sourcils, puis mordit dans son pain détrempé.

— Tu ne peux plus repartir par là maintenant.

— De toute évidence, mais quel moyen me reste-t-il ? demanda-t-elle.

Il sourit d'un air malicieux.

— Je suis un trafiquant. Il y a toujours un autre moyen, tant qu'on sait où chercher.

Chapitre 21

Après le dîner, Gavet les conduisit dans sa cave, où ils passeraient la nuit. C'était une pièce plutôt confortable pour une cave. Quantité d'objets y étaient entassés – tous dérobés au fil des ans, en attente d'acheteur. Sable identifia des pièces provenant des quatre coins des Provinces et d'ailleurs : des étoiles de lancer istraanes, une lanterne en verre épais, enserrée dans de la corde et du métal, destinée à supporter les fortes rafales des Phalanges, un oud en bois, son corps recouvert de tourbillons de feu, avec des clés nacrées et des cordes noires et brillantes. Sable n'avait jamais vu un aussi bel instrument auparavant. Incapable de résister, elle plaqua quelques accords, ce qui lui valut un regard étonné de la part de Jos et un regard noir du trafiquant cupide.

Elle s'éloigna de l'oud à contrecœur, puis aperçut une étoffe de soie istraane drapant un tabouret, pourpre comme un lever de soleil dans le désert. Elle s'approcha et frotta l'étoffe entre ses doigts avec nostalgie. Elle était encore plus douce que dans son souvenir.

— Vous serez en sécurité ici, dit Gavet en sortant des couvertures d'un coffre en bois rose – un matériau que Sable n'avait jamais vu auparavant. Certains clients me livrent au milieu de la nuit. C'est mieux s'ils ne vous voient pas.

Il posa les couvertures sur une table dorée.

— Besoin d'autre chose ? Un verre, peut-être ?

Gavet semblait penser que ce ne serait pas du luxe.

Jos ne répondit pas. Il s'était mis à inspecter la cave de la même façon que la cuisine.

— Non, c'est parfait. Merci, répondit Sable.

— Tenez, un pot de chambre si l'un d'entre vous a une envie pressante dans la nuit. Et ne glisse rien dans tes poches, petite voleuse, ajouta-t-il en faisant un clin d'œil à Sable. C'est peut-être la pagaille, mais je connais le moindre objet de cette cave ainsi que son

emplacement. Veille à ce que ton employeur ne prenne rien non plus. Du moins, rien qui ne *m'appartienne*, ajouta-t-il en détournant les yeux de Jos pour les poser sur Sable.

Elle leva les yeux au ciel.

Il sourit malicieusement.

— Je vous laisse ça.

Il posa la lanterne sur une étagère regorgeant de bibelots et autres curiosités, jeta un dernier coup d'œil à Jos, puis remonta l'échelle et referma la trappe.

— Il y avait forcément une meilleure solution que *ça*, dit Jos avec amertume.

— Non, répondit Sable en prenant l'une des couvertures laissées par Gavet. Je te l'ai dit. C'est un pays de criminels. On fait avec ce qu'on a.

— Je ne lui fais pas confiance.

— Je n'ai jamais dit que je lui faisais confiance. Et pour information, je ne te faisais pas confiance à toi non plus et pourtant...

Il la suivit des yeux tandis qu'elle se frayait un chemin à travers le désordre.

— C'est différent.

— Tu as raison, répondit-elle en lui jetant un regard en coin. C'est bien plus dangereux d'être avec toi. J'ai failli mourir – deux fois –, et maintenant je suis la femme la plus recherchée de toutes les Landes.

— La plupart des femmes aimeraient être aussi courues.

Elle lui adressa un regard exaspéré.

— Très drôle.

Il sourit de toutes ses dents, puis prit une étoile istraane et passa son doigt sur le tranchant.

— Comment tu le connais ?

Sable choisit un endroit où dormir et commença à déplacer les objets pour se faire de la place.

— Gavet est l'un de mes patients depuis des années.

— De quoi souffre-t-il ?

— Ça ne te regarde pas.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Tu lui as déjà rendu visite au milieu de la nuit ?

Sable se figea alors qu'elle installait sa couverture et le regarda fixement.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— J'ai bien compris. *De toute évidence*, tu n'es pas son genre, répondit-il, un sourire sombre se dessinant sur ses lèvres tandis qu'il reposait l'étoile. Je me demande simplement pourquoi il attend des livraisons au milieu de la nuit. Les gens ne voyagent pas de jour ici ?

— Si, mais ça ne veut pas dire qu'ils font des affaires seulement pendant la journée.

Jos fronça les sourcils. Il n'était pas convaincu.

Sable déplaça une petite caisse devant un miroir sur pieds, mais elle marqua un temps d'arrêt devant son reflet. Tolya n'avait jamais possédé de miroir. La plupart des habitants des Landes Sauvages n'en avaient pas les moyens. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait vu son reflet aussi clairement – au palais, peut-être ? –, et la femme qui se tenait devant elle la surprit. Enfant, les traits de Sable paraissaient disproportionnés, mais ils semblaient avoir trouvé leur place sur son visage d'adulte. Comme s'il les avait enfin mérités.

Une si belle plante, avait dit Gavet.

Ses cheveux foncés étaient à peine plus longs que son menton, et même si sa peau n'avait pas vu le soleil depuis des années, elle avait conservé sa teinte cuivrée, comme si Istra refusait de l'abandonner. Elle chercha une trace de Ricón ou de son père dans son reflet, mais elle n'en trouva aucune. Elle n'avait jamais connu sa mère, et elle se demandait si elle lui ressemblait, si elle lui devait ses yeux noisette, car ils ne venaient certainement pas de son père.

Dans un coin du miroir, Sable vit Jos poser sa cape sur une chaise. Il souleva le bord de sa tunique et passa ses doigts sur les points de suture.

— On devrait probablement les retirer, dit Sable.

Jos croisa son regard dans le miroir. Il avait l'air méfiant, mais elle n'en était pas certaine. Elle n'arrivait pas encore à lire clairement en lui.

— Viens là, dit-elle en lui faisant signe de s'asseoir sur sa

couverture.

Avec une certaine appréhension, il obtempéra. Il ôta sa tunique par le col et s'appuya sur ses coudes. Sable s'agenouilla à côté de lui. Elle coupa le nœud et arracha le premier point.

— Nom des dieux, fit Jos en grimaçant de douleur. Tu n'aurais pas pu me prévenir ?

— C'était ton avertissement.

Il la regarda, les paupières mi-closes.

Elle lui fit les gros yeux.

— Il vaut mieux que je ne te prévienne pas. Comme ça, tu es détendu.

Elle découpa et arracha le second point.

Il serra les dents et détourna le regard, grommelant quelque chose qu'elle n'entendit pas. Ses muscles se contractèrent dans l'expectative.

— Jos.

Il attendit une seconde avant de reporter son attention sur elle. Son expression oscillait entre méfiance et agacement.

— Comment tu t'es fait ça ? demanda-t-elle en désignant du menton la cicatrice sous son cœur.

Son regard glissa sur la balafre comme s'il se souvenait soudain de son existence, puis des rides se formèrent sur son front.

— C'est... une longue histoire.

Elle retira un autre point de suture. Il serra les dents et ferma les yeux.

— C'est le moment idéal, dit-elle. Ça te distraira.

Mais Jos resta muet et garda les yeux fermés jusqu'à ce qu'elle lui arrache le tout dernier point.

— C'est fini, dit Sable en rassemblant les fils. Tu vois, ce n'était pas si terrible en fin de compte.

Il ouvrit légèrement les yeux, visiblement agacé.

Sable sourit d'un air innocent.

— La bonne nouvelle, c'est que tu cicatrisés à merveille, si je puis dire.

Il grogna en s'asseyant.

— Et la mauvaise nouvelle ?

— Ce n'est pas bien grave, mais je pense que tu risques vraiment de garder ces marques à vie.

Jos jeta un coup d'œil aux lignes.

— Ça devrait donner lieu à des conversations intéressantes, dit-il d'un air songeur.

— Il suffit que tu gardes tes vêtements et...

Elle s'interrompit en comprenant ce qu'il avait voulu dire. Elle balaya ses paroles d'un revers de la main.

— Peu importe. Ce ne sont pas mes affaires.

Un sourire imperceptible naquit sur ses lèvres avant qu'il n'enfile sa tunique.

— Merci.

Il se leva d'un bond, prit une couverture et s'éloigna pour installer son propre lit, directement sous la trappe.

Sable s'allongea, les mains derrière la tête, et fixa le plafond. Elle pensa à tout ce qu'elle avait manqué, cachée à Skanden, comme tous les objets enterrés ici, dans la cave de Gavet. À côté de combien d'*expériences* elle était passée, des expériences si banales et naturelles pour quelqu'un d'aussi beau que Jos.

— Regarde ce que j'ai trouvé, dit-il soudain.

Il était accroupi si près d'elle qu'elle sursauta.

Elle le gratifia d'un regard noir.

Il sourit, laissa tomber une planche de bois ronde sur ses couvertures et posa la lanterne sur le sol à côté d'eux.

Sable regarda le plateau de jeu et se redressa d'un bond.

— *Hokstra* ?

C'était un jeu de stratégie istraan particulièrement complexe, dans lequel il fallait conquérir les étoiles. Ricón lui avait appris à y jouer après l'avoir surprise dans les combles à maintes reprises alors qu'elle l'espionnait, lui et ses amis. Elle n'avait pas revu ce jeu depuis qu'elle avait quitté Istra, et même le palais n'en possédait pas un exemplaire aussi beau. Où Gavet avait-il bien pu le dénicher ?

Jos admira les pièces une à une tandis qu'il les sortait d'un petit tiroir encastré dans le plateau de jeu. Chaque pièce en obsidienne ou en ivoire poli représentait un saint, un guerrier ou un dieu istraan.

— Tu sais jouer ? demanda Sable, surprise.

— Je connais les bases.

— D'où connais-tu ce jeu ?

— J'ai seulement vu des gens y jouer une fois.

— *Une* fois ? Jos, il faut une vie entière pour le maîtriser.

Il plaça les pièces en ivoire d'un côté et les pièces en obsidienne de l'autre, les deux armées se faisant face de part et d'autre du soleil doré au centre.

— Non, Nián va là, dit Sable en désignant l'étoile appropriée.

Jos la déplaça en conséquence.

— Et Asiam... non... non... oui. Non, Saredd va de l'autre côté d'Asiam... non... Oh, laisse-moi faire.

Jos recula, triomphant.

Sable croisa les jambes, ramena ses cheveux derrière ses oreilles et installa les pièces. Cela faisait des années qu'elle n'en avait pas prises en main, qu'elle n'en avait pas touchées, mais les souvenirs lui revinrent au fur et à mesure. Les saints, les guerriers, leur dieu, leurs emplacements et leurs déplacements.

— Et voilà, dit-elle une fois qu'elle eut fini.

Elle leva les yeux et vit que Jos l'observait.

Son regard descendit vers le plateau et il tourna vers lui le côté des pièces en obsidienne.

— À toi de commencer.

Sable haussa un sourcil, l'air taquin.

— Tu espères te souvenir des règles en me regardant ?

— En quelque sorte.

Il s'allongea sur le côté, s'appuya sur un coude et étira ses longues jambes.

Sable lui adressa un regard, puis déplaça sa première pièce.

Jos examina le paysage tel un éclaireur, cherchant à prendre l'avantage, étudiant son ennemi à la recherche de faiblesses. Des plis de concentration se dessinèrent sur son front et il déplaça une pièce. Ce n'était pas un coup ordinaire mais, à bien y réfléchir, il n'avait rien d'un joueur habituel.

— Ne sois pas trop tendre avec moi, dit Jos.

— Ne te surestime pas, répondit Sable en coinçant deux de ses pièces les plus importantes.

Il fronça les sourcils.

— Sacré bon coup.

— Je sais.

Son regard la transperça.

Elle lui adressa un sourire radieux.

Il plissa les yeux et reporta son attention sur le plateau.

— Silence, ordonna-t-il.

Sable se rendit compte qu'elle avait recommencé à fredonner. Elle augmenta légèrement le volume.

Il la regarda sans se laisser décontenancer. Une étincelle apparut dans son regard et, au coup suivant, il échappa à la capture et prit sa Beléna en ivoire.

Sable cessa de fredonner.

— Les bases, tu disais ?

— J'apprends vite.

— Quel menteur !

Il ricana. Le son résonna dans sa poitrine, réchauffant Sable.

— À ton tour.

Ils jouèrent alors en silence. Chacun se concentrait sur le plateau devant lui, déplaçait ses pièces, revendiquait des possessions, chacun faisant pression sur l'autre pour conquérir le soleil. Sable s'émerveillait de la façon dont son esprit fonctionnait, de la façon dont il misait sur l'inattendu, la prenant au dépourvu plus d'une fois. Elle ajusta sa tactique, anticipant son approche plus furtive, et, à plusieurs reprises, elle le surprit en train de la regarder. Il semblait quelque peu impressionné.

Les doigts de Jos effleurèrent deux saints avant de saisir son Saredd, mais plutôt que de le déplacer, il demanda :

— Tu t'es fait prendre à cacher des galeux, c'est ça ?

Sable arrêta de marteler le plateau de ses doigts et leva les yeux. L'intensité de son regard la cloua sur place.

— C'est pour ça que tu es là, n'est-ce pas, Sable ? continua-t-il en faisant rouler la figurine de Saredd entre ses doigts. Sable est-il

seulement ton vrai nom ? Ça ne sonne pas istraan.

— Arrête d'essayer de me déconcentrer. C'est à toi de jouer.

Elle désigna du menton la pièce dans sa main.

Jos arborait un sourire carnassier, comme s'il avait décidé de relever le défi.

— Tu détestes les Landes. Le désert te manque. Je le vois dans tes yeux à chaque fois qu'on te le rappelle.

Son regard se posa sur l'étoffe istraane pourpre qu'elle avait touchée un peu plus tôt. Il y avait prêté attention.

— Et la musique... elle jaillit de toi. C'est comme si tu étais constamment traversée par une chanson que toi seule entends. Et pourtant tu ne joues pas en public, même si je sens que tu le pourrais facilement. Au lieu de ça, tu restes dans l'ombre pour que personne ne te voie et tu marches sur la pointe des pieds pour que personne ne t'entende. Mais ce n'est pas parce que tu es timide.

Il pencha la tête sur le côté. Il était sur une piste et suivait les indices, les rassemblant de plus en plus vite avec son esprit vif.

— Tu ne veux pas attirer l'attention sur toi, poursuivit-il. C'est comme ça que tu as survécu toutes ces années, malgré le fait que tu sois une Istraane, et seule qui plus est. C'est pour ça que tu as les cheveux courts, pour aider à camoufler ton héritage, mais tu ne peux te résoudre à les couper entièrement, alors que tu le devrais. Ton cœur appartient à Istraan, mais tu ne cherches pas à y retourner, ce qui laisse penser que tu as été forcée de partir. Ce n'est pas une surprise. Personne ne vient dans ces maudites contrées de gaieté de cœur. La plupart des gens sont des criminels. Tu l'as dit toi-même. Tu prétends même être une voleuse, mais je n'y crois pas. J'ai connu des voleurs. Beaucoup de voleurs. Tu n'es pas comme eux.

Il essayait de l'embobiner, de lire en elle, de découvrir la vérité.

Sable le regarda, le visage impassible.

— *C'est à toi de jouer.*

Il lança son Saredd à travers la pièce et Sable sursauta. L'obsidienne frappa la pierre et s'écrasa sur le sol. Les iris de Jos étaient cerclés de noir et le bleu de ses yeux tournait à l'orage.

Il ne jouait plus.

Il avait découvert la vérité d'une façon ou d'une autre et il la provoquait à grand renfort de détails, cherchant à la piéger pour la pousser aux aveux. Sable calcula le nombre de pas nécessaires pour atteindre l'échelle. Du coin de l'œil, elle aperçut l'étoile istraane.

— Non, tu n'es pas une voleuse. Tu es trop compatissante, dit-il, la mettant au défi de le nier. Tu m'as sauvé la vie *deux fois* alors que tu n'avais aucune raison de me faire confiance. Tu n'hésiterais pas à secourir un galeux dans le besoin, et c'est ce que tu as fait. Tu t'es fait prendre, alors tu t'es enfuie. Dis-moi que j'ai tort.

Il se tut, fier de son verdict, convaincu d'avoir raison. Tel un chasseur portant le coup de grâce.

Par les gardiennes !

Sable resta sans voix.

Personne ne l'avait jamais percée à jour aussi clairement, et même s'il n'avait pas deviné toute la vérité, il en savait assez pour la laisser bouche bée. Pourtant quelque part, elle était soulagée. Il ne savait pas. Elle se demanda depuis combien de temps il réfléchissait à tout ça, à essayer de voir clair en elle.

Il se rapprocha au-dessus du plateau de jeu. Elle sentit son souffle chaud sur son visage. Il sentait le pin et la terre.

Le regard perçant, il scruta ses yeux, l'un après l'autre.

— Dis-moi que j'ai tort.

Grands dieux, il était magnifique.

Le regard de Sable glissa sur sa mâchoire saillante, ses lèvres pleines, et plutôt que de le contredire comme elle aurait probablement dû le faire, elle se pencha en avant et l'embrassa.

Ses lèvres étaient douces et la peau autour de sa bouche était rugueuse sur son visage. Mais il ne lui rendit pas son baiser.

Il s'était figé.

Jos l'attrapa par les épaules et la repoussa. Ses yeux étaient si sombres qu'ils semblaient presque noirs et une ombre menaçante planait au-dessus de sa tête.

Sable ouvrit la bouche pour parler, mais les mots lui échappèrent. Elle se sentait... confuse, embarrassée et un peu en colère. Les ongles de Jos s'enfonçaient dans ses épaules. Elle agita légèrement la tête,

essayant de prendre conscience de la situation et de calmer les notes étranges qui résonnaient dans ses oreilles.

— Je suis... Je ne... bafouilla-t-elle en s'éclaircissant la gorge, les joues en feu. Je n'aurais pas dû...

Jos lui attrapa alors le menton et l'embrassa avec fougue.

Les excuses de Sable moururent sur ses lèvres.

Il lui serra le menton et l'embrassa encore et encore, la laissant à peine respirer, dissipant sa confusion et sa colère. Effaçant toute autre pensée en elle que ce baiser fiévreux. Sa langue avait un goût sucré. Elle s'immisça dans sa bouche, insistante et exigeante, pour chercher la sienne.

Enhardie, Sable lui rendit son baiser.

Sa langue vint jouer avec la sienne dans une danse de pouvoir et Jos poussa un grognement presque douloureux. Sans lâcher son visage, il se mit à genoux et essaya de se rapprocher, mais il heurta le plateau d'Hokstra. Avec un nouveau grognement, il écarta brusquement le jeu. Des pièces volèrent en tous sens, des dieux s'écrasèrent sur le sol, et Jos l'attira dans ses bras, réduisant à néant l'espace qui les séparait.

Il agrippa ses cheveux tandis que sa bouche affamée prenait possession de la sienne. La force de son baiser la fit heurter une caisse. Un objet tomba, déséquilibré. Sable ne savait pas ce dont il s'agissait et s'en fichait éperdument. Il la dégagea de la caisse et l'allongea sur la couverture, les genoux entre ses jambes. Il retira sa tunique par le col et la jeta derrière lui, mais comme il s'allongeait sur elle, Sable lui accrocha la jambe avec la sienne et le fit rouler sur le dos.

Il lui lança un regard surpris, puis ses yeux s'étrécirent, brûlant d'un désir qui faisait perdre tout contrôle à Sable. Elle n'avait jamais partagé l'intimité de qui que ce soit auparavant, et même si elle et Jos s'étaient déjà retrouvés nus ensemble, ceci n'avait rien à voir. Il ne l'avait pas regardée à l'époque – pas comme il la regardait maintenant –, et cette attention l'excitait et la terrifiait à la fois.

Il se redressa légèrement, lui empoigna les cheveux et plaqua fermement sa bouche contre la sienne, l'entraînant tout contre lui. Les mèches de Sable se déployèrent sur son visage, mais il ne chercha pas

à les écarter, trop concentré sur leur baiser. Il prit une grande inspiration. Un frisson parcourut le corps de Sable et, instinctivement, elle serra les jambes, coinçant ses cuisses entre les siennes. Il gémit contre sa bouche et, d'un mouvement fluide, la retourna sur le dos et la jeta sur la couverture. Sa botte vint heurter la petite table, un vase se brisa, et une collection de billes se déversa sur le sol.

Ils se figèrent. Les billes roulèrent.

Sable pouffa, mais Jos étouffa son rire sous ses lèvres, comme s'il voulait en absorber le son. Le dévorer. Il s'allongea sur son corps et son rire se mua en un gémissement lorsqu'elle sentit le corps brûlant de Jos à travers sa tunique fine. Elle fit courir ses mains sur son dos, s'émerveillant de la douceur de sa peau et de la fermeté de ses muscles qui se contractaient à mesure qu'il la touchait, l'embrassait. Il était pareil au désert ; son souffle était une nuit torride, ses mains le soleil ardent, et partout où il la touchait, ses doigts mettaient le feu à sa peau.

Ses lèvres descendirent le long de son cou et vinrent taquiner sa clavicule. Sable en eut le souffle coupé. Il enserra fermement ses hanches en les plaquant contre les siennes, et elle se sentit inexplicablement prise d'une impatience soudaine. Elle attrapa son visage, ramena sa bouche contre la sienne et l'embrassa fougueusement.

Il laissa échapper un grognement. Au même moment, on frappa contre la trappe.

— Qu'est-ce qui se passe en bas ? cria Gavet de l'autre côté du panneau, suspicieux.

Il avait dû entendre le vase exploser.

Sable arracha sa bouche à celle de Jos, le cœur battant.

— Rien ! s'exclama-t-elle en essayant d'avoir l'air calme – mission impossible étant donné que Jos l'embrassait de nouveau dans le cou. Jos a trébuché sur une caisse !

Il lui mordit l'oreille et tira sur sa tunique.

— Rappelle à ton *employeur* d'être plus prudent, dit Gavet d'un ton irrité. J'ai des contacts à Passavant. S'il casse quoi que ce soit, il me remboursera d'une façon ou d'une autre.

Les pas de Gavet s'éloignèrent et le silence reprit ses droits.

Sable se retourna vers Jos, mais il s'était figé. Il restait planté là, un coude à côté d'elle, l'autre main à sa taille, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Jos... ?

Elle se pencha pour l'embrasser, mais il détourna la tête.

Elle recula afin de cacher la vive douleur qu'elle ressentait.

— Grands dieux, qu'est-ce que je suis en train de faire ? murmura-t-il.

Il la détailla, désespéré, avant de s'écarter vivement.

L'air froid lui glaça la peau à l'endroit où il l'avait embrassée.

Il s'accroupit, le dos tourné, immobile. La lumière de la lanterne éclairait sa peau pâle.

— Je ne comprends pas, fit Sable en se demandant ce qu'elle avait bien pu faire de mal.

Le silence s'étira, gênant et cassant. Jos passa une main dans ses cheveux, cherchant une longueur qui n'existait plus.

— C'est parce que je suis istraane ?

— Tu devrais dormir un peu, répondit-il d'une voix grave et rauque. Il est tard.

Sans un regard dans sa direction, il se leva. Il prit sa tunique qui avait atterri sur l'oud, se dirigea vers le pied de l'échelle et se coucha sur sa couverture.

— C'est tout ? dit Sable abruptement. C'est tout ce que tu as à...

— *Bonne nuit*, Sable.

Sable serra les dents. Elle ajusta sa tunique tout en essayant de calmer son cœur qui battait encore à tout rompre.

— Oh, et Jos... dit-elle. Tu as tort.

Elle éteignit la lanterne et s'allongea.

Mais il ne répondit pas.

~

Jeric était étendu sur le dos. Les yeux fixés sur l'obscurité, il faisait glisser son pouce sur la lame de son poignard.

Il ne parviendrait pas à dormir. À cause du chasseur en lui, se disait-il pour s'en convaincre, de cette partie de lui qui ne se mettait jamais en veille, qui restait toujours aux aguets. Il glissa son poignard sous son oreiller de fortune et se mit sur le côté, tournant le dos à Sable. Il ne pouvait pas la voir, mais il la sentait tel un feu de camp brûlant dans la nuit.

Son corps était encore douloureux.

Il passa une main sur son visage. Le lendemain, il récupérerait Braddok. Ils sortiraient de ce maudit enfer et l'emmèneraient directement à Descieux, où il la remettrait à son frère. Il en aurait alors fini avec elle.

Jeric grinça des dents et ferma les yeux, le goût sucré de Sable sur la langue.

Par tous les dieux.

Chapitre 22

— Tu as entendu pour le roi Tommad ? chuchota Alv.

Silas observa les cartes étalées sur la petite table faiblement éclairée par la lanterne.

— Il est mort.

Silas s'arrêta et posa son regard sur Alv, dubitatif.

— Je te jure, poursuivit Alv en jetant un coup d'œil furtif alentour, comme si quelqu'un risquait de les entendre dans la mine de skal. Tessa dit qu'il est malade depuis des mois et qu'il vient de mourir. Apparemment, le prince Hagan attendrait le retour du Loup avant de faire une annonce officielle. Il ne veut pas d'ennuis avec les jarls. Surtout Stovich. J'ai entendu dire que c'est une vraie plaie depuis ce qui s'est passé à Reichen.

Silas haussa un sourcil touffu.

— Elle en sait des choses sur les intentions du prince Hagan.

Alv croisa les bras devant l'insinuation.

— Si tu as quelque chose à...

Un bruit résonna au fond de la mine, là où les galeux dormaient. Puis plus rien.

Ils échangèrent un regard.

Alv finit par hausser les épaules. Il s'apprêtait à jouer sa carte quand un enfant éclata de rire. Cette fois, Silas se leva.

— Peut-être que l'un d'entre eux est somnambule, suggéra Alv.

— Alors, je l'enchaînerai à ce foutu mur, grogna Silas. Je reviens tout de suite.

Alv acquiesça d'un signe de tête.

Silas ôta une torche du mur et s'enfonça plus profondément dans la mine. L'autre regarda sa silhouette s'estomper jusqu'à ce qu'elle disparaisse après un virage. Avec un soupir, Alv s'avança sur sa chaise, jeta un coup d'œil sur ses cartes puis inspecta celles qui se trouvaient sur la table. Il fronça les sourcils. Silas allait gagner. Encore une fois.

Il s'assura qu'il était toujours seul, puis prit les cartes de Silas. Il échangea quelques-unes, les reposa exactement comme l'autre les avait laissées, puis il s'affala sur sa chaise et attendit.

Longtemps.

Alv tapait du pied, fixant la pénombre. Il détestait surveiller les mines. Cela revenait à scruter une bouche toujours béante, jamais rassasiée. Ses supérieurs avaient affirmé que ce n'était pas une punition, mais tout le monde savait la vérité. On envoyait dans les mines les gardes qui avaient causé des problèmes parmi les rangs du commandant, et Alv et Silas n'étaient pas en reste. Mais les forces de Corinthe étaient déjà bien assez éparpillées, entre la protection de la frontière et la lutte contre la résurgence des groupes de galeux rebelles. On ne pouvait pas se permettre de les renvoyer. Alors, ils avaient atterri là, dans les profondeurs et l'obscurité, à surveiller les galeux qui extrayaient du skal. Mais Alv ne s'en plaignait pas. Les galeuses étaient une source constante de divertissement.

Il fronça les sourcils en scrutant la pénombre. Où donc était passé Silas ?

Soudain, il entendit un murmure.

Alv se figea.

— Silas ? lança-t-il.

Aucune réponse.

Il dégaina sa dague.

— Silas, c'est toi ?

Toujours pas de réponse.

— N'essaie pas de me jouer des tours...

Alv plissait les yeux dans la pénombre. Une rafale s'engouffra dans la mine et sa lanterne s'éteignit, le plongeant dans l'obscurité la plus totale.

Il étouffa un juron, coinça sa lame sous son bras et tritura la lanterne dans l'espoir de la ramener à la vie. Il ôta le verre à tâtons, les doigts tremblants de peur et de désespoir. Il devait rester calme. Il n'y avait rien d'autre dans la mine, rien que Silas ou lui n'aient laissé passer par l'entrée. Son collègue lui jouait encore des tours.

— Silas, nom des dieux ! Je vais...

Il venait de frapper le silex quand il entendit comme un râle. Une surface froide lui effleura la nuque.

Alv tressaillit, lâchant sa lame. La lanterne tomba de la table et s'écrasa sur le sol tandis que des doigts glacés s'enroulaient autour de son cou et de ses bras, le tirant vers le bas. Alv hurla.

~

Sable se réveilla en sursaut. Une note résonnait dans son esprit.

Ne crains pas le chemin qui t'attend, répéta la voix. *Je serai à tes côtés.*

La cave était sombre, le monde endormi. Aucune lumière ne filtrait à travers le plancher au-dessus de sa tête, et lorsqu'elle regarda dans la direction de Jos, tout était calme. Elle allait se rallonger lorsqu'un bras puissant s'enroula autour d'elle, l'attirant vers un corps encore plus robuste. Une main se plaqua sur sa bouche.

Sable tressaillit.

— Ce n'est que moi, lui chuchota Jos à l'oreille.

Elle se détendit un peu avant de prendre conscience que quelque chose n'allait pas. Il retira la main de sa bouche et la lâcha.

— Qu'y a-t-il ? chuchota-t-elle.

— Ils nous ont trouvés.

Sable fixa les ténèbres au-dessus de leurs têtes. Elle n'entendait rien d'inhabituel, mais Jos avait une sorte de sixième sens qui dépassait l'entendement.

Il se rapprocha d'elle et lui glissa quelque chose dans la main.

— Tiens.

C'était un couteau. Sable le passa à sa ceinture.

— Ventus est là ? souffla-t-elle.

— Je ne sais pas, mais il y a des gardes en haut. Il pourrait y en avoir d'autres dehors.

Elle ne doutait pas de lui, mais cela signifiait que Gavet les avait trahis.

Le plancher grinça au-dessus et Sable sentit une vague de fureur l'envahir.

— Quel sale petit mollusque merdeux !

— Je crois que je commence à déteindre sur toi, dit Jos avec flegme.

— Je vais le tuer.

Son épaule effleura la sienne.

— Tu en auras peut-être l'occasion d'ici quelques minutes. Ne bouge pas d'ici.

— Et tu comptes t'occuper des gardes tout seul ?

— Je suis sérieux, Sable, dit-il résolument.

Il était inutile de protester, aussi s'abstint-elle de toute autre remarque.

Il s'éloigna d'elle. Les barreaux de l'échelle grincèrent sous son poids et il frappa contre la trappe. Pendant ce temps, Sable se fraya un chemin dans l'obscurité. Il pouvait donner tous les ordres du monde. Elle n'était pas tenue d'y obéir.

— Gavet, appela Jos.

Voyant qu'il ne répondait pas, Jos frappa à nouveau, plus fort cette fois.

— Gavet !

Jos entendit un pas traînant suivi d'un raclement, et enfin un bruit sourd au-dessus de sa tête.

— Quoi encore ? Grands dieux, vous avez une idée de l'heure qu'il est ?

L'irritation de Gavet était étouffée par la trappe.

— Ouvrez. Sable ne respire plus.

Il y eut un instant de silence.

C'était une bonne idée. C'était *elle* qui comptait, après tout, et Gavet ouvrirait probablement la trappe de peur que sa monnaie d'échange ait perdu de la valeur.

— Comment ça, elle ne respire plus ? s'enquit Gavet.

— Je veux dire qu'elle ne respire plus, gronda Jos. Je crois qu'elle fait une réaction à l'un de ses remèdes pour dormir. Il me faut quelque chose pour arrêter l'œdème.

Sable fronça les sourcils. C'était un excellent menteur. Elle se demanda si elle devait s'en inquiéter.

Il y eut un grincement de bois et la trappe s'ouvrit. Une faible lueur

éclaira la cave, partiellement masquée par la silhouette de Gavet.

Sable s'enfonça plus profondément dans la pénombre.

— Où est... commença Gavet.

Jos l'attrapa par le col et lui assena un coup de tête. Son menton s'affaissa et Jos dégagea son corps inanimé du chemin. Des cris retentirent au-dessus. Ils entendirent des bruits de bottes et le raclement du métal, mais Jos s'était déjà hissé à travers l'ouverture, administrant un coup de pied dans les genoux d'un garde au passage.

Par les gardiennes, il était aussi rapide que l'éclair.

Dans la pièce du haut, des hommes grondaient tandis que des corps volaient en tous sens. Sable grimpa à l'échelle et jeta un coup d'œil par l'ouverture au moment où un garde projetait une chaise. Elle l'esquiva. Les pieds de la chaise passèrent en sifflant au-dessus de sa tête et elle se précipita vers les jambes de l'homme. Ce dernier laissa échapper un cri de surprise, avant de riposter par un coup de pied. Elle tira le poignard de Jos de sa ceinture et le ficha dans la botte du garde. Il hurla et fit tournoyer la chaise, mais Sable récupéra sa lame dans un roulé-boulé.

Elle se heurta aux bottes de Jos.

Il la foudroya du regard.

Aussitôt, elle s'éloigna de lui pour se jeter sur le dos d'un autre garde. Ce dernier tournoya sur lui-même dans l'espoir de l'éjecter, mais elle enroula ses membres autour de son cou et serra de toutes ses forces. Il étouffait, agrippant ses bras pour se dégager, mais elle s'accrochait comme un serpent du désert, serrant toujours plus fort. L'homme se rua contre un mur pour tenter de l'encastrer dans le plâtre. Elle grimaça. Un cadre tomba et vint s'écraser sur le sol, mais elle ne lâchait toujours pas prise. Enfin, dans un hoquet, son adversaire s'effondra par terre, inconscient.

Sable se remit sur ses pieds au moment où quelqu'un brandissait son épée dans sa direction.

Au même instant, Jos s'interposa avec son arme et tout le poids de son corps. Le garde cria, peinant à repousser le colosse. Il était vraiment incroyable à regarder. Tel l'œil d'un cyclone, magnifique et intouchable, il semait autour de lui chaos et destruction.

Un autre garde tenta d'échapper à l'ouragan et fonça vers la porte, mais Jos lança l'une de ses lames et atteignit le garde entre les deux épaules. Il eut un soubresaut et tomba face contre terre, tandis que Jos revenait affronter le premier homme, sans s'apercevoir qu'un autre arrivait derrière lui.

Sable bondit sur ses pieds, attrapa la statue de Beléna sur la cheminée de Gavet et la fracassa sur la tête du garde. L'homme s'affaissa dans un grognement et Sable se demanda s'il était mort.

Jos jeta alors un coup d'œil par-dessus son épaule et croisa son regard. Il était furieux.

Sans la quitter des yeux, il arracha son poignard de la poitrine du garde qu'il avait terrassé. Ce dernier s'étala sur le sol derrière lui, aussitôt oublié.

— Nom des dieux, Sable !

Elle reposa la statue sur la cheminée. L'objet avait l'air étrangement hors de propos, comme un arbre toujours debout après l'incendie d'une forêt tout entière.

Jos fit un pas vers elle, le visage écarlate à cause de l'effort et de la colère.

— Je t'avais dit d'attendre.

— Et... ?

Sa mâchoire se contracta.

— J'essaie de te *protéger*.

— Vraiment ? le défia-t-elle.

Il pinça les lèvres pour empêcher les mots de sortir.

Elle lui lança sa dague ensanglantée, qu'il attrapa au vol sans la quitter des yeux. Sable s'éloigna, cherchant Gavet du regard. Elle l'aperçut alors, appuyé sur ses avant-bras, qui cherchait à reprendre son souffle. Elle s'approcha de lui.

— Sable... tenta Jos.

Elle l'ignora et appuya sa botte entre les omoplates de Gavet, le clouant au sol. Ce dernier grogna, le souffle court, les bras en croix.

— Sable... commença-t-il.

— Tu n'es qu'une sale petite chiffe molle, gronda-t-elle.

Elle lui enfonça violemment la botte dans le dos, puis la retira.

— Je n'avais pas le choix... fit-il en essayant de se mettre à quatre pattes. Ils savaient que tu étais là, et si je...

Elle l'attrapa au col et le mit à genoux.

— Il nous reste combien de temps avant qu'il arrive ? demanda-t-elle.

— Je ne...

Elle le secoua comme un prunier.

— Ne me mens pas, Gavet.

La tension se lisait sur son visage. Il déglutit bruyamment. Ses yeux se tournèrent vers Jos, puis revinrent sur Sable.

— J'ai... j'ai envoyé un pigeon dès que vous êtes arrivés. Il était à Roqueblanche.

Ce qui signifiait que Ventus serait là d'une minute à l'autre.

Sable était tellement en colère que ses poings tremblaient.

— Après *tout* ce que j'ai fait pour toi, me trahir comme ça...

— Je n'avais pas le choix ! reprit Gavet en serrant les dents. Tu sais bien le pouvoir qu'il a. Il aurait ruiné mon entreprise...

Sable le relâcha puis le frappa au visage. Il cria en heurtant le mur derrière lui.

— Soyez maudits, toi et tes affaires. Tu n'es qu'un lâche.

Elle lui cracha dessus, le faisant sourciller.

— Honte à moi d'avoir pensé que je pourrais rivaliser avec ton portefeuille.

— Sable... *je t'en prie*...

Elle lui arracha le poignard de la ceinture pour l'intégrer à la sienne.

— Je m'en souviendrai, Gavet.

Sur ce, elle le laissa planté là et esquiva les corps et les chaises cassées pour passer devant Jos. Elle se dirigea vers le couloir, ouvrit la porte de derrière et sortit dans la nuit glaciale. Là, dans la pénombre du porche, elle s'arrêta. La nuit était trop calme et une brume qui n'avait rien de naturel s'était répandue alentour.

Ventus était là.

Elle sentit la présence de Jos dans son dos, mais elle ne se retourna pas.

— Il est déjà là, chuchota-t-elle.

Il y eut un instant de silence.

— Tu en es sûre ?

Sable regardait devant elle d'un air absent, son souffle comme un petit nuage.

— Certaine. Tu devrais y aller. C'est après moi qu'il en a réellement, et tu peux être sûr qu'il aura plus de deux Muets avec lui cette fois. *Va-t'en*. Va chercher ton ami. Pars d'ici tant qu'il est encore temps.

Jos la saisit par les épaules et la retourna face à lui. Ses yeux étincelaient dans la nuit.

— Ce n'est plus seulement ton combat, Sable. Il a tué l'un de mes hommes.

— Tu ne gagneras pas ce combat, Jos, lâcha-t-elle. Si c'est la vengeance que tu cherches, alors tâche de *rester en vie*.

Il la dévisagea, comme s'il hésitait.

— Va-t'en, l'exhorta-t-elle en le repoussant.

Te voilà, petite sulaziér.

Chapitre 23

Les gardes de Ventus pénétrèrent dans l'allée. Deux d'entre eux s'agenouillèrent derrière des barils, arbalète au poing, tandis que les autres se déployaient pour les empêcher de fuir. La porte arrière de Gavet s'ouvrit et quatre autres gardes firent irruption dans l'embrasure. L'un d'eux portait une torche. Éblouie par la soudaine clarté, Sable cligna des yeux, puis remarqua que l'un des hommes tenait une arbalète braquée sur Jos.

Ils étaient piégés.

Elle jeta un coup d'œil de l'autre côté de l'allée. Une ombre émergea des ténèbres. Un Muet. Puis deux. Sable en compta quatre au total. *Quatre.*

Ventus apparut derrière ses Muets, sa robe telle une tache dans la nuit.

À côté d'elle, Jos se tenait immobile, son épée à la main.

Viens avec moi, sulaziér, et sa mort sera rapide.

— C'est moi que vous voulez. Laissez-le partir, gronda-t-elle en avançant dans la ruelle, les mains en l'air.

— Il a *tué l'un de mes Muets.*

— Et vous avez transformé l'un de ses hommes. Vous êtes quittes, maintenant.

Le visage de Jos se tourna vers elle. Il était tendu. Il n'entendait qu'un côté de la conversation et il n'aimait pas ça.

Oh. Tu as deviné. Je savais que tu étais spéciale. Je me demande si ton Provincial sait à quel point tu l'es. On devrait peut-être lui faire une petite démonstration ? Libérer ton pouvoir et lui montrer ta vraie nature ?

Sable se demanda de quel pouvoir il parlait quand une douleur fulgurante lui traversa les tempes, tel un coup de poing dans le crâne. Elle en eut le souffle coupé. Ses genoux se dérochèrent sous son poids et elle tomba à quatre pattes. Ventus resserra son étreinte. Ses poumons se contractèrent et, le souffle court, elle sentit une sorte de

fourmillement au plus profond d'elle-même. C'était la même sensation qu'elle avait ressentie bien des années auparavant lors de sa prestation au palais.

Mais cette fois, elle n'avait pas sa flûte.

Elle éprouva une sensation de chaleur contre ses côtes. La pression s'y accumulait, telle une bouilloire sur le point de déborder.

Ventus serra encore plus fort.

Quelque chose céda en elle, comme du verre qui se fissure. Les lézardes s'étendirent. La chaleur tentait de s'immiscer par les craquelures et Sable serra les poings, les abdominaux contractés afin de contenir cette vague en elle. Mais la pression augmenta et les fentes se propagèrent, la déchirant de l'intérieur. Sable hurla entre ses dents.

— Ça suffit, ordonna Jos à travers la douleur insoutenable.

La pression retomba. Miraculeusement, le verre avait tenu bon. La chaleur diminue, désormais cantonnée aux profondeurs de son être. Sable n'avait aucune idée de ce que Ventus venait de lui infliger.

Elle releva la tête. Trois des gardes postés au niveau de la porte arrière étaient à terre. Le quatrième était figé, la torche levée, l'épée de Jos sous la gorge. De son autre main, Jos pointait une arbalète sur Ventus.

Ce dernier souriait à la lueur des torches.

Soudain, Jos poussa un cri et tomba à genoux. L'arbalète se fracassa sur le sol et son épée résonna contre les pavés. Il tenta de reprendre son souffle, mais ses genoux se dérochèrent et il s'effondra de nouveau.

Une main puissante attrapa Sable par les cheveux, lui arrachant un cri. Le garde que Jos avait fait prisonnier venait de lui mettre la main dessus. Jos vociférait entre ses dents, les poings serrés sur les pavés. Son corps était pris de convulsions de plus en plus violentes.

Ventus allait le tuer.

Sable lança violemment sa tête contre le nez de son ravisseur. L'homme hurla et recula en titubant, avant de trébucher sur le porche de Gavet. Sable ramassa la torche qu'il venait de lâcher et retira une bougie de sa botte. *Don sar*, comme on l'appelait à Istra. Une étoile de nuit. Elle avait su ce dont il s'agissait dès qu'elle l'avait aperçue dans la cave de Gavet. Ricón les collectionnait avant d'apprendre à les

fabriquer lui-même. Leurs explosions étaient toujours hautes en couleur.

Elle alluma la mèche à l'aide de la torche.

— Profite du spectacle, monstre, gronda-t-elle avant de viser les fûts de bière derrière lesquels se tenaient les Muets et les gardes.

Ventus gronda et fit pression sur le crâne de Sable, mais il était trop tard. Elle avait lancé le *don sar* et se précipitait déjà vers Jos. Comme une comète, le *don sar* fendit l'allée, fonçant droit sur les barils, crachant des étoiles et libérant des étincelles dans son sillage.

Les gardes ne comprirent pas ce qui se passait... jusqu'à l'explosion.

Sable atterrit sur Jos au moment où un grand *boum* ! secouait la nuit.

Lumière. Chaleur. Fumée.

Les oreilles sifflantes, elle se releva tant bien que mal en entraînant Jos avec elle.

— Dépêche-toi ! lui cria-t-elle avant d'être prise d'une quinte de toux.

Jos tanguait quelque peu, les yeux fixés sur les flammes, incrédule.

— Allez !

Elle l'entraîna vers la maison de Gavet et tous deux foncèrent à travers le chaos qu'ils avaient engendré. Ils passèrent la porte d'entrée et sortirent dans la rue sombre et déserte.

Des cris résonnèrent derrière eux et la nuit sembla un peu plus claire.

— Par ici ! lança-t-elle.

Elle descendit la rue à toute vitesse en s'assurant que Jos la suivait, puis tourna dans une autre ruelle.

— Par les cinq enfers, où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il sans s'arrêter.

— Chez Gavet.

Sable tourna brusquement à droite, dans une autre ruelle.

— Je retire ce que j'ai dit. Tu as ça dans le sang.

Sable aurait ri si elle ne s'était pas trouvée en plein effort.

— Les écuries sont par-là, fit remarquer Jos en indiquant l'endroit où il avait laissé leur monture.

Contrairement à elle, il était à peine essoufflé.

— Je sais. Mieux vaut passer par l'arrière.

Ils tournèrent à angle droit et tombèrent nez à nez avec une poignée de gardes du village. L'un d'eux ouvrit la bouche, mais Jos le fit taire d'un coup de coude. L'homme tituba et Jos en frappa deux autres. Le quatrième sortit son épée, mais il la lui arracha des mains.

— T'es qui, toi ? fit l'homme.

Jos montra les dents, fit tourner l'arme et empala le garde sur sa propre épée.

Une fois de plus, Sable se dit qu'elle avait de la chance de ne pas être confrontée à sa lame.

Ils reprirent leur course effrénée. Des visages apparurent aux fenêtres, à la recherche de ce qui causait une telle agitation. Certains ouvrirent leur porte, jetèrent un coup d'œil dehors et la refermèrent aussitôt.

— Par ici ! cria soudain une voix quelque part derrière eux.

Sable poussa Jos dans une ruelle étroite. Elle aperçut les écuries à travers l'interstice entre les murs. Ils atteignirent le bout, attendirent quelques instants, inspectèrent la ruelle, puis foncèrent en direction des écuries, dont ils poussèrent les portes battantes.

Un palefrenier s'avança vers eux en titubant, à moitié endormi.

— Qu'est-ce que vous...

Jos renversa l'homme, qui atterrit dans un tas de foin.

— Le troisième à gauche, dit-il à Sable.

Sable repéra leur cheval, qui s'abreuvait avec insouciance.

— Pas le temps de mettre la selle, observa Jos alors que Sable sautait déjà à dos de cheval.

Il grimpa derrière elle, talonna leur monture et ils partirent au galop.

Les gardes inondaient la rue.

Jos les chargea en hurlant, faisant tourner son épée tandis que Sable donnait des coups de pied dans les mains et les visages, repoussant les gardes du mieux qu'elle pouvait. Ils galopèrent à vive allure tout droit vers une porte fermée.

Derrière eux, les sabots de chevaux lancés au galop se firent

entendre. Jos étouffa un juron et poussa leur monture à accélérer. À travers le vacarme, un léger cliquetis attira l'attention de Sable – comme un murmure, un avertissement – et elle se baissa, entraînant Jos avec elle juste au moment où un trait fendait l'air. Il heurta la pierre d'un mur et ricocha dans la nuit.

— Nous devons ouvrir la porte, grogna Jos.

— Si tu les retiens, je peux...

Une demi-douzaine de gardes surgirent alors de l'ombre et se déployèrent devant la porte pour leur bloquer le passage.

Jos poussa un juron.

Un cri furieux se détacha du tumulte et une montagne humaine jaillit de nulle part, fendant les gardes comme une avalanche. Les hommes crièrent et se jetèrent à terre. Le géant tournoya, et Sable aperçut des cheveux roux. C'était Braddock, l'homme qui accompagnait Jos pendant sa tentative de sauvetage ratée.

Jos arrêta leur cheval et sauta à bas de la monture.

— Grands dieux, Brad ! Où étais-tu passé ? hurla-t-il en s'élançant sans crainte dans la mêlée.

— J'attendais que tu daignes pointer tes fesses, comme d'habitude ! cria Braddock en retour, avant d'assommer un garde d'un coup de tête.

Les yeux du garde se révoltèrent et il s'effondra, laissant échapper son arbalète.

Sable sauta du cheval et se jeta sur l'arme, au moment même où une silhouette sombre atterrissait devant elle. En apercevant sa bouche aux dents noires et sa peau recouverte d'encre, Sable recula instinctivement.

Deux autres Muets apparurent près de la porte. Et le quatrième se dressa devant Jos.

Les Muets les encerclaient, resserrant leur étau. Les quelques gardes restants s'empressèrent de s'écarter pour contempler le bain de sang imminent. Braddock essuya son front en sueur d'un revers de la main et crachota du sang.

— Par tous les dieux. J'en ai vraiment marre de ces trucs-là.

Le Muet planté devant Jos poussa un râle, puis passa à l'attaque. Jos para le coup, arrêtant le Muet avant qu'il ne lui ouvre la gorge.

Son assaillant recula et tous deux se firent face. Prédateur contre prédateur.

Les gardes regardaient la scène, pétrifiés. Même Sable retenait son souffle.

Puis Jos passa à l'offensive. Une tempête de coups s'abattit sur le Muet, le forçant à reculer. Les gardes s'écartèrent. Jos en empoigna un et s'en servit comme d'un bouclier. Mais le Muet ne ralentit pas, ne s'arrêta pas. Il ne se posait pas de questions. Sa lame en ténébrine transperça l'armure du garde et le bouclier humain de Jos s'affaissa, raide mort. Il le poussa sur le côté.

Aussitôt, un second Muet se joignit à eux.

Braddok fonça sur le troisième, le faisant tomber à terre, mais le Muet le plus proche de Sable bondit avec une détente surnaturelle et atterrit sur Braddok, sa lame en ténébrine à la main.

Sable leva l'arbalète. Elle n'en avait jamais utilisé auparavant, mais cela ne devait pas être bien compliqué. Elle visa, retint son souffle pour réaliser un tir précis, puis tira. La corde claqua, le projectile fendit l'air et le trait vint se ficher dans l'épaule du Muet.

Ce dernier gémit et fondit sur elle. Elle sortit un autre carreau, le plaça sur l'arbalète et tira de nouveau. Le trait atteignit la cuisse du Muet, sans le ralentir pour autant.

Il y eut un éclat métallique.

Le Muet s'effondra dans sa course. Sa tête tomba par terre et roula sur quelques mètres. Jos se tenait derrière lui, son épée cramoisie à la main.

Ventus rugit de fureur.

Une vive douleur transperça Sable, qui s'effondra. Du coin de l'œil, elle vit que Jos et Braddok étaient également à terre. Ventus les tenait tous les trois en son pouvoir.

Il tournoya sur lui-même en une masse d'ombres et de ténèbres, et réapparut devant elle. Des ongles crochus se plantèrent dans son menton et il la remit sur pieds. Ses yeux noirs plongèrent en elle. Il sentait le sang, l'acier et la glace.

Tu vas me le payer.

Elle tendit la main vers le poignard de Gavet, encore à sa ceinture,

mais une force invisible le libéra et l'envoya valser plus loin. L'arme tomba dans un bruit métallique sur les pavés, hors de portée. Ventus saisit son poignet et la força à regarder Jos et Braddok, tous deux à quatre pattes, les traits déformés par l'agonie.

Un Muet s'approcha de Jos, le saisit par le col et le mit à genoux. Le pauvre hurlait entre ses dents, et les veines de sa tempe battaient à tout rompre. Il ne pouvait pas se défendre, pas avec le pouvoir de Ventus qui le retenait captif. Le Muet appuya une lame en ténébrine sur son cou. Derrière eux, Braddok était prostré, affaibli.

— Laissez-les partir ! s'écria Sable. Je vous suivrai sans résistance, je le jure !

Je vais faire des vêtements de sa peau, et tu les porteras. Ainsi, tu te souviendras à jamais de ce qui arrive à ceux qui s'opposent à moi.

Le Muet commença à entailler la peau de Jos. Lentement. Une fleur rouge apparut sur son cou.

Juste derrière lui, un bruissement de laine se fit entendre, suivi d'un léger craquement. Le Muet qui tailladait la gorge de Jos tomba à terre dans un froissement de tissu, le cou tordu. Le nouveau venu avait eu raison de lui.

Jos tomba en avant et se rattrapa sur les pavés, le souffle court. L'inconnu leva les yeux. Une lumière dorée illumina un visage rendu cruel par de larges cicatrices.

— Bonjour, Ventus.

C'était Tallyn.

Chapitre 24

Il fallut un moment à Sable pour reconnaître Tallyn, car l'homme qui se tenait devant eux n'avait rien à voir avec celui qui leur avait sauvé la vie. La fureur déformait ses traits, le rendant sinistre, inhumain. Il n'y avait plus rien de bon dans son regard, plus rien de chaleureux – seulement de la haine. Un étrange brouillard était suspendu à sa robe et obscurcissait sa silhouette. Il semblait émaner de lui, lui donnant un aspect éthéré. On aurait dit un esprit de la nuit qui se serait matérialisé. Même les lanternes avaient perdu en intensité, leurs flammes se recroquevillant en présence de Tallyn. L'homme était bien plus impressionnant qu'auparavant. C'était comme s'il avait caché à Sable cet aspect de lui-même. Son pouvoir supplantait sa fragilité, remplissait les fissures et les brèches, pour transformer cet homme brisé en un être magnifique et terrible à la fois. On aurait dit que la Mort était enfin venue prendre son dû.

Sable frémit.

Elle n'avait jamais vu cette facette de Tallyn. L'eût-elle ne serait-ce qu'entraperçue, elle ne lui aurait jamais fait confiance. Elle voyait désormais en lui la première création d'Azir.

Les deux derniers Muets émirent un rôle, puis, en bons protecteurs qu'ils étaient, se rapprochèrent de Ventus. Les gardes reculèrent, terrifiés. À côté de Tallyn, Jos se releva, méfiant à l'égard de son sauveur inattendu. Braddock se remit également debout avec peine, mais il resta près des gardes, prêt à intervenir au cas où ils décideraient d'attaquer.

— Tallyn, fit Ventus en détachant les syllabes, dans un mélange de dégoût et d'aversion. Tu as l'air en forme. La trahison te va bien.

Tallyn dit quelque chose à Jos que Sable n'entendit pas.

Ce dernier plissa les yeux.

— Tuez-les, gronda Ventus. Tous, sauf Tallyn. Il est à moi.

Les gardes près de Braddock brandirent leurs armes et avancèrent

timidement.

Braddok frappa le plat de sa lame contre sa paume en souriant. Les gardes échangèrent des regards incertains, puis le premier chargea. Braddok se baissa et, dans un mouvement étonnamment rapide pour un homme de sa taille, fit rouler le garde sur son dos. Un autre s'avança, mais Braddok tournoya et frappa son assaillant dans le dos avec son épée. Il s'étala sur les pavés. Trois autres le chargèrent, mais Braddok en transperça un de sa lame, puis saisit la tête des deux autres et les écrasa l'une contre l'autre. Enfin, il sortit son épée de sa victime empalée et adressa un sourire aux gardes restants.

— Et alors, on a fait pipi dans sa culotte ? les provoqua-t-il. Ne faites pas vos femmelettes.

Le reste des gardes fondit sur Braddok dans un seul et même cri de fureur, mais cette fois, Jos rejoignit la mêlée. Tallyn, lui, ne bougea pas. Son regard restait fixé sur Ventus tandis que, derrière lui, le chaos faisait rage.

Sable tenta d'échapper à la poigne de Ventus, mais il serrait si fort que ses ongles lui arrachaient la peau.

— Tu n'as aucune chance de gagner, *vindaré*, dit Ventus.

— Je ne suis pas ici pour gagner, *Aiaon*, répondit Tallyn d'une voix sombre comme la nuit. Ce privilège appartient au Créateur. Nous ne pouvons qu'espérer Lui être utile durant la vie qu'Il nous accorde.

Ventus gronda.

— Toujours de si jolis mots.

— C'est peut-être pour ça que le Créateur a épargné ma langue.

Les deux Muets émirent un râle.

Sable remarqua que Ventus ne s'adressait pas à l'esprit de Tallyn. Peut-être en était-il incapable.

— Relâche la fille et je les épargnerai, dit simplement Tallyn.

— *Toi ?* Et qu'est-ce que tu comptes faire, Tallyn ? répliqua Ventus sur le ton de l'injure. Tu es une déformation, une abomination. Ton existence même est une insulte au Créateur.

— Ça a toujours été ton erreur, Ventus. Croire que tu étais le seul à connaître le dessein du Créateur. Tu as détourné Ses paroles pour écrire tes lois. Tu as utilisé Son pouvoir pour asseoir le tien. Tu L'as

détruit pour prendre sa place.

— Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ? gronda Ventus. Me détruire pour prendre la mienne ?

Les deux Muets se précipitèrent sur Tallyn, mais il esquiva à la vitesse de l'éclair et leur assena des coups de poing si rapides que Sable ne comprit pas ce qu'il se passait avant de voir les Muets projetés dans les airs. Ils décrivrent une courbe puis s'écrasèrent contre la façade d'un bâtiment avec une force qui aurait brisé les os de toute personne normalement constituée. Les Muets glissèrent sur les pavés, mais se remirent rapidement sur leurs pieds. L'un des deux pencha la tête pour remettre son cou en place. Ils émirent un cri guttural et bondirent vers Tallyn. Il venait d'éjecter le premier lorsque le second s'arc-bouta sur son dos, l'étranglant avec violence.

Si l'affrontement entre Jos et le Muet avait été impressionnant, on avait désormais l'impression d'assister à un combat entre dieux.

Ventus entreprit d'éloigner Sable de la bataille.

— Lâchez-moi ! s'écria-t-elle alors qu'elle agrippait son poignet pour le griffer jusqu'au sang.

Mais à peine formées, les coupures cicatrisaient.

Tallyn gronda et encastra l'un des Muets dans un mur, qui s'effrita en partie et déversa un torrent de briques sur les pavés.

Grimpe, dit Ventus en poussant Sable vers un stolik sellé.

Sable voulut lui donner un coup de poing, mais Ventus para l'attaque et lui frappa si fort la mâchoire qu'elle s'effondra au sol. À quatre pattes, elle frictionna la zone douloureuse, un goût de sang dans la bouche.

Grimpe.

Il l'attrapa par les cheveux et la releva brusquement. Une lueur attira alors le regard de Sable.

Le poignard de Gavet. Il reposait sur les pavés à quelques pas de là.

Sable se redressa en chancelant exagérément, puis elle se jeta sur la dague. Le pouvoir de Ventus s'empara immédiatement d'elle et elle atterrit prostrée, à l'agonie. Avec un grognement déterminé, elle détendit les muscles de son corps et rampa vers la lame. Mais Ventus n'était pas du genre à abandonner.

Une force invisible la projeta sur le dos, vidant ses poumons de leur air. Sa tête se renversa et vint heurter la pierre. Elle hurla de douleur.

Cependant, elle avait réussi à mettre la main sur l'objet qu'elle convoitait.

Grimpe, sulaziér.

Sable luttait pour remplir ses poumons d'air, quand une douleur vive lui comprima le crâne. Des taches apparurent dans son champ de vision et le monde devint flou. Elle se leva péniblement et se remit lentement en route vers Ventus. Une fois qu'elle eut atteint son stolik, elle fit mine de grimper en selle, mais à la dernière seconde, elle se jeta sur son ennemi et plongea la dague de Gavet dans sa poitrine.

Ventus poussa un grognement sourd et grimaça, dévoilant ses dents noires. Mais au lieu de tomber, il lui agrippa le poignet et planta ses ongles dans sa chair tout en la maintenant fermement devant lui. Elle essaya de se libérer, mais il serrait trop fort. Enfin, il retira le poignard de sa poitrine et le lui planta dans le flanc.

Sable écarquilla les yeux, sous le choc. Ventus retira la lame ensanglantée. Du sang chaud s'écoula de la plaie béante et elle plaqua sa main contre la blessure. Le sang suintait entre ses doigts et une douleur nouvelle jaillit au plus profond de son être.

— Ventus.

Il se retourna.

Tallyn se tenait à une dizaine de mètres de là, les mains et le visage ensanglantés. Même courbé par l'effort et avec les traits tirés, il avait meilleure mine que les deux Muets qui gisaient derrière lui, morts.

Ventus poussa un rugissement sorti tout droit des enfers. Il oublia entièrement Sable et se dématérialisa, fondant sur Tallyn dans un tourbillon de cris et d'ombres.

— Tallyn... voulut-elle hurler, mais seul un chuchotement sortit de sa gorge, interrompu par un halètement de douleur.

Une fraction de seconde avant que Ventus ne frappe, Tallyn disparut dans le brouillard, et lorsque le prêtre se matérialisa, Tallyn réapparut derrière lui, légèrement déséquilibré.

— Va-t'en, Sable ! lui ordonna-t-il tandis qu'une force invisible le projetait dans les airs.

Il percuta un chariot et des fragments de bois volèrent en tous sens. Tallyn se redressa sur ses genoux et leva ses paumes en sang, tout en proférant des incantations silencieuses. Des morceaux de bois et des clous s'élevèrent tout autour de lui, comme tirés par des ficelles. Ils tremblaient, suspendus dans les airs, à mesure que le pouvoir de Tallyn s'affaiblissait. Ce dernier orienta alors les projectiles vers Ventus et, dans un grognement déterminé, tendit ses deux bras dans sa direction. Les fragments filèrent vers Ventus tel un mur de pointes mortelles.

Le prêtre leva ses paumes cramoisies, psalmodiant à son tour.

Les éclats se figèrent à quelques mètres de lui, suspendus dans l'espace et le temps. Les clous et le bois frémirent, pris entre deux forces opposées. Tallyn et Ventus hurlaient leurs ordres de plus en plus fort en grimaçant, puis l'air se mit à palpiter.

Le bois explosa en une multitude d'échardes et les clous fusèrent de toute part comme des flèches. Au premier étage du bâtiment voisin, les fenêtres volèrent en éclats. Sable se cacha derrière le cheval tandis qu'une pluie de verre, de métal et de morceaux de bois s'abattait alentour.

— Va-t'en ! lui cria Tallyn.

Sable cligna des yeux pour tenter de chasser le brouillard qui s'insinuait dans son esprit. Tout se mit à tourner autour d'elle. Elle fit quelques pas, trébucha sur une pierre, puis se rattrapa à un lampadaire. Elle reprit sa progression en titubant, mais elle perdit l'équilibre et tomba. Cette fois, une paire de bras la rattrapa.

— Tu saignes, fit remarquer Jos.

— Ça va...

Jos ôta sa main de sa taille et poussa un juron.

— Brad !

Braddok hurle en jetant trois gardes à terre. Il lança un coup d'œil par-dessus son épaule, capta le regard de Jos, puis commença à battre en retraite.

— On doit... aider Tallyn, balbutia Sable.

— Il faut qu'on te sorte d'ici, répondit-il entre ses dents.

Il la souleva comme une plume et l'installa sur le stolik de Ventus,

puis il monta derrière elle, enroula un bras autour de sa taille et enfonça ses talons dans les flancs de la monture.

Luttant pour rester assise, Sable ouvrit la bouche afin de dire quelque chose à propos de la porte, mais ils la franchirent au galop et s'enfoncèrent dans la nuit. Tallyn avait dû l'ouvrir en arrivant.

— Reste avec moi, lui dit Jos en la serrant contre lui.

Une autre paire de sabots galopait derrière eux.

— Roqueblanche.

— On ne va pas à Roqueblanche, la coupa-t-il. Tallyn a un bateau qui nous attend à Merenvue.

Merenvue était un port à environ une heure de Rivebois. Il fallait simplement qu'elle tienne jusque-là.

Soudain, des hurlements vinrent déchirer la nuit. Jos poussa un nouveau juron.

— Jos ! s'écria Braddock derrière eux.

— Je sais ! répondit-il en exhortant leur stolik à redoubler de vitesse.

Sable s'accrocha fermement à la crinière du stolik et Jos chevaucha avec toute la fureur d'un ouragan. Le corps de Sable était gelé. Elle savait qu'elle avait perdu trop de sang, mais ils ne pouvaient pas s'arrêter. Pas encore. Les Ombres risquaient de les rattraper.

Elle ferma les yeux et le martèlement des sabots du stolik résonna dans sa poitrine. C'était comme un tambour au rythme régulier, un battement percussif assourdissant, bien que trop lent à son goût. Elle incita silencieusement le tempo à accélérer.

Étrangement, son vœu fut exaucé. Le rythme des percussions s'accéléra, résonnant à toute vitesse dans sa poitrine, et les hurlements des Ombres s'éteignirent dans le lointain.

— Tiens bon ! hurla Jos en la serrant plus fort.

Quand Sable rouvrit les yeux, le tempo avait ralenti, et elle fut surprise de voir devant elle la lumière de lanternes illuminant des quais et une eau noire étincelante. Merenvue. Par les gardiennes, elle avait dû s'évanouir.

— Nom des dieux, dit Braddock en reprenant son souffle. Je n'avais jamais vu un cheval galoper comme ça...

Il s'interrompit en apercevant la silhouette trapue d'un homme apparaître dans un halo de lumière devant lui.

Jos arrêta le stolik.

— Je cherche un dénommé Survak, fit-il.

L'homme ne broncha pas. Il les observait d'un air nonchalant, entouré d'un nuage de fumée qui émanait de sa pipe. Du coin de l'œil, Sable discerna du mouvement dans la pénombre.

— C'est Tallyn qui m'envoie, ajouta Jos.

La silhouette arracha la pipe de ses lèvres et exhala un nuage de fumée.

— Et vous êtes ?

Il avait une voix grave, rugueuse sur les bords, salée comme la mer.

— Je m'appelle Jos. Voici Sable. Et Braddok.

La silhouette se tourna vers la lumière, révélant un visage buriné par la mer. L'homme était d'âge moyen, avec de courts cheveux argentés et une attitude de meneur qui rivalisait avec celle de Jos.

— Moi, c'est Survak.

Des hurlements retentirent au loin et le stolik renâcla, peinant à tenir en place.

Survak scruta la pénombre, les yeux plissés, puis il désigna l'un des pontons du menton.

— Suivez-moi. Dépêchez-vous. Les chevaux peuvent venir aussi, tant que vous arrivez à les faire monter à bord.

Une galère était amarrée au bout du quai, aussi noire que la nuit, ses mâts dressés comme des lances.

Jos descendit de cheval et se tourna vers Sable, mais elle glissait déjà de la selle. Elle chancela lorsque ses bottes touchèrent le sol. Jos passa un bras autour de sa taille pour la soutenir.

Elle le repoussa.

— Je vais... *m'occuper des chevaux*, voulut-elle dire, mais tout devint flou et elle s'écroula.

Chapitre 25

Jeric rattrapa Sable in extremis.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Braddok.

— Elle a perdu trop de sang.

Survak siffla quatre membres d'équipage.

— Donnez-leur un coup de main pour les chevaux, leur ordonna-t-il lorsqu'ils se présentèrent sur le pont. Vous, suivez-moi, fit-il à l'attention de Jeric, qui échangea un regard avec Braddok.

— Je reste avec les chevaux, fit ce dernier.

Jeric porta Sable sur le pont et suivit Survak. Les membres de l'équipage les dévisagèrent, mais nul ne dit mot. L'homme se dirigea vers une petite porte près du pont arrière, l'ouvrit et fit signe à Jeric de le suivre.

— Elle ne dérangera personne ici, dit-il.

C'était une petite chambre, juste assez grande pour accueillir un lit de camp et une table de nuit. Survak alluma une lanterne et la suspendit à un crochet au plafond tandis que Jeric étendait Sable sur le lit. Du sang rouge foncé trempait sa tunique. Jeric écarta le tissu ensanglanté et grimaça. Les deux hommes échangèrent un regard.

Survak fouilla dans les tiroirs de la table de nuit, en sortit une petite besace et la lança à Jeric.

— Une trousse de secours, expliqua-t-il. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est mieux que rien.

Jeric fouilla sans ménagement dans la besace. Du tissu, une flasque de... Il la déboucha pour en renifler le contenu. Du mytvinn. Un alcool puissant. Il jeta la flasque et le tissu sur le lit et continua de fouiller. Une pince à épiler. Une petite lame.

— Vous auriez du fil et une aiguille ?

— Sur le pont. Pour les voiles.

— J'en aurai besoin.

Survak ne posa pas de question. Il sortit de la petite cabine et revint

quelques instants plus tard avec des aiguilles et une bobine de fil. Jeric trouva une aiguille qui n'était pas rouillée et utilisa la flamme de la lanterne pour la stériliser. Le bateau décrivit une brusque embardée et il s'appuya au mur pour garder l'équilibre.

— Je dois y aller, fit Survak. Prévenez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Jeric lui adressa un signe du menton et essaya d'enfiler l'aiguille. Ce n'était pas une mince affaire, vu la taille de ses doigts. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et Braddok entra.

— Les chevaux sont amarrés, mais ils sont loin d'être ravis. Ce stolik a pissé partout sur le pont. Nom des dieux, c'est profond, ajouta-t-il en s'arrêtant derrière Jeric avec un froncement de sourcils. Tu sais ce que tu fais ?

— Non, mais tu sais que ça ne m'a jamais arrêté.

Jeric versa le mytvinn sur la blessure. Sable tressaillit et tourna la tête sur le côté, les traits tirés par la douleur.

— Essaie de ne pas bouger, dit-il en posant une main sur son ventre, avant de commencer à la recoudre.

Elle grimaça de douleur et tout son corps se crispa, mais elle tint bon. Même face à une souffrance insoutenable, elle était dure au mal.

Braddok resta immobile, les yeux fixés sur Jeric, qui s'affairait. C'était assez étrange de recoudre de la peau, mais ce n'était pas si différent de reprendre du cuir, art qu'il maîtrisait à la perfection. Il opéra rapidement, mais prudemment, tenant fermement sa taille de sa main libre et s'interrompant quand le roulis de l'embarcation devenait trop important. Il termina de la recoudre, fit un nœud et coupa le fil avec ses dents, avant de rincer de nouveau la blessure avec du mytvinn. Il leva la tête vers Braddok, qui n'avait pas bougé, mais ce dernier ne dit mot.

Soudain, la galère eut un sursaut si brusque que Jeric tomba contre le lit de camp. La lanterne se balança, le navire grinça et Jeric sentit son estomac se retourner.

Braddok le regarda.

— Ça va ?

Jeric avait le cœur au bord des lèvres. Sa peau était brûlante et il

tenta de desserrer son col.

— Surveille-la.

Braddok acquiesça.

Jeric sortit de la cabine et retrouva l'air froid de la nuit. Toutes les voiles étaient dehors et l'équipage était assis sur le pont, à manier de longues rames avec une synchronisation remarquable. Les matelots les plus proches de Jeric le regardèrent se diriger vers le bastingage et vomir par-dessus bord.

— Il n'aura pas fallu longtemps à la cabine pour avoir raison de vous, dit Survak un instant plus tard.

Jeric cracha dans l'eau noire et essuya sa bouche sur sa manche.

— Tenez, ajouta le marin en sortant une petite outre de sa cape.

Jeric demeura immobile.

— Ce n'est que de l'eau.

— Je fais confiance à deux personnes sur cette terre. Vous n'en faites pas partie.

— On n'est jamais trop prudent, en effet, approuva Survak.

Il déboucha la gourde, prit une longue gorgée, puis la tendit à Jeric.

Cette fois, Jeric s'en saisit et but une longue goulée d'eau. Il rinça la bile, puis tendit l'outre à Survak.

— Gardez-la. On a encore un bout de chemin avant d'accoster.

— Et où allons-nous exactement ?

Survak s'accouda au bastingage.

— Du côté des Falaises Noires.

Jeric fronça les sourcils.

— Vous savez que Stykken y patrouille.

Il se trouvait que Stykken, chef des Phalanges, n'appréciait pas particulièrement la famille de Jeric. La situation ne datait pas de la veille. Le conflit remontait à une époque où Corinthe ne possédait pas encore certains territoires riches en skal. Si Jeric se faisait prendre, Stykken le reconnaîtrait.

— Oui. Mais ce sont les mêmes patrouilles depuis vingt ans, fit Survak. Je connais leurs angles morts. Sans compter qu'il n'y a pas un seul bateau dans toutes les Provinces qui puisse distancer la Dame.

Survak tapota le bastingage comme un père en admiration devant

sa progéniture.

— La Dame... ?

Survak sourit, puis se retourna et s'adossa à la rambarde. Il porta sa pipe à sa bouche et cracha de la fumée, mais le vent balaya le nuage.

— Vous ne la voyez pas encore, mais elle est magnifique. Aussi gracieuse qu'un cygne, avec toutes les manières d'une dame. Mais ne vous laissez pas duper par sa beauté. Elle est rusée. Furtive, rapide. Une véritable chasserresse.

Il marqua une pause, exhalant des tourbillons de fumée.

— Et je m'adresse à un connaisseur, n'est-ce pas ?

Jeric se figea, l'outré aux lèvres.

Survak tira longuement sur sa pipe.

— Je sais qui vous êtes.

Jeric abaissa l'outré.

— C'est-à-dire ?

— Je ne suis plus tout jeune, mon garçon, fit-il sans la moindre condescendance, comme un homme âgé s'adressant à un homme plus jeune. J'ai vu beaucoup de visages. Et il y en a qu'on n'oublie jamais.

Jeric plissa les yeux.

— Je vous ai reconnu à la minute où vous avez débarqué au port, continua Survak tout en jetant un coup d'œil furtif par-dessus son épaule en direction des hommes qui ramaient en contrebas. Je suis sûr que Tallyn le savait aussi, même s'il n'a rien dit. Sournois, mais futé, le vieux bougre. Il me connaît bien. Je n'aurais jamais accepté si j'avais su.

Jeric s'était figé et fixait Survak en se demandant quelle serait l'issue de la conversation.

— Mais je n'ai qu'une parole, poursuivit l'homme. J'ai dit à Tallyn que je vous aiderais et je le ferai. Mais faites attention à vous. À votre place, je me ferais discret. Ne montrez pas les dents, ne mordez pas. Mes hommes peuvent rapidement détecter l'odeur d'un chien mouillé et vous ne sortirez pas vainqueur de ce combat-là.

— C'est une menace ? demanda gravement Jeric.

— Plutôt une promesse, rectifia Survak en le regardant droit dans les yeux. Vous êtes un animal terrestre. Mes hommes, eux, sont des

loups de mer. Vous n'êtes pas dans votre élément ici.

— Il y a un problème ? demanda Braddock qui venait d'arriver.

Survak quitta le bastingage et se redressa de toute sa hauteur sur ses jambes robustes de marin.

— J'énonçais simplement les règles du bateau, déclara-t-il en jetant un regard lourd de sens à Jeric dans un long nuage de fumée. J'espère que vous les transmettez.

Jeric ne répondit pas. Survak jeta un coup d'œil aux deux hommes, toucha sa tempe en un salut informel et les laissa seuls.

— Elle dort, annonça Braddock avant que Jeric eût le temps de lui poser la question. Plutôt bien, à ce que j'ai pu voir.

Les coudes sur la rambarde, il jeta un coup d'œil rapide à Survak.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Jeric s'appuya contre le bastingage, prit une gorgée d'eau et s'essuya les lèvres sur sa manche.

— Il sait.

Braddock se crispa.

— Comment diable... ?

— Ses hommes ne sont pas au courant, le coupa Jeric. Il a dit qu'il nous ramènerait sains et saufs à terre.

— Et tu le crois ?

— Étonnamment, oui, répondit Jeric en rebouchant l'outre. De toute façon, je ne crois pas qu'on ait le choix.

Une forte brise gonflait les voiles et le navire tanguait. Les vagues déferlaient et le vent formait des moutons à la surface de l'eau. Les deux hommes restaient là, immobiles, à contempler les ténèbres. Jeric avait toujours apprécié la présence de Braddock, mais en cet instant précis, elle lui rappelait leur camarade qui manquait à l'appel.

Il passa une main dans ses cheveux courts.

— Ce n'est pas ta faute, tu sais, dit calmement Braddock. Il serait venu même si tu avais dit non.

La main de Jeric se crispa sur le bastingage.

— Nous sommes honorés de...

— De quoi, Brad ? lâcha Jeric. De servir mon maudit frère ? Il ne prend aucun risque. Il met seulement en danger la vie de *mes* hommes.

Jeric se reprit et baissa d'un ton.

— C'est *moi* qui l'ai tué.

— Tu ne l'as pas... commença Braddok.

— *Je l'ai tué*, répéta Jeric en détachant chaque syllabe, tout en prenant soin de ne pas hausser la voix. Il s'est transformé en Ombre, Brad, et j'ai dû le tuer.

Il omit de préciser que Sable s'en était chargée. Il n'avait jamais menti à Braddok auparavant et ne savait pas d'où lui venait ce besoin soudain de le faire, mais cela n'avait pas d'importance. C'était bien lui qui avait entraîné Gerald dans cette mission. C'était comme s'il avait lui-même enfoncé la lame dans sa poitrine. Il aurait dû le faire, mais il n'avait pas cru Sable quand elle l'avait mis en garde. Il ne l'avait pas crue avant de ressentir lui-même l'effet de cette gangrène, et il aurait subi le même sort sans ses soins attentionnés.

Braddok fronça les sourcils.

— Mais j'ai vu ce Muet l'achever.

— Nous... Jeric se reprit. Sable croit que Ventus l'a transformé.

— Comment ça, transformé ?

Jeric lui expliqua ce que Sable lui avait révélé sur les Ombres et sa théorie concernant les pouvoirs de Ventus. Une fois qu'il eut terminé, Braddok demeura silencieux.

— Je les ai vues, dit enfin Braddok. Elles sont sorties de la pénombre tout d'un coup, mais elles ne m'ont pas accordé la moindre attention. Elles se sont enfuies.

— Tu peux nous remercier pour ça, répondit sombrement Jeric. Elles nous ont poursuivis jusqu'à la Kjürda. On a failli mourir d'hypothermie.

Une vague s'écrasa contre la galère, les aspergeant tous les deux.

— Que s'est-il passé ? demanda Braddok.

Jeric expliqua rapidement – et discrètement – son périple avec Sable, son infection et les événements qui avaient découlé, en passant néanmoins quelques détails sous silence. Quand il arriva à la trahison de Gavet, Braddok l'interrompit.

— Désolé de ne pas être arrivé plus tôt. J'étais à Roqueblanche, comme prévu. Je me suis dit que je ne te serais d'aucune aide si j'étais

mort. Mais je sortais quand même de jour pour essayer de retrouver tes fesses royales.

— Moins fort, le prévint Jeric en vérifiant par-dessus son épaule que personne ne pouvait les entendre.

— Ensuite, j'ai eu ton message.

Jeric lança un regard perplexe à Braddok.

— Mon message ?

— Oui, disant que tu serais à Rivebois. Ce n'est pas toi qui l'as envoyé ? demanda-t-il après une courte pause.

— Non... Tallyn a dû s'en charger.

— Bon, j'ai eu son mot, alors, poursuivit Braddok en haussant les épaules. Mais le soleil se couchait déjà. Je pensais attendre jusqu'au matin, et puis j'ai vu ces foutus Muets déguerpir. Je me suis douté qu'il se passait quelque chose, alors je les ai suivis. Je me suis dit que s'ils étaient prêts à affronter la nuit, je pouvais bien en faire de même.

Jeric tanguait au rythme du bateau. Son estomac se retourna de nouveau, mais l'air frais lui épargna de nouvelles nausées.

— Je lui ai fermé les yeux, chuchota Braddok en joignant les mains. J'ai récité une prière. La plus belle prière de toute ma vie, et ce salaud n'était même plus là pour l'entendre.

Jeric fixait l'horizon sans le voir. Une rafale s'engouffra dans les voiles.

— Je suis désolé, Brad, dit-il. Je ne laisserai plus Hagan t'utiliser comme ça.

Braddok renifla.

— Espèce de salaud arrogant.

Jeric jeta un coup d'œil à son ami.

— Personne ne m'utilise, poursuivit Braddok en souriant de toutes ses dents. Je suis ici parce que je l'ai décidé. J'ai décidé d'être à *tes* côtés. Répète ça encore une fois et je t'assomme.

Jeric esquissa un petit sourire.

Ils s'interrompirent lorsque des membres de l'équipage de Survak se rapprochèrent pour ajuster une voile avant de rejoindre le pont principal.

— Et maintenant ? chuchota Braddok une fois que les hommes se

furent éloignés. Tu crois qu'elle peut faire ce que ton frère prétend ?

Jeric tambourinait sur la gourde.

— On le saura bien assez tôt.

— Tu lui as dit la vérité ?

— Non.

Braddok se retourna et s'appuya contre la balustrade, étudiant Jeric du regard.

— Tu ne comptes pas le lui dire.

C'était à la fois une question et une accusation.

Jeric cessa de marteler l'outre.

— Ce n'était pas le bon moment. On en a déjà parlé.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Ce que tu as dit est absurde, rétorqua Jeric.

Braddok plissa légèrement les yeux.

— Alors, quand ?

— Quand on sera plus près.

— Elle finira par le découvrir.

— Je le sais bien, lâcha Jeric, en proie à une vague d'irritation inattendue. Mais on doit attendre d'être sortis des Landes. On est partis depuis trois semaines. On n'a aucune idée de ce qui se passe dans les Provinces. En attendant, il est préférable de faire semblant.

— Préférable pour qui ?

Jeric fixa son ami.

— Si tu as quelque chose à dire, Brad, dis-le.

Braddok le regarda un long moment. Il plissa les yeux, décroisa les bras et s'écarta du bastingage.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, *Loup*.

Il avait chuchoté la fin de sa phrase, mais ce mot-là fit plus de mal à Jeric que tous les autres.

Sur ce, Braddok s'éloigna.

~

Hagan se tenait devant la statue d'Aryn, observant la perfection de ses traits. Aryn, le conquérant. C'était son modèle que Hagan avait

décidé de suivre pour gouverner et non le piètre exemple de son père.

Il sentit une présence familière derrière lui, mais ne se retourna pas.

— Vous avez trouvé quelque chose, dit calmement Hagan.

— En effet, Votre Grâce, répondit Rasmin.

Le regard du roi balaya l'immense pièce. Deux prêtres mineurs se tenaient en bas, près de l'autel où une poignée de citoyens étaient agenouillés dans une attitude de prière. Une demi-douzaine de soldats corinthiens gardaient l'entrée du temple. Il avait demandé au commandant Anaton d'y poster quelques hommes après l'événement terrifiant de la cour, et il était satisfait de voir que le commandant avait obéi, malgré le manque de ressources. En bas, l'un des prêtres psalmodiait, le son profond se répercutant dans les vastes volumes du temple.

— Allons-y, fit Hagan en se tournant vers Rasmin.

Ce dernier inclina la tête.

Ils entamèrent une promenade sous les arcades du temple, avançant silencieusement au milieu des chants graves qui s'élevaient.

— Des nouvelles de mon frère ? demanda Hagan.

— Il est en route avec la femme, répondit Rasmin d'un ton posé. Son voyage n'est pas de tout repos. Je suis certain qu'il a de bonnes raisons d'être en retard.

— Mes jarls montrent les dents en son absence. En particulier Stovich.

— Et ils pourraient bien vous réduire en lambeaux si le prince Jeric ne la ramène pas.

Hagan s'arrêta et regarda Rasmin droit dans les yeux.

— Je risque mon trône pour cette mission, Grand Inquisiteur.

Rasmin adressa un regard grave à son roi.

— Si je puis me permettre, Sire, vous risquez votre trône y compris si vous ne récupérez pas cette femme.

Hagan plissa les yeux.

— Vous avez de nouvelles informations pour moi.

Rasmin inclina la tête et ils reprirent leur marche.

— Je suis retourné à l'endroit indiqué par les coordonnées de la carte, continua Rasmin.

— Et ?

— J'ai trouvé... un arbre.

— Je ne doute pas que vous en ayez trouvé un certain nombre, Grand Inquisiteur, railla Hagan. Après tout, vous vous trouviez dans une forêt.

— C'est un lieu sacré, Votre Grâce. Un lieu de sépulture.

Il avait piqué la curiosité de Hagan.

— Quel genre de sépulture ?

Rasmin regarda furtivement autour d'eux.

— La dernière demeure de Mubarék.

Hagan ne s'attendait pas à cela.

— Saád a été tué à Baraga. Nous avons au moins une dizaine de témoins...

— Je ne parle pas de son arrière-petit-fils.

Ils se turent en croisant un prêtre qui allumait des bougies.

Hagan jeta un regard sceptique au Grand Inquisiteur, à la dérobée.

— Vous en êtes certain ?

L'homme hocha la tête.

— Quelqu'un a libéré l'esprit d'Azir, dit-il doucement. Il est en vie.

Hagan parut décontenancé.

— C'est impossible.

— *Improbable*, corrigea Rasmin. Dois-je vous rappeler que rien n'est impossible avec le Shah ? Avec les Liagés, tout est question de probabilités.

— Épargnez-moi la sémantique, Grand Inquisiteur.

— Les Liagés l'appellent *zindev*, poursuivit Rasmin. La nécromancie, l'art de ramener les morts à la vie.

Hagan l'observa pendant un long moment.

— Un arbre vous a dit qu'on l'avait ramené à la vie ?

— Les traces de pouvoir que j'ai trouvées sur le site sont sans conteste l'œuvre d'un *zindev*. Je n'ai jamais rien vu de tel et j'ai pourtant étudié les vieux textes liagés ad nauseam. Il faut un immense pouvoir pour libérer l'esprit d'un Liagé, comme ce *zindev* l'a fait. L'acte en lui-même est mal vu, même par les leurs.

Hagan fixa l'autel en contrebas.

— Qu'est-ce que ça signifie pour nous ?

Rasmin marqua une pause.

— Je crains que ce nécromancien ne travaille avec la légion rebelle et qu'il n'ait ressuscité Azir pour s'en prendre à vous.

Hagan fronça les sourcils.

— Même si vous aviez raison, que pourrait bien faire Azir sous la forme d'un esprit ?

— Il ne restera pas indéfiniment sous cette forme, Votre Grâce. Il trouvera un corps à occuper, mais c'était un Liagé très puissant dans le temps. Il représenterait un grave danger pour vous sous quelque forme que ce soit.

Hagan pinça les lèvres.

— Avez-vous une idée de l'identité de ce nécromancien ?

Les yeux de Rasmin étincelèrent comme de l'encre.

— Non. Depuis le temps que je suis ici, je n'ai jamais vu un seul prisonnier manifester un tel pouvoir.

— Et vous pensez que ce nécromancien travaille avec la légion ? demanda Hagan.

— J'en suis certain, étant donné les corps retrouvés à Reichen et Dunsten. Et, vu qu'ils étaient à deux doigts de vous atteindre *ici même*, je suggère de capturer ce nécromancien et de débusquer la légion avant d'organiser votre couronnement.

Hagan frappa dans une colonne.

Le Grand Inquisiteur pinça les lèvres.

— Non, dit fermement Hagan. Nous ferons comme prévu.

— Sire, le zindeu à lui seul est bien trop puissant et, jusqu'à ce qu'on le trouve...

— *Alors. Trouvez. Le*, fit Hagan en se penchant vers lui, ses yeux lançant des éclairs. C'est votre travail, n'est-ce pas, *Grand Inquisiteur* ?

Rasmin ne répondit pas, mais une ombre passa dans ses yeux.

— Les rumeurs sur les récents événements se répandent à Corinthe comme un feu de forêt, cracha Hagan. Et maintenant, mes chasseurs craignent ces maudits bois.

Rasmin eut l'air intéressé.

Le roi esquisça un sourire crispé.

— Vous devriez peut-être parler à Grag Beryn. Demandez-lui ce qu'il a trouvé. Ce n'est qu'une question de temps avant que le récit des actes de ce nécromancien me concernant ne parvienne à Stovich, si ce n'est pas déjà fait. Annuler le couronnement serait perçu comme une marque de faiblesse.

Le Grand Inquisiteur ne répondit pas immédiatement.

— Je comprends, Votre Grâce, mais ma mission est, et a toujours été, d'assurer votre sécurité...

— Alors, trouvez ce nécromancien et cette maudite légion, et livrez-moi leurs têtes sur des piquets, gronda Hagan. Placez-les devant mes portes pour que tout le monde puisse les voir. Que le peuple sache ce qui arrive à ceux qui menacent mon trône.

Rasmin regarda le sol en signe de déférence.

— Oui, Votre Grâce.

Chapitre 26

Quand Sable ouvrit les yeux, elle se trouvait dans une minuscule cabine faiblement éclairée. Ballottée par le roulis, elle finit par se souvenir qu'elle était en fait sur un bateau. Mais elle n'avait aucune idée de la façon dont elle s'était retrouvée allongée sur un lit de camp, confortablement blottie sous un tas de couvertures en laine. Elle essaya de s'asseoir, mais une douleur vive lui transperça le flanc.

— Ménage-toi, dit alors une voix grave.

Elle se rallongea et jeta un coup d'œil en direction de la voix.

Jos était assis par terre à quelques pas de là, appuyé contre le mur opposé, ses longues jambes croisées devant lui et son épée posée sur ses genoux. Sa tête reposait contre le mur et il regardait Sable à travers ses paupières mi-closes.

Elle se demanda depuis combien de temps il était assis là.

— On l'a... semé ? réussit-elle à prononcer.

Le simple fait de parler, de respirer, la faisait souffrir.

— Oui, répondit Jos. Pour l'instant.

Le roulis la berçait dans le petit lit de camp et les cloisons en bois grinçaient. Une lanterne suspendue se balançait, projetant un spectacle d'ombres et de lumières sur les murs de la cabine.

— Comment te sens-tu ? demanda Jos d'une voix qui mêlait inquiétude et retenue.

— Chanceuse, répondit-elle avant de repousser lentement les couvertures.

Sa tunique était imbibée de rouge, mais sa blessure avait été pansée. Elle leva les yeux et croisa le regard de Jos.

— J'ai nettoyé du mieux que j'ai pu, dit-il. J'ai peur que mes points de suture ne soient pas aussi nets que les tiens, mais ils devraient tenir. Tu devrais quand même y aller doucement. Je ne sais pas jusqu'où la lame a pénétré.

Sable passa doucement ses doigts sur le pansement, reconnaissante

et émue que Jos ait tant fait pour elle pendant qu'elle était inconsciente. Elle palpa légèrement son flanc pour avoir une idée de la gravité de la plaie.

— Elle n'a rien atteint de vital, au moins.

Ce qui était un miracle en soi. Pourtant, il faudrait des semaines pour que la plaie guérisse et tout autant pour que Sable recouvre ses forces. La blessure était profonde et elle avait perdu beaucoup de sang. Elle jeta un coup d'œil à Jos, qui la fixait d'une expression indéchiffrable.

— Merci, dit-elle.

Il soutint son regard puis hocha la tête un instant plus tard.

Quelque chose avait changé en lui. Il était difficile de déterminer quoi ou pourquoi, mais elle s'était attendue à ce qu'il soit... plus abordable une fois qu'il aurait retrouvé son ami. Dès lors que Tallyn leur avait annoncé que Braddock était en vie, Jos s'était montré moins lugubre, presque loquace – même s'il y avait de la marge –, et pourtant quelque chose semblait désormais lui peser.

— Tu te sens bien ? demanda-t-elle en remarquant qu'il avait l'air un peu pâle.

Il fronça les sourcils.

— Tu as un trou dans le flanc. Ce que je ressens est sans importance.

Sable plissa les yeux dans la pénombre et comprit qu'il pouvait y avoir une explication très simple à son attitude.

— Tu as le teint *verdâtre*, Jos.

— Je n'aime pas trop les bateaux.

— Il n'y a pas grand-chose que tu aimes.

C'était censé être une boutade, mais elle était si fatiguée qu'elle n'y mit pas le ton adéquat.

Un sourire étira les lèvres de Jos sans que cela suffise à ramener sa bonne humeur.

Une nouvelle pensée la frappa.

— Ton ami va bien ?

— Oui, Sable.

Il ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose, mais il

fronça soudain les sourcils et pinça les lèvres.

Alors qu'elle le dévisageait, elle fut prise de vertiges et ferma les yeux en attendant que le malaise s'estompe.

— Tu as besoin de repos, dit-il en prenant une décision soudaine.

Sable entendit le bois craquer. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Jos était debout en train de ranger son épée. Elle aurait voulu argumenter, mais elle sentait déjà sa conscience s'effacer.

— Où... va-t-on ?

— Vers les Falaises Noires.

— Mais... les patrouilles de Stykken... balbutia-t-elle en luttant contre un nouvel assaut de douleur.

Elle savait ce qui aurait pu l'apaiser : de la gypsophile. Mais elle n'avait aucune chance d'en trouver à bord.

— Survak m'a assuré qu'il nous aiderait à passer, dit Jos, dont les yeux se firent un peu plus chaleureux. Mais pour l'instant, tu as besoin de repos. Tu as perdu beaucoup de sang, Sable.

Elle ferma les yeux sans chercher à le contredire. Elle en aurait été bien incapable. Elle venait de s'évanouir à nouveau.

Elle ne vit pas Jos s'approcher de son lit. Elle ne le sentit pas remonter les couvertures sur ses épaules, pas plus qu'elle ne l'entendit chuchoter d'une voix quasi inaudible :

— Pardonne-moi.

Comme Jos le lui avait demandé – et parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre –, Sable garda le lit, alternant entre moments de conscience et d'inconscience au gré des berceuses soporifiques du bois gémissant, des vagues déferlantes et du ciel orageux. C'était comme si la nature était de mèche et la forçait à se reposer. De temps à autre, Jos la forçait à boire un peu d'eau, mais le reste du temps, elle dormait profondément. Elle faisait souvent le même rêve. Un rêve empreint de chaleur, de soleil et de tempêtes, dans lequel une voix puissante l'appelait par son vrai nom. La mélodie qui l'habitait résonnait plus fort qu'auparavant et ne semblait plus vouloir se taire. C'était une note constante et inébranlable qui se dressait face au

monde qui l'entourait, et Sable se demanda ce que Ventus avait fait, ce qu'il avait brisé en elle. Il avait de nouveau mentionné son soi-disant pouvoir et elle avait senti comme une cassure en elle. Mais elle n'avait aucune idée de ce que cela signifiait. À mesure que sa somnolence diminuait, ses pensées s'ancrèrent davantage dans le présent.

Elle s'éloignait des Landes Sauvages, une terre qui l'avait abritée et cachée pendant dix ans. Elle savait que ce n'était pas rien, et pourtant elle ne s'attendait pas à ressentir un tel pincement au cœur. La maison qui l'avait hébergée pendant toutes ces années n'existait plus, pas plus que la femme qui l'avait construite. Il était temps pour Sable de passer à autre chose. Elle en avait si souvent rêvé... Or elle commençait à réaliser que les rêves n'étaient pas sans danger. En apparence parfaits et immaculés, ils séduisaient par leurs promesses, laissant entendre que tout s'arrangerait plus tard ou serait plus beau ailleurs, et empêchaient tout simplement de vivre dans le présent.

Sable avait été heureuse, d'une certaine manière, mais ses rêves l'avaient empêchée de le voir. Son séjour dans les Landes Sauvages n'avait pas été idyllique, mais au moins avait-elle eu une vie. Beaucoup n'avaient pas eu cette chance. Maintenant qu'elle se dirigeait vers les côtes provinciales, que ferait-elle ? Elle n'avait pas de couronnes, pas la moindre possession, et Jos était son mécène le plus prometteur. Il s'était aussi avéré un garde du corps inestimable, malgré les récentes... complications. Elle ne savait toujours pas quoi penser de ce qui s'était passé dans la cave de Gavet, pas plus qu'elle ne parvenait à s'expliquer le comportement actuel de Jos.

Quoi qu'il en soit, il était dangereux pour une jeune femme – en particulier une Istraane – de voyager seule et, qui plus est, en étant blessée. Elle décida donc de maintenir le cap pour l'instant, de suivre Jos jusqu'à Passavant et d'accepter son offre, en supposant qu'elle tienne toujours. Une fois là-bas, elle déciderait alors quoi faire.

Et peut-être – peut-être – qu'elle contacterait Ricón.

Elle buvait une gorgée d'eau, toujours dans son lit, quand Jos ouvrit la porte de la cabine, suivi d'une rafale froide chargée d'iode. La voyant réveillée, il s'arrêta sur le seuil. Ses cheveux étaient sombres à

cause de la pluie et ses yeux étaient d'un bleu saisissant. L'air frais semblait lui faire du bien. Il n'avait plus le teint verdâtre.

— Bien, tu es réveillée, dit-il en saisissant une cape accrochée au mur. Nous approchons des Falaises.

— Par le Créateur tout-puissant, déjà ? s'exclama-t-elle tout bas.

Les Falaises se trouvaient à six bonnes heures de bateau des Landes Sauvages et elle avait dormi pendant toute la traversée. Elle reboucha l'outre, écarta ses couvertures et glissa les jambes hors du lit. Elle remarqua que ses bottes l'attendaient, impeccablement alignées sur le sol.

— Tu peux marcher ? demanda Jos en s'approchant d'elle, la cape à la main.

— Je crois...

Lentement, avec précaution, elle se pencha pour enfiler ses bottes, mais ses points de suture la firent grimacer.

Jos le remarqua.

— Laisse-moi faire.

Il lui tendit la cape et s'agenouilla devant elle. Il avait l'odeur de la pluie. Il prit une botte, en défit les lacets, la passa à son pied et la laça, puis renouvela l'opération avec l'autre. Sable le regarda faire, admirant la précision de ses mouvements et la force de ses mains. Lorsqu'il eut fini, il leva les yeux vers elle. Leurs regards se croisèrent et le cœur de Sable se mit à battre un peu plus vite. Il cligna des yeux et détourna le regard, puis il se releva et déplia la cape afin que Sable s'y glisse. Lui-même recula alors, comme pour mettre de la distance entre eux.

Elle agrippa le rebord de la table de nuit et, très prudemment, se mit sur ses pieds. Elle attendit de trouver son équilibre, puis croisa le regard interrogateur de Jos et hocha la tête. Il se précipita pour lui ouvrir la porte tout en la surveillant, prêt à la rattraper en cas de problème.

Mais elle ne trébucha pas.

Elle passa devant lui, baissa la tête en franchissant le linteau et sortit sur le pont. Un air froid et salé s'insinua sous sa cape, la glaçant jusqu'aux os. Il pleuvait à verse. Le ciel était sombre et couvert de

nuages, et le tonnerre grondait au loin.

Comme la tempête de son rêve. Et elle se dirigeait droit vers elle.

Quelques membres de l'équipage levèrent la tête vers eux, sans lâcher les rames. Un homme chuchota quelque chose à un autre. Un troisième adressa un large sourire à Sable, mais lorsqu'ils aperçurent Jos juste derrière elle, ils reportèrent brusquement leur attention sur leur effort.

— Je vois que tu t'es fait des amis, dit Sable d'un ton ironique en jetant un coup d'œil à Jos.

Il la regarda du coin de l'œil, une lueur d'amusement dans les yeux, puis désigna la barre du menton.

Sable aperçut Braddok appuyé contre le bastingage, qui s'entretenait avec un homme d'âge moyen aux cheveux argentés tirant sur une pipe d'une longueur impressionnante. Sable crut reconnaître l'homme des quais, Survak.

Il était loin d'être petit, mais à côté de Braddok, on aurait dit un nain. La stature du colosse éclipsait tout le monde. Le regard de Braddok s'attarda sur elle, puis glissa vers Jos, et elle eut l'impression qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne lui faisait pas confiance. Elle ne pouvait pas le blâmer. Il avait perdu un ami à cause d'elle et avait failli en perdre un autre.

Elle repéra les chevaux sur le pont, harnachés à un engin tout en corde et en cuir. On leur avait apporté de la paille, mais le stolik de Ventus ne semblait guère reconnaissant. Il avait même l'air particulièrement irrité.

— Ah, la voilà, dit Survak en la voyant approcher.

Il retira la pipe de sa bouche et fit face aux deux nouveaux arrivants.

Sable s'arrêta devant lui et referma les mains sur la rambarde.

— Nous vous devons la vie...

— C'est Tallyn qui m'a entraîné là-dedans, corrigea-t-il, non sans bonne humeur. Et d'après ce que vos amis m'ont dit, il semble que vous soyez très chanceux d'être ici tous les trois. *Vous* en particulier.

Il remit la pipe dans sa bouche et son regard se tourna vers Jos.

Il y eut comme un échange tacite entre eux, puis le jeune homme

croisa le regard de Sable, avant de contempler l'horizon, barré par un mur sombre.

Les Falaises Noires de Voïar.

Célèbres pour leurs courants, leurs parois dentelées et leurs rochers cachés. La plupart des capitaines les évitaient. Par le passé, bien des marins s'étaient aventurés trop près, perforant la coque de leur navire sur les affleurements pointus nichés juste sous la surface tourbillonnante de l'eau.

— Je pensais que les marins évitaient généralement les Falaises, dit Sable en écartant une mèche de cheveux de ses yeux.

À côté d'elle, Jos jeta un coup d'œil à Survak, suggérant ainsi qu'il avait exprimé la même inquiétude pendant que Sable dormait.

— C'est précisément la raison pour laquelle nous y allons, répondit Survak. Ce qu'un homme craint, un autre l'exploite.

Jos se contenta de fixer la mer, les yeux plissés, et Sable se dit qu'il avait probablement reçu la même réponse.

— Il y a une grotte cachée derrière une cascade des Falaises, expliqua le marin. Je m'y rends parfois. Stykken n'est pas au courant de son existence.

Brom Stykken dirigeait les Phalanges. Sable l'avait rencontré une fois, lorsqu'il s'était rendu dans un port près de Trier pour faire affaire avec son père. Un homme saumâtre, houleux comme la mer, avec une peau pareille à du cuir usé et les yeux d'un requin.

— Comment savez-vous ce que Stykken sait ou ne sait pas ? demanda Braddok en croisant ses bras épais sur sa poitrine.

— Je sais, car s'il était au courant, la zone serait gardée. Ces rivages sont sa maîtresse la plus convoitée et il préférerait mourir plutôt que de partager.

Dans l'heure qui suivit, la galère jeta l'ancre et l'équipage fit descendre un canot dans une zone relativement calme. Droit devant, nichée dans une petite crique au milieu des falaises, Sable repéra un filet d'eau jaillissant d'une fissure dans la paroi.

Jos et quelques hommes de Survak détachèrent les chevaux agités.

— Ils ne vont pas pouvoir rentrer dans le canot, fit remarquer Sable.

— En effet, répondit Survak. Ils devront nager.

Ce qui voulait dire que quelqu'un devrait les accompagner. Sable observa la petite crique au cœur des falaises. Bien que le courant n'y fût pas aussi fort, l'eau tourbillonnait tout de même en une palette de bleus et de blancs.

— Désolé, jeune fille, mais je ne peux pas approcher davantage la Dame de ces falaises.

Finalement, on convint que Jos accompagnerait les chevaux. Sable en aurait été incapable en raison de sa blessure, et les chevaux semblaient préférer Jos. De plus, Braddok et lui tombèrent d'accord sur le fait que Jos était meilleur nageur, bien que son ami ne semblât guère ravi de le reconnaître.

Sable monta dans le canot avec l'aide de Braddok, et lorsqu'il commença à s'éloigner, elle s'écria :

— Survak !

Elle voulait lui demander de prendre des nouvelles de Tallyn.

Le marin se pencha par-dessus le bastingage et accueillit ses paroles. En le regardant, elle eut soudain l'étrange sensation qu'ils s'étaient déjà rencontrés. À une autre époque, lorsqu'un homme bien plus jeune que lui avait transporté une fille bien plus jeune qu'elle d'un rivage à l'autre.

Survak esquissa un sourire, lui adressa un clin d'œil, puis disparut derrière le bastingage de la Dame.

~

Survak regarda le canot s'éloigner et adressa une prière rapide et silencieuse au Créateur. Il n'avait aucune idée du dessein qu'Il poursuivait en associant cette jeune femme au Loup, mais il ne voulait pas interférer. Quelque chose leur échappait, à Tallyn et à lui, mais le Créateur ne leur demandait pas de comprendre. Seulement d'avoir la foi.

Et il aurait la foi. Tout comme Tallyn.

Ce qui ne l'empêcherait pas de prier pour Sable.

Chapitre 27

Hagan pénétra en trombe dans la salle du Conseil et toutes les têtes pivotèrent vers lui. Hersir était là, assis à une extrémité de la table, Astrid à ses côtés. Hagan ne s'était pas entretenu avec le chef des Strykers depuis le départ de Jeric. Il avait été très clair sur ce qui se passerait si Hersir recrutait Jeric. Hersir avait tenu compte de l'avertissement et il avait gardé ses distances depuis lors. Jusqu'à ce que, sur les ordres de Hagan, le commandant Anaton demande aux Strykers de Hersir d'enquêter sur la légion. Cela avait forcé Hersir à quitter son centre de commandement privé et à se mêler au public bien plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité.

De l'autre côté de Hersir se trouvait Godfrey, maître des monnaies et des choses douteuses. Godfrey était issu d'une lignée d'hommes qui avaient toujours fait partie des plus riches de Descieux. La fortune de Godfrey lui permettait de participer activement aux transactions de la ville, tant à l'échelle locale qu'internationale, bien qu'il s'intéressât principalement aux armes corinthiennes.

Près de lui était assis le commandant Anaton, tourné vers la porte, telle une première ligne de défense au cas où quelqu'un serait assez fou pour les attaquer. De l'autre côté d'Anaton se trouvait le jarl le plus puissant de Hagan, et sans doute le plus contestataire : Stovich.

Il était furieux de ce qui s'était passé à Reichen et Dunsten ; deux villes sous sa juridiction. Il avait été le plus fervent opposant aux décisions du roi Tommad et il comptait bien faire de même avec Hagan. L'apprivoiser nécessitait généralement d'habiles rappels d'humilité dont seul le Loup avait le secret. Pour ne rien gâcher, la fille de Stovich se croyait amoureuse de Jeric qui, en bon Loup qu'il était, décourageait rarement ses ardeurs.

Seulement, le Loup n'était pas là.

Les yeux sombres de Stovich suivirent Hagan jusqu'à ce qu'il prenne place à côté d'Astrid. La chaise à sa droite – celle de Jeric – était vide.

Pourtant, aux yeux du roi, l'absence de son frère remplissait le siège plus que sa présence ne l'aurait jamais fait.

— Où est Rasmin ? s'enquit Astrid.

— Le Grand Inquisiteur a été appelé ailleurs.

Puis Hagan se tourna vers le commandant Anaton.

— Votre rapport ?

Le commandant se redressa.

— Trente galeux ont pris le passage de la Creuse.

— Ils font partie de la légion ? demanda Hagan.

Il espérait que cette nouvelle leur permettrait de la localiser.

— Je ne sais pas, répondit le commandant. Il pourrait simplement s'agir d'une nouvelle faction d'insurgés. Je n'en aurai la certitude que lorsque je pourrai interroger l'un des leurs. J'ai envoyé des renforts, mais il me faut plus d'hommes.

Hagan fronça les sourcils. Ils avaient déjà épuisé toutes les ressources de Corinthe et, à la lumière des événements récents, il ne souhaitait pas se départir de sa garde rapprochée. Hagan reporta son attention sur le jarl.

— Stovich.

Le jarl se pencha lentement en arrière, faisant grincer sa chaise.

— Tous mes hommes sont occupés, Votre Grâce, dit-il sur un ton lourd de sous-entendus.

— Et à la frontière ?

— Sans patrouilles, Destovich serait sans défense contre Davros.

— Davros n'est pas notre ennemi actuellement.

Stovich plissa les yeux.

— Et *qui* est notre ennemi, au juste ? L'avons-nous au moins déterminé ?

— Si ce groupe travaille bien avec la légion, dit fermement le commandant Anaton, c'est peut-être l'occasion que nous attendions. Ce serait stupide de la laisser passer.

Astrid étala les mains sur la table et son regard glissa du commandant à Stovich.

Le jarl se rapprocha de la table.

— J'ai déjà perdu bien assez d'hommes en raison de la négligence

de votre père, et vous n'avez *rien* fait pour compenser mes pertes. Hors de question que j'en sacrifie davantage.

— Doucement, Stovich, dit Astrid d'une voix calme, mais ferme. En dépit de vos opinions personnelles, Hagan est votre roi désormais.

Stovich se hérissa, puis céda en fronçant les sourcils.

— Combien d'hommes pouvez-vous nous fournir ? demanda le commandant Anaton, impassible.

Stovich tambourinait de ses doigts courtauds sur la table, furieux.

— Vingt-cinq. Pas un de plus.

— Ça vous suffira, commandant ? demanda Hagan.

Stovich grogna.

— Peut-être. Au moins, cela devrait les ralentir jusqu'à ce que nous ayons plus d'hommes, répondit le commandant.

— Je vous trouverai plus d'hommes, intervint Godfrey.

Ce dernier avait de nombreux contacts. Godfrey était capable de tisser des toiles plus solides qu'une araignée.

Le commandant Anaton acquiesça vivement.

— Les hommes de mon frère ont-ils trouvé quelque chose d'intéressant ? demanda Hagan au commandant, ce qui attira l'attention d'Astrid.

Les autres convives parurent également surpris.

— Stanis a envoyé un message dès leur arrivée à Reichen, répondit Anaton, mais je n'ai pas eu de nouvelles depuis.

— Vous avez envoyé les hommes du Loup à Reichen ? demanda Stovitch en plissant les yeux.

Hagan lui jeta un regard en coin.

— En effet.

Stovich fulminait.

— Vous avez donné l'ordre en sachant pertinemment que j'étais en route...

— Je ferai tout ce qui est nécessaire pour protéger Corinthe, coupa Hagan. Surtout quand les personnes à qui j'ai confié la garde de mon peuple échouent lamentablement.

Le visage de Stovich s'assombrit.

— Je veux que Stanis me fasse son rapport en personne à son

retour, ordonna Hagan au commandant.

Anaton hocha la tête.

— Il y a un autre problème qui requiert votre attention, Votre Grâce.

Hagan patienta en dépit de son malaise grandissant.

Le commandant poursuivit :

— Le jarl Rodin a signalé que la mine d'Yllis avait cessé de fonctionner. D'après sa lettre, quand ses gardes sont allés relever l'équipe de nuit, ils ont trouvé une mine vide. Les galeux avaient disparu et le garde de nuit a été retrouvé mort, dans les mêmes conditions que les habitants de Reichen et Dunsten.

Il n'avait pas fait référence au corps de l'inquisiteur sur la place, mais tout le monde y pensa.

Des regards incertains parcoururent la table.

Par tous les dieux, où était donc son maudit frère ?

Hagan darda un regard glacial sur Hersir.

— Avez-vous appris quelque chose sur le nécromancien, comme je vous l'ai demandé ?

— Quel nécromancien ? intervint Astrid tout aussi brusquement.

Hagan se tourna vers sa sœur.

— Le Grand Inquisiteur et moi pensons qu'un nécromancien – une personne capable d'invoquer les morts – a échappé à son attention et qu'il travaille avec la légion.

Des murmures s'élevèrent et des regards dubitatifs furent échangés d'un bout à l'autre de la table.

— Tu n'es pas sérieux, mon frère, dit Astrid avec ironie.

Les yeux de Hagan lancèrent des éclairs et elle baissa la tête. Il se tourna ensuite vers les autres, l'air sévère, les mettant au défi de contester ses dires.

— Nous pensons qu'un nécromancien est responsable de l'aspect... particulier des cadavres.

Stovich s'avança sur sa chaise.

— Avez-vous tiré ces conclusions avant ou *après* qu'un des inquisiteurs ait essayé de vous tuer ?

Hagan s'employa à l'ignorer, mais il bouillonnait en son for

intérieur.

— Hersir... ?

Tous les yeux se tournèrent vers le meneur des Strykers, qui secoua légèrement la tête.

— Non. Et si je puis me permettre...

Son expression se durcit et il reprit :

— Vos inquisiteurs ont pour tâche d'enquêter, tandis que mes Strykers sont entraînés à se battre. Ils seraient bien plus utiles ailleurs, pour venir renforcer la Creuse et résoudre notre problème de légion, par exemple.

Il hocha la tête à l'adresse du commandant.

Il n'était pas étonnant que son frère admirât Hersir. Ils partageaient la même disposition d'esprit, le même calme sévère. Comme si le monde, baigné d'incompétence, était une source profonde d'irritation, et qu'eux seuls savaient comment s'y prendre.

Étant donné que chacun remplaçait à lui seul une armée entière, Hagan faisait généralement l'impasse sur leur arrogance.

Mais pas aujourd'hui.

— Ils sont parfaitement bien employés ici, rétorqua-t-il.

— Je ne dis pas qu'on devrait tous les éloigner, insista Hersir. J'en garderai ici pour surveiller le nécromancien, et le reste pourrait aider le commandant à localiser la légion.

— Je suis d'accord, renchérit Astrid avant que son frère puisse répliquer. Nous avons des ressources puissantes qui feraient du bien à notre frontière, plutôt que de les gaspiller à poursuivre de vieilles histoires de Shah. *Un seul* Stryker peut faire le travail de *cinquante* hommes.

Elle jeta un regard perçant au jarl Stovich. Manifestement agacé, il avait du mal à tenir en place.

— Nous avons un foutu nécromancien galeux *dans cette ville*, s'énerva Hagan.

— Nous avons des centaines de galeux dans cette ville, répliqua Astrid d'un ton acerbe.

Hagan écrasa son poing sur la table et elle sursauta.

— Descieux passe en priorité. Je ne compte pas...

— Votre Grâce, fit alors une nouvelle voix.

Hagan leva les yeux, furieux.

Galast, l'un de ses gardes personnels et superviseur de la forge de skal, se tenait sur le seuil. Dans son accès de fureur, Hagan n'avait même pas entendu la porte s'ouvrir.

— Désolé de vous interrompre, mais une affaire urgente requiert votre attention immédiate.

Il y eut un blanc.

— Eh bien ? lâcha Hagan.

Le regard incertain de Galast glissa sur Godfrey.

— Nous pourrions peut-être nous entretenir en privé...

— Crachez le morceau, bon sang !

Galast entra dans la pièce et referma la porte derrière lui.

— C'est l'armurerie, Sire. Toutes les armes, tous les boucliers, toutes les armures que nous avons en réserve... tout a disparu.

~

Cela faisait à présent quatre jours que Sable avait posé les pieds sur le sol provincial, bien qu'elle n'eût pas *réellement* mis pied à terre. Elle avait effectué le trajet à dos de stolik, à son grand regret. Sa blessure au flanc, partiellement cicatrisée, lui permettait désormais de tenir seule en selle. Parfois, Jos la rejoignait sur sa monture, mais la plupart du temps, il marchait à côté du cheval, le guidant à travers le relief accidenté des Phalanges.

Les Phalanges étaient ainsi nommées en raison de leur forme : leurs arêtes étroites et rocheuses s'étendaient dans la mer comme les doigts d'une main ouverte. Les villages, disait-on, avaient été construits à flanc de rocher. Accrochés à la falaise comme des bernacles, ils résistaient obstinément aux tempêtes violentes que la mer orientale abattait sur leurs côtes. Sable ne s'y était jamais rendue en personne, mais elle avait déjà rencontré des gens qui y étaient nés. Ils étaient âpres et bourrus, tant dans leur langage que dans leurs manières, comme si l'air marin les avait gâtés, produisant un résultat aigre – voire aigri. Les Phalanges demeuraient la première ligne de défense

des Cinq Provinces contre les territoires qui s'étendaient par-delà la mer orientale, mais les habitants de ces contrées reculées ne s'étaient pas approchés de leurs rives depuis des générations. Les habitants des Phalanges restaient repliés sur eux-mêmes et ils s'attendaient à ce que le reste des Provinces en fasse de même.

Sable aurait aimé visiter les fameux villages, mais cela devrait attendre. Les Phalanges étaient trop proches des Landes Sauvages, et Jos avait déjà passé assez de temps loin de son père mourant.

Ils progressaient à un rythme soutenu vers le sud en longeant la frontière ouest des Phalanges – la paume, comme on l'appelait, d'où s'étiraient les doigts. Loin d'être lisse comme une paume ouverte, elle ressemblait davantage à une paume en coupe, avec des bosses, des crêtes, ainsi que de longues et profondes crevasses. La zone était pauvre en nourriture et ils avaient déjà fini les maigres provisions de Survak. Ils ne pouvaient désormais compter que sur eux-mêmes pour se nourrir. Jos avait attrapé quelques rongeurs à mains nues, avec une dextérité et une discrétion qui laissaient toujours Sable bouche bée. Elle-même s'était fabriquée une petite fronde avec la corde que Survak leur avait donnée, prenant Jos et Braddok au dépourvu lorsqu'elle parvint à lancer une pierre et tuer un lapin.

Braddok avait reniflé, impressionné, puis il avait paru contrarié d'avoir exprimé son étonnement.

— Où as-tu appris à faire ça ? avait alors demandé Jos d'un air surpris.

Ricón lui avait appris à se servir d'une fronde pour qu'elle l'aide à chasser les serpents du palais. Bien entendu, elle ne pouvait pas leur dire la vérité. Elle s'était contentée de hausser les épaules sans répondre.

Il existait un chemin plus praticable à l'ouest, plus près des grandes plaines de Davros, mais Jos ne voulait pas être vu. Sable ne pouvait que saluer cette décision. Ils ne savaient toujours pas ce qu'il était advenu de Ventus, ni de Tallyn d'ailleurs, et, si Ventus avait survécu, elle doutait qu'il s'arrête à la Traverse cette fois. C'est avec cette idée à l'esprit que Sable endura leur périple, espérant que Tallyn avait survécu et que la flûte ne réapparaîtrait plus.

Ils chevauchaient de l'aube au crépuscule, ne s'arrêtant que pour offrir une pause aux chevaux ou pour remplir leur outre. Le soir venu, ils s'abritaient du vent derrière un rocher, sous la vigilance des étoiles. La première nuit, lorsque le soleil avait disparu à l'horizon, Sable avait ressenti une pointe d'angoisse à l'idée de dormir sans toit au-dessus de sa tête, mais le ciel nocturne avait fini par l'apaiser. Certaines étoiles, bien qu'orientées différemment, étaient identiques à celles qui ornaient le ciel d'Isttraa. Les autres lui étaient étrangères. Il y avait tout un monde qui lui était inconnu, et le voyage lui rappelait tout ce qu'elle avait manqué, cachée à Skanden pendant toutes ces années. Grâce à la récompense promise par Jos, elle pourrait peut-être découvrir ce monde. Peut-être ne s'installerait-elle pas à Isttraa, après tout. Peut-être ne s'installerait-elle nulle part.

Enfin, les rochers avaient cédé le pas à des bandes de terre moins hostiles. Des arbres poussaient dans de profondes crevasses et l'herbe réapparaissait à mesure qu'ils laissaient derrière eux la toundra des Phalanges pour s'enfoncer dans le désert d'altitude de la frontière corinthienne. Au Sud, des sommets dentelés et enneigés barraient l'horizon. Cela faisait des années que Sable ne les avait pas vus. Les montagnes des Dents Grises étaient ainsi nommées en raison de leur population de gigantesques ours gris. Elle avait toujours aimé les monts Baraga d'Isttraa, avec leurs pentes douces et leurs larges plateaux, telles des tortues géantes assoupies sur le sable. Contrairement aux monts Baraga, les montagnes de Corinthe présentaient un relief abrupt, et leurs pics rocheux conféraient à Corinthe l'aspect d'un monstre affamé.

— Tu avais prévu de bifurquer vers l'ouest à quel moment ? demanda Sable quand les dents de pierre commencèrent à leur masquer le soleil.

Elle cligna des yeux face au vent, essayant de les humecter. L'air était beaucoup plus sec dans cette zone, et la peau de ses articulations et de ses lèvres était gercée. Elle s'était attendue à ce que Jos change de cap dans la journée, mais il ne l'avait pas fait.

Ce dernier tourna la tête vers le soleil couchant, l'astre du jour venant auréoler sa chevelure.

— Nous devrions nous arrêter là-bas, dit-il en désignant un amas rocheux au sommet d'une petite colline.

Braddok regarda longuement Jos, puis guida son cheval vers la colline.

— Tu n'as pas répondu à ma question, fit remarquer Sable.

— Demain, répondit-il pour la rassurer.

Sur ce, il lança leur cheval à la suite de Braddok.

— Jos.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Parfois, lorsqu'elle le regardait, elle se souvenait de leur baiser. Et parfois, quand il la regardait, elle se disait qu'il s'en souvenait aussi, même si cette nuit semblait bien loin à présent. Elle était agacée qu'il fasse comme si rien ne s'était passé. Elle aurait souhaité aborder le sujet, mais pas devant son ami.

— Demain, répéta Jos alors que son regard dérivait vers les montagnes. Nous devons d'abord parler de quelque chose.

Sable se sentit mal à l'aise.

— À savoir... ?

Il contracta la mâchoire et évita son regard.

— Nous parlerons après avoir mangé.

Sable l'observa un moment, puis descendit de cheval.

— Ce n'est plus très loin, dit Sable pour répondre au regard acéré de Jos. Et j'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Il hocha la tête et ils guidèrent ensemble leur cheval jusqu'à l'endroit où Braddok dessellait déjà le sien. Leur compagnon tourna la tête dans leur direction et fronça les sourcils. Braddok n'avait jamais été ouvertement grossier avec Sable, mais elle sentait tout de même sa désapprobation. Cela ne la dérangeait pas réellement. Elle interprétait son comportement davantage comme une marque de loyauté envers son ami que comme un grief à son égard.

Dans un bruissement d'ailes, un hibou se posa sur un rocher non loin de là, ses yeux jaunes braqués sur elle. Elle avait repéré l'oiseau un peu plus tôt sur leur trajet. Elle s'en souvenait, car elle avait été surprise de voir un hibou voler ainsi en pleine journée. Cela expliquait aussi pourquoi ils n'avaient pas trouvé de rongeurs à se mettre sous la

dent.

Le hibou arborait un riche plumage noir et blanc, et ses épais sourcils noirs formaient des touffes à leurs extrémités, semblables à deux cornes. Ses longues serres recourbées, aussi aiguisées que des poignards, pouvaient facilement mutiler le visage d'un homme.

— Va-t'en, lui chuchota Sable. On ne risque pas de trouver à manger si tu restes dans les parages.

Elle agita la main pour faire déguerpir le hibou, qui s'envola en hululant.

— Et on ne risque pas de manger si tu fais fuir notre dîner, fit remarquer Jos derrière elle.

— La viande des prédateurs n'est pas de bonne qualité.

— Une mauvaise viande vaut mieux que pas de viande du tout.

Elle haussa un sourcil.

— J'en déduis que tu n'as jamais mangé de hibou.

Un léger sourire dansa sur ses lèvres tandis qu'il regardait l'oiseau battre en retraite. Il jeta à Sable un regard en coin.

— En fait, si, répondit-il avant de s'éloigner.

Sable se surprit à le dévisager pendant qu'il fouillait dans les sacoches du cheval. Braddock leva la tête du feu qu'il était chargé d'allumer et capta son regard. Aussitôt, elle reporta son attention sur sa tâche. Elle rassembla du petit bois, l'ajouta au tas tout aussi maigre de Braddock, puis se percha sur le rocher où le hibou s'était posé. Elle défit soigneusement son bandage. Les points de suture de Jos avaient tenu bon et la plaie cicatrisait bien, malgré les secousses constantes. La peau autour de la coupure était encore teintée de rose, mais cela ne se voyait presque plus. Elle aurait aimé appliquer de la cannis pour calmer l'inflammation, malheureusement cela impliquait de se rendre en ville.

Sable refit son bandage, ajusta sa tunique et croisa le regard de Jos qui la scrutait. Il détourna les yeux pour se concentrer sur le petit bois et frappa silex contre acier. Elle se demandait de quoi il voulait parler. Elle sortit sa fronde de sa poche, passa ses cheveux derrière ses oreilles et se mit en quête du dîner du soir.

— Tiens, fit Jos en lui tendant l'outre.

Elle la saisit, la déboucha et but une gorgée d'eau.

— On n'est pas loin de Destovich, annonça Braddok.

Jos jeta un regard glacial à son ami, mais ce dernier ne flancha pas.

— Ce pourrait être le bon moment pour...

— Brad.

Braddok serra les lèvres. Ses yeux se posèrent sur Sable et il soupira, puis ramassa sa flasque d'akavit.

— Qu'y a-t-il à Destovich ? demanda-t-elle, son regard alternant entre Braddok et Jos.

Le visage crispé, le jeune homme ne quittait pas son compagnon des yeux. De toute évidence, Sable n'était pas censée être au courant. Braddok posa enfin la flasque et s'empara de son fourreau.

— Je vais chasser, déclara-t-il d'un ton bourru.

L'autre ne répondit pas. Braddok n'en attendait pas moins.

Jos suivit son ami des yeux pendant un moment, puis il se dirigea vers le feu et ramassa la flasque de Braddok. Il la déboucha, en prit une gorgée puis, au grand étonnement de Sable, la vida d'un trait.

Elle posa son outre.

— Crache le morceau, Jos.

Il garda le silence sans lui accorder un seul regard. Il fixait les flammes d'un air déterminé, comme s'il cherchait ses mots et la meilleure façon de s'exprimer, bien qu'il eût préféré ne pas avoir à le faire.

— Jos.

Elle adopta un ton qu'elle n'avait pu prendre depuis l'arrivée de Braddok, s'adressant à lui avec la familiarité qu'ils avaient partagée chez Tallyn et plus tard chez Gavet, cherchant l'homme sous la carapace, celui devant qui elle s'était mise à nu.

Sa stratégie fut payante. Jos releva la tête.

Elle ne parvint pas à déchiffrer son expression, mais une note grave résonna en elle, comme un sentiment de malaise.

— Sable, je...

Sa détermination faiblit et il contracta la mâchoire. Il reporta son attention sur le feu, comme s'il était incapable de la regarder en face pour lui dire ce qu'il avait sur le cœur.

Sable attendit, un sombre nuage d'appréhension au-dessus de la tête. En elle, un accord majeur vira au mineur, en une modulation teintée d'inquiétude.

— Nous n'allons pas à Passa...

Jos s'arrêta net, le regard fixé sur un point derrière elle.

Rapide comme l'éclair, il bondit sur ses pieds et percuta une silhouette que Sable venait tout juste de remarquer. Jos et l'individu roulèrent au sol. Des grognements se firent entendre, mais Jos prit rapidement l'avantage, clouant au sol, à mains nues, le cou épais de l'intrus. C'était un homme de son âge environ, avec des cheveux blonds comme les blés, longs sur le dessus, mais rasés sur les côtés, et une barbe fournie qui conférait une certaine prestance à son visage déjà imposant.

Au même instant, les deux hommes se figèrent, se jugeant d'un air féroce, et Sable comprit qu'ils se connaissaient.

— Stanis... ? s'étrangla Jos.

Il relâcha sa poigne et la grimace de l'homme s'étira en un large sourire.

— En chair et en os, répondit le dénommé Stanis.

Sable se figea, surprise par le fort accent corinthien de l'homme.

Jos n'y prêta pas attention. Il se releva et tendit la main au nouveau venu, qui la saisit. Jos l'aida à se relever.

— Tu es seul ? demanda-t-il.

— Chez et Aksel sont dans le coin. Ah, on dirait bien qu'ils ont trouvé Brad, ajouta Stanis avec un rictus en regardant derrière lui.

Sable suivit son regard. Trois silhouettes – Braddok et deux autres hommes qu'il semblait bien connaître – se dirigeaient vers leur petite colline, trois chevaux derrière eux.

— On revenait de chez Stovich, quand j'ai cru voir...

Le regard de Stanis croisa alors celui de Sable et il s'interrompit, la scrutant attentivement.

— Qu'avons-nous là ? demanda-t-il d'une voix traînante en faisant un pas vers elle.

Rapide comme l'éclair, Jos s'interposa entre eux.

Stanis parut étonné. Il regarda son ami avec curiosité et un sourire

se dessina sur ses lèvres.

— Tu ramènes une petite raclure à ton frère, Loup ?

Jos se figea.

Le temps sembla soudain suspendu sur le fil du rasoir.

Soudain, Stanis se fondit dans le ciel incolore, et ses propos abjects ne furent plus qu'un écho lointain. Mais un mot ne pouvait s'effacer : *Loup*.

Sable descendit de son perchoir et fixa intensément Jos. Son cœur battait plus vite à chaque seconde qui passait.

— Comment t'a-t-il appelé ?

Jos ne répondit pas. Lentement, il tourna la tête et plongea ses yeux dans les siens. Alors, Sable comprit. Vivant dans une région de voleurs, elle avait vu ce regard des milliers de fois. Jos était un homme empêtré dans la toile de ses mensonges.

Braddok et les deux hommes venaient de les rejoindre. L'un d'eux riait d'une plaisanterie de son compagnon, mais Braddok lui donna un coup de coude dans les côtes et il se tut. Ils s'arrêtèrent devant le camp, regardant tour à tour Jos, Stanis et Sable.

Mais elle ne pouvait détourner son regard de Jos.

— Qui es-tu ?

Les mots de Sable résonnèrent dans le camp, incisifs.

Jos serra la mâchoire, mais ne répondit pas.

Elle repensa à ses compétences inégalées, à sa vitesse impressionnante et à ses sens aiguisés. À son autorité naturelle et à l'ombre mortelle qui planait au-dessus de lui – une ombre qu'elle avait cessé de voir au fil du temps.

Elle repensa à son tatouage, dont la poignée représentait une tête de loup, et à toutes ses cicatrices.

— *Qui es-tu ?* répéta-t-elle.

Elle craignait sa réponse, mais avait besoin de l'entendre.

Il se tourna pour lui faire face, sans la quitter des yeux une seule seconde.

— Je suis Jeric Obery Sal Angevin, dit-il d'une voix grave à l'accent corinthien irréprochable. Fils du roi Tommad Angevin III. Prince et Loup de Corinthe.

Paralysée, Sable ne pouvait détourner le regard. Chaque mot était comme un coup de poing qui la frappait sans pitié.

Jeric Oberyn Sal.

Jos.

Le fils cadet du roi Tommad, second héritier du trône. Le Loup de Corinthe. La plus grande menace pour les Provinces que cette génération ait jamais connue. Le responsable du massacre de centaines, et peut-être même de milliers de personnes, dont certains appartenaient à son propre peuple. Et il se tenait à moins de trois mètres d'elle, entouré de ce qui ne pouvait être que sa meute infâme.

Par le Créateur tout-puissant.

Elle recula inconsciemment, la tête entre ses mains.

— Tu es le *Loup*, dit-elle soudain, écoeurée.

Jos demeura silencieux, mais la tempête faisait rage dans ses yeux.

Non, pas Jos.

Le Loup.

Par les gardiennes... Comment avait-elle pu être aussi stupide ? Comment n'avait-elle pas vu ?

Une nouvelle pensée la glaça. Connaissait-il la vérité à son sujet ? Était-ce pour cela qu'il était venu la chercher ? À moins que son père, le roi de Corinthe, soit vraiment malade et que, par un cruel coup du sort, il soit tombé sur elle ? Sable ne croyait pas au destin, mais alors que son esprit s'activait à toute allure pour tenter d'y voir clair, elle conclut qu'il ne devait pas connaître sa vérité. Dans le cas contraire, il n'aurait pas déployé tant d'efforts pour tenter de connaître son passé dans la cave de Gavet.

Il ne l'aurait pas embrassée.

Inexplicablement, ce souvenir la rendit folle de rage.

— Tu... Je n'arrive pas à croire que je t'aie *embrassé* ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante de fureur, les poings serrés.

Le Loup tressaillit.

Stanis éclata de rire.

Braddok croisa les bras et regarda le Loup comme s'il se doutait de quelque chose depuis le début et qu'il était satisfait d'obtenir enfin confirmation. Les deux hommes à côté de lui grognèrent de surprise,

puis se turent quand Braddock les fusilla du regard.

Le Loup fit un pas vers elle, la mine grave.

— Sable...

— Tu m'as *menti* !

La fureur faisait trembler ses lèvres.

— Oui, souffla-t-il. Je t'ai menti. Mais seulement sur mon identité !

Sable le gifla.

Le son résonna dans la nuit et la tête du Loup partit sur le côté.

— Espèce de petite traînée... fit Stanis en avançant d'un pas furieux vers elle, mais le Loup tendit un bras pour le stopper.

Stanis s'arrêta, bouillant d'indignation.

Le regard du Loup se fixa sur Sable. Un incendie déferlait dans ses yeux et sa joue gauche était écarlate à l'endroit où elle l'avait frappé.

Il expliqua entre ses dents :

— Je suis venu te chercher parce que j'avais besoin de ton aide en tant que *guérisseuse*. Je ne t'ai pas dit la vérité, sinon tu ne serais jamais venue.

— Et pourquoi selon toi ? gronda Sable.

— Pense ce que tu veux de moi, fit-il d'une voix grave et mal assurée. Peu m'importe. Mais je te raccompagnerai saine et sauve, comme promis. Tu as ma parole.

— Et que vaut ta parole ? cracha Sable.

Jos plissa les yeux.

— Je crois que tu n'as pas trop le choix, Sable.

— Je n'ai jamais eu le choix, n'est-ce pas ?

Son silence constitua une réponse suffisamment explicite.

Elle lui jeta un regard empli de haine. Elle se sentait trahie.

— Espèce de monstre. J'aurais dû te laisser dans la Kjürda.

La fureur assombrit le visage de Jos, affûtant ses traits.

— Ne t'approche pas de moi, le prévint-elle en s'éloignant lentement de lui.

— J'ai encore besoin de ton aide, poursuivit le Loup sans la quitter des yeux. C'est à *toi* de choisir comment tu veux que ça se passe.

Il s'avança, mais Sable fit un nouveau pas en arrière. Elle ne savait pas quoi faire. Elle savait seulement qu'elle ne pouvait pas se

permettre d'accompagner le Loup à Corinthe. Quelles que soient ses motivations, ses inquisiteurs, eux, découvriraient forcément la vérité à son sujet.

Sable fit alors la seule chose qui lui vint à l'esprit.

Elle assena un coup de pied entre les cuisses du Loup et prit ses jambes à son cou.

Chapitre 28

Sable dévala la colline à toute allure, ses bottes martelant la terre dure. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle allait. Elle savait seulement qu'elle devait fuir. Très loin. Derrière elle, le Loup cria à ses hommes de ne pas se lancer à sa poursuite, puis il l'appela, mais elle ne s'arrêta pas. Ses yeux scrutaient la pénombre et elle courait à perdre haleine à la recherche du grand bosquet d'arbres qu'ils avaient dépassé un peu plus tôt. Les ombres pourraient la cacher comme elles l'avaient si souvent fait. Alors, elle disparaîtrait. C'était son seul espoir pour l'heure.

Comment avait-elle pu être aussi stupide ? Ses yeux la brûlaient, mais elle se promit de ne pas pleurer.

Hors de question.

Elle s'essuya le nez dans sa course. Derrière elle, les pas du Loup se rapprochaient.

— Sable, attends ! criait-il.

Ses points de suture tiraient et son côté la lançait, mais elle se força à continuer jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin les arbres. Elle bifurqua sur la droite, puis se glissa dans l'ombre le plus rapidement et le plus discrètement possible. Elle entendit le Loup pénétrer dans la forêt derrière elle, puis...

Plus rien.

Sable s'adossa à l'arbre le plus proche et retint son souffle. Une brise se leva et les feuilles murmurèrent. Elle aurait aimé qu'elles lui révèlent où se cachait le Loup. Elle scruta la pénombre et attendit pendant ce qui lui parut durer une éternité. Une brindille craqua sur sa gauche – assez loin pour qu'elle pense pouvoir se déplacer sans danger. Sable s'éloigna de l'arbre et emprunta la direction opposée sur la pointe des pieds, les oreilles aux aguets. Elle fut brutalement projetée au sol.

— Sable, *arrête*, gronda le Loup en l'enserrant de ses bras puissants.

Je ne vais pas te faire de mal !

— Alors... laisse-moi... partir !

Comme il ne relâchait pas son étreinte, elle lui lança son crâne en pleine figure.

Il laissa échapper un juron et la libéra. Elle se précipita alors dans la direction opposée et atterrit tout droit dans les bras d'un autre homme.

— Je t'ai eue, fit Stanis en l'attrapant par la taille.

Sable se débattit. Stanis poussa un juron, puis la fit virevolter et la frappa. Elle sentit une vague de douleur exploser dans sa mâchoire. Elle perdit l'équilibre sous la force de l'impact, trébucha et tomba au sol.

Un grognement retentit derrière elle, et elle jeta un coup d'œil à la silhouette qui venait d'empoigner l'autre.

— Frappe-la encore et tu rentreras seul, dit le Loup, plus lugubre que jamais. Je t'avais dit de ne pas t'en mêler, ajouta-t-il en le relâchant.

Stanis grommela en guise de réponse.

Une autre paire de mains empoigna Sable et la remit sur ses pieds. Elle se débattit, quoique faiblement, cette fois. La poigne était trop forte et sa tunique lui collait à la peau, vraisemblablement imbibée de sang. La blessure à son côté s'était rouverte. Elle leva les yeux et aperçut la silhouette du Loup qui se profilait devant elle.

Elle lui cracha au visage.

Braddok la tira en arrière, mais le Loup ne réagit pas. Il resta planté là, sa silhouette noire presque indiscernable dans la nuit, puis il partit d'un pas précipité en direction du camp. Braddok la poussa à sa suite et Sable comprit qu'elle venait de laisser passer sa seule et unique chance de s'échapper.

~

Jeric arriva au camp avant les autres. Chez et Aksel les attendaient.

Ils se tournèrent vers leur chef en quête de réponses, mais Jeric ne pouvait se résoudre à parler. Il s'accroupit près du feu et réchauffa ses

maines tremblantes. Elles ne tremblaient pas de froid.

— Que l'un de vous aille chercher Stanis, dit Jeric.

Chez saisit son fourreau et partit en courant. Aksel, le regard rivé sur son prince avec réserve, ne broncha pas. Quelques minutes plus tard, Braddok revint avec Sable.

Jeric les ignora.

Braddok conduisit la jeune femme vers le feu, à l'opposé de Jeric.

— Tu as de la corde, Aks ?

Ce dernier fouilla dans une sacoche et jeta une corde enroulée à Braddok.

Jeric leva les yeux et croisa le regard de Sable à travers les flammes. Il n'aurait pu dire lequel des deux brûlait le plus fort.

Il ne savait pas pourquoi cela le mettait en colère.

Braddok coupa la corde, puis ligota les poignets de Sable avec une moitié et ses chevilles avec l'autre. Elle ne se débattit pas.

Jeric l'aurait presque souhaité.

— Tu devrais aller voir comment elle va, Loup, dit Braddok. Sa tunique est trempée.

Jeric remarqua la tache sombre.

Il se leva d'un bond et s'approcha d'elle, mais Sable ne lui accorda pas le moindre regard. Il s'accroupit à côté d'elle et releva sa tunique. Elle ne bougea pas, ne broncha pas, telle une statue, le regard dans le vague. Il défit le bandage et étouffa un juron. Le fil s'était déchiré et la blessure saignait abondamment. Il leva les yeux et croisa le regard de Sable. Un regard accusateur. Comme si c'était sa faute.

Peut-être était-ce le cas.

— Brad, dit Jeric, catégorique. J'ai besoin d'akavit.

Braddok se leva, ramassa sa flasque et la secoua. Il fronça les sourcils, comme s'il ne comprenait pas pourquoi elle était vide, mais cela ne l'aurait pas étonné de l'avoir descendue sans s'en rendre compte. Il chercha du côté des chevaux et trouva une autre flasque qu'il jeta à Jeric.

Le prince l'attrapa et la déboucha. Sable détourna le regard lorsqu'il versa le liquide sur sa plaie. Elle grimaça de douleur et ferma les yeux. Les points de suture devaient être remplacés, mais ils n'avaient pas le

matériel adapté. À la place, il récupéra un bandage propre dans l'une des sacoches et l'enroula autour de la taille de Sable. Elle se raidit à son contact, mais ne dit pas un mot et détourna résolument la tête.

— Sable... commença-t-il.

Elle le foudroya du regard, coupant court à sa tentative de dialogue. Dans ses yeux, il lut le dégoût qu'il avait déjà vu chez tant d'autres : une haine viscérale pour ce qu'il était et ce qu'il avait fait, pour tout ce qu'il représentait. Cela ne l'avait jamais dérangé auparavant ; il en était même fier.

Ce n'était plus le cas à présent.

Chez revint avec Stanis et Jeric se leva. Chez lui adressa un clin d'œil et rejoignit Aksel près du feu, où il se servit un morceau du biscuit de mer qu'Aksel mâchait. Jeric regarda Stanis, mais il ne lui rendit pas son regard. Celui-ci avait toujours été le plus sauvage d'entre eux, mais dernièrement, il était devenu explosif – belliqueux même –, comme s'il s'enivrait du sang versé par la meute.

Stanis s'assit près du feu, tournant le dos à Jeric.

— Où est Gerald ? demanda Chez.

Jeric et Braddok échangèrent un coup d'œil.

Le regard de Chez alterna entre les deux hommes, puis il se pencha en soupirant. Stanis se retourna. Jeric sentit que Sable était également tout ouïe, bien qu'elle n'eût pas bougé la tête.

— Comment est-ce arrivé ? demanda Chez.

— Un coup de couteau en plein cœur, répondit Jeric.

Il s'en tint à cette explication, car il ne souhaitait pas en dire plus. Il espérait seulement que Sable n'en déciderait pas autrement.

Le destin funeste de Gerald était un risque auquel ils s'exposaient tous au quotidien. Ce n'était pas le premier homme qu'ils perdaient, mais c'était l'un des plus précieux, tant par ses compétences que par son agréable compagnie.

— C'est vrai ? demanda abruptement Stanis à l'attention de Braddok, les yeux plissés.

— Qu'est-ce qui est vrai ? aboya ce dernier.

Les yeux de Stanis glissèrent avec suspicion vers Jeric.

— Où étais-tu, Loup ? Tu es parti si soudainement. Sans dire un

mot...

— Il n'a pas à se justifier, le coupa Braddok.

Stanis jeta son fourreau et se leva.

— Et moi, je pense qu'on a le droit de savoir pourquoi Gerald est mort pour une foutue raclure.

Ses paroles retentirent dans le campement, et avant que Braddok ne puisse les rectifier, Jeric répondit :

— Gerald n'est pas mort à cause d'elle. Il est mort à cause de *moi*. Parce que j'ai échoué. Et ce, à plusieurs reprises. Je n'ai pas été là pour vous.

— Loup, on sait qui tire les ficelles... commença Braddok.

— Et bien c'est fini, répondit Jeric d'un ton brusque. Je les coupe. Je rejoins les Strykers.

Un silence pesant s'abattit sur le camp.

Chez le brisa tel un coup de marteau.

— *Quoi ?*

Voyant que Jeric ne revenait pas sur ses mots, Chez et Aksel se tournèrent vers Braddok, espérant qu'il démentirait ses propos, mais celui-ci se contenta de hausser les épaules. Il le savait depuis un moment. Stanis regarda le prince avec une expression indéchiffrable.

Aksel se pencha en avant.

— Hagan ne le permettra jamais.

— Détrompe-toi, dit Jeric.

L'homme parut déconcerté.

— Hersir a prévu d'organiser la cérémonie à mon retour.

— Mais *pourquoi ?* demanda Aksel.

Le regard de Jeric s'attarda sur chacun de ses hommes, avant de s'arrêter sur Braddok.

— Parce que je ne veux plus risquer vos vies pour les caprices de mon frère. Plus maintenant. Je servirai Corinthe, mais seul, sans votre sang sur les mains.

Les paroles de Jeric s'enracinèrent, comme un serment.

Chez passa une main sur son visage.

— Grands dieux. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

— Rejoins la garde royale, proposa Braddok avec un clin d'œil.

— Non, merci, répondit Chez d'un ton sec. Je préfère voir un peu plus d'action.

— C'est bien pour ça que je t'invite à *me* rejoindre au sein de la garde royale, rétorqua Braddok en haussant les sourcils.

Chez renifla.

Aksel grogna puis soupira, les avant-bras posés sur ses genoux fléchis.

— Nom des dieux, Loup. J'ai l'impression que ma vie va devenir atrocement ennuyeuse.

— Tant mieux, répondit Jeric. Si tu t'ennuies, ça veut dire que tu es en vie.

Aksel roula des yeux et jeta les derniers restes de biscuit de mer au feu.

Jeric jeta un coup d'œil à Sable, qui détourna aussitôt le regard.

— Qu'est-ce que vous faites là tous les trois, au fait ? demanda Braddok.

— On revenait de Destovich. Ton frère nous a demandé de vérifier... des choses, poursuivit Chez à voix basse après un rapide coup d'œil vers Sable.

Hagan avait œuvré derrière son dos et s'était servi de ses hommes. Jeric grinça des dents.

— Pourquoi ?

— On...

— ... ne devrait pas en parler ici, le coupa Stanis en désignant la jeune femme du menton.

— Elle n'est pas une menace, dit Jeric.

— C'est une raclure, gronda Stanis. C'est une raison suffisante, même si je m'attendais à ce que tu le saches, *Loup*. On ne sait toujours pas ce qu'elle fiche ici.

— Si je dis qu'elle n'est pas une menace, dit sombrement Jeric, c'est qu'elle n'est pas une menace.

Les joues de Stanis s'empourprèrent.

Jeric fit signe à Chez de poursuivre son explication.

— Il y a eu un... incident, poursuivit-il en jetant un coup d'œil dans la direction de Sable.

— Quel genre d'incident ? demanda Jeric.

— Juste après votre départ, Reichen a été attaquée.

Jeric plissa les yeux. Il se souvenait de la carte.

— Comment ça, attaquée ?

— Je ne sais pas trop. Tous les galeux ont disparu et le bétail aussi. On a retrouvé les corps des habitants entassés sur les marches du temple.

— Grands dieux... fit Braddok en se penchant en avant.

— Ils sont tous morts ? demanda Jeric en se redressant.

Chez hoch la tête.

— Et ce n'est pas le pire. On n'a pas vu les corps à Reichen, car Anaton les a fait brûler, mais on les a vus à Dunsten.

Jeric et Braddok échangèrent un regard.

— C'était une vision d'horreur. Leur peau était blanche comme de la craie et translucide. On pouvait voir leurs veines à travers, mais elles étaient noires comme de l'encre, et leurs yeux...

Chez hésita.

— Ils les ont arrachés de leurs propres doigts.

— Par les cinq enfers... fit Braddok.

— Je le jure devant les dieux. Ils les serraient encore dans leurs mains quand nous sommes arrivés.

Jeric fronça les sourcils.

— Les gens ont peur, dit Aksel. Et Stovich est furieux.

— Évidemment, grogna Braddok. Je suis étonné qu'il ne fonde pas sur Descieux.

— Oh mais c'est le cas, répondit Aksel. Il est parti pour Descieux juste avant notre arrivée.

Jeric croisa le regard de Sable de l'autre côté du feu. Malgré sa colère, il voyait que cette nouvelle l'inquiétait. Il lui aurait bien demandé si elle avait déjà vu quelque chose de semblable dans les Landes Sauvages, mais il en doutait. Et il ne voulait pas attirer davantage l'attention sur elle.

— Vous avez trouvé quelque chose sur place ? demanda Braddok.

Chez secoua la tête.

— Rien, à part des cadavres.

— Une idée d'où sont passés les galeux ?

— Non. Ils se sont tout bonnement envolés.

Jeric se pencha en arrière, appuyé sur ses mains.

— Une idée de qui aurait pu faire ça ?

— Il y a des rumeurs... dit Aksel en jetant une brindille dans les flammes. On n'arrête pas d'entendre parler d'une légion.

— Une légion ? répéta Jeric.

— Ouais. On ne sait rien de très précis, mais on pense que c'est un groupe de rebelles galeux. Les gardes entendent toutes sortes de rumeurs dans les mines.

— Et que disent ces rumeurs ?

Aksel haussa les épaules.

— Les galeux pensent que cette légion va les libérer.

— Nous sommes la légion. La légion est là... La légion nous libérera ! imita Chez. C'est ce qu'ils n'arrêtent pas de répéter, même quand on les bat, précisa-t-il à Jeric qui le regardait étrangement.

Au fil des ans, les esclaves galeux avaient tenté de se dresser contre leurs maîtres à plusieurs reprises. Mais là... Jeric n'avait jamais rien entendu de tel auparavant, et cela le perturbait. Il ressassait les paroles de ses hommes, les yeux rivés sur le feu. Pendant tout ce temps, ils avaient craint que Kormand, le chef de Brevera, attaque leur frontière, alors qu'en réalité, la menace se trouvait déjà à l'intérieur.

— À quoi tu penses, Loup ? demanda Braddok.

Jeric ne répondit pas immédiatement.

— Je pense qu'on ferait mieux de rentrer au plus vite.

« Et ainsi, ce qu'Asorai a créé, l'humanité, dans sa quête constante de pouvoir et de connaissance, Le souille. L'homme s'approprie les dons précieux du Créateur, les modèle pour satisfaire ses propres désirs et ses propres fins égoïstes, laissant les ténèbres recouvrir le monde. Et les ténèbres grandissent, se nourrissant de mensonges et de tromperies, obscurcissant la lumière, la vérité, donnant naissance au mal. Le peuple s'en prend alors au Créateur, furieux qu'Il l'abandonne, alors qu'il n'en a jamais vraiment voulu. »

*~ Extrait d'Il Tonté,
Tel que rapporté dans les Huitièmes Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 29

Les jours suivants s'étirèrent avec une douloureuse lenteur. Une violente tempête les escorta vers le sud, déchaînant des torrents de pluie si puissants qu'ils furent souvent obligés de s'arrêter pour s'abriter. Le ciel au-dessus de leurs têtes reflétait la tempête qui faisait rage dans le cœur de Sable.

Elle s'en voulait de ne pas avoir vu qui était vraiment le Loup. Elle aurait dû s'en rendre compte. Mais les récits donnaient l'image d'un prédateur qui s'exprimait par grognements et semait la mort et la destruction sur son passage. Ils ne montraient pas le Loup comme un homme – un homme vulnérable, magnifique et ardent –, et c'était là que résidait le problème. Sable avait appris à connaître l'homme, et elle avait du mal à concilier les deux réalités.

Elle partageait le même cheval que lui, ce qui ne faisait qu'aggraver les choses, et le silence entre eux était presque tangible. Elle aurait voulu le haïr. Elle s'y efforçait, puis elle se souvenait du moment où il s'était réveillé chez Tallyn et de ceux qui avaient suivi. Là où elle aurait dû éprouver de la haine, sa poitrine se serrait, pleurant la perte d'une relation qui n'avait jamais été.

Le troisième jour, la pluie diminua, et Chez, Aksel et Stanis s'aventurèrent à chasser. Braddok conduisit les chevaux jusqu'à un ruisseau tout proche, où l'eau coulait en abondance, et le Loup demeura avec Sable. C'était une habitude qu'il avait prise, comme s'il ne faisait confiance à personne d'autre pour la surveiller. Ce qui était une sage décision, se dit-elle, car elle aurait saisi la première occasion de s'échapper sans hésiter.

Sable descendit le long du ruisseau déchaîné jusqu'à trouver une sorte d'anse plus calme. Là, elle s'accroupit et plongea ses mains liées dans l'eau fraîche. Les joignant en coupe, elle porta le peu d'eau qu'elle put à ses lèvres. Peu de temps après, elle sentit la présence du Loup derrière elle. Elle plongea à nouveau ses mains dans le ruisseau

sans se retourner.

— Est-ce que j'ai tué quelqu'un que tu aimais ? demanda-t-il brusquement.

Sable se demanda depuis combien de temps cette question le taraudait. Elle plongea ses mains plus profondément dans l'eau et laissa le froid apaiser ses poignets meurtris. Le Loup s'accroupit à côté d'elle, saisit son menton et tourna son visage vers le sien, la forçant à le regarder.

Le bleu de ses yeux était si intense qu'il paraissait violet.

— J'essaie de comprendre, dit-il d'un ton sec.

— Qu'y a-t-il à comprendre ?

— Pourquoi tant de haine ? grogna-t-il en sentant sa patience s'émousser. Je comprends ta colère. Je m'y attendais. Mais ça... C'est toujours *moi*, Sable... ajouta-t-il en dardant ses prunelles dans les siennes. Je ne suis pas ton ennemi. Je ne comprends pas pourquoi tu me traites comme tel.

Sable leva ses mains liées.

— C'est comme ça que tu traites tes *amis* ?

— Je ne le fais pas de gaieté de cœur, dit-il en lâchant son menton. Je te détacherais si je n'avais pas peur que tu t'enfuis.

— Alors, je ne suis pas vraiment libre, n'est-ce pas ?

Les rides de son front s'accrochèrent.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Ma réponse n'a pas d'importance, fit-elle entre ses dents.

Il s'écarta légèrement, cherchant toujours à comprendre.

— Si tu avais tué quelqu'un que j'aimais, ça changerait quelque chose ? Tu me dirais que tu es désolé ? Et si c'était le cas, le penserais-tu vraiment ? Au lieu de remettre tes actes en question pour *une* vie, tu ferais mieux de remettre tes actes en question pour *toutes* les vies que tu as prises.

Il se pencha vers elle. La tempête faisait rage dans ses yeux.

— Que sais-tu de mon combat ? Tu as vécu cachée dans les Landes, la tête dans la neige, pendant des années. Tout ce que j'ai fait, c'était pour protéger mon peuple, tout comme tu volais pour protéger...

— Ça n'a rien à voir...

— Vraiment ? la coupa-t-il, son souffle brûlant se mélangeant au sien. Tu crois que tu vaux mieux que moi parce que tu es une *guérisseuse* ? Le destin, c'est notre affaire à tous les deux, Sable.

Les yeux de la jeune femme n'étaient plus que deux fentes étroites.

— Ne t'avise pas de comparer mes actes aux tiens. Tu as massacré des centaines d'innocents...

— Des *innocents* ? fit-il en montrant les dents. Les galeux envoient leurs enfants empoisonner nos puits. Ils brûlent nos bâtiments avec leurs habitants à l'intérieur. Ils ont pris *ma mère* et ont retourné son cœur dans une boîte. Est-ce là les actes d'innocents ? Ou bien est-ce que rien de tout ça ne compte puisqu'il s'agit de sang corinthien ?

Sable referma la bouche. Elle n'avait jamais rien entendu de tel auparavant et elle l'aurait bien traité de menteur, n'eût été la partie sur sa mère. Il n'avait pas menti là-dessus. Son cœur se serra en pensant à ce qu'il avait dû ressentir.

— Il y a toujours deux façons de voir les choses, Sable, reprit le Loup à voix basse. Ne dénigre pas la mienne simplement parce qu'elle complique la tienne.

Ils se jaugèrent, tels deux guerriers livrant une bataille de volontés. Enfin, Sable détourna la tête.

Le Loup ne lui adressa plus la parole.

~

Bientôt, ils entamèrent tous les six la descente abrupte de la Vallée des Rois. Sable ne s'était jamais aventurée aussi loin en territoire corinthien et elle comprenait désormais pourquoi la vallée inspirait tant de chansons. Le paysage fit vibrer une corde sensible au plus profond de son être, et une note grave s'imposa à ses oreilles, réchauffée par le vent et agrémentée de pépiements lointains d'oiseaux, tandis que les timbales de son cœur donnaient un rythme à cette symphonie. À nouveau, Sable se demanda comment quelque chose d'aussi beau pouvait être source de tant de douleur.

Un lac se détachait en contrebas, dans la vallée densément boisée, scintillant comme des milliers de saphirs. Derrière lui s'étendaient

d'imposantes barrières de granit – les montagnes des Dents Grises –, leurs sommets dentelés et enneigés nimbés des teintes rosées du soleil couchant. Et construite à même la paroi, comme un dragon protégeant son trésor, se dressait une magnifique forteresse.

Descieux.

Selon les versets, les Liagés avaient bâti la forteresse et l'avaient présentée comme un cadeau au peuple corinthen – un lien symbolique avec le Créateur. C'était une promesse de paix et de prospérité : l'assurance qu'en dépit de l'affrontement entre leurs dieux, Corinthe et Sol Velor vivraient en harmonie. À présent, la citadelle se dressait de toute sa hauteur, défiant le dieu sol velorien d'y remettre un jour les pieds.

Une ville s'étendait plus bas, ceinte d'une immense muraille noire. Sable n'avait jamais vu autant de bâtiments de toute sa vie, pas même à Trier. Ils étaient réunis telle une foule de nobles, avec leurs tours orgueilleuses et fanfaronnes, chacune s'élevant plus haut que celle d'à côté. Il y avait plus de richesses dans cette ville que dans tout Corinthe.

— Allez-y, dit le Loup à ses hommes lorsqu'ils atteignirent la limite de la vallée. On vous rattrapera.

Braddok jeta un coup d'œil à Sable, puis il fit un signe de tête au Loup et décala avec le reste de la meute.

Sable se demandait ce que le prince avait en tête quand soudain, elle le sentit remuer derrière elle. Il sectionna ses liens, les cordes glissèrent de ses poignets et tombèrent au sol.

— Tu es une invitée ici, Sable. Et malgré ce que tu penses, je tiendrai parole. Je t'escorterai là où tu voudras te rendre par la suite.

— Ne fais pas comme si tu m'accordais une faveur, dit-elle d'un ton cassant en levant ses mains libres. Tu as attendu que je ne puisse plus m'enfuir.

En réalité, elle *aurait pu* s'échapper, mais elle savait qu'elle n'irait pas bien loin. Pas en territoire corinthen.

Le bras du Loup se resserra autour de sa taille, la plaquant contre lui, et Sable sentit la chaleur de son souffle sur son oreille.

— Ce n'est pas très judicieux de repousser le seul ami que tu aies

dans le coin.

— *Ami ?* fit-elle avec un rire sombre. Je n'ai pas d'amis.

Le souvenir de la trahison de Gavet était encore frais dans son esprit.

Le Loup la serra fort contre lui, tout son corps tendu. Enfin, il s'écarta, rabattit le capuchon de Sable sur sa tête et ajusta sa cape sur ses épaules.

— Alors, au moins, reste cachée, dit-il fermement.

Il talonna leur cheval, qui se lança dans un galop effréné à la suite de la meute.

La grande forteresse se précisa.

Ils étaient à une dizaine de mètres de la porte lorsque Sable aperçut les croix. De loin, elle ne les avait pas remarquées. Son attention avait été attirée par les volumineuses statues noires qui se dressaient de part et d'autre de la porte – des statues de dieux corinthiens sur lesquelles travaillaient des dizaines d'esclaves galeux. Mais au fur et à mesure qu'ils s'approchaient, elle réalisa que ce qu'elle avait d'abord pris pour des arbres noirs maigrelets n'en était pas.

C'étaient des croix de crucifixion.

Des corps d'hommes et de femmes – Sable reconnut même celui d'un enfant – y étaient suspendus par les membres, tel un jardin macabre. Des corbeaux étaient perchés sur leurs têtes aux cheveux noirs épars et se délectaient du lent pourrissement des chairs, picorant tout ce qu'ils pouvaient tout en laissant des taches blanches de disgrâce sur le sol fraîchement labouré en dessous. La plupart des corps appartenaient à des Sol Veloriens. Pour les autres, il était difficile de se prononcer ; l'œuvre impitoyable de la mort rendait leur identification trop laborieuse.

Un corbeau rompit le silence de son rire cruel, et tandis qu'ils passaient devant les corps, Sable sentit des relents de putréfaction. L'odeur fétide de la décomposition. Son estomac se retourna et elle regarda le Loup droit dans les yeux.

— Et tu te demandes pourquoi je te déteste, lâcha-t-elle.

Le bras du Loup se resserra autour d'elle et il fixa d'un regard sévère la porte vers laquelle ils chevauchaient. Sa meute était déjà là

et s'entretenait avec des gardes.

Ils franchirent à toute vitesse la porte grande ouverte. Sable s'attendait à ce que le Loup ralentisse une fois à l'intérieur de la ville, mais il accéléra au contraire, parcourant les rues à l'instinct et laissant ses hommes en retrait. Les habitants s'écartaient parfois au dernier moment et les gardes se précipitaient pour lui frayer un chemin parmi les badauds. Le Loup traversa la ville sans ralentir, Sable plaquée contre lui pour la protéger des regards curieux. Et ils étaient nombreux. Vraiment nombreux.

Ils galopèrent sans s'arrêter, s'élevant de plus en plus haut dans un dédale de rues étroites et sinueuses, parmi les bâtiments qui s'entassaient telle une foule en colère. Des fanions et des cordes à linge étaient tendus entre les habitations, de part et d'autre de la rue, masquant le ciel, et dans l'air se mélangeaient des odeurs de sueur, de bétail et de fumée.

Le Loup tourna dans une large rue pentue, laissant la ville aux ruelles étriquées loin derrière. La route débouchait sur un gigantesque pont-levis suspendu par d'épaisses chaînes. En contrebas s'étendait un canyon de rochers et de forêts. Au-dessus, c'était la grande forteresse, avec ses flèches transperçant les nuages. Leur stolik passa en trombe sur les planches de bois, dépassa un groupe de gardes, et franchit d'imposantes portes ouvertes pour déboucher dans une grande cour, où un jeune homme ramassait du foin.

Le Loup sauta à terre avant que leur stolik ne s'arrête complètement. À peine ses bottes avaient-elles touché le sol que le jeune homme s'écria :

— Prince Jeric !

Le titre prit Sable au dépourvu. Elle savait très bien qu'il était le prince de Corinthe. Mais depuis le jour où elle avait appris la vérité à son sujet, elle le voyait comme le Loup, le chasseur, le tueur. Ses hommes l'appelaient d'ailleurs ainsi.

Elle avait presque oublié qu'il était avant tout un *prince*.

Le prince Loup se retourna et le jeune homme posa sa fourche avant d'accourir. Il avait des cheveux bouclés couleur paille, des os proéminents et un sourire enthousiaste qui le faisait paraître plus

jeune qu'il ne l'était probablement.

— Farvyn, Votre Grâce, bégaya le jeune homme d'une voix mal assurée en s'inclinant devant le Loup, bien que son regard pâle empreint de curiosité ne cessât de dériver vers Sable. Vous vous souvenez de moi ? Le messenger qui est venu vous trouver, vous et votre meute...

— Je me souviens, le coupa le Loup.

Le jeune homme – Farvyn – bomba le torse et sourit. Il lui manquait une canine. À en juger par le reste de ses dents, le manque d'hygiène avait eu raison d'elle.

— On m'a mis à l'écurie après ça. Ils se sont dit que je serais plus utile ici, je parie, même si j'aimais bien...

Il s'interrompit devant le regard noir du Loup et se racla la gorge.

— Je vais m'en occuper, fit-il en s'approchant du cheval.

Le Loup se tourna de sorte à indiquer clairement que Farvyn ne l'emmènerait nulle part.

— Où est Dom ? demanda-t-il.

— En bas, parti chercher du foin frais. Toute cette pluie le fait pourrir.

Braddok et le reste de la meute arrivèrent alors dans la cour. Il lança au Loup un regard irrité.

— Je m'en charge, dit le Loup à Farvyn. Va aider mes hommes.

Le jeune homme hésita, avant de se ressaisir.

— Bien sûr, Votre Grâce.

Il se précipita pour aider Braddok et le reste de la meute.

Le Loup tendit la main à Sable.

Ce n'est pas très judicieux de repousser le seul ami que tu aies dans le coin.

Sable serra les lèvres et, à contrecœur, lui prit la main. Il l'aida à descendre. À vrai dire, son soutien lui fut précieux car elle avait mal au côté, et même avec l'aide du Loup, son équilibre était instable.

— Attends-moi ici, dit-il avant de conduire le stolik sous une petite arcade.

Il revint une minute plus tard, au moment où Braddok s'approchait.

Les deux hommes jetèrent un bref coup d'œil à Farvyn, puis

échangèrent un long regard.

— Je les accompagne, fit Braddock en désignant Chez, Aksel et Stanis, qui bavardaient à quelques pas de là, donnant à Farvyn des instructions et bien des tracas.

Le Loup saisit Braddock par l'épaule.

— Je te retrouve après.

— Avec un peu de chance, répondit celui-ci avec un clin d'œil.

Le Loup sourit.

Braddock jeta un dernier coup d'œil à Sable, puis rejoignit ses amis.

Le Loup se tourna alors vers elle. En le regardant, Sable eut l'impression qu'un gouffre les séparait.

— Nous devons aller voir mon frère en premier, annonça-t-il.

Il ouvrit la bouche comme pour en dire plus, mais la referma et lui tendit son coude à la place.

Sable resta immobile.

— Sable, la prévint-il, l'air tendu.

Elle détourna les yeux et lui prit le coude.

Il lui fit traverser la cour, ouvrit les portes du fond et la conduisit dans une grande salle. Là, ses yeux s'attardèrent sur des arches incroyablement hautes et des cheminées flamboyantes si imposantes qu'une demi-douzaine d'hommes de la stature de Braddock auraient pu y tenir côte à côte. Des tables s'étendaient sur toute la longueur de la pièce, dont la seule décoration consistait en quelques chandeliers allumés. Des lustres en fer forgé à deux étages étaient suspendus au plafond, et une mosaïque de motifs noir et blanc ornait le sol, lequel était si lustré que le carrelage semblait encore humide. Au bout de la salle se dressait un magnifique trône.

Le trône de Corinthe. Il était entièrement noir – plus brillant, même, que le carrelage – avec une large assise et un dossier tout aussi imposant, comme s'il avait été construit pour un géant. La tête d'un loup était incrustée dans le dossier, et les pieds du trône se terminaient par des pattes aux griffes noires.

Un messenger traversa la pièce en trombe, s'arrêtant toutefois pour s'incliner devant son prince.

Le Loup pressa le pas, tirant Sable par le bras. Elle sentit qu'il ne

voulait pas que l'on puisse la détailler.

Quelques hommes se tenaient debout dans la salle, l'un portant une robe d'un bleu si sombre qu'elle paraissait noire, les autres vêtus de riches vêtements en laine et en cuir de style corinthien. Ils s'entretenaient à voix basse, mais s'arrêtèrent lorsqu'ils aperçurent leur prince et son invitée au visage dissimulé. Avant qu'ils ne puissent dire un mot, le Loup la conduisit vers une petite porte nichée entre deux imposants foyers, où se tenait un garde en armure noir et argent. Il adressa un signe de tête au Loup et s'effaça. La porte ouvrait sur un long et étroit escalier de pierre, éclairé par des torches.

— Il fait toujours aussi sombre ? demanda Sable.

Le Loup regarda vers le haut des escaliers.

— Oui.

Puis il la pressa d'avancer.

Il ralentit quelque peu l'allure à mi-chemin, car elle peinait à suivre. Inspirer à pleins poumons lui coûtait, et l'effort à fournir – ainsi que l'altitude – l'épuisait rapidement. Les escaliers débouchèrent sur une autre salle, laquelle donnait sur des couloirs plus petits, mais le Loup poursuivit tout droit. Les gardes qu'ils rencontrèrent s'inclinèrent au passage du prince tout en les suivant des yeux.

Le Loup s'arrêta devant une double porte gardée, à l'extrémité de la salle. De l'autre côté, Sable entendait de faibles murmures.

Le Loup pencha la tête vers elle.

— Ne parle pas sans que je t'y invite, dit-il à voix basse afin que les gardes ne l'entendent pas. Même si on s'adresse à toi. Je parlerai en ton nom. C'est compris ?

Des milliers de réponses se bousculèrent dans son esprit, mais seul un « oui » sec sortit de sa bouche.

Les yeux du Loup s'attardèrent sur son visage, puis il se redressa de toute sa hauteur et lui lâcha le bras.

— Reste derrière moi, murmura-t-il.

Il prit une profonde inspiration, poussa la porte et entra dans la pièce, Sable sur ses talons.

À l'intérieur, les discussions cessèrent.

La pièce était de taille moyenne, construite autour d'une vaste table

centrale où étaient assis une dizaine d'hommes qui, à en juger par le silence lourd et pesant, discutaient d'affaires de la plus haute importance avant que le Loup ne les interrompe.

— Je l'aurais parié, dit-il sans cérémonie, sa voix grave emplissant la pièce et brisant le silence. Je m'absente durant un mois, une légion franchit nos frontières et vous êtes tous attablés en train de discuter.

Les hommes se regardèrent dans un silence gêné.

— Alors tu es au courant, fit une voix d'homme.

Sable ne vit pas qui avait parlé. Les larges épaules du Loup lui cachaient la vue.

— Vous avez perdu toute une légion de galeux, dit le Loup. Ce genre de nouvelles se répand vite.

Les hommes s'agitèrent, mal à l'aise, et une chaise grinça tandis que son occupant se levait. Une note résonna dans la tête de Sable, comme un carillon soudain et insistant, et elle vit enfin l'homme qui avait parlé.

Il avait des cheveux de feu et des yeux d'acier, et, comme elle le remarqua avec un certain étonnement, la même mâchoire carrée et forte que le Loup. Il avait la même taille et la même autorité que lui, mais son physique n'avait pas sa discipline, et en lieu et place du regard implacable du Loup, on ne lisait chez cet homme-là que de la cruauté. Tel un serpent, il fixait sa proie sans cligner des yeux, ses pensées tourbillonnant sous un vernis glacial, toujours à l'affût du moment idéal pour frapper.

— Mon frère, comme c'est aimable à toi de te joindre à nous, dit l'homme d'un ton sirupeux, ce qui confirma les soupçons de Sable.

L'homme n'était nul autre que le prince Hagan Angevin, héritier du trône de Corinthe, frère aîné du Loup. Sable avait toujours cru que ce dernier était la plus grande menace pesant sur les Provinces. Mais en voyant son frère, elle n'en était plus si sûre. Quelque chose chez lui la rendait terriblement nerveuse.

Le regard du prince Hagan se dirigea vers elle, et dans son esprit, la note résonna plus fort.

Les autres remarquèrent alors sa présence et s'efforcèrent de voir qui se cachait sous la cape. Sable était soulagée d'être masquée par le

capuchon.

— Je dois te parler, Hagan, dit le Loup d'un ton brusque qui n'acceptait aucun refus.

Le prince Hagan sourit. C'était un sourire cruel qui semblait se délecter exclusivement de la douleur d'autrui.

— Bien sûr. Laissez-nous, fit-il à l'adresse de son Conseil.

Dans un raclement de chaises, le Conseil quitta la salle. Un homme en armure élégante serra l'épaule du Loup et jeta un regard inquisiteur à Sable en sortant. Les autres s'en allèrent sans un regard, à l'exception d'une femme et d'un vieil homme vêtu d'une lourde toge. Sable fut frappée par la ressemblance étrange de la femme avec le Loup. Ils avaient les mêmes yeux bleus orageux et les mêmes cheveux couleur laiton, bien que les siens lui arrivent à la taille. Elle était aussi belle que le Loup était séduisant.

— Toi aussi, Astrid, dit le prince Hagan d'une voix calme, mais ferme.

— Si cela ne te dérange pas, j'aimerais entendre ce que Jeric a à dire, répondit-elle sur un ton indiquant qu'elle ne se souciait guère d'obtenir l'accord du prince.

— Ça me dérange.

L'expression de la femme s'assombrit, mais la détermination du prince Hagan ne faiblit pas. Frère et sœur se regardèrent sans un mot, puis, dans un furieux bruissement de tissu, la princesse se leva et se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta devant Sable, la jugeant d'un regard sévère.

Il y avait quelque chose... d'étrange chez la princesse Angevin, mais Sable ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Elle plissa les yeux.

La princesse eut un rictus, puis partit en claquant la porte derrière elle.

Dans l'esprit de Sable, la note se tut.

L'homme en toge n'avait pas bougé et Sable prit conscience qu'elle avait eu tort de le décrire comme un « vieil homme ». Cela ne reflétait pas sa prestance, car il n'y avait rien de frêle chez cet homme. Il était âgé au sens où Tolya l'avait été, comme s'ils avaient vécu bien plus longtemps qu'ils n'auraient dû. Il n'avait pas de cheveux sur la tête et

son corps était dissimulé sous une magnifique robe de la même couleur bleu nuit que celle de l'homme qu'elle avait vu plus tôt, sauf que la sienne était brodée d'argent. Ses yeux étaient sombres et insondables, comme s'il pouvait lire d'un seul regard le passé, le présent et l'avenir.

Méfiant, Sable détourna les yeux.

— Il reste, déclara le prince Hagan en désignant l'homme à la toge.

Le Loup se hérissa, s'efforçant de se contenir.

— Tu as envoyé mes hommes chez Stovich.

— *Tes hommes ?* se moqua le prince Hagan. Tu as l'intention de devenir un Stryker. Je ne pensais pas que ça te dérangerait.

Le Loup fit un pas en avant. C'était une subtile lutte de pouvoir.

— Tu n'avais aucun droit de faire ça.

Le prince Hagan prit une carafe et remplit son verre.

— J'ai tous les droits, au contraire.

Le Loup pencha la tête sur le côté. C'était un mouvement instinctif, comme s'il venait de saisir une nouvelle odeur qu'il n'aimait pas ou qui ne lui inspirait pas confiance.

— Où est père ?

Le prince Hagan prit son verre et admira le travail de l'artisan.

Sable sentit un frisson lui parcourir la nuque.

— Hagan.

Le prince vida son verre d'un trait et le reposa bruyamment sur la table. Il regarda son frère, la mine grave.

— Il est parti, Jeric.

Un calme de mort s'installa dans la pièce. Il emplait chaque centimètre carré de la salle, s'immisçant jusque dans les fissures.

Le roi de Corinthe n'était plus.

Ce qui signifiait que le prince Hagan était à présent roi. La présence de Sable n'était plus requise. À moins que...

Son regard se posa sur l'homme à la toge, qui la fixait avec intensité. Elle détourna la tête de nouveau.

Les yeux du Loup n'étaient plus que deux fentes.

— Quand ? demanda-t-il, les traits durcis.

— Peu après ton départ.

Le Loup fléchit les doigts. C'était un réflexe chez lui, réalisa Sable, comme s'il refrénait son instinct. Comme s'il se retenait d'attraper son épée.

— Tu savais qu'il ne tiendrait pas et tu m'as quand même éloigné.

Hagan se servit un autre verre.

— Allons, Jeric. Nous n'avons plus de père depuis des années. Ne fais pas semblant d'être bouleversé.

Le Loup fit un nouveau pas vers lui. Sa fureur contenue par les liens de l'expérience menaçait d'exploser à tout instant.

— J'ai perdu un homme de valeur, Hagan.

— Ce n'est pas le premier que tu perds. Mais ta mission n'était pas vaine, malgré ce que tu as l'air de penser. Tu comptes me présenter à notre invitée ? ajouta-t-il en saisissant son verre qu'il inclina en direction de Sable.

Elle reporta son attention sur le roi et son malaise s'intensifia.

— Ce n'est pas la peine, dit le Loup à voix basse.

Il se tourna vers Sable et lui saisit le bras.

— *Pas la peine* ? s'exclama Hagan. Tu m'amènes la bâtarde du zar Branón, et tu penses que ce n'est *pas la peine* de nous présenter ?

Le moment parut figé dans le temps, s'étirant en un silence effaré. Sable sentit ses paroles se refermer sur elle comme un piège.

La bâtarde du zar Branón...

Par les gardiennes.

C'était impossible. Même le Loup ignorait qui elle était. Comment, par toutes les étoiles, le roi Hagan avait-il découvert la vérité ?

Le Loup se tourna vers son frère.

— Par les cinq enfers, de quoi parles-tu ?

Mais Hagan ne quittait pas Sable des yeux.

— Fascinant. Tout ce temps, et il n'a jamais découvert ta véritable identité.

Sable sentit alors que le Loup l'observait, mais elle ne pouvait se résoudre à le regarder droit dans les yeux en répétant ses mensonges habituels – les mêmes mensonges qui, une fois encore, la tireraient d'affaire. Le Loup lui avait demandé de ne pas répliquer, mais il n'avait pas prévu que la discussion prendrait cette tournure. Et Sable

devait se défendre ; elle était la seule à pouvoir le faire.

— Vous me prenez pour quelqu'un d'autre, Votre Grâce, dit-elle avec un calme impressionnant en dépit de son cœur qui battait à tout rompre. Je suis une simple guérisseuse.

Hagan pencha la tête sans cligner des yeux.

— Curieux nom pour une Istraane, tu ne trouves pas ?

— Je suis de Skanden, donc je ne trouve pas cela curieux du tout.

Hagan fit un pas vers elle.

— Charmante petite histoire, zurina. Très convaincante. Même mon frère le *Loup* n'a pas réussi à te flairer.

Le Loup se tourna vers elle.

— De quoi parle-t-il ?

Immobile, Sable ne quittait pas Hagan des yeux.

— Je ne suis pas la bâtarde du zar, Votre Grâce, dit-elle fermement, les mots crissant sous ses dents comme du gravier. Votre informateur se trompe. Sa bâtarde est morte il y a des années.

Les yeux de Hagan se reportèrent vers l'homme à la toge, qui s'approcha alors de Sable.

— *Dis-moi ce qui se passe*, exigea le Loup.

— Allez-y, Grand Inquisiteur, fit Hagan à l'homme qui s'arrêta devant Sable.

Grand Inquisiteur.

Par le Créateur tout-puissant.

Le Grand Inquisiteur sortit un objet de sous sa robe : une flûte.

Sa petite flûte en os.

Sable fut si stupéfaite de voir l'objet entre les mains du Grand Inquisiteur qu'elle se décomposa.

Le Loup le remarqua et se figea.

Hagan sourit.

— Là, tu vois ? J'ai pensé que la flûte pourrait te rafraîchir la mémoire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le Loup d'une voix dangereusement grave.

— Pourquoi ne pas le demander à Sable ? dit Hagan en prononçant son nom avec ironie.

Sans le vouloir, le regard de la jeune femme croisa celui du Loup.

C'est alors que le tissu de mensonges se déchira. Les murs qu'elle avait soigneusement érigés et derrière lesquels elle s'était cachée – ces murs qui lui avaient offert à la fois un sentiment de sécurité et un but – s'effondrèrent comme un vulgaire château de cartes, la laissant seule face à la froide vérité.

Les yeux du Loup étaient à l'image du calme avant la tempête. Son expression s'assombrissait à mesure que tous les mensonges qu'elle avait racontés et tous les détails qu'elle avait cachés s'imbriquaient enfin.

— Tu es... la *bâtarde du zar* ?

Ses paroles la transpercèrent, meurtrissant profondément sa chair.

Elle ouvrit la bouche pour le nier, mais cette fois, les mensonges ne voulurent pas sortir – ne purent pas sortir. Le Grand Inquisiteur approcha la flûte d'elle. Instinctivement, Sable recula, mais c'était trop tard. L'instrument toucha son épaule et les glyphes gravés s'animèrent en un halo lunaire.

Révélant la vérité au grand jour.

Le Loup grimaça et s'écarta, comme si elle l'avait brûlé.

— C'est aussi une Liagée, intervint le prince Hagan.

— *Non*, persista Sable en fusillant Hagan du regard. Le pouvoir n'a rien à voir avec *moi*. La flûte est une ancienne relique liagée qui...

— Qui ne s'illumine qu'à ton contact ? l'interrompt Hagan d'un ton sarcastique. S'est-elle illuminée cette nuit-là aussi, quand tu as endormi toute la cour du zar Branón en jouant ? Ou quand tu as tué la petite zurina avec ta musique ? Je me suis toujours demandé : essayais-tu de te ménager une place de choix, *bâtarde* ?

Le cœur de Sable battait à tout rompre. Les souvenirs lui revenaient et la peur s'insinuait en elle. Ses nerfs lui criaient de fuir.

— Si j'avais su ce que c'était, je n'aurais jamais...

— Mais tu l'as fait, et ça a tué la zurina Soraï, la coupa Hagan. Au lieu de t'exécuter comme le zar Branón aurait dû le faire, il t'a exilée dans les Landes où tu as vécu clandestinement, alors que tout le monde te croyait morte. Heureusement, ou malheureusement pour toi, je ne crois jamais les rumeurs.

— Et *vous*, qu'espérez-vous faire ? Vous ménager une place de choix en révélant aux Provinces que je suis vivante ? lâcha Sable, lui renvoyant ses mots en pleine face. Le zar Branón n'a envoyé personne me chercher en dix ans. Il se fiche bien que je sois là ou non.

Les mots lui firent plus de mal que prévu et sortirent dans un déferlement de rage.

Hagan la regarda, l'expression indéchiffrable.

— Peut-être. Peut-être pas. Elle est tout à vous, ajouta-t-il à l'intention du Grand Inquisiteur.

— Vous ne pouvez pas... commença Sable.

Des mains pâles la saisirent par-derrière. Son regard atterrit sur les deux hommes vêtus de robes qui la maintenaient fermement, leurs joues barrées de cicatrices grotesques.

Des inquisiteurs.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle en essayant de se dégager.

Mais malgré les coups de pied et coups de poing, les inquisiteurs tinrent bon, devant le regard du Loup, immobile.

— Je ne peux pas, zurina, dit Hagan en plantant ses yeux de serpent dans les siens. Tu es bien trop précieuse.

Le Grand Inquisiteur se tenait devant eux. Stoïque, il observait Sable qui se débattait comme une bête sauvage. Elle sentit son côté la lancer et un chiffon humide lui recouvrit la bouche. Une odeur aigre et familière lui emplit le nez, lui prenant la gorge, et tout devint noir.

Chapitre 30

Ce n'est que lorsque les inquisiteurs de Rasmin commencèrent à traîner Sable hors de la salle que Jeric sortit de sa torpeur. Il se précipita vers la porte ouverte et leur barra le passage, les empêchant ainsi de sortir.

Hagan lui jeta un regard courroucé.

— Écarte-toi, Jeric.

Mais il ne bougea pas.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Ses yeux passèrent du Grand Inquisiteur à Hagan, exigeant une réponse.

— Ça ne te regarde pas, répondit ce dernier.

Jeric bouillait de rage et peinait à respirer tant il était tendu.

— Tu m'as menti, dit-il entre ses dents.

Hagan fronça les sourcils.

— Vraiment ?

Jeric tapa du poing contre le chambranle, manquant de faire sortir la porte de ses gonds. L'un des inquisiteurs sursauta.

— Nom des dieux, Hagan ! gronda Jeric. Tu m'as envoyé chercher la bâtarde du zar ?

Son frère soutint son regard et se contenta de répondre :

— Oui.

Le sang de Jeric ne fit qu'un tour. Son corps tremblait. Il était à deux doigts de craquer.

— Comment as-tu pu ?

— Nous avons besoin d'être unis, Jeric, le coupa Hagan. Maintenant plus que jamais. Cela ne devrait pas t'étonner. C'est *toi* qui me rappelles toujours combien j'ai d'opposants.

L'expression de Hagan se durcit lorsqu'il poursuivit :

— Père était faible. Il a laissé Corinthe s'affaiblir et m'a légué une belle pagaille. Un inquisiteur a essayé de me tuer en ton absence.

Les yeux de Jeric ne furent plus que deux fentes.

Hagan lui adressa un sourire narquois.

— Tu n'étais pas au courant ? Apparemment, un nécromancien aurait échappé à la vigilance de Rasmin.

Le terme parut étrangement familier à Jeric. Tallyn avait parlé d'un nécromancien qui aurait lancé un chakran aux trousses de Sable. S'agissait-il du même ?

— Et où se trouve ce nécromancien à présent ? demanda Jeric d'un ton abrupt.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tu crois que je te raconterais tout ça si je connaissais la réponse ? Et maintenant, son maudit pouvoir se répand dans nos bois !

— Au nom d'Aryn, de quoi parles-tu ?

Une lueur métallique brilla dans les yeux de Hagan.

— Il semblerait qu'il y ait un nouveau chasseur dans nos bois. Un chasseur encore plus dangereux que toi. Il terrorise Grag et ses hommes. Il massacre nos loups et les réduit en lambeaux, pour ne laisser derrière lui qu'une traînée de sang et d'intestins.

Jeric se figea. La description ne lui semblait que trop familière.

Il croisa le regard sombre du Grand Inquisiteur.

— Et ce n'est pas notre seul problème, poursuivit Hagan. La légion que tu as mentionnée avec tant de tact devant mon Conseil s'est envolée avec *toutes* les armes de Murcare.

Jeric regarda Hagan d'un air grave.

— Honnêtement, Hagan, je pense que même si tu l'avais voulu, tu aurais difficilement pu faire pire.

Hagan fixa Jeric, sans le moindre sourire cette fois.

— Je ne suis pas le seul Angevin chargé de protéger le peuple de Corinthe.

— Ne t'avise pas de me mettre ça sur le dos...

— Ce n'est pas le cas, répondit Hagan, son regard brillant d'une amertume vieille de plusieurs décennies. Tu viens de nous offrir la victoire.

Jeric regarda Hagan d'un air sévère.

— Tu vas forcer le zar Branón à intercéder.

Cette fois, le Grand Inquisiteur prit la parole.

— Pas tout à fait. Nous allons utiliser le pouvoir de la bâtarde.

— Vous allez faire... *quoi* ?

— J'utiliserai tous les moyens nécessaires pour protéger Corinthe, dit Hagan. Il y a une légion qui attaque nos villages – une légion que nous n'arrivons pas à identifier –, et nous pensons qu'elle est de mèche avec le nécromancien. Pour l'instant, notre seule option pour battre ce nécromancien est d'avoir une Liagée dans notre camp.

Une Liagée.

Grands dieux. Depuis le début. Sable.

La bâtarde du zar Branón et une maudite Liagée. Il ne voulait pas y croire, mais il avait vu son visage. Il avait vu sa terreur lorsque Hagan l'avait découverte.

Il se souvint de sa musique.

— Et tu crois qu'une pauvre flûte va te sauver ? gronda Jeric.

Il était aussi rouge que le ciel avant une tempête.

— Regarde autour de toi, *Loup*, cracha Hagan en écartant les bras. Nous sommes en train de *perdre*. Nos ennemis agissent sous notre nez, pillent nos richesses et laissent d'abominables témoignages de leur passage à nos portes. Leurs actes agitent le peuple et nous font paraître faibles. Il est temps de combattre le feu par le feu.

Jeric s'approcha de Hagan à pas lents et le saisit par le col avant de le rapprocher de lui, menaçant.

— Comment *oses-tu* ? J'ai passé ma vie entière à purger Corinthe de la sorcellerie, et tu ferais appel à ses pouvoirs maintenant pour servir tes intérêts ? Après tout ce qu'ils ont fait ?

La perte de leur mère planait au-dessus d'eux comme une ombre menaçante.

Le regard d'acier de Hagan se durcit, devint glacial.

— Je suis le nouveau roi de Corinthe, Jeric, et si j'ose utiliser un Liagé pour protéger mon trône, qui es-tu pour t'y opposer ?

Jeric regarda son frère dans les yeux.

Hagan soutint son regard.

Son maudit *roi*.

— Vas-y, gronda Hagan. Je sais que tu en meurs d'envie. Frappe-

moi. Mets-moi à terre.

Grands dieux, ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

Les articulations de Jeric blanchirent, son corps trembla, agité par toute une existence de fureur contenue. Il voyait rouge.

Rouge.

Rouge.

Rouge. Un rouge furieux et destructeur.

Il plissa les yeux. Ses narines se dilatèrent.

C'était exactement ce que Hagan voulait. Ce qu'il avait toujours voulu : le défaire, le contrôler, comme il contrôlait tout le monde.

Jeric relâcha Hagan avec un grognement.

Le roi se rattrapa et ajusta son col.

Jeric fit un pas vers lui, menaçant.

— Ne m'utilise plus *jamais* comme ça.

Hagan plissa les yeux en se redressant.

— Je suis ton roi, mon frère. Et je t'utiliserai comme bon me semble.

Les frères se jaugèrent, tels deux lutteurs furieux de se retrouver dans une impasse, retenus seulement par la présence d'un témoin et la loi. Enfin, Jeric se retourna et se dirigea vers la porte, sa cape flottant derrière lui. Son regard passa sur Rasmin et les inquisiteurs. Sur leur prisonnière.

Il serra les dents et les poings. Dieux, que ça faisait mal de la regarder.

Jeric croisa le regard vif de Rasmin et, sans un mot de plus, il passa la porte et sortit de la salle, furibond.

~

Rasmin regarda le prince Loup donner un coup de pied dans un chandelier. Il se renversa et heurta le sol de pierre, surprenant les gardes qui se précipitèrent pour le ramasser. Quand le Loup eut disparu au bout du couloir, Rasmin se retourna et vit que Hagan le suivait également des yeux. Ce dernier croisa son regard avant de contempler la femme d'un air pensif.

Cela ne disait rien qui vaille à Rasmin.

— Nous devrions nous dépêcher avant qu'elle ne se réveille, fit-il remarquer.

— Oui, bien sûr, répondit distraitement le roi. Vous n'avez pas de doute à son sujet ? ajouta-t-il, le regard acéré.

Rasmin baissa les yeux vers l'épaisse tignasse brune de la femme qui devait sauver son peuple.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de toute ma vie, Votre Grâce.

Chapitre 31

N'aie crainte, je serai à tes côtés...

Sable se réveilla en sursaut dans l'obscurité et l'écho s'estompa.

N'aie crainte...

L'air sentait le moisi et le renfermé, et il faisait trop sombre. Elle tâtonna à l'aveuglette pour se faire une idée de ce qui l'entourait, et découvrit bientôt qu'elle était étendue sur un lit étroit placé contre un mur de pierre froid.

Elle glissa hors de son lit et s'aventura dans la pièce, tous les sens aux aguets. Au bout de trois petits pas hésitants, elle atteignit une porte en bois massif. Elle chercha une poignée, mais n'en trouva pas, aussi poussa-t-elle sur la porte. Le panneau ne céda pas.

Elle frappa.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-elle d'une voix rauque.

Pas de réponse.

Elle se racla la gorge et frappa plus fort.

— Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Toujours rien.

Elle martela le bois de ses poings jusqu'à ce que ses mains lui fassent mal, puis elle donna un coup de pied dans la porte, comprenant trop tard qu'on lui avait enlevé ses bottes. Elle laissa échapper une flopée d'injures, son gros orteil au supplice.

— Argh ! cria-t-elle en décochant un dernier coup à la porte, avant de se laisser glisser par terre, la tête contre le mur.

Si quelqu'un émettait le moindre bruit – le moindre murmure – de l'autre côté, elle l'entendrait.

Elle fut prise de frissons puis d'une forte vague de vertiges, et ferma les yeux. Quelle que soit la substance que les inquisiteurs avaient utilisée, son organisme ne l'avait pas encore totalement éliminée. Elle avait un goût de citron dans la bouche, et en se léchant les lèvres, elle reconnut une essence de sous-bois teintée de germinie.

De l'onirine. Un soporifique puissant. Simple à fabriquer, mais nécessitant des ingrédients rares.

Sable ne se souvenait pas de s'être à nouveau endormie, mais un cliquetis métallique la réveilla. Elle entendit des murmures derrière la porte et maudit sa négligence en se remettant péniblement sur ses pieds. Elle fut de nouveau prise de vertiges et dut s'appuyer contre le mur. La porte s'ouvrit au même moment. Un flot de lumière se déversa dans la pièce et Sable se protégea de la luminosité soudaine d'un geste de la main, les yeux plissés.

Une silhouette se tenait sur le seuil de la porte, la tête baissée sous le linteau.

— Assieds-toi, zurina Imari, ordonna la silhouette en voyant Sable sur ses pieds.

Le roi Hagan fit un geste vers son lit, entra dans la chambre et posa la lanterne sur le sol.

Sable cligna des yeux. À cause de l'onirine, son organisme fonctionnait au ralenti.

— Où... où suis-je ?

— En sécurité, là où personne ne peut te trouver.

Le roi Hagan fronça les sourcils en la dévisageant, et c'est alors, à la lueur de la lanterne, qu'elle remarqua que l'on avait troqué ses vêtements contre une modeste robe marron informe. Pourtant, sous son regard, elle se sentait nue et vulnérable, sans le moindre abri où se cacher.

Sable rassembla le peu de forces qu'il lui restait et se tint bien droite. Elle ne flancherait pas devant ce serpent.

— Si vous espérez obtenir une rançon, c'est peine perdue. Je vous l'ai dit : le zar Branón n'a envoyé personne me chercher en dix ans. Il ne risquera pas tout à coup le sort d'Istraa pour moi.

Le roi Hagan la détailla d'un regard froid et inébranlable.

— Le zar Branón ne m'intéresse pas. Du moins, pas pour l'instant. Ce dont j'ai besoin, *toi seule* peux me l'offrir.

Il s'interrompit pour laisser ses paroles reposer. Il semblait se délecter de son effet.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Sable sans laisser paraître la peur

qui faisait palpiter ses tempes.

Il fit un pas vers elle et Sable sentit tous les muscles de son corps se contracter. Elle ne connaissait que trop bien sa réputation : il prenait ce qu'il voulait, quand il le voulait. Elle se rassura en se disant que la porte était ouverte, mais même si l'on entendait ses cris, quelqu'un viendrait-il à sa rescousse ?

Quelqu'un s'en soucierait-il seulement ?

Ses yeux caressèrent son visage et il tendit le bras pour toucher ses cheveux. Sable détourna la tête. Il sourit, amusé, et baissa la main.

— Je vois ce que mon frère te trouve.

— Vraiment ? répliqua-t-elle. Vous n'avez pas dû prêter assez attention tout à l'heure.

— Tu ne connais pas Jeric aussi bien que moi.

Elle ne voulait pas parler du Loup. Surtout pas avec lui.

— Que voulez-vous ? grogna-t-elle.

Il la regarda un moment avant de répondre :

— C'est simple, vraiment. Je veux que tu joues pour moi.

Sable cligna des paupières.

— Que je joue ?

Il sortit la flûte de sous sa robe.

— Où l'avez-vous trouvée ? demanda-t-elle.

— Aucune importance. Ce qui *compte*, c'est que vous puissiez vous retrouver.

Il lui tendit l'instrument. Cette fois, les glyphes s'animèrent sans qu'elle les touche.

Elle ne prit pas la flûte.

Alors, il lui attrapa violemment la main, l'ouvrit de force et lui enfonça la flûte dans la paume. Au contact de sa peau, les glyphes s'illuminèrent davantage. Hagan enroula fermement les doigts de Sable autour de l'instrument et ne lâcha pas son poing.

— Tu vas apprendre, dit-il, le regard cloué sur le sien – on pouvait y lire la folie qui l'animait. Tu vas apprendre à utiliser ton pouvoir, et tu vas l'utiliser pour m'aider.

Sable ne cilla pas.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il serra sa main si fort autour de la flûte qu'elle sentit une douleur l'envahir.

— Ne joue pas avec moi, zurina.

— Je ne *joue* à rien du tout. J'ai déjà essayé de vous le dire : je n'ai pas de pouvoir. C'est la *flûte* ! Trouvez quelqu'un d'autre ! La dernière fois que j'ai joué, quelqu'un que j'aimais est mort. C'est ce que vous voulez ? Vous voulez que quelqu'un élimine vos ennemis par la musique ?

— Pas *quelqu'un*. *Toi*, répondit-il. Et je ne veux pas que tu les tues. Je veux que tu les asservisses.

Sable ouvrit la bouche, déconcertée.

— Que... De quoi parlez-vous ?

— Ça ne vient pas de la flûte, Imari, dit Hagan à voix basse. Ça vient de *toi*. La flûte s'illumine en ta présence parce que tu as un pouvoir – un pouvoir sur l'âme. Avec ta musique, tu peux plier n'importe qui à ta volonté.

Elle le regarda fixement, perplexe.

— Qui vous a raconté ces absurdités ?

— C'est moi, fit alors une nouvelle voix.

Le Grand Inquisiteur entra dans la pièce en entraînant les ténèbres avec lui dans le sillage de sa toge, tel un spectre éclairé par la lueur de la lanterne. Il échangea un regard avec le roi Hagan, qui lâcha la main de Sable et recula d'un pas.

Sable regarda les deux hommes, déconcertée.

— Je ne sais pas d'où vous vient cette idée ; c'est la *flûte* qui a un pouvoir, pas *moi*.

— Tu te trompes, Imari, répondit le Grand Inquisiteur. Cette flûte n'a de pouvoir que dans les mains d'un Liagé, le *bon* Liagé. Elle ne fait qu'amplifier ce qui est déjà en toi.

— Je ne suis pas une Liagée ! Mon père est le zar d'Istraa...

— Et ta mère ?

Sable y réfléchit alors à deux fois. Elle se souvint de Ventus, de ce qu'il avait brisé, de ce qu'il avait dit.

Le Shah laisse des traces. Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour effacer la tienne.

Puis elle repensa aux paroles de Tolya.

Ils savent ce que tu es.

Pas qui. *Ce que.*

S'était-elle trompée durant toutes ces années ? Était-elle réellement un monstre ?

— Je t'ai vue au palais ce jour-là, dit le Grand Inquisiteur, tirant Sable de ses pensées qui tournaient en boucle.

— C'est...

Impossible, avait-elle voulu dire, mais en y réfléchissant bien, son seul souvenir de ce jour-là était Soraï. Son père avait invité des gens. Des dizaines de personnes dont elle avait oublié les visages. Le Grand Inquisiteur en faisait-il partie ? Elle se dit qu'elle n'aurait pu oublier un visage pareil – en particulier des yeux comme les siens –, mais à l'époque, elle était si nerveuse à la perspective de jouer... Et elle avait passé la plus grande partie de la soirée seule sur les toits du palais.

— Tu n'avais que neuf ans, il me semble, poursuivit-il. Un petit être plein d'entrain, toujours en train de grimper sur les toits. Toujours en train de marcher d'un pas dansant au rythme d'une mélodie que toi seule semblais entendre. Ta *kunari* – Vana, n'est-ce pas ? – te cherchait dans tout le palais. Je n'arrivais pas à décider si je voulais qu'elle te trouve ou pas. Tu étais plutôt amusante à regarder. Et puis, il y avait ton frère aîné, Ricón, qui savait très bien où tu étais, mais qui faisait semblant d'être aussi perplexe que les autres.

Sable tremblait. Elle était incapable de parler. Les paroles du Grand Inquisiteur étaient difficiles à supporter, mais elle ne pouvait pas les ignorer. Un peu comme un champ de bataille. Ces mots la faisaient souffrir. Énormément.

Et ils entraînaient tant de questions.

— Je t'ai regardée jouer, continua-t-il en faisant un pas vers elle. J'ai su dès le début que quelque chose était différent. Que *tu* étais différente. Quand tu as joué, j'ai vu le Shah t'emporter comme tant d'autres auparavant. Je l'ai vu toucher toutes les personnes présentes, bien qu'elles ne s'en soient pas rendu compte, captivées qu'elles étaient par ta musique. C'est alors que j'ai compris ce que tu étais.

Sable revit le corps sans vie de sa petite sœur sur le sol en travertin

du palais et sa gorge se serra d'une ancienne douleur.

— Tu ne contrôlais pas ton pouvoir à l'époque, continua-t-il sur le même ton. Mais tu *peux* apprendre à le faire et je peux t'y aider.

Ses pensées s'emballèrent. Elle se sentit submergée par la vague de souvenirs et par les affirmations du Grand Inquisiteur, difficiles à digérer. Sans oublier que l'onirine coulait encore dans ses veines et l'empêchait de se concentrer.

— Une légion de galeux attaque nos villages et vole nos armes – une légion que nous n'arrivons pas à identifier –, et nous pensons qu'elle bénéficie de l'appui d'un nécromancien, déclara le Grand Inquisiteur.

Un *nécromancien*. Le mot fit naître un brasier dans l'esprit de Sable.

Tallyn avait parlé d'un nécromancien. Était-ce le même qui aidait cette légion et qui avait lancé un chakran à ses trousses ? Elle s'était demandé ce qu'un nécromancien pouvait bien vouloir à une Istraane bâtarde, mais si elle était vraiment ce que le Grand Inquisiteur prétendait...

— Le pouvoir de ce nécromancien dépasse de loin tout ce que j'ai pu voir par le passé, poursuivit le Grand Inquisiteur. Nous ne sommes pas assez puissants pour le combattre, mais *toi* si. Parce que tu as un pouvoir sur les âmes – des vivants comme des morts.

Elle serra la petite flûte entre ses mains. Une flûte apparemment dotée d'un pouvoir qu'elle seule pouvait manier.

— Vous voulez... que j'apprenne à utiliser ce... *pouvoir* pour plier vos ennemis à votre volonté, dit-elle en regardant le roi droit dans les yeux.

— Oui.

— Il le *faut*, zurina, intervint le Grand Inquisiteur. Ton pouvoir résonne en toi. Tu le sens.

Sa voix la pressait de reconnaître l'urgence de la situation.

Sable était pleinement consciente des fissures créées par Ventus, du pouvoir qui frémissait derrière les crevasses et des mélodies qui, désormais, ne quittaient plus son esprit.

La musique... elle jaillit de toi, avait dit le Loup. *C'est comme si tu étais constamment traversée par une chanson que toi seule entends...*

Ils savent ce que tu es.

... ce que tu es.

Ce que.

Sable fixa la petite flûte entre ses mains et déglutit bruyamment. Soudain, elle revit son père et la peur dans ses yeux lorsqu'il lui avait ordonné de fuir avec trois de ses meilleurs Sareds.

La peur. Pas la colère ni la déception, mais bien la peur, parce qu'il avait réalisé ce qu'elle était : une Liagée.

Par les gardiennes. Cela n'avait jamais été la flûte. C'était... *elle*.

Sa respiration s'accéléra. Son poulx martelait ses tempes comme une percussion devenue incontrôlable.

— Tu ne pourras pas contenir ton don indéfiniment, poursuivit le Grand Inquisiteur. Crois-moi. J'ai vu ce pouvoir avoir raison de bien des hommes. Il vaut mieux que tu apprennes à le contrôler avant qu'il ne te consume.

Sable leva la tête et retrouva enfin sa voix.

— Depuis que je suis née, dit Sable en peinant à fixer sa voix, vous assassinez des gens parce qu'ils ont le Shah. Et maintenant, vous voudriez que je l'utilise. Pour vous aider.

L'expression de Hagan s'assombrit.

— Tu n'as pas vraiment le choix, zurina.

Sable jeta la flûte à travers la pièce. Elle heurta le mur et rebondit sur son lit, puis vint s'écraser contre le sol.

— Espèce d'hypocrite, fit-elle en crachant à ses pieds. Je préférerais encore...

Hagan la frappa au visage. La force du coup la fit tomber par terre, mais avant qu'elle ne puisse se redresser, Hagan la saisit par le bras et la mit à genoux. Derrière lui, le Grand Inquisiteur assistait à la scène, immobile et silencieux, les yeux plissés.

— Tu feras tout ce que je demande, quand je le demande, gronda le roi, son visage si près du sien qu'il lui postillonnait dessus. Si tu ne veux pas souffrir.

— J'ai déjà souffert, grogna Sable. *Toute ma vie*, j'ai souffert. Tuez-moi, allez-y. Vous me rendriez service.

La folie faisait rage dans les yeux de Hagan. Elle l'exhortait à agir, à

lui faire du mal, mais la nécessité faisait loi. Il lui lâcha le bras avec une secousse et aboya un nom qu'elle ne reconnut pas. Deux gardes corinthiens entrèrent, une femme entre eux.

Ou plutôt une fillette, de neuf ou dix ans tout au plus. Une esclave sol velorienne.

Sa frêle corpulence témoignait d'une malnutrition sévère. Ses joues étaient trop creusées, tout comme ses orbites. Ses cheveux noirs étaient filandreux et emmêlés. Elle semblait avoir du mal à tenir debout, malgré les deux gardes qui la soutenaient.

— La souffrance n'a pas la même signification pour tout le monde, dit Hagan d'un ton cruel.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Sable tandis qu'elle se relevait en essuyant le sang sur sa lèvre.

Le regard de Hagan glissa vers la fillette.

— Elle est née ici. Sa mère était une galeuse. Son père... est probablement l'un de mes gardes, mais impossible de savoir lequel.

Il adressa un sourire vicieux à Sable, et pour la seconde fois de sa vie, elle sut ce que cela signifiait de vouloir qu'un homme souffre.

Il s'arrêta devant la fillette, l'attrapa par les cheveux et la força à le regarder. Il n'y avait pas la moindre larme dans ses yeux. Sable se dit que la source devait être tarie depuis bien longtemps.

Brusquement, le roi Hagan lui trancha la gorge.

Sable tressaillit. Elle se jeta vers la fillette qui avait glissé par terre, les yeux exorbités, son sang giclant sur le sol.

— Vous... fit-elle entre deux sanglots, sous le choc.

Elle serra les poings et fondit sur Hagan, mais un garde la repoussa contre le mur. Tout son être était tendu, réclamant justice.

— Ce n'était qu'une *enfant* !

— C'était une métisse et une bâtarde, répondit simplement Hagan en tendant son poignard ensanglanté à l'autre garde. Je lui ai rendu service.

— Espèce de sale... commença Sable, mais le roi repoussa son garde, attrapa la jeune femme par le menton, et lui écrasa le crâne contre le mur, la forçant à le regarder.

Elle détestait son visage, sous toutes les coutures. Elle détestait le

bleu glacial de ses yeux et les plis de son front qui lui donnaient un air supérieur.

Elle détestait que cette *chose* soit le frère du Loup.

— J'en tuerai un chaque jour jusqu'à ce que tu coopères, continuait-il doucement. Est-ce que c'est clair ?

Sable grinça des dents. Elle fulminait.

— *Est-ce clair*, Imari ?

Le regard de Sable se posa sur la fillette, dont le seul crime avait été d'exister.

— Oui, répondit-elle sur un ton à la limite de l'insulte.

Hagan essuya le sang de sa main sur la joue de Sable.

— Bien, dit-il avant de lâcher prise.

Sable s'affaissa contre le mur et se servit de sa robe pour essuyer le sang sur son visage.

— Nettoyez-moi ça, ordonna Hagan à ses gardes.

Il lança un dernier regard vers Sable.

— À demain. J'espère que tu feras le bon choix, zurina.

Sur ce, il quitta la pièce.

Le Grand Inquisiteur s'attarda un moment, les yeux rivés sur la fillette, puis son regard croisa celui de Sable. Elle ne parvint pas à l'interpréter. Sans un mot de plus, il tourna les talons et sortit. Les gardes empoignèrent le petit cadavre et le tirèrent hors de la pièce, laissant une traînée de sang derrière eux. La porte se referma et Sabla entendit le cliquetis des loquets. En fixant la tache de sang, elle se sentit prise d'un accès de fureur, qui se transforma bientôt en un sentiment tout à fait différent. Elle s'effondra alors et éclata en sanglots.

Chapitre 32

Sable avait perdu toute notion du temps. Elle s'était écroulée, épuisée par ses pleurs, et s'était réveillée dans une position inconfortable sur le sol de pierre. Sa mâchoire lui faisait mal là où Hagan l'avait frappée, et quand elle porta sa main à sa joue, la zone était toujours sensible. La lanterne posée par terre éclairait toujours le sol, mais Sable aurait préféré qu'il fasse sombre pour ne pas voir la tache de sang.

Elle aperçut une coupe et un morceau de pain posé sur une assiette près de la porte, et son estomac gronda. À quand remontait son dernier repas ? Cependant, manger maintenant s'apparenterait à une trahison envers la fillette qui avait perdu la vie sur ce même sol.

Sable s'assit. La tête lui tournait, mais ce n'était pas la faute de l'onirine. Son épuisement était dû au manque de nourriture, exacerbé par sa récente perte de sang. Son corps était affamé et gravement déshydraté.

Elle rampa jusqu'à l'assiette, s'empara du pain rassis et s'appuya contre le mur en mordant dedans. Elle prit la timbale d'une main tremblante, la renifla, puis fit passer sa bouchée de pain avec une gorgée d'eau. Ses yeux s'arrêtèrent sur la tache. Elle revoyait le couteau, le sang. Elle prit la coupe et l'inclina pour rincer les résidus de sang, mais elle interrompit son geste.

Elle ne devait pas oublier le genre d'homme auquel elle avait affaire. Elle reposa la timbale.

La fillette était née ici. Cela n'aurait pas dû surprendre Sable. Après tout, Corinthe était connue pour les mauvais traitements infligés aux esclaves sol veloriens, et cela ne se limitait pas à la construction et aux tâches ménagères. La fillette avait connu une existence misérable, et maintenant elle était libre. Débarrassée d'eux. Sable aurait presque envié son sort.

Elle retourna le pain et le broya entre ses mains. Il explosa et des

miettes volèrent dans toute la pièce.

La mort ne devrait *jamais* être synonyme de liberté. Pourquoi certains pouvaient-ils déterminer la valeur d'une personne, décider qui était maudit ou qui était béni ?

Certes, les Sol Veloriens et leurs Liagés avaient presque réussi à s'emparer des Provinces, mais n'y avait-il pas des extrêmes au sein de tous les peuples ? Hagan était un extrême. Cela signifiait-il pour autant que tous les Corinthiens étaient des monstres ?

Elle pensa au Loup.

Il avait agi selon sa conception du bien, de la justice, selon son peuple et ses dieux. Et il avait été... pas exactement gentil avec elle, mais il avait fini par la traiter avec respect. Et... elle lui avait confié sa vie, avant de découvrir qui il était. Le Loup était un prédateur, mais pas un monstre. Les hommes comme Hagan et Ventus étaient des monstres, parce qu'ils ne possédaient pas la compassion qui faisait les humains.

Elle n'était pas comme eux.

Sable se releva sur ses jambes tremblantes. Elle resta immobile un moment, à regarder sa flûte qui brillait faiblement, puis elle avança. Pas à pas. Elle marcha sur la pierre froide, sur la tache de sang.

Un sang qui n'était pas si différent du sien.

Une métisse et une bâtarde.

Sable ne connaissait pas sa mère et s'interrogeait désormais plus que jamais sur son identité. Son père détenait la réponse. Imari n'aurait jamais osé poser la question, mais Sable n'était plus cette petite fille. Et si elle voulait avoir une chance de découvrir la vérité, cela signifiait qu'elle devait rentrer chez elle. Elle devait *vivre*.

Un homme emprisonné est vivant. Mais ça ne veut pas dire qu'il vit.

Tallyn n'était pas né Liagé. Il avait reçu des dons contre son gré et les avait pourtant utilisés pour faire le *bien*. Pour lutter contre un mal que Sable commençait tout juste à voir et appréhender.

Non. L'être humain n'était pas monstrueux de nature. Il le devenait par ses choix.

Elle prit sa flûte en os et s'assit au bord du lit, tournant et retournant l'instrument entre ses mains. Les glyphes s'animèrent à son

contact, et à sa grande surprise, elle reconnut l'un des symboles. Il était gravé sur l'une des gardiennes de Skanden. Elle n'avait aucune idée de sa signification et elle s'interrogea sur la complexité des glyphes. Sur le *pouvoir* inhérent à chacun. Toute une langue avait disparu en même temps que les Liagés. Un peuple entier. Une terre, un dieu. Parce que le monde avait eu peur. Elle avait eu peur, elle aussi.

À présent, elle s'interrogeait sur leur dieu. Pas la version de Ventus. Mais celle de Tolya et de Tallyn.

Le Créateur.

Sable passa ses doigts sur les glyphes.

— Je n'arrive pas à croire que vous soyez diaboliques. Vous nous avez donné les gardiennes, qui ont protégé Skanden pendant tant d'années.

Ne serait-il pas préférable qu'elle apprenne à dominer son pouvoir ? Avant que ce ne soit lui qui la maîtrise comme l'avait mise en garde le Grand Inquisiteur ? Il n'avait pas menti à ce sujet. Elle sentait le pouvoir grandir en elle, s'amonceler lentement derrière les fissures et les craquelures, prêt à exploser.

Mais.

Mais.

Se risquerait-elle à essayer de le canaliser ?

Sable revit la petite Soraï allongée sur le sol, figée à jamais dans la jeunesse, car elle lui avait volé son avenir. Elle serra la flûte. Elle aurait donné n'importe quoi pour remonter le temps et échanger sa place avec elle – pour lui offrir sa vie. Pourquoi Soraï avait-elle été emportée et Sable non ?

Et...

Que penserait Soraï de Sable à présent, si elle pouvait la voir depuis le ciel ? L'accuserait-elle de gâcher sa vie – un bien aussi précieux ? Accuserait-elle Sable d'avoir passé toutes ces années à se cacher comme une lâche en essayant d'expier ses péchés avec des herbes et des cataplasmes ? En commettant de menus larcins ?

Sable ferma les yeux et prit une inspiration tremblante.

Elle entendit un bruit de clés dans la serrure et ouvrit les paupières au moment où la porte s'entrouvrait. Le roi Hagan entra dans sa

chambre, suivi de deux gardes et d'un jeune Sol Velorien rachitique aux vêtements recouverts d'une substance noire semblable à de la suie. Un mineur.

Par le Créateur tout-puissant. Un jour s'était donc déjà écoulé ?

— Eh bien ? demanda Hagan sans préambule.

Elle n'avait pas de temps à perdre. La vie de cet homme dépendait de sa coopération. Sable manipula maladroitement la flûte. Hagan la regarda fixement de son regard stérile et Sable porta la flûte à ses lèvres.

Le geste sonnait... faux. C'était comme devoir embrasser un inconnu devant un public tout en ayant l'air convaincant. Ses doigts tremblaient sur les ouvertures, incertains. Ils avaient autrefois manipulé l'instrument avec tant de soin et d'assurance, caressant et chérissant ce manche qu'elle connaissait si intimement. Mais à présent, ce n'étaient plus que des trous, et ses mains semblaient découvrir un paysage étranger. Même ses oreilles lui faisaient défaut. Elles ne voulaient pas entendre la mélodie, ne voulaient pas guider ses doigts.

Les secondes devinrent des minutes. Ses bras tremblaient. Sable inspira profondément et prit l'instrument en bouche, malgré la douleur qui persistait à l'endroit où Hagan l'avait frappée. Ses doigts trouvèrent leur place, mais elle ne parvint pas à souffler. L'air semblait bloqué dans ses poumons, refusant de sortir, refusant de coopérer.

Sable ravala son air et éloigna la flûte de ses lèvres.

Hagan plissa les yeux.

— Je vois.

— J'essaie, dit-elle. C'est juste que... je n'ai pas joué depuis des années. Ça prendra du temps.

Il se retourna vers l'un de ses gardes et fit un geste du menton.

Le garde sortit un couteau.

— Non, s'il vous plaît... *attendez*.

Sable ramena la flûte à ses lèvres.

Avant qu'elle puisse prendre son souffle, le garde trancha la gorge du Sol Velorien.

Sable détourna le visage, les mains crispées sur son instrument

tandis que les gardes traînaient le corps hors de la pièce. Elle sentit une colère sourde l'envahir. La submerger.

— Espèce de monstre, gronda-t-elle.

Par les gardiennes, elle le tuerait.

Le roi Hagan lui toucha la joue et elle tourna la tête pour lui faire face. Ses paumes étaient moites et lisses, contrairement aux mains chaudes et calleuses de son frère. Puis il l'embrassa.

Sable, révoltée, eut un mouvement de recul, mais il tint bon et la plaqua contre le mur. Elle lui mordit la lèvre si fort que sa peau se fendit. Il laissa échapper un cri de douleur, recula et la gifla.

Sa tête partit sur le côté. Sa joue était brûlante.

— Ne refais plus *jamaïs* ça.

Il la foudroya du regard, puis quitta la pièce en claquant la porte derrière lui.

Chapitre 33

Jeric leva son épée en hurlant et l'abattit de toutes ses forces. Elle frappa violemment l'arbre et s'enfonça dans son écorce. La force du choc remonta dans tout son bras et fit trembler jusqu'à ses os. Il serra les dents, dégagea l'épée du tronc, et frappa sans relâche, faisant voler des éclats d'écorce en tous sens. Lorsqu'il ne fut plus en mesure de tenir l'épée, il la jeta et frappa l'arbre avec ses poings, sans relâche, jusqu'à ce que ses articulations saignent, puis il gronda et commença à distribuer des coups de pied à l'arbre.

— Jeric... fit la voix de sa mère.

Son corps le faisait cruellement souffrir, mais il ne comptait pas s'arrêter. Pas tant qu'il pouvait encore frapper.

— Jeric, dit-elle doucement en le saisissant par le bras.

Il la repoussa, mais elle se garda de le réprimander. Elle n'était pas venue pour ça. Elle connaissait la douleur qu'il ressentait – qu'il avait souvent ressentie – et elle venait l'y arracher.

Mais il ne savait pas s'il pourrait s'en remettre, cette fois. C'en était trop. Hagan lui avait fait subir bien des atrocités au fil des ans, mais celle-ci les surpassait de loin. Sa mère attendit que Jeric se laisse glisser le long du tronc pour s'approcher de lui. Sans dire un mot, elle le prit dans ses bras. Il était trop épuisé pour la repousser désormais.

Il éclata en sanglots, blotti contre le sein maternel. Jeric serra les poings dans le dos de sa mère tandis qu'elle le tenait contre elle, le laissant exprimer sa rage et son chagrin. Quand il parut se calmer, elle relâcha son étreinte. Elle le prit alors par les épaules et le regarda droit dans les yeux.

Elle pleurait, elle aussi.

— Ne le laisse pas te briser, dit-elle résolument. Il voit ce que je vois et ça lui fait peur.

Jeric serra de nouveau les dents et détourna le regard.

Elle passa affectueusement la main sur sa joue pour qu'il la regarde.

Elle plongea ses yeux dans les siens – des yeux qu’il avait hérités d’elle.

— Il est ma chair et mon sang, et pour cela, une partie de moi prendra toujours soin de l’enfant que les dieux m’ont confié. Mais écoute-moi, Jos...

Ses yeux brillaient d’un éclat farouche lorsqu’elle prononça le surnom qu’elle lui avait donné.

— Je sais que c’est un monstre, poursuivit-elle en lui serrant l’épaule. Et tout Corinthe finira par le savoir. Il y a trop d’Angevin en lui. Mais toi... tu tiens de *moi*, Jos, et tu dois être plus intelligent. Tu dois être rusé. Plein de ressources. Ne lui montre pas tes émotions, car il s’en servira pour te contrôler. Les gens comme Hagan... se nourrissent de la douleur des autres. Ne lui donne pas ce plaisir.

Jeric tremblait.

— Je le déteste.

Une profonde tristesse emplit le regard de sa mère – une tristesse qui avait plus à voir avec son monstre de fils qu’avec la haine de Jeric à son égard.

— Je sais, chéri.

Elle lui serra l’épaule une dernière fois avant de le lâcher. Glissant derrière son oreille une mèche de cheveux blonds qui s’était détachée de sa tresse, elle jeta un coup d’œil autour d’elle.

— Où est-il ? demanda-t-elle à voix basse.

Jeric essuya son visage avec sa manche. Il l’invita à le suivre et la conduisit jusqu’au sac qu’il avait déposé près de la rive. Le tissu était maculé de sang. Jeric ignorait qu’un loup puisse en avoir autant.

Sa mère s’accroupit à côté du sac et l’entrouvrit. Son visage pâlit. Lorsqu’elle le referma, ses yeux brillaient de colère.

— Je vais t’aider à l’enterrer.

— J’ai oublié de prendre... commença Jeric.

— J’ai apporté des pelles, dit sa mère, anticipant ses paroles.

Elle se leva et se dirigea vers le cheval qui l’attendait à côté d’un arbre.

Une brindille craqua à quelques pas de là et Jeric tourna la tête dans cette direction.

Il sentit ce qui allait arriver avant même que cela ne se produise : la ficelle qui claqua, le trait qui fendit l'air. Durant ces quelques secondes de prémonition qu'il ne pourrait jamais s'expliquer, il hurla à sa mère de se mettre à l'abri. Mais il était trop tard.

Une flèche se ficha dans son dos. Son corps tressauta sous l'impact et elle cria, titubant contre le cheval. Une nouvelle flèche la frappa, puis une autre. Jeric courut vers elle alors qu'elle s'effondrait au sol avec trois flèches dans le dos. Un galeux apparut alors entre les arbres, sa flèche pointée vers Jeric.

Quelque chose en lui explosa.

Au dernier moment, il plongea. La flèche l'effleura, et il roula à terre, saisit son épée, puis se releva derrière le galeux et lui enfonça son épée dans le ventre.

Dans un coin de sa tête, il savait que ce n'était pas vrai. Que ce n'était pas exactement ce qui s'était passé.

Le galeux s'écroula, et d'autres apparurent à sa place. Jeric les affronta tous, les uns après les autres. Sa mère disparut, et la scène passa de forêt à champ, puis de champ à canyon. Parfois, le soleil était haut dans le ciel. D'autres fois, la lune brillait. Galeux après galeux. D'abord les soldats, puis les villageois, puis leurs troupeaux. Leurs enfants. Puis les Istraans qui les hébergeaient. C'était une pente abrupte recouverte de sang, et il la dévalait bien trop vite pour pouvoir s'arrêter.

Puis il la vit, *elle*. L'Istraane.

La Liagée.

Elle le saisit par la cheville et s'accrocha fermement à lui. Ils étaient suspendus entre la lumière et l'abîme infini qui s'étalait sous ses pieds. Elle l'appelait par son nom. Si les profondeurs l'avalaien, il savait qu'il n'en sortirait jamais plus. Mais elle se retenait à lui de toutes ses forces, sa chanson l'invitant à tenir bon, ses yeux lui demandant d'arrêter. Le suppliant de jeter son épée dans le gouffre pour pouvoir en escalader les parois et en sortir vivant. Pendant une fraction de seconde, son visage se transforma en celui de sa mère, puis redevint *le sien*.

Cependant, il ne pouvait lâcher son épée. C'était *son* peuple qui lui

avait fait ça, qui avait fait de lui ce qu'il était. *Elle* partageait leur sang, leur malédiction.

Il plaça Lorath sous sa gorge, et sa chanson cessa.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

La voix de sa mère résonnait douloureusement dans son esprit.

Enfin, il se retrouva face à son propre visage – un visage que les ténèbres enveloppaient lentement. Ses canines s'allongèrent, ses yeux devinrent hagards et frénétiques, puis jaunirent, et il referma ses mâchoires puissantes sur la lame. Il glissa alors sur le sang, lâcha la main de l'Istraane et tomba dans l'abîme.

Jeric se réveilla en sursaut, couvert de sueur, une douleur aiguë au côté. Il souleva le bord de sa tunique là où Gerald l'avait griffé. Les plaies avaient cicatrisé en trois lignes noires et nettes, mais elles étaient douloureuses. Elles le faisaient souffrir depuis qu'il avait quitté Descieux. Il ne savait pas ce que cela signifiait, et il avait abandonné la seule personne qui aurait pu le savoir.

Il rajusta sa tunique. Un oiseau gazouilla au-dessus de sa tête, tandis que les premières lueurs de l'aube chassaient les ténèbres de la nuit. Jorvysk – un autre Stryker – dormait à quelques mètres de lui, le dos tourné. Les chevaux se tenaient près de l'arbre où ils les avaient laissés. Le stolik de Jeric renâcla doucement.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

Il se leva, rassembla ses affaires et les rangea dans les sacoches du stolik. Jorvysk se mit à remuer quelques minutes plus tard.

— Tu es bien matinal aujourd'hui, dit-il avec un bâillement éhonté.

Jeric remplit son outre dans un ruisseau tout proche pendant que Jorvysk récupérait ses affaires. Jorvysk avait rejoint les Strykers deux ans auparavant, ce qui, selon lui, en faisait un expert en... tout. Jeric ne savait pas combien de temps encore il parviendrait à le supporter.

— Je ne suis pas tranquille à l'idée de t'envoyer là-bas tout seul, lui avait dit Hersir peu après que Jeric eut prononcé ses vœux. Tu sais ce qui se passe dans ces bois.

— Je sais aussi ce qui se passe à l'intérieur des murs de Descieux, avait répliqué Jeric. Ne penses-tu pas que je serais plus utile ici, à garder un œil sur la ville ?

— Ce que tu penses n’a plus d’importance, avait répondu Hersir d’un ton sévère. Tu es *mon Stryker*, et si je te demande d’aller enquêter dans la Forêt Noire, tu enquêteras. C’est clair ?

Jeric avait soutenu le regard de Hersir, avant de le gratifier d’un sourire.

— Très clair.

C’était clair, en effet. Il était désormais sous les ordres de Hersir. La compagnie de Jorvysk était loin d’être la bienvenue, et tandis qu’ils chevauchaient ensemble, Jeric se demanda s’il n’avait pas simplement échangé un tyran contre un autre. Au moins, ce tyran-là avait une conscience.

Hagan avait assisté à la cérémonie d’intronisation. Jeric avait également aperçu Astrid, mais elle s’était éclipsée avec le roi juste après les vœux de Jeric. Ni l’un ni l’autre ne s’était attardé pour le féliciter. Non qu’il s’y soit attendu. Et curieusement, il n’avait pas eu envie d’être félicité.

Qu’es-tu devenu, mon Jos chéri ?

Jeric fit tourner d’un air absent l’anneau de Stryker à son doigt – celui que Hersir lui avait donné lors de ses vœux –, puis lança son stolik au galop.

— Hé ! l’appela Jorvysk alors qu’il sautait en selle et s’élançait derrière lui. Tout va bien ? demanda-t-il une fois qu’il l’eut rattrapé.

Jeric garda les yeux rivés sur la route devant lui.

— Oui.

— Pas besoin d’être nerveux, dit Jorvysk, se méprenant sur le comportement de Jeric, comme à l’accoutumée. On va trouver ce qui s’en prend aux loups.

Jeric ne répondit pas. Jorvysk soupira et jeta un coup d’œil aux feuilles qui bruissaient au-dessus de leur tête.

— Grag et ses hommes... ce sont de vraies poules mouillées. Grag pense qu’il a un lien avec ces bois. Moi je pense qu’il fume trop d’herbe. Ça le rend parano.

Jeric haussa un sourcil et Jorvysk lui fit un clin d’œil.

— Si je devais parier, poursuivit Jorvysk, je dirais que des galeux ont probablement attrapé un loup et qu’ils ont réduit le pauvre bougre

en lambeaux juste pour nous faire peur. Aucune créature au monde ne mutilerait un animal comme ça.

Jeric n'était pas d'accord, mais il n'essaya pas de le contredire. Les gens comme Jorvysk ne cherchaient pas à débattre. Ils savaient déjà tout.

— Les galeux chassent toujours en meute, continua Jorvysk. On en trouve rarement un tout seul dans les bois. Parfois, ils s'en servent comme appât, mais il y en a toujours au moins une demi-douzaine à proximité. Il faut toujours vérifier ses arrières. Ils adorent arriver par derrière pour trancher la gorge de leur proie.

Jeric leva les yeux vers le ciel.

— Une fois, j'ai découvert par hasard l'une de leurs meutes. Leur chef était en train de pisser quand je lui suis tombé dessus, fit Jorvysk en gloussant. J'ai descendu tous les autres avant même qu'ils sachent que j'étais là. Il y avait aussi une femme avec eux. Un vrai petit bijou.

Il rit à nouveau, mais cette fois-ci, d'un rire gras.

Jeric jeta un regard sombre à Jorvysk, qui se hérissa.

— Ne me regarde pas comme ça, Loup. Tu les voles, toi aussi. On leur vole simplement des choses différentes.

Le prince reporta son attention sur la route.

— Combien tu en as tué, en vrai ? demanda Jorvysk d'un air conspirateur, comme s'il s'attendait à ce que les rumeurs excèdent de loin la somme réelle.

Jeric ne répondit pas.

— J'en ai tué cent soixante-dix, à une dizaine près. Difficile de compter, fit-il en ricanant. Allez, Loup. Combien d'enfoirés tu as descendus ? Cinquante ? Une *petite centaine* ?

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

Jeric arrêta son cheval et balaya les alentours des yeux. Le vent agitait ses cheveux.

— Mille deux cent soixante-trois.

Les mots lui échappèrent presque malgré lui, dans une lente confession.

Mille deux cent soixante-trois.

Grands dieux, il connaissait même le nombre exact.

Au lieu de remettre tes actes en question pour une vie, tu ferais mieux de remettre tes actes en question pour toutes les vies que tu as prises, avait-elle dit.

L'expression vantarde de Jorvysk s'évanouit et il arrêta son cheval à côté de Jeric.

— C'est le bilan de toute ta meute, hein ? Enfin, même comme ça...

— Non, dit Jeric, le regard perdu dans le vide, la tête tournée vers la route. C'est moi seul.

— Tu es sérieux ? fit-il, bouche bée.

Jeric lui jeta un regard agacé, puis talonna son cheval, qui partit au trot avant que son compagnon ne puisse dire un mot de plus.

Jorvysk se fit moins loquace après cela, dieux merci. Tous deux se frayèrent un chemin dans la Forêt Noire jusqu'à atteindre un terrain escarpé et rocheux au pied des montagnes des Dents Grises.

Le territoire des gris.

Les hommes échangèrent un regard. Les quelques indices qu'ils avaient glanés – du sang, des poils d'animaux et des entrailles – les avaient conduits jusque-là.

— J'imagine qu'on monte, dit Jorvysk.

Les arbres s'amincissaient à mesure qu'ils progressaient et un vent glacial se leva. Le sentier étroit grimpait en lacets, ce qui atténuait quelque peu la pente abrupte, mais ils devaient faire des arrêts fréquents pour ménager leurs montures. Jeric gardait l'œil ouvert malgré le manque d'air qui les mettait à rude épreuve.

— C'est bien calme par ici, fit Jorvysk d'un air méfiant.

Jeric remplit son outre dans un petit ruisseau et but une longue gorgée d'eau.

Jorvysk croisa les bras et s'adossa contre un rocher sans quitter Jeric du regard. Il adoptait souvent cette attitude depuis qu'il lui avait révélé le nombre de ses victimes.

Ce dernier remplit à nouveau son outre.

— Qui est Sable ?

Jeric se figea. L'eau dégouлина sur sa main. Il leva les yeux et croisa le regard de Jorvysk.

— Tu l'appelles la nuit, poursuivit l'homme.

Jeric se releva et reboucha la gourde.

— Qui est-ce ?

Voyant que Jeric ne répondait pas, Jorvysk hasarda :

— Une amante ?

— Ça ne te regarde pas, rétorqua-t-il alors qu'il accrochait son outre à sa ceinture tout en se dirigeant vers le cheval.

Jorvysk quitta son rocher et le suivit.

— Elle est morte ?

Jeric sauta en selle et lui jeta un regard glacial.

— Je t'ai dit que ce n'étaient pas tes affaires.

Jorvysk le dévisagea un long moment, puis monta à son tour sur son cheval, et tous deux continuèrent l'ascension de la montagne. Plus ils grimpaient, plus le malaise de Jeric s'intensifiait. Ils auraient déjà dû repérer des traces de la présence de gris.

Peu de temps après, les piliers d'un pont apparurent, recouverts de neige fraîche. Ils penchaient l'un vers l'autre, se rejoignant au sommet pour former une arche au moins assez grande pour un dieu. Jeric ouvrit de grands yeux ébahis.

— Est-ce que c'est... commença Jorvysk.

— Le sommet de Kerr.

Le sommet de Kerr avait été offert par les Sol Veloriens aux habitants de Corinthe, sous le nom de *Vandi e'Sancta Mai*. La Porte de la Terre Sainte. C'était bien avant que les Liagés de Sol Velor ne les trahissent. L'arrière-grand-père de Jeric, Kerr Angevin, avait renommé le pont en son honneur.

Apparemment, l'orgueil était un trait de famille.

Le pont enjambait une crevasse profonde dans les montagnes, où la neige fondue se précipitait dans la Dienn, rivière baptisée en l'honneur de la déesse corinthienne de l'eau et de la pluie. Le seul autre point de passage possible se trouvait à trois jours de là, dans l'une ou l'autre direction. Le pont donnait accès à l'un des cols les moins élevés des Dents Grises, qui menait directement à l'ancienne capitale de Corinthe : Sanvik. Mais Sanvik appartenait désormais à Brevera, et comme plus personne n'empruntait le col, le pont avait fini par être abandonné à la nature et aux gris. Le passage du temps et les

intempéries avaient créé des taches noires sur la pierre blanche à divers endroits, et de la mousse s'était formée sur l'imposante arche et ses piliers. La nature reprenait lentement ses droits.

— Ça alors, s'exclama Jorvysk avec toute l'éloquence dont il était capable. Je pensais que ce machin s'était effondré depuis longtemps.

Jeric arrêta son cheval devant le pont. Il aperçut les vestiges d'anciennes gardiennes gravées sur les piliers, à demi effacées par le temps. La rivière rugissait en dessous, noyant tous les autres bruits, et, sur sa droite, la Dienn se jetait d'une falaise pour disparaître dans un nuage de brume. Même de là où il était, Jeric pouvait sentir les gouttelettes.

Il comprenait pourquoi on l'appelait à l'origine la Porte de la Terre Sainte. Ici, au sommet du monde, entouré d'une telle beauté, on avait l'impression de se tenir aux portes du royaume d'Aryn. Mais, bien entendu, Aryn n'était pas le dieu auquel les Sol Veloriens avaient pensé en la baptisant ainsi.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

Il sauta de la selle et le sol glacé craqua sous ses bottes. Jorvysk l'observait depuis sa monture tandis qu'il s'avavançait sur le pont, avant de s'arrêter devant un pilier. Il caressa du bout des doigts une pierre protectrice estompée, puis il prit une lente inspiration et y pressa sa paume. La surface était rugueuse et froide. Il fronça les sourcils sans savoir à quoi il s'était attendu – si tant est qu'il se fût attendu à quelque chose –, puis il retira sa main et regarda de l'autre côté du pont, où se dressait un petit groupe de bâtiments recouverts de neige nichés au pied des cimes. Il s'agissait autrefois d'un avant-poste où cohabitaient gardes et marchands, mais cette époque était depuis longtemps révolue.

— On dirait que c'est abandonné, fit Jorvysk.

— On dirait, oui, renchérit Jeric, avant de saisir les rênes de son stolik et de le conduire sur le pont.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Jorvysk.

— J'enquête.

Dans un grognement, Jorvysk mit pied à terre et le suivit, ou du moins, il essaya, car son cheval récalcitrant tirait sur la bride. Jorvysk

maudit le ciel. En fin de compte, il fut forcé d'attacher son cheval au pont et de traverser seul.

Une fois de l'autre côté, Jeric passa la longe de son stolik autour d'un vieux poteau sans la serrer et balaya les alentours du regard. La réponse à leur question se trouvait là. Il n'aurait su dire comment ni pourquoi il le savait, mais il en était certain. Il flatta son stolik, puis s'éloigna pour inspecter les environs.

— Je me demande à quand remonte la dernière fois que quelqu'un a mis les pieds dans le coin, fit Jorvysk.

— Ça ne date peut-être pas tant que ça, dit Jeric en ôtant la neige d'une bûche carbonisée.

Jorvysk fronça les sourcils.

— Tu crois que les galeux se sont cachés ici ?

— Ça semble probable.

Jeric se leva et sortit son épée.

— Mais alors, où sont-ils maintenant ?

— Bonne question.

Ils se séparèrent pour fouiller les bâtiments. Jeric ne trouva rien de notable, jusqu'à ce qu'il s'intéresse à l'ancien dortoir flanqué de lits superposés. Un foyer éteint se dressait contre le mur du fond. Ce n'était plus que le squelette d'un bâtiment, sa chair et son sang arrachés au fil des ans pour ne laisser que des os. Jeric se dirigea vers l'âtre et prit une poignée de cendres.

Elles étaient encore tièdes.

Il observa les cadres de lit et passa ses doigts sur le bois. De la poussière s'était infiltrée dans les interstices, mais ne recouvrait pas les parties apparentes. Un éclat de métal attira son attention, coincé entre un pan de bois et le mur. Il tendit la main et en sortit un poignard.

Un poignard corinthien, en skal. Il se demanda s'il faisait partie des armes volées à Murcare.

Il le passa à sa ceinture et se coucha par terre pour fouiller sous le lit. Il y trouva un morceau de pain à moitié grignoté et une petite fiole vide. Il saisit le flacon et s'accroupit.

Qu'est-ce que... ?

C'était la fiole qu'il avait découverte lors de sa dernière chasse avec sa meute. Celle qu'il avait laissée à Rasmin.

Le bouchon de liège avait disparu et la fiole était vide, mais des résidus croupis demeuraient au fond. Jeric balaya de nouveau la pièce du regard, tous ses sens en alerte, puis ses yeux s'attardèrent sur la vitre cassée.

Les planches grincèrent sous son poids lorsqu'il s'en approcha. Il remarqua de profonds sillons dans le sol et les murs autour de la fenêtre, comme si quelque chose s'était retrouvé piégé à l'intérieur et avait tenté de s'enfuir à coups de griffes. De la vitre, seuls demeuraient des éclats de verre déchiquetés, et une substance noire maculait partiellement le cadre de la fenêtre. Jeric approcha son visage en prenant bien garde de ne pas toucher les éclats, et constata que le verre avait arraché un petit morceau d'une peau noire semblable à du cuir.

Rien à voir avec la fourrure douce et argentée d'un gris. La blessure au flanc de Jeric se réveilla soudain.

Il était soulagé d'avoir demandé à Rasmin de lui laisser l'une des lames en ténébrine qu'il avait confisquées des mois auparavant, alors qu'il chassait avec sa meute.

Une ombre plana sur la pièce et Jeric leva les yeux vers le ciel. Des nuages meurtris et chargés de pluie s'amoncelaient au-dessus de sa tête, et le vent s'intensifiait. Le ciel n'allait pas tarder à se déchirer. Jeric avait oublié à quel point il était changeant dans ces montagnes. Après avoir jeté un dernier coup d'œil alentour, il glissa la fiole dans son pantalon et s'élança hors du dortoir.

— Il faut y aller, dit Jeric en s'approchant de Jorvysk, qui disposait du bois pour faire un feu.

Ce dernier leva les yeux. Des rides d'incompréhension lui barraient le front.

— J'ai trouvé ce qui s'en prend aux loups, expliqua Jeric.

Et à en juger par l'absence de gris, le tueur était probablement tout proche.

Jorvysk haussa un sourcil incertain.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne me croirais pas si je te le disais.

Jeric jeta la dague en skal à Jorvysk, qui l'attrapa de justesse.

— Par les cinq enfers ! fit-il en regardant tour à tour Jeric et la lame. Où as-tu trouvé ça ?

— Là-dedans, répondit le prince en désignant le dortoir.

Il ne montra pas la fiole à Jorvysk.

— Allons-y.

Il devait poser certaines questions au Grand Inquisiteur sans attendre.

Et il avait besoin de plus de ténébrine.

Jorvysk lui lança d'un ton acerbe en se relevant :

— T'es un beau salaud, tu le sais, ça ? Tu crois que je ne sais pas ce que tu fais ?

Jeric ignorait ce que Jorvysk voulait dire et il s'en moquait éperdument. Il se dirigea vers son stolik.

Son compagnon l'attrapa par le bras.

— Lâche mon bras avant que je casse le tien, dit-il, le regard assassin.

La confiance de Jorvysk s'écailla, et soudain, les cicatrices de Jeric le brûlèrent. Il jeta un coup d'œil derrière Jorvysk juste au moment où une ombre noire et massive émergeait de derrière le dortoir.

Jorvysk lui lâcha le bras.

— Qu'est-ce que... ?

L'Ombre fondit sur eux à une vitesse fulgurante, toutes griffes et crocs dehors. Jeric poussa Jorvysk, et chacun roula de son côté, tandis que l'Ombre atterrissait là où ils se tenaient une fraction de seconde auparavant.

— Par les cinq enfers, qu'est-ce que c'est que ce truc ? cria Jorvysk en sautant sur ses pieds.

Les yeux jaunes de l'Ombre fixèrent Jeric et elle grogna en faisant un pas vers lui. Jorvysk lança sa nouvelle dague en skal, mais elle rebondit sur la peau de l'Ombre. Ce n'était pas le matériau qu'il fallait.

L'Ombre fit un pas menaçant de plus vers Jeric, les babines retroussées pour laisser apparaître une rangée de dents aiguisées comme des couteaux. Ses pupilles s'étrécirent en direction de Jeric,

comme pour faire une mise au point sur lui. Comme si l'Ombre reconnaissait Jeric et qu'elle savait ce qu'il avait failli devenir – ce qui vivait encore en lui au travers de ces trois balafres. Les cicatrices de Jeric se mirent à brûler comme jamais auparavant.

Jorvysk se précipita vers l'Ombre, mais elle l'envoya valser d'un bras puissant. Il cria avant de heurter le sol, puis roula sur lui-même en gémissant. L'Ombre se tourna vers Jeric.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

Soudain, l'Ombre revêtit les traits du prince – y compris ses yeux – tout en s'approchant de lui. Prête à finir le travail que Gerald, le changeon, avait commencé. Pour que l'apparence extérieure de Jeric reflète enfin sa violence intérieure.

Je ne suis pas cet homme, chuchota une voix dans sa tête.

L'Ombre fit un pas de plus dans sa direction, mais au lieu de s'éloigner, Jeric dégaina sa lame en ténébrine et avança vers la créature. L'Ombre gronda, les yeux plissés. Jeric fit un pas de plus, la ténébrine fermement ancrée dans sa paume. Il décrivit une feinte de côté avant de lancer la lame de toutes ses forces d'un coup de poignet.

Mais il ne fut pas assez rapide.

L'Ombre bondit et la ténébrine passa en dessous. La lame était désormais hors de portée. Jeric étouffa un juron et l'Ombre fondit sur lui. Il chercha désespérément son épée, Lorath, mais avant que l'Ombre n'atteigne Jeric, son stolik la percuta, la faisant dévier de sa trajectoire. L'Ombre hurla, trébucha et dérapa sur le sol gelé, éloignant encore plus la lame en ténébrine de Jeric.

Ce dernier sauta sur l'occasion.

— Jorvysk ! hurla-t-il en grimpant sur son stolik.

La lame était perdue. Jeric talonna le stolik et ils galopèrent droit sur Jorvysk. Jeric tendit la main et l'autre saisit son poignet, toute animosité entre eux disparue. Jeric le hissa sur le cheval au moment même où l'Ombre se relevait.

Le stolik partit au galop, ses sabots martelant l'imposant pont de pierre, et l'Ombre se lança à leur poursuite. Jeric se surprit à regarder les pierres protectrices avec espoir, mais l'Ombre traversa le pont sans difficulté. Les gardiennes étaient trop abîmées pour réagir.

Jeric aurait aimé savoir ce qu'elles signifiaient. Comment les utiliser.

Il regarda droit devant, là où Jorvysk avait laissé sa monture, mais il n'y en avait plus aucune trace. Derrière lui, Jorvysk poussa un juron. L'Ombre gagnait du terrain.

Jeric vira brusquement sur la droite et suivit le canyon à la recherche d'un endroit où sauter. Les Ombres ne savaient pas nager dans les Landes Sauvages ; il espérait qu'il en était de même dans ces contrées. L'eau était la seule arme qu'il leur reste.

Enfin, Jeric trouva ce qu'il cherchait.

— Va-y, dit-il au stolik. Ne te retourne pas.

Puis il ajouta à l'intention de Jorvysk :

— À mon signal...

Jorvysk n'eut pas le temps de poser de questions. Jeric se tenait déjà debout sur le cheval, le regard fixé sur un rocher qui saillait au milieu de la Dienn en furie.

— Tu as perdu la tête ?

— Un...

— On n'y arrivera jamais !

L'Ombre les talonnait. Le stolik fit une embardée.

— Deux...

Jeric se stabilisa, puis lâcha les rênes.

— Il n'y a pas assez d'eau !

— Trois !

Après une tape sur l'encolure du stolik l'exhortant à poursuivre sa route, Jeric attrapa Jorvysk par la tunique et le jeta à bas de cheval.

Ils tombèrent.

L'Ombre poussa un hurlement.

Jorvysk cria et se débattit, frappant Jeric au visage dans leur chute. Ils plongèrent alors dans les ténèbres glaciales.

Chapitre 34

Un Jeric haletant sortit la tête de l'eau. L'écume moussait autour de lui et les flots l'emportaient, l'entraînant vers le fond, mais il se mit à battre des pieds comme un forcené pour atteindre la rive la plus proche. Entre le ballottement du courant et sa propre force de résistance, il parvint tant bien que mal à s'agripper à un rocher, se stabilisant au milieu de la rivière en furie qui tentait de lui voler son ancrage. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La tête de Jorvysk était ballottée par les flots, et ses bras s'agitaient désespérément.

Ironiquement, la scène lui rappela un autre lieu, une autre époque. Avec un grognement résigné, il quitta son rocher et replongea dans l'eau. Quelques instants plus tard, Jorvysk et lui se hissèrent sur un rocher, au beau milieu de la Dienn, trempés jusqu'aux os. Jorvysk roula sur le dos, les bras repliés sur le ventre et les yeux fermés. Jeric l'inspecta rapidement pour s'assurer que l'Ombre ne l'avait pas blessé, puis il reporta son attention sur la rivière.

Au milieu des tourbillons blancs, il aperçut une imposante forme noire prise entre deux courants, la tête immergée. Jeric observa la silhouette un moment, puis il retira sa cape et son épée, enleva sa ceinture qu'il enroula autour de son bras, et plongea de nouveau dans la rivière.

L'eau rugissait à ses oreilles alors qu'il luttait contre le courant, un mouvement après l'autre. Il était bien plus facile de nager sans cape ni épée, mais il était éreinté.

Ce n'était peut-être pas la meilleure idée qu'il ait eue.

Il atteignit l'Ombre, agrippa l'un de ses membres et tira. Sans succès. Il tira encore, plus fort cette fois, et tout le corps de la créature suivit. Le crâne de l'Ombre était totalement enfoncé d'un côté. Elle était morte.

Voilà qui simplifiait les choses.

Jeric attachait rapidement sa ceinture autour des chevilles de l'Ombre. L'eau cherchait à l'attirer vers le fond, mais il se débattait, luttant pour maintenir la tête hors de l'eau tandis qu'il s'affairait. Une fois la ceinture fixée, il nagea vers Jorvysk en tirant le corps de l'Ombre derrière lui.

Jorvysk s'agenouilla au bord du rocher et tendit la main. Jeric poussa sur ses jambes, tendit le bras et saisit le poignet de Jorvysk, avant de lui passer l'extrémité de la ceinture. Son compagnon le dévisagea, médusé.

— Prends-la, lui dit Jeric.

Jorvysk hésita.

— Elle est morte.

Il regarda Jeric, puis la forme de l'Ombre qui flottait, et saisit la ceinture à contrecœur. Jeric se hissa sur le rocher et lui prit la ceinture des mains.

— Qu'est-ce que tu comptes en faire ? demanda Jorvysk tandis que le prince traînait le corps de la créature à l'abri du courant.

— Il faut qu'ils sachent à quoi on a affaire.

Et sans ce cadavre, il ne pourrait jamais prouver la culpabilité de Rasmin.

— Impossible de ramener cette chose à la maison, et encore moins de la sortir de la gorge.

— On ne va pas la ramener en entier, dit Jeric alors qu'il tirait sur la ceinture pour soulever l'Ombre par les pattes. Attrape-les, mais fais attention à ses griffes. Elles sont empoisonnées.

Jorvysk ne bougea pas.

Jeric lui jeta un regard noir.

— Elle ne risque pas de t'attaquer. Elle est morte.

L'autre ne bougeait toujours pas.

Jeric grogna.

— Tiens.

Il tendit à Jorvysk l'extrémité de sa ceinture. Ce dernier la saisit, mais le poids de l'Ombre le prit au dépourvu. Il chancela, se rattrapa et ajusta sa prise. Quand Jeric fut certain que Jorvysk ne glisserait pas, qu'il ne lâcherait pas, il attrapa l'Ombre par les chevilles et tira.

De toutes ses forces.

Il serra les dents. Même avec l'aide de Jorvysk, ses muscles étaient mis à rude épreuve. Il étouffa un juron et, au prix d'un dernier effort, parvint à hisser le reste du corps sur le rocher.

Jorvysk soupira et lâcha la ceinture.

— Grands dieux... elle pèse autant qu'un âne mort.

Jeric resta un moment immobile, le temps de reprendre son souffle. Il observa la créature, fasciné. Avec sa carrure athlétique, son ossature surdimensionnée et ses muscles striés, l'Ombre respirait la vitesse et la puissance. Sa peau d'un noir d'encre était aussi robuste qu'une armure, et à l'exception de quelques touffes rêches sur ses pieds, elle n'avait pas de poils.

Jeric avait du mal à deviner l'homme derrière la créature. Difficile de se dire que ce monstre avait un jour souri, parlé et marché sur ses deux jambes. À présent, sa colonne vertébrale décrivait une courbure anormale et grotesque, et ses quatre pattes de longueur égale aux coussinets décharnés se terminaient par de longues griffes mortelles.

Il eut une pensée pour Gerald. Au moins l'avaient-ils trouvé avant qu'il n'en arrive à ce stade, sans quoi il n'aurait jamais reconnu son ami.

— Tu penses que c'est la légion qui l'a attirée ici ? demanda Jorvysk à voix basse.

Jeric observa la créature. Tallyn avait dit que les premières Ombres avaient été créées de toutes pièces, et il soupçonnait le contenu de la fiole d'y être pour quelque chose. Rasmin avait-il créé les Ombres ? Travaillait-il avec la légion ?

Était-il le *chef* de la légion ? Le nécromancien avait-il été l'un des prisonniers de Rasmin ? Et Rasmin l'avait-il aidé à s'échapper ?

Ces questions tournaient en boucle dans son esprit, mais Jeric ne trouvait pas de réponses plausibles. Cela n'avait aucun sens. Rasmin occupait l'un des postes les plus hauts placés de Corinthe ; pourquoi, par tous les dieux, se mettrait-il en péril, et surtout, pourquoi se rangerait-il du côté de ceux-là mêmes qu'il avait torturés toute sa vie ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit enfin Jeric.

Il s'accroupit et souleva l'une des pattes de l'Ombre en prenant soin

de ne pas se blesser. Il pressa le coussinet et une substance noire suinta d'un petit trou à l'extrémité de la griffe.

Jorvysk scruta Jeric d'un air interrogateur.

— Comment tu savais pour le poison ?

Sans prendre la peine de répondre, il reposa la patte de l'Ombre et se dirigea vers le crâne de la créature. Il était aussi gros qu'une tête de cheval. Par sa forme, on aurait dit un horrible croisement entre l'homme et le chien. Son front était proéminent, mais Jeric n'aurait su dire si c'était habituel ou s'il avait été déformé par la chute. Sa mâchoire était surdimensionnée et la partie supérieure fuyait vers l'avant, créant un rendu disproportionné. Les muscles de sa mâchoire étaient particulièrement développés. Son nez plat s'inclinait de manière abrupte sous ses grands yeux jaunes au regard vide, et ses longues oreilles se terminaient en pointe, le pavillon ouvert pour mieux entendre. Chaque centimètre carré de son corps était pensé pour la chasse – pour la mise à mort.

Jeric prit sa lame, l'approcha de la nuque de l'Ombre et commença à scier. C'était comme essayer de couper de l'acier. Au bout de quelques minutes, l'épaisse peau se déchira, laissant s'écouler du sang noir. Il fallut à Jeric une bonne demi-heure d'efforts avant de parvenir à séparer la tête de l'Ombre du reste de son corps. Jeric la saisit par les oreilles et la posa sur le rocher de façon à ce que ses yeux jaunes et morts fixent Jorvysk.

Ce dernier plissa les yeux.

— Tu pourrais éviter de me mettre ça sous le nez ?

Jeric s'approcha de l'une des pattes de l'Ombre et entreprit de la scier également. Il procédait avec une extrême prudence pour ne pas s'écorcher sur les griffes empoisonnées.

— Je pense que la tête devrait suffire, fit remarquer Jorvysk non sans une certaine irritation.

— Probablement.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ?

Jeric libéra la patte et la posa à côté de la tête.

— Ça, c'est pour quelqu'un d'autre.

— Qui ça ?

Quelqu'un qui savait ce que c'était. Quelqu'un qui savait comment l'étudier. Quelqu'un qu'il avait laissé chez lui avec son maudit frère.

Comme Jeric ne répondait pas, Jorvysk poursuivit :

— Tu crois que nos guérisseurs pourraient la reproduire ?

— Non. J'espère qu'ils pourront l'utiliser pour créer un antidote.

Jorvysk parut confus.

— On l'a déjà tuée. Elle ne terrorisera plus la Forêt Noire.

Pendant un bref instant, Jeric se souvint de son ignorance passée, et il eut une pensée pour Sable.

— Les Ombres ne se déplacent jamais seules.

Il s'agenouilla auprès du corps et le poussa avec force. Celui-ci tomba à l'eau et flotta un moment dans l'écume avant d'être emporté sous la surface par le courant.

— Par les cinq enfers, comment sais-tu tout ça ? demanda Jorvysk.

Jeric ramassa son épée ensanglantée et s'accroupit au bord du rocher pour la rincer.

— Parce que j'en ai déjà vu. Dans les Landes.

Il y eut un instant de flottement.

— Tu étais dans les Landes ?

Voyant que Jeric ne répondait pas, Jorvysk insista :

— Mais qu'est-ce que tu foutais là-bas ?

Jeric essuya la lame sur sa cape détrempée posée en tas à côté de lui.

— Tu ferais mieux de répondre à mes questions, Loup.

À son intonation, Jeric se retourna vers lui.

— Tu n'es plus mon supérieur, fit Jorvysk avec une lueur brillante dans les yeux. Nous sommes égaux. Et si tu n'agis pas comme tel, je ferai en sorte que tu regrettes ton serment.

Jeric rangea sa lame et se releva, toisant l'homme qui le regardait de travers. Il lui sourit alors de toutes ses dents.

— Je tâcherai de m'en souvenir.

Jorvysk prit un air encore plus renfrogné. Jeric se détourna et enveloppa les preuves dans sa cape, qu'il noua comme un baluchon. Il inspecta les berges à la recherche d'un endroit permettant de s'extraire de la gorge. Il en trouva un, fixa le paquet à sa ceinture et fit signe à

Jorvysk de le suivre.

Le tonnerre gronda et les nuages se mirent à déverser des torrents de pluie, rendant l'escalade plus difficile encore, mais ils finirent par sortir de la gorge, trempés et gelés. Rien à voir, toutefois, avec le froid que Jeric avait ressenti dans les Landes Sauvages, après avoir manqué de se noyer dans la Kjørda. Jorvysk suggéra de trouver un abri jusqu'à ce que la tempête passe, mais Jeric le pressa, déterminé à retrouver son stolik. Et il le retrouva en effet, à quelques kilomètres en aval de l'endroit où ils avaient sauté dans la Dienn.

— Ça alors... fit Jorvysk à l'approche du superbe mammifère. Je pensais que les chevaux seraient à mi-chemin de Brevera à l'heure qu'il est.

— C'est sûrement le cas du tien, répondit Jeric.

Jorvysk se contenta d'un grommèlement.

Le prince passa la main sur sa monture pour s'assurer que le cheval n'était pas blessé, et le stolik remua la queue. Alors seulement, Jeric accepta de s'arrêter pour la nuit.

Ils s'abritèrent au milieu d'un bosquet d'arbres et allumèrent un petit feu. Jorvysk tua un écureuil, que les deux hommes partagèrent. Il n'avait que la peau sur les os, et la viande était dure, mais c'était mieux que rien. Lorsque Jeric eut terminé, il s'appuya contre un tronc d'arbre, étira les jambes et se perdit dans les flammes, plongé dans ses pensées dont il fut désagréablement tiré par les mastications de Jorvysk.

— Tu es bien silencieux, fit remarquer ce dernier en avalant une bouchée.

Jeric prit son outre et but une longue rasade d'eau.

— Au moins, on a trouvé ce qui terrorise les loups, dit Jorvysk en essuyant ses lèvres avec sa manche. Hagan devrait planter la tête de cette bâtarde sur un piquet devant l'enceinte, à côté des galeux. Si tu veux mon avis, ce serait du plus bel effet. Ça ferait un bon avertissement.

En entendant le mot bâtarde, Jeric pensa à *elle*.

Une bâtarde. Forcée de survivre toutes ces années dans les Landes Sauvages à cause d'une chose qu'elle ne pouvait ni éviter ni contrôler.

Et elle était devenue guérisseuse. Elle avait passé sa vie à aider les autres, alors que tout le monde la méprisait. Elle l'avait aidé, lui, alors qu'il la méprisait aussi.

— Dis-moi, fit Jorvysk en prenant une gorgée d'eau avant de s'essuyer les lèvres. Qu'est-ce qui peut bien pousser un *prince* à rejoindre les Strykers ?

Jeric lui jeta un regard en coin.

Jorvysk arracha une bouchée de viande de leur broche de fortune.

— Ce n'est pas comme si tu recherchais la gloire.

Il cracha un morceau de gras dans le feu. Les flammes grésillèrent puis émirent un sifflement.

— Tu as vraiment tué autant d'hommes ?

Il n'y avait pas eu que des hommes.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

Jeric regardait les flammes danser.

— Oui.

— Je ne te crois pas.

Jeric ne chercha pas à le convaincre.

— Alors, qu'est-ce que tu y gagnes ? continua Jorvysk. Tu es un foutu Angevin. Tu as tout ce que tu veux, ajouta-t-il en décrivant un large arc de cercle avec sa flasque. Tu peux aller où tu veux, prendre ce que tu veux. Il n'y a pas une femme qui résisterait au beau Prince Loup.

Il adressa un clin d'œil jaloux à Jeric, puis but un coup.

— Tu t'ennuyais ? Tu avais besoin de changer de cadre ? De connaître de nouveaux frissons ?

Jeric appuya la tête contre l'arbre, les paupières mi-closes.

— Allez, insista Jorvysk. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il était temps de jeter un os à Jorvysk avant qu'il ne devienne enragé. L'homme pouvait accepter des intervalles de silence, mais Jeric avait usé celui-ci jusqu'à la corde.

— Il ne s'est rien passé.

Jorvysk rit et jeta la branche graisseuse dans les flammes.

— On a tous une bonne raison d'être là, Loup. Quelque chose qui nous a poussés jusqu'ici. Quelque chose qu'on fuit. On rejoint les

Strykers pour qu'elle ne puisse pas nous atteindre. Ou alors pour avoir un but. Pour qu'Aryn nous honore dans l'au-delà. Alors je veux savoir : que fuit le Prince Loup de Corinthe ?

Jeric ferma les yeux. Il ne répondrait pas à cette question. Mais il y avait autre chose...

Il n'était plus sûr de la réponse.

— C'est à cause de Sable ?

Jeric entrouvrit les yeux.

— Prononce encore ce nom...

Un bruit entre les arbres attira soudain son attention. Il se leva d'un bond et saisit son épée, les yeux et les oreilles rivés sur la forêt.

Jorvysk regarda autour de lui, confus.

— Tu as entendu quelque...

Il se tut devant le regard perçant de Jeric, et tira son épée à son tour.

Jeric se faufila hors du camp et s'enfonça plus profondément entre les arbres. Il ne pleuvait plus, et l'obscurité régnait presque en maîtresse au-delà du halo de leur feu de camp.

Mais pas complètement.

Jeric entendit une respiration rapide et un léger bruissement.

— Je sais que tu es là. Montre-toi, ordonna-t-il en faisant un pas.

Silence.

Jorvysk, qui avait suivi l'exemple de Jeric, contourna l'arbre par l'autre côté.

— Je t'ai eu, fit Jorvysk en surprenant l'espion, qui hurla.

C'était un cri de femme.

Il la traîna jusqu'à leur feu de camp, Jeric sur les talons.

— Sil vai me ! cria-t-elle.

Lâchez-moi.

Elle tenta d'échapper à Jorvysk, mais il la jeta par terre, et avant qu'elle puisse se relever, il l'écrasa au sol avec sa botte.

— Il y en a d'autres avec toi ? aboya-t-il.

— Noi...

— Ne me mens pas, galeuse.

— *Noi !* cria-t-elle, le souffle court. Juss moi, dit-elle dans leur

langue avec un fort accent.

Jeric la crut. Il ne sentait aucune autre présence alentour.

— Je pense que tu mens.

Jorvysk s'accroupit, l'attrapa par les cheveux et tira sa tête en arrière pour lui plaquer son poignard contre le cou.

— Jorvysk, fit Jeric sur le ton de la mise en garde tandis qu'il s'approchait.

L'autre l'ignora.

— Je le jure tefant tieu... dit la femme. Je suis seule. S'il fous plaît...

— Et qu'est-ce qu'une galeuse fait ici, toute seule ?

Elle grimaça de douleur, les dents serrées.

Cela aurait pu être *elle*, ici, toute seule.

— Je m'en occupe, dit Jeric d'un ton sans appel.

Jorvysk plissa les yeux dans la direction de son compagnon.

— Ce n'est plus toi qui mènes la danse, Loup. Tu ferais mieux de décider de quel côté tu es.

— Elle est seule, dit Jeric. Elle est inoffensive.

— *C'est une galeuse*, cracha Jorvysk, avant de reporter son attention sur la femme. Tu ferais mieux de parler avant que je taillade ton joli minois.

— J'ai fu fotre feu... et... j'afais froid...

— D'où viens-tu ?

— Te Tavikan.

Davikan, comprit Jeric. Une mine de skal située à quelques heures au nord-est, dont l'exploitation était supervisée par le jarl Rodin. Celui-ci était responsable des esclaves galeux qui extrayaient le minerai, bien que le terme « responsable » ne fût pas nécessairement le plus adéquat, selon Jeric. Les conditions de travail étaient si mauvaises que Hagan lui-même avait dû envoyer des hommes pour y remédier. Les galeux ne pouvaient pas extraire correctement le minerai si Rodin laissait tous ses esclaves mourir.

— Tu t'es échappée ? demanda Jeric, méfiant, surtout après ce qu'ils avaient appris à propos de la mine d'Yllis.

— Oui... avec ceux autres, dit-elle, mais ils se sont fait prendre...

fava...

Jorvysk lui tira brutalement les cheveux. Une larme coula le long de sa joue.

— Je le jure ! Je voulais juss échapper à la mine...

Jeric s'approcha d'elle.

Elle leva ses yeux sombres vers lui, et Jeric lut la peur dans son regard. Puis son visage devint *le sien*. Celui de Sable.

Il cligna des yeux et la galeuse retrouva sa physionomie.

— Où avais-tu l'intention de te rendre ? demanda Jeric.

— À Istra.

— Tu n'es pas en route pour rejoindre la légion ? demanda brusquement Jorvysk.

— La guerre ne m'intéresse pas...

— Alors, tu as entendu parler de la légion.

— Juss tes rumeurs.

Jorvysk tira d'un coup sec sur ses cheveux et elle ajouta :

— On dit que... la légion nous libérera.

— Qui fait partie de cette légion ? Des galeux comme toi ? Qui est leur chef ?

— Je ne sais pas, je le jure ! Je ne veux pas me battre. Je veux juss fifre !

— Malheureusement, les deux vont de pair, fit Jorvysk en ricanant.

Puis il la fit basculer sur le dos et grimpa sur elle.

Jeric se figea.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'apprends quelques trucs, Loup, répondit Jorvysk avant de déchirer la tunique de la femme.

Elle hurla et se tortilla dans l'espoir de se libérer.

— Fava.... Fava...

S'il vous plaît... s'il vous plaît...

Jeric se sentit soudain étouffer, comme s'il était trop à l'étroit dans son corps.

Il n'aurait pas dû s'en soucier. Hagan en avait profité un nombre incalculable de fois, il le savait. Et c'était une galeuse. Elle n'était pas humaine. Elle était contre nature. C'était la raison pour laquelle il

avait toujours laissé faire.

Son excuse.

Jorvysk remonta sa jupe et Jeric détourna le regard.

— Ne t'inquiète pas, Loup, j'en laisserai un peu pour toi, le railla Jorvysk.

La femme cria et Jeric entendit le bruit d'une gifle. Ses cris se transformèrent en sanglots. Jeric pensa à Hagan. Il pensa à toutes les Sol Veloriennes que son frère avait violées et tuées.

Tu les voles, toi aussi. On leur vole simplement des choses différentes.

Soudain, il la vit. C'était son corps coincé sous celui de Jorvysk, ses cheveux noirs étalés dans la terre. C'étaient ses sanglots et ses supplications. Ses larmes et sa voix.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

— Autant s'allonger et en profiter, ricana Jorvysk en se mettant à l'aise. Ça va me prendre un moment pour...

Une colère sourde explosa en lui et Jeric fondit sur Jorvysk.

Ce dernier laissa échapper un cri de surprise, le pantalon aux genoux, et les deux hommes roulèrent au sol. Ils se séparèrent, puis Jorvysk se redressa à quatre pattes, l'air furieux.

— Espèce de racl...

Jeric le frappa en pleine mâchoire avant qu'il puisse terminer.

L'autre tomba à la renverse et roula sur le côté pour échapper à l'assaut de Jeric, puis se releva et arma un coup de poing. Mais le geste était trop lent, trop imprécis, et il se prit les pieds dans son pantalon. Jeric saisit le bras de Jorvysk, le tordit et lui enfonça le genou dans l'entrejambe. Jorvysk poussa un juron et bondit, chargeant la poitrine de Jeric la tête la première pour le plaquer contre un arbre. Jeric grogna, puis attrapa Jorvysk par les cheveux et le redressa, avant de lui assener un coup de tête. Jorvysk recula en titubant, déséquilibré, et remonta son pantalon à la hâte tandis que Jeric fondait sur lui.

Jorvysk leva les bras pour se protéger, mais Jeric ne s'arrêta pas. Pas même quand Jorvysk tomba à terre et le supplia d'arrêter. Pas même quand ses bras retombèrent mollement et que son corps s'affaissa.

Jeric se calma enfin, les yeux rivés sur le corps de Jorvysk. Ce dernier fixait la nuit d'un regard éteint. Du sang s'écoulait de son nez et de sa bouche, et sa mâchoire formait un angle impossible.

Jeric se leva en titubant et déglutit bruyamment. Il regarda ses mains. Ses articulations étaient enflées, ouvertes et en sang. Ses mains en étaient recouvertes.

Du sang *corinthien*.

Il leva la tête.

La femme s'était blottie près du feu. Elle le dévisageait, toute tremblante, en essayant de se recouvrir de sa tunique en lambeaux.

— Va-t'en, dit Jeric dans un souffle, la voix cassée. Cours vers le sud. Longe les Dents Grises. Et ne t'arrête pas avant d'avoir atteint l'Épine. Est-ce que tu comprends ?

Elle le dévisageait, déconcertée. Terrifiée et confuse.

Il sortit une petite bourse de son pantalon et la jeta à la femme. Elle atterrit à ses pieds avec un bruit métallique, mais la galeuse ne bougea pas.

— Prends-la, dit-il.

Elle le regardait fixement, paralysée par la peur et l'incrédulité. Elle ramassa la bourse, hésita et releva la tête vers lui.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Va-t'en.

Alors, elle se releva, ajusta ses vêtements et s'enfuit dans les bois.

La pluie se mit à tomber.

Soudain, le sol sembla s'ouvrir sous les pieds de Jeric. Il trébucha. Fit un pas. Puis deux. Il passa en titubant devant le cadavre de Jorvysk, s'arrêta près d'un arbre et s'appuya contre l'écorce afin de retrouver son équilibre. Le monde se fondit en un flot de souvenirs peuplés de visages, de sang et d'atrocités. Toutes les choses qu'il avait faites. Toutes les vies qu'il avait ruinées, qu'il avait prises.

Toutes les horreurs dont il était responsable pour les avoir permises.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

La pression dans sa poitrine devint trop forte. Le sang lui monta à la tête, sa respiration devint haletante et il vomit, encore et encore,

jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à rendre. Enfin, il tomba à genoux et hurla.

« De tous les détenteurs du Shah, nul n'est égal au Sulaziér. Alors que tous les autres agissent sur le monde physique, le Sulaziér agit sur le spirituel. On dit qu'il est la voix d'Asoräi lui-même, car il peut agir sur les vivants et les morts, et qu'Asoräi, dans Son infinie sagesse, n'en accorderait qu'un à chaque génération. »

*~ Le Shah,
Recueil d'enseignements
selon Moltoné,
Second Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 35

Sable ne savait plus depuis combien de temps elle était allongée sur le lit, à fixer le plafond. Elle se sentait engourdie, de corps et d'âme. Même les mélodies en elle s'étaient tues.

Elle tourna la tête sur le côté et regarda la lanterne qui brûlait, sa flamme vacillant faiblement. Elle pourrait mettre le feu à son lit. Mettre fin à sa vie ici et maintenant, selon ses conditions. Mais elle pensa à Tolya.

Tolya, qui avait tant donné pour que Sable puisse vivre. Tolya, dont les derniers mots l'avaient exhortée à aller de l'avant. Puis elle songea à Tallyn et à Survak, qui avaient également risqué leur vie – et peut-être même *donné* leur vie – pour la sienne. Elle ne pouvait pas être aussi ingrate.

Elle reporta son attention sur le plafond, puis elle s'assit.

Le Grand Inquisiteur croyait tellement en son pouvoir qu'il avait convaincu Hagan d'envoyer le *Loup de Corinthe* la récupérer. Si elle disposait de ce genre de pouvoir – sur les vivants et les morts –, ne devrait-elle pas pouvoir l'utiliser pour s'échapper ?

Sable posa la flûte sur ses genoux et la retourna. Les glyphes se mirent à briller dans sa main.

Ils avaient peut-être tort à son sujet. Mais...

Mais.

Ils pouvaient aussi avoir raison, et si c'était le cas, elle avait peut-être une chance de s'échapper. Elle pourrait même libérer les esclaves galeux et les Liagés que l'on torturait. Alors, peut-être que Soraiï pourrait lui pardonner. Peut-être même... qu'elle pourrait apprendre à se pardonner.

Sable ferma les yeux et serra la flûte pour se réapproprier sa forme. C'était une vieille amie et, comme avec toute ancienne connaissance, il faudrait un moment pour rattraper le temps perdu.

Elle porta l'embout à ses lèvres, puis resta immobile un moment

afin de laisser son corps se réhabituer à la position. Elle effleura prudemment les trous du bout des doigts, se remémorant leur nom, leur sensation – les nommant silencieusement, un à un.

Puis, elle plaça trois doigts sur la flûte et recouvrit légèrement les trous, sans pour autant se sentir piégée. Le souvenir de ce qui s'était passé la dernière fois qu'elle avait joué planait au-dessus d'elle telle une ombre menaçante.

Sable inspira profondément et expira lentement pour calmer les battements de son cœur. Puis elle prit une nouvelle inspiration et souffla dans la flûte.

Un timide *la* en sortit, léger et incertain. La note tremblait de peur et d'appréhension, comme si elle avait oublié ce qu'elle était ou ce pour quoi elle avait été créée. Elle regarda autour d'elle en se demandant où aller, mais comme elle ne recevait pas d'instructions claires, elle s'évanouit dans le silence.

Sable retira la flûte de ses lèvres et expira ce qu'il lui restait d'air.

Les glyphes palpitaient faiblement, mais la pression en elle semblait sommeiller.

Avec un peu plus d'aplomb, elle sollicita sa mâchoire meurtrie et réessaya. Elle produisit un *la* plus assuré – plus pur que sa voix ne l'avait jamais été. La note parut respirer, debout sur ses jambes flageolantes, remplissant la pièce exiguë, et lorsque Sable n'eut plus de souffle, le *la* s'éclipsa élégamment.

Sable poussa un soupir de soulagement.

— Là, ce n'était pas trop mal, dit-elle à l'instrument.

Elle replaça ses doigts, inspira de nouveau et produisit un *si*. Au début, ce ne fut qu'un faible gazouillis comme le *la* avant elle, puis, rassurée par le succès de son prédécesseur, la note prit de l'aisance et sonna fièrement. Sable glissa vers un *do dièse*. Elle enchaîna alors les notes avec plus d'assurance, et après avoir épuisé la gamme dans les deux sens, elle s'arrêta sur la tonique d'un air triomphant.

Mais la pression en elle ne s'éveillait pas.

Enhardie, Sable poursuivit. Elle déroula les gammes majeures et mineures, mais ses doigts étaient raides. Il leur manquait la précision et l'endurance d'autrefois, et elle parvint tout juste à enchaîner les

gammes deux fois avant que sa bouche ne réclame une pause. Sa salive commençait à voler en tous sens, mais son regard s'arrêta sur la tache de sang au sol et elle continua de jouer.

Des gammes, elle passa à un morceau.

Au début, ses gestes étaient malhabiles et les notes la mettaient à l'épreuve. Puis, elle retrouva petit à petit les enchaînements corrects pour jouer les morceaux qui se bousculaient dans sa tête. Elle avait mal à la mâchoire et salivait en abondance, mais elle continua. Elle reprit en tâtonnant des morceaux basiques qu'elle jouait étant enfant et qui lui venaient plus facilement. Lorsqu'elle eut joué tout ce dont elle se souvenait, elle marqua une courte pause, avant de recommencer à zéro. Elle jouait à un rythme effréné, forçant chaque doigt à obéir, obligeant ses poumons à se remplir et sa bouche à suivre. Elle avait rejoué la moitié des morceaux lorsqu'elle sentit la pression monter en elle.

La sensation était encore subtile, tel un murmure se heurtant à des murs invisibles en elle – ceux que Ventus avait fissurés. Elle ressentit alors les endroits fragilisés. Les interstices par lesquels la pression s'échappait.

Sa note suivante sonna étrangement, les glyphes s'illuminèrent et elle s'arrêta. Elle n'avait aucune idée de la façon dont ce *pouvoir* était censé fonctionner, ni comment le canaliser. Le Grand Inquisiteur lui avait offert ses conseils, mais elle ne voulait rien avoir à faire avec lui. Et si elle voulait sortir de là, il fallait qu'elle apprenne à contrôler ce pouvoir par elle-même. Sans son influence tordue. Déterminée, Sable porta la flûte à ses lèvres, ferma les yeux et réessaya.

La pression augmenta.

Elle tint la note et les fissures en elle s'agrandirent. L'outre était pleine à craquer. Ses poumons se comprimèrent, sa mâchoire se crispa et Sable acheva la note. Pendant un moment, elle resta là, haletante, la poitrine contractée et les mains en feu. Elle inspira profondément, mais l'air ne remplit pas ses poumons autant qu'il l'aurait dû, alors elle réessaya.

La pression jaillit alors en elle comme un geyser et une lumière blanche l'aveugla. Sable se pencha en avant et contracta ses

abdominaux pour contenir la vague qu'elle sentait monter en elle, mais la pression s'échappa par les fissures, se répandit dans sa poitrine, provoquant chaleur et fourmillements, et se propagea jusqu'au bout de ses doigts.

Puis...

Elle se retrouva dans le désert, planant au-dessus des dunes. Elle tournoyait de plus en plus vite, ballottée en tous sens par le vent sauvage. La rafale balaya la mer de sable jusqu'aux sentinelles rocheuses qui se dressaient là. Elle les traversa, les recouvrit, et des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus d'elles. Des éclairs illuminèrent le ciel, et le grondement du tonnerre résonna dans son corps telle une intervention divine. Quelque chose en elle vola en éclats.

S'ensuivit un déferlement de chaleur – une vague si brûlante qu'elle fut certaine que ses os allaient fondre.

Sois forte, Imari. N'aie pas peur, dit la voix qu'elle avait déjà entendue auparavant – celle qui inspirait des chants à son âme. Car aussi sûrement que le soleil se lève chaque jour, je resterai à tes côtés. Tu es l'élue, grâce à qui je bâtirai une fière nation. Si seulement tu en as le courage.

Sable ouvrit les yeux et se retrouva nez à nez avec le Grand Inquisiteur.

Elle cligna des paupières, confuse. Alors qu'elle peinait à reprendre ses esprits, elle jeta un coup d'œil autour d'elle et réalisa qu'elle était allongée sur le sol. Sa tête la lançait et elle ferma les yeux. Elle avait l'impression d'avoir été renversée par un chariot.

— Est-ce qu'elle va bien ? demanda une voix que Sable reconnut comme étant celle de Hagan.

Une main froide se posa sur son front.

— Je pense, mais elle a besoin de repos, Votre Grâce, répondit le Grand Inquisiteur en retirant sa main.

Hagan ne répondit pas. Du moins, elle ne l'entendit pas répondre.

Sable se força à ouvrir les yeux et chercha à s'asseoir.

— Doucement, fit le Grand Inquisiteur alors qu'il lui passait une main dans le dos pour l'aider.

Elle était trop épuisée et souffrante pour s'y opposer.

Le vieil homme s'accroupit à côté d'elle, l'expression indéchiffrable. Hagan se tenait derrière lui, les sourcils froncés. De l'autre côté de la porte se trouvaient deux gardes qui tenaient un esclave plus âgé entre eux. La conséquence de son échec du jour.

— Quelle est la dernière chose dont tu te souviens ? demanda le Grand Inquisiteur.

Son estomac gargouilla, elle se tourna sur le côté et eut un haut-le-cœur.

Le Grand Inquisiteur la scruta un long moment, d'un air toujours aussi impénétrable.

— Eh bien ? demanda Hagan.

L'inquisiteur regarda son roi.

— J'aimerais qu'on me laisse seul avec elle, Votre Grâce.

Les traits de Hagan se durcirent.

— Elle fait de son mieux, poursuit le Grand Inquisiteur sans se laisser décourager. Permettez-moi d'utiliser mon expertise en la matière. Si elle refuse de coopérer, je vous le ferai savoir.

Hagan plongea son regard dans celui du Grand Inquisiteur et un accord tacite passa entre eux.

— J'y compte bien, dit enfin Hagan, avant de claquer des doigts et de quitter la pièce, ses gardes – et l'esclave – sur les talons.

Sable, épuisée, souffrait trop pour ressentir le moindre soulagement.

— Tiens, dit le Grand Inquisiteur en lui tendant une coupe. C'est de l'eau. Bois. Tu en as besoin. J'irai aussi te chercher de quoi manger.

Elle saisit la coupe d'une main tremblante et but une petite gorgée.

— Décris-moi ce qui s'est passé avant que tu t'évanouisses, demanda-t-il.

Sable se lécha les lèvres et ferma les yeux en soupirant.

— Je ne peux pas te venir en aide si tu ne me dis pas ce qui s'est passé, insista-t-il.

Elle entrouvrit les yeux.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas *vous* venir en aide.

Il s'accroupit devant elle, sa robe sombre s'étalant sur la pierre. Il dégageait une forte odeur d'encens.

— Imari.

Il était désormais si près que Sable remarqua les taches foncées qui recouvraient la peau sous ses yeux.

— J'essaie de t'aider, dit-il doucement. Mais pour ça, j'ai besoin que tu y mettes du tien.

Elle lui lança un regard acéré.

— Vous êtes le Grand Inquisiteur. Faire coopérer les Liagés est votre spécialité, n'est-ce pas ?

Il soutint son regard, l'expression indéchiffrable.

Sable posa la coupe et se leva. Elle vacilla et s'accrocha au lit pour retrouver son équilibre. Le Grand Inquisiteur ne fit pas le moindre geste pour l'aider ; il se contenta de la regarder de son air impénétrable.

Sable s'allongea sur le lit en soupirant. Un muscle se bloqua dans sa nuque, et quand elle essaya de l'étirer, elle se rendit compte qu'elle avait du mal à tourner la tête vers la gauche.

Le Grand Inquisiteur se leva.

— Ça suffit pour aujourd'hui. Nous réessaierons demain.

Elle se redressa sur le lit et sa douleur au flanc lui arracha une grimace.

— Non, je vais réessayer *maintenant*. Contrairement à vous, je préfère éviter que des Sol Veloriens ne meurent.

— Personne ne mourra, Imari. Je te le jure.

— Vos promesses ne valent rien, lâcha-t-elle. Pas plus que les dieux sur lesquels vous jurez.

Il la scruta en silence, puis détourna le regard et inclina la tête.

— Bonne nuit, zurina Imari.

Il prit la flûte sur sa table de nuit et les glyphes s'estompèrent complètement.

— Attendez... fit Sable.

Mais il était déjà parti en verrouillant la porte derrière lui.

Sable garda les yeux rivés sur la porte jusqu'à ce que le sommeil la submerge.

— Zurina Imari... ?

La voix la réveilla.

Le Grand Inquisiteur se tenait au-dessus d'elle avec une assiette de fruits et de pain, qu'il plaça à l'extrémité de son lit.

— Comment te sens-tu ce matin ?

Ce matin ?

Elle avait dormi un jour et une nuit.

Grands dieux...

Sable s'assit et sa tête se mit à tourner. Elle ferma les paupières, s'accordant un instant pour retrouver ses esprits, puis ouvrit à nouveau les yeux.

Le Grand Inquisiteur l'observait de son regard sombre omniscient.

Elle jeta un coup d'œil aux fruits mûrs et au pain frais, avant de reporter son attention sur le prêtre.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Il pencha la tête sur le côté comme pour l'inviter à préciser sa question.

— Pourquoi me nourrissez-vous ? fit-elle en désignant l'assiette. Qu'est-ce que ça peut vous faire que je me repose ? Je suis comme un porc que vous engraissez avant de l'abattre ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Il n'est pas simple de répondre à tes questions.

— Essayez voir.

Mais il n'en fit rien. C'était *lui* l'inquisiteur, après tout. Il avait consacré sa vie à l'*inquisition*, pas aux révélations.

L'estomac de Sable gargouilla. Elle se sentit soudain trop affamée pour faire la fière, et elle engloutit le pain et quelques fruits, sans se soucier que le Grand Inquisiteur l'observe. Lorsqu'elle eut fini, il posa la flûte sur ses genoux et les glyphes s'animèrent.

— Essaie encore. Cette fois, je te regarde.

Sable plongea ses yeux dans les siens.

— Vous ne vous souvenez pas de ce qui s'est passé la dernière fois que j'ai joué devant un public ?

Il haussa un sourcil.

— Bien sûr que si, et ça devrait te motiver à t'entraîner.

Sable se renfroigna.

— Vous n'avez pas peur ?

— Que tu m'endormes ? Que tu me tues sur place ? Si tu passes ces portes, tu tomberas entre les mains d'une dizaine de gardes qui te conduiront à leur roi, après s'être d'abord amusés avec toi. Alors non, je ne suis pas inquiet.

Sable grimaça.

Il désigna la flûte de la main.

— Je pourrais tout de même vous tuer en jouant, fit-elle remarquer.

Elle perçut l'immensité du cosmos dans ses yeux.

— Il semble plus probable que ton pouvoir commence par *te* tuer. Prends ta flûte, zurina.

Ils se regardèrent fixement. Sable, d'un regard ardent ; le Grand Inquisiteur, avec l'étendue et la sagesse de l'univers. Mais la petite flamme de Sable n'était pas de taille face à l'infini.

Elle posa l'assiette vide sur le lit et prit la flûte.

— Joue ce que tu jouais quand c'est arrivé, demanda-t-il.

Sable glissa ses jambes hors du lit et se leva. Chancelante, elle porta la flûte à ses lèvres. Elle eut un instant d'hésitation. Son crâne la lançait et elle n'était pas pressée de ressentir la douleur de la veille.

Le Grand Inquisiteur attendait.

Avec un soupir résigné, Sable ferma les yeux et souffla dans l'instrument. La note sortit lentement, prudemment, et la pression en elle palpita faiblement.

Le Grand Inquisiteur demeurait silencieux.

Sable continua donc à jouer, s'échauffant avec quelques gammes avant de passer aux morceaux. Elle joua d'abord une berceuse que Vana lui chantait lorsqu'elle était petite. Puis elle passa à l'hymne préféré de son père, mais alors qu'elle jouait les dernières mesures endiablées, la pression s'intensifia dans sa poitrine et les glyphes se mirent à briller davantage.

— Ça suffit, dit brusquement le Grand Inquisiteur.

Sable s'arrêta et ouvrit les yeux, s'efforçant de rester droite malgré la tension qui s'exerçait en elle. C'était comme si l'on tirait

simultanément sur des ficelles, toutes reliées à son nombril de l'intérieur.

Il l'observa, le visage de marbre.

— Décris-moi ce que tu ressens.

Des plis se dessinèrent sur le front de Sable.

— C'est... difficile à décrire.

— Essaie, dit-il simplement.

— C'est vous l'*expert*, fit-elle remarquer, lui renvoyant ses propres mots. N'est-ce pas à vous d'expliquer ce que je ressens ?

Si son manque de respect l'avait contrarié, il ne le montra pas. Il ne laissait rien paraître.

Il croisa les bras.

— Il est vrai que j'ai des décennies d'expérience en matière de Shah et de Liagés, mais je n'ai jamais rencontré quiconque avec ton... aptitude particulière. Pardonne-moi de vouloir entendre ton interprétation.

— Je ne vous pardonne rien.

— C'est compréhensible, dit-il après un moment de flottement. Après tout, je ne peux m'attendre à obtenir le pardon d'une personne qui ne parvient pas à se pardonner à elle-même.

Sable pinça les lèvres et détourna le regard.

Il attendait toujours sa réponse.

— Ça commence comme... une pression, dit enfin Sable. Au fond de mon ventre.

— A-t-elle toujours été là ?

Sable se mordit la lèvre.

— Non. Je ne l'avais jamais remarquée avant. Jusqu'à...

Jusqu'à ce que Ventus ait déclenché *quelque chose* en elle que la voix de son rêve avait complètement libérée.

Mais elle ne comptait pas l'admettre.

— Jusqu'à... ? insista le Grand Inquisiteur.

Elle se perdit dans les profondeurs de ses yeux, et se demanda tout ce qu'ils avaient bien pu voir.

— Jusqu'à ce que j'échappe aux Landes.

Il la regarda comme s'il savait qu'elle ne lui disait pas toute la

vérité, mais il ne creusa pas davantage.

— Et cette pression est là maintenant ?

— Oui.

— Tout le temps ?

Elle poussa un long soupir.

— Oui.

Le prêtre hocha la tête, comme pour enregistrer l'information.

— Le prince Jeric a-t-il eu vent de tout cela ?

En entendant le nom du Loup, son regard vacilla et sa poitrine se serra de manière inattendue.

— Non.

Le Grand Inquisiteur resta silencieux si longtemps que Sable lui lança un coup d'œil. Il désigna la flûte du menton après avoir rangé ses pensées en lieu sûr.

— Recommence.

Elle ne cilla pas, s'attendant à ce qu'il lui en demande plus – à ce qu'il en dise plus –, mais il n'ajouta rien. Elle ouvrit la bouche, pourtant les dizaines de questions qui se bouscuaient dans son esprit ne voulurent pas sortir. Où se trouvait le Loup à présent ? Pire...

La détestait-il donc à ce point pour l'abandonner ainsi ?

— Zurina.

Sable leva la tête.

Les yeux noirs du Grand Inquisiteur brillaient.

— On ne peut pas influencer sur sa naissance. On peut simplement choisir le cours de son existence.

— Qu'en est-il de *votre* choix ? lâcha-t-elle.

Sa carapace ne se fissura pas.

— Le choix appartient au passé. *Choisir*, à l'inverse, relève du présent.

Il inclina la tête vers la flûte.

— À présent, j'aimerais t'entendre jouer.

Sable réfléchit à ses paroles énigmatiques, puis elle prit sa flûte et joua.

C'était l'un des morceaux préférés de Ricón – une histoire de batailles, de deuil et d'amour. Il avait toujours été un brin romantique,

et elle se demanda soudain si cet aspect de sa personnalité avait disparu, une fois adulte. Ses doigts hésitèrent d'abord, peinant à former les notes, mais elle trouva bientôt son rythme et la pression en elle s'intensifia.

Elle jeta un coup d'œil au Grand Inquisiteur. Éclairé par la pâle lueur de sa flûte, son visage paraissait fantomatique. Il ne chercha pas à l'interrompre, aussi poursuivit-elle la mélodie avec ses triomphes et ses chagrins. Les notes s'échappaient de ses poumons comprimés tandis que la chaleur se répandait dans sa poitrine et le long de ses bras. Les glyphes se mirent à briller de mille feux.

Mais le Grand Inquisiteur ne l'arrêta pas.

Haletante et transpirante, Sable posa la flûte pour reprendre son souffle.

— Pourquoi t'es-tu arrêtée ? demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air glacial.

— Parce que c'est exactement ce qui s'est passé hier.

— Bien. Continue.

Elle le dévisagea, abasourdie.

— Contiens ton pouvoir, dit-il comme si la solution était évidente, et termine le morceau.

— Et *comment* suis-je censée faire ça ?

— S'ouvrir au Shah n'est pas le renier, expliqua-t-il. Cependant, tu ne dois pas le laisser te dominer. Laisse-le respirer, laisse-le vivre. Laisse-le s'exprimer, mais sous bonne garde. Sinon, il échappera à ton contrôle.

— Et combien de personnes ont dû mourir pour que vous puissiez tirer ces conclusions hasardeuses ?

L'univers s'obscurcit dans ses yeux. Toutes les étoiles disparurent.

— Termine le morceau.

Elle lui décocha un regard noir.

— Vous ne m'êtes d'aucune aide.

— Tu ne seras pas plus avancée si tu restes plantée là à ne rien faire. *Joue*.

— Mais comment suis-je censée ancrer mon pouvoir ? À *quoi*, exactement ?

— De préférence à quelque chose d'immuable. La plupart des gens choisissent de l'ancrer à leur identité, à leur nom. Mais comme tu ne réponds pas même au tien – il lui adressa un regard acéré –, il va te falloir trouver autre chose. Quelque chose d'inébranlable. Quelque chose, ou quelqu'un, qui a joué un rôle fondamental dans ce que tu es.

Les yeux de Sable se posèrent sur la flûte.

Quelqu'un qui a joué un rôle fondamental dans ce que tu es.

Elle pensa à Tolya. Sans elle, Sable n'aurait pas survécu aux Landes Sauvages toutes ces années. Sans Tolya, Sable n'aurait pas voulu survivre.

— Et après ? demanda-t-elle.

— Quand tu sens que le Shah commence à se manifester, pense à cette ancre. Concentre-toi dessus. Ne laisse rien d'autre s'insinuer dans ton esprit. Attache le Shah à cette ancre, laisse-le s'enrouler autour, et quand tu seras certaine que le lien est solide, alors, et seulement alors, tu pourras le laisser s'exprimer. Sans quoi, il t'entraînera dans ses profondeurs et te noiera.

Sable se renfrogna.

— Tu comprendras mieux en essayant, expliqua-t-il.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Et vous savez cela d'expérience ?

— Vas-y.

Sable grogna, mais fit ce qu'on lui demandait. La pression monta en flèche.

Pense à cette ancre. Ne laisse rien d'autre s'insinuer dans ton esprit.

Elle pensa à Tolya. Elle imagina son visage, ses cheveux en bataille, le son de sa voix, ses yeux exigeants et impatients. Elle tint la note le plus longtemps possible, la laissant respirer, pour donner à Tolya le temps de se l'approprier. La chaleur se répandit dans sa poitrine, tirant sur les ficelles, rendant sa respiration difficile.

Attache le Shah à cette ancre, laisse-le s'enrouler autour.

Luttant contre la pression, Sable passa sur une autre note. Elle sortit étranglée, grinçante, mais Sable la maintint, sa salive voletant de toute part tandis qu'elle se concentrait sur le visage ridé et les yeux obstinés de Tolya.

Allez, pensa Sable en sentant le désespoir la gagner. Pourquoi ça ne fonctionne pas ?

Elle aperçut le visage du Grand Inquisiteur, penché sur elle, les sourcils froncés.

Elle referma les yeux dans un grognement.

— Ça fait combien de temps que je suis allongée là ?

— Un petit moment.

Il plaça une assiette de pain frais et de fromage à pâte dure à côté de sa tête, qui, comme elle venait de s'en rendre compte, reposait sur son oreiller.

Sable ferma les yeux pour refouler son mal de tête lancinant, mais son estomac se retourna de nouveau et elle rendit son dernier repas.

Le Grand Inquisiteur attendit qu'elle finisse de déverser le contenu de son estomac sur le sol pour lui tendre un bout de tissu et de l'eau. Puis il l'aida à s'asseoir et elle s'essuya le visage, prenant une petite gorgée d'eau tandis qu'il éloignait la nourriture de ses narines.

— Est-ce normal ? demanda-t-elle d'une voix râpeuse avant de se rincer à nouveau la bouche.

— Je ne sais pas. Comme je te l'ai dit, je n'ai jamais eu affaire à ce type de pouvoir avant.

Elle le regarda d'un air acerbe.

— Bois encore un peu, lui dit-il.

Elle s'exécuta, puis s'appuya contre le mur avec une grimace.

— Où as-tu mal ? demanda-t-il.

— La question est plutôt : où n'ai-je pas mal ? rétorqua-t-elle en riant jaune.

Au même moment, une douleur particulièrement vive au côté lui arracha une grimace. Elle ferma les yeux en attendant qu'elle s'estompe.

— Sur quoi t'es-tu concentrée ? demanda Rasmin.

Elle rouvrit les yeux.

Il attendit.

— Une personne, dit-elle abruptement.

— Qui ça ?

— Juste... quelqu'un.

Il l'observa fixement.

— Et cette personne a-t-elle joué un rôle fondamental dans ce que tu es ?

Sable pinça les lèvres.

— Oui.

Il resta assis un instant sans dire un mot, puis il reprit :

— Finis ta coupe. Nous allons réessayer.

Et il en fut ainsi, jour après jour. Sable enchaînait les morceaux en imaginant le visage de Tolya, mais chaque fois, la vieille dame se contentait de la fixer de ses yeux têtus et Sable se réveillait des heures plus tard sur le sol, ou, si le Grand Inquisiteur se sentait l'âme charitable, sur le lit. Il lui conseilla de s'ancrer ailleurs. Elle essaya donc de se concentrer sur quelqu'un d'autre. Elle pensa à Ricón, à ses yeux rieurs et son sourire conspirateur, mais il ne voulut pas lui servir d'ancre lui non plus, la rejetant comme tous les autres qui l'avaient abandonnée aux Landes Sauvages. Elle essaya ensuite de se concentrer sur Soraï, puis sur son père et son autre frère, Kaï. Voyant que cela ne fonctionnait toujours pas, elle essaya les Smett et Ivar. Elle tenta même de s'ancrer à sa belle-mère, la zura Anja, mais aucun d'entre eux n'accepta la corde qu'elle leur tendait.

— Je n'y arrive pas... gémit Sable un après-midi particulièrement éprouvant, allongée sur le sol de pierre, les mains crispées sur le ventre. Je n'y arriverai pas...

Tout son corps la faisait souffrir. La douleur s'était muée en une palpitation constante, comme si les cordes qui s'étaient enroulées autour d'elle à chaque tentative resserraient désormais sur elle leurs anneaux mortels.

— Il le *faut*, insista le Grand Inquisiteur, accroupi à côté d'elle. Mais tu ne te concentres pas assez.

Le goût de la bile ne la quittait plus.

— Je fais... de mon mieux... fit-elle en déglutissant bruyamment tandis qu'elle essayait tant bien que mal de se relever.

Son corps affaibli tremblait. Chaque jour, le Shah la grignotait davantage. Il finirait par avoir raison d'elle.

— Je ne peux plus jouer.

L'inquisiteur la saisit par les épaules et plongea son regard dans le sien.

— Il le faut, Imari.

— Merci, Grand Inquisiteur, fit une nouvelle voix. Je m'en occupe désormais.

Hagan entra dans la chambre et referma la porte derrière lui. Aucun garde ni esclave sol velorien ne l'accompagnait, mais cela ne la rassura pas.

— Il lui faut plus de temps, Votre Grâce, dit le Grand Inquisiteur avec colère, ce qui la surprit.

Hagan fit un pas vers eux, remplissant de sa présence la geôle étriquée.

— Vous avez passé trois semaines avec elle et nous ne sommes pas plus avancés.

Trois... *semaines* ? Sable n'en revenait pas.

Le Grand Inquisiteur tint bon.

— Son pouvoir est unique.

— Dehors, le coupa Hagan.

Voyant que le prêtre ne bougeait pas, il ajouta :

— Je n'ai pas pour habitude de me répéter, Grand Inquisiteur.

L'univers se mit à trembler et croître dans les yeux de l'homme, mais il finit par s'incliner.

— Bien, Votre Grâce, répondit-il sèchement.

Sa toge ondula lorsqu'il sortit de la chambre et referma la porte derrière lui.

Sable reporta son attention sur le nouveau roi de Corinthe. Hagan pouvait faire d'elle ce qu'il voulait ; elle n'était pas en état de se défendre. Elle était à sa merci.

Son regard se posa sur elle et il fronça encore plus les sourcils, dans une moue désapprobatrice.

— Tu as une mine affreuse.

Une multitude de répliques acerbes se formèrent dans son esprit, mais elle n'eut pas la force d'en émettre la moindre.

Il fit deux pas et s'accroupit devant elle, puis il lui prit le menton et la força à le regarder. Il avait l'air d'attendre quelque chose. Voyant

qu'elle restait de marbre, les yeux perdus dans le vide, il gronda :

— Vraiment décevant.

Elle ne dit rien, ne laissa rien paraître.

— Que dois-je faire pour que tu coopères ? J'ai besoin de ton pouvoir, Imari. J'en ai besoin *maintenant*.

Ses yeux ne furent plus que deux fentes.

— Quel est le problème ?

Elle ne répondit pas.

Il lui serra le menton plus fort.

— Je ne...

Elle grimaça, mais pas en raison de sa poigne. Les cordes invisibles se resserraient autour de ses poumons, l'empêchant de respirer.

— Je ne sais pas... parvint-elle à dire.

Il lui comprima le menton si fort que des larmes montèrent.

— Je te suggère de trouver une solution.

— J'essaie...

— Mets-y davantage de cœur.

— Je ne peux pas...

Il la gifla.

La claque résonna dans la petite chambre, et la tête de Sable partit sur le côté sous la force du coup. Sa joue la brûlait, mais avant qu'elle puisse se reprendre, Hagan se jeta à quatre pattes sur elle, la plaquant contre lui. Elle se figea, son visage à dix centimètres du sien.

— Foutue galeuse, cracha-t-il dans une gerbe de postillons qui atterrit sur le nez de Sable.

Son haleine chaude sentait la fumée de pipe et le poivre, et une lueur de folie brillait dans ses yeux.

Il lui attrapa les cheveux et fit basculer sa tête en arrière, dévoilant son cou.

— Tu crois que les dieux t'ont choisie, mais tu es faible. Tout comme le reste de ton espèce. Tu ne seras jamais plus que ça.

Il tira violemment sur ses cheveux et elle hoqueta de douleur.

— Un *outil*, destiné à meilleur que toi. À plus fort que toi. Tu es *miienne*, Imari, et si tu ne fais pas ce que je te demande, je veillerai à ce que tu souffres pour le reste de ta misérable petite vie. Je te donnerai

des enfants et je te les prendrai. Ils te mépriseront, comme tu mérites de l'être. Ils haïront ce que tu es, et à travers eux, je détruirai les derniers de ton espèce. Alors seulement, je te laisserai mourir.

Il lui lécha le cou, puis lui embrassa doucement la joue.

— Est-ce clair ?

Sable ferma les yeux dans l'espoir d'effacer la sensation de ses lèvres froides et humides contre sa peau.

— Oui, chuchota-t-elle.

Il la repoussa et elle s'affala sur le lit. Hagan resta à la regarder un moment, puis il quitta la pièce en claquant la porte derrière lui.

Oui, se dit-elle. Le Loup me méprise à ce point.

Chapitre 36

— Votre Grâce... bégaya l'un des gardes en faisant un pas pour intercepter Jeric.

Ce dernier l'ignora.

— Prince Jeric.... Sa Majesté a demandé...

Jeric passa en trombe devant les gardes tétanisés, poussa les lourdes portes, et pénétra dans la salle du Conseil.

L'assemblée se tut instantanément.

Le Conseil contempla bouche bée l'entrée du Prince Loup, qui avançait à grands pas dans un déferlement de laine et d'acier, ses bottes martelant la pierre.

Le regard de Jeric se posa sur les visages familiers attablés, ses yeux tranchants comme une faux. Il y avait plus de jarls qu'à l'accoutumée ; Jeric s'y attendait. Le couronnement de Hagan et la célébration du Jour du Jugement auraient lieu le lendemain soir. La plupart des jarls de Corinthe étaient déjà en ville pour cirer les chausses de leur nouveau roi.

Le regard de Jeric s'abattit sur Hagan comme un marteau. Ce dernier plissa ses yeux bleu acier et lui adressa un signe de tête assorti d'une salutation des plus amères.

— Frère.

Jeric s'arrêta à l'extrémité de la table et se planta devant Hagan. Il ouvrit sa besace et déposa son cadeau devant lui.

L'assemblée laissa échapper un cri de stupeur lorsque la tête de l'Ombre atterrit sur la carte des Cinq Provinces, avant de rouler sur les territoires, étalant du sang noir sur les frontières et renversant les figurines soigneusement positionnées. Les jarls échangèrent des regards incertains. À côté de Hagan, Astrid pâlit.

— J'ai trouvé ce qu'il se passe avec les *loups*, dit sombrement Jeric.

Hagan le fixa. Les deux frères s'affrontèrent du regard.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Hagan en désignant

l'atroce trophée.

— Une Ombre.

Le jarl Vysr fronça les sourcils. Le commandant Anaton se pencha au-dessus de la tête pour l'examiner.

— Ce sont des créatures des Landes. Elles chassent les humains et s'en servent pour se démultiplier. L'acier et même le skal peinent à les blesser ; leur peau est plus robuste qu'une armure. On n'en voit jamais par ici, parce qu'elles ne peuvent passer la Traverse, et heureusement pour nous, les Ombres ne nagent pas.

— Alors, qu'est-ce que ça fout *ici*, par les cinq enfers ? demanda le jarl Stovich.

Jeric regarda le Grand Inquisiteur droit dans les yeux.

— Peut-être souhaitez-vous nous éclairer, Grand Inquisiteur ?

Ce dernier lui rendit son regard sans rien laisser paraître.

— Vos insinuations sont malvenues, Votre Grâce. Je suis aussi troublé par sa présence ici que tout le monde.

Jeric lui jeta la fiole, qui atterrit dans un petit bruit et roula jusqu'aux mains du vieil homme. Ce dernier observa le flacon, les traits crispés.

De l'autre côté de Hagan, Astrid tendait le cou pour voir ce dont il s'agissait.

— Je l'ai trouvée au Sommet de Kerr, dit Jeric.

— Le Sommet... ? fit le jarl Vysr, surpris.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Hersir.

— Une fiole que j'ai récupérée auprès de Sol Veloriens en chassant avec mes hommes. Cependant, elle a été confiée au Grand Inquisiteur pour inspection.

Ce dernier fixa Jeric sans sourciller.

— Je n'ai jamais reçu cette fiole, Votre Grâce.

Jeric montra les dents.

— Bien sûr...

— Et pourquoi se disputer au sujet d'une fiole ? demanda Stovich, impatient, son regard passant de Jeric au Grand Inquisiteur.

— Parce que je pense que le contenu de cette fiole a permis de créer cette chose, répliqua Jeric en désignant la tête de l'Ombre.

Le Grand Inquisiteur ramassa le flacon, le porta à son nez et renifla. Ses yeux croisèrent ceux de Jeric et la certitude du Loup vacilla. Il n'avait jamais été capable de cerner le Grand Inquisiteur. C'est d'ailleurs pourquoi il ne lui avait jamais fait confiance. Mais ce qu'ils avaient sous les yeux avait ébranlé son expression d'ordinaire indéchiffrable.

— Il y en a d'autres ? s'enquit Astrid.

Contrairement à tout le monde, elle ne semblait pas craindre le monstre. Jeric enviait sa force d'esprit, qu'il supposait provenir de sa foi inébranlable dans les dieux.

— Je ne sais pas, répondit Jeric d'un ton sec. Mais d'après mon expérience, s'il y en a une, il y en a d'autres.

— Où est Jorvysk ? demanda Hersir.

Jeric s'efforça de soutenir le regard du chef des Strykers sans ciller.

— Il n'est plus de ce monde.

Hersir parut entendre ces mots sans les comprendre. Comme s'il ne pouvait se résoudre à les accepter. Jeric voyait bien qu'il souhaitait des détails, mais les explications devraient attendre.

Le prince retira l'anneau de Stryker de son doigt et le jeta sur la table. La bague roula jusqu'à Hersir.

— Tu peux la récupérer, fit Jeric.

Il ne supporterait pas de rester dans cette pièce un instant de plus.

— Si vous voulez bien m'excuser, lança-t-il à la cantonade. Je suis fatigué de nettoyer votre bordel.

Le visage de Hagan s'assombrit.

Jeric tourna les talons et quitta la pièce en claquant la porte derrière lui.

~

Plus tard dans la soirée, Jeric s'agenouilla devant la statue de Lorath, la tête basse, l'épée à plat sur les genoux. Il avait passé d'innombrables heures dans ce jardin privé à prier Lorath pour que Sol Velor paie – à travers lui. Il tenait à être l'instrument de sa destruction, pour rendre justice à sa mère et sauver l'honneur de

Corinthe. Mais désormais...

Il ne savait plus que demander.

Il ne savait plus quoi ressentir.

Il ne savait plus ce qu'il croyait.

Il prit son épée et la retourna entre ses mains. Son père la lui avait offerte lorsqu'il avait estimé qu'il était en âge de la manier. Elle était faite du meilleur skal corinthien, forgée spécifiquement pour lui, pour sa carrure. Hagan avait été jaloux. Il le revoyait grimacer devant le privilège qui lui avait été accordé. Le roi Tommad n'avait cependant pas de préférence pour Jeric. Cela n'avait rien à voir avec lui, mais tout à voir avec Meira, sa défunte femme et la mère de ses enfants. De temps à autre, le roi Tommad surprenait Jeric avec des attentions particulières, comme cette épée. Dans ces rares moments, il revoyait sa femme dans les traits de Jeric et voulait se faire pardonner pour sa négligence.

Son père n'avait plus jamais été le même après son décès. Lorsque sa mère était morte, Jeric avait perdu ses deux parents.

Il avait baptisé son épée en l'honneur du dieu dont il se sentait le plus proche, Lorath. Le dieu de la justice, de la vengeance et du sang, de l'action et de la ruse. Il lui avait semblé juste que cette arme, qui lui avait été offerte après la mort de sa mère, serve à la venger.

Il se demandait désormais si ce nom n'insultait pas sa mémoire.

Qu'es-tu devenu, mon Jos chéri ?

L'air changea subtilement et il sentit une autre présence aux abords du petit jardin. Le nouvel arrivant attendit quelques secondes avant de s'approcher à pas lourds. Jeric n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir qu'il s'agissait de Braddok.

Il s'arrêta à côté de lui, silencieux, les yeux rivés sur la statue de Lorath.

— J'ai entendu dire que tu étais de retour, dit-il enfin pour rompre le silence.

Il semblait quelque peu vexé.

Jeric ne répondit pas.

— J'ai aussi entendu dire que tu avais fait une scène devant le Conseil.

— C'était trois fois rien, dit Jeric en rengainant son épée. Comme d'habitude, tes sources exagèrent.

— Tu as balancé la tête d'une maudite Ombre au beau milieu de la table.

Jeric leva les yeux. Malgré son humeur, l'expression de Braddok le fit sourire, et il se releva. Ils échangèrent une accolade.

— Puis-je savoir qui partage des informations aussi sensibles avec un simple membre de la garde royale ?

— Sensibles, mon cul, grogna Braddok. Tu avais tout planifié.

— Tu m'as manqué, Brad.

— Toi aussi, Loup. Je m'ennuie quand tu n'es pas là, lui fit-il avec un clin d'œil.

Jeric sourit.

— J'ai aussi entendu dire que tu avais rendu ta bague de Stryker, dit Braddok.

Jeric récupéra sa cape qu'il avait posée sur un tabouret.

— Je ne savais même pas que c'était permis, ajouta Braddok.

— Peu importe.

Il y eut un moment de silence.

— Envie d'en parler ?

— Non.

Braddok regarda Jeric enfiler sa cape.

— Alors ? Où étais-tu passé ? demanda le prince pour changer de sujet.

— Au *Baril*, répondit Braddok, résigné à accepter le silence de Jeric. C'était l'une des raisons qui en faisaient un si bon ami.

— Comme tout garde royal qui se respecte, ajouta-t-il.

Jeric gloussa.

— Alors tu dois être...

Jeric s'interrompit en sentant une autre présence.

Il regarda par-dessus son épaule et aperçut Hagan.

— Euh, bon. Je serai au *Baril* avec la meute.

Braddok regarda Jeric d'un air entendu.

— Tu devrais nous rejoindre... quand tu auras terminé, ajouta-t-il en jetant un bref coup d'œil à Hagan.

— Je verrai, répondit Jeric.

Braddok adressa un salut formel à Hagan, traversa le jardin et franchit les portes.

Le roi fit un pas, comme s'il pénétrait sur un ring d'entraînement.

— Tu as fait forte impression aujourd'hui.

La capacité de Hagan à envelopper les menaces d'argent pur et de roses l'avait toujours impressionné.

Il eut un sourire crispé.

— Rien d'inhabituel. C'est *moi* le joli minois, tu te souviens ?

Hagan s'arrêta devant Jeric, ses yeux plus froids que le ciel d'hiver.

— Ne m'humilie plus jamais devant mon Conseil.

Jeric lui rendit son regard.

— Ne me reproche pas tes échecs.

Hagan se rapprocha de lui, tout son corps tendu.

Jeric posa une main sur la poignée de son épée sans le quitter des yeux.

— Ne commence pas un jeu que tu ne peux pas gagner, Hagan.

Les narines du roi se dilatèrent.

— De quel côté es-tu, mon frère ?

Pourquoi tout le monde lui posait-il cette question ces derniers temps ?

— Comme toujours, répliqua Jeric. Du côté de Corinthe.

Même s'il n'en était plus si sûr désormais.

— Et je suis le *roi* de Corinthe, continua Hagan d'un ton menaçant. Soit tu es de *mon* côté, soit tu es un traître à la Couronne. Ne crois pas un seul instant que le sang que l'on partage empêchera ta *jolie* tête de rejoindre mon petit jardin de l'autre côté du mur.

Jeric montra les dents.

— Tu devras d'abord m'attraper.

Il regretta ses mots dès qu'ils sortirent de sa bouche.

Les yeux de Hagan brillèrent d'une lueur inquiétante. Il en avait toujours été ainsi, comme si une autre conscience prenait le dessus, un esprit malade se délectant de la souffrance d'autrui. Jeric se demanda ce que Hagan lui réservait.

— Bien sûr... si rapide, si adroit avec ta lame, rétorqua-t-il. Célèbre

pour ton habileté à traquer les galeux et les Liagés, et pourtant tu n'as pas su reconnaître celle que tu avais juste sous le nez. Tu me décois, Loup. Tes sens se seraient-ils émoussés ?

Hagan pencha la tête sur le côté, perplexe.

— Ou bien étais-tu... distrait ?

Jeric regarda attentivement son frère, imperturbable.

— Tu as passé des semaines avec elle et tu ne prends même pas de ses nouvelles ? demanda le roi.

Jeric plissa les yeux.

— Pourquoi le ferais-je ? C'est une Liagée.

Hagan l'observa.

— À la demande générale, je vais te le dire.

Il fit une pause pour ménager son effet, puis rapprocha sa tête de Jeric.

— J'ai décidé de l'épouser. C'est la fille du zar, après tout.

Le sang de Jeric ne fit qu'un tour. Un liquide infernal et brûlant se répandit dans ses veines. Tous ses sens s'aiguisèrent et il se concentra sur l'être qu'il avait devant lui. La vie qu'il pourrait ôter en quelques secondes.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Jeric d'une voix glaciale.

— Je pense que tu as très bien compris ce que j'ai dit. Tu n'approuves pas ? demanda-t-il après une courte pause.

Jeric sentit le sang lui monter à la tête.

— Le peuple ne l'acceptera jamais, dit-il.

Ce n'était pas la vraie raison de sa désapprobation.

— Quand les gens comprendront ce que cette alliance signifie pour Corinthe, ils l'accepteront. Alliés à Istra, nous serons invincibles. Et elle me donnera des fils vigoureux, ajouta Hagan avec un sourire qui s'insinua dans l'esprit de Jeric. Je le vois à la façon dont elle se débat quand je la touche.

Aussitôt, le Loup le frappa au visage.

Hagan tituba, mais avant qu'il ne puisse retrouver son équilibre, Jeric le souleva par le col et le plaqua contre lui. Il était à deux doigts de tuer son frère, dont la lèvre inférieure saignait et commençait déjà à enfler.

— Ah, je me disais bien, grimâça Hagan. Je savais que tu ressentais...

Jeric le secoua pour lui imposer le silence.

— Si tu lui touches ne serait-ce qu'un cheveu...

Un déclic retentit sur sa gauche, puis sur sa droite. Des archers avaient pris position sur le chemin de ronde.

Par tous les dieux.

Hagan avait tout prévu. Il s'attendait à la réaction de Jeric et il avait amené des renforts.

— Je te conseille de me lâcher avant que l'un d'eux ne tire, dit Hagan entre ses dents.

Les bras de Jeric se mirent à trembler. La rage déferlait en lui, telle une avalanche, sauvage et mortelle, mais s'il cédait, les archers de Hagan mettraient sûrement fin à sa vie, et *elle* en souffrirait.

Avec un grognement résigné, il relâcha son adversaire.

Ce dernier trébucha et essuya sa lèvre ensanglantée du revers de la main.

Jeric était trop tendu, sa rage risquait encore d'éclater. Il devait sortir de là. Il passa devant Hagan et se jeta sur les portes.

— Où vas-tu ?

— Prendre un verre.

Hagan n'essaya pas de l'arrêter.

Jeric aperçut Astrid tapie dans l'ombre du couloir du deuxième étage. Elle les observait. Il croisa son regard puis elle tourna les talons. Jeric se demanda ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait entendu.

Non que cela eût la moindre importance.

Il avait pris une décision et il n'avait pas beaucoup de temps.

Chapitre 37

Sable était allongée sur son lit, la flûte palpitant à côté d'elle, mais elle n'arrivait pas à s'y mettre. Son corps était trop fatigué et flirtait dangereusement avec l'inconscience. Elle craignait de ne pas se remettre d'une nouvelle perte de connaissance.

Le Grand Inquisiteur était venu lui rendre visite peu après Hagan. Il n'avait pas demandé ce qui s'était passé, mais ses instructions avaient revêtu un caractère d'urgence toute nouvelle.

— Ce serait plus facile si tu trouvais comment le lever... avait-il dit. Cet obstacle à ta maîtrise du Shah... Tu *dois* trouver une solution, Imari.

— Et vous pensez que je fais quoi ? avait rétorqué Sable, à bout de souffle.

Ses poumons se contractaient et la lutte contre cet étau la faisait souffrir.

— Je sais que tu essaies, finit-il par admettre.

Il n'avait pas dit un mot de plus, n'avait pas proposé de nouvelles idées. Il avait simplement laissé l'assiette de nourriture et s'était dirigé vers la porte. Là, il s'était arrêté.

— Sa Majesté sera bien occupée au cours des prochains jours, avec son couronnement et le Jour du Jugement. Prends le temps de te reposer.

Puis il était parti.

Sable s'était assoupie peu après et avait découvert à son réveil un petit tas d'herbes soigneusement ficelé sur son assiette. Mincène, lavande et germinie. Toutes facilitaient l'endormissement et réduisaient la douleur. Mais le Grand Inquisiteur lui en avait fourni en quantités limitées. Il avait probablement préféré jouer la carte de la prudence, ne sachant que trop bien ce qu'elle risquait d'en faire.

Avec un soupir résigné, elle avait arraché les feuilles et les avait mélangées à l'eau. Elle avait bu sa coupe et s'était endormie peu de

temps après, puis s'était réveillée face à la lanterne ardente. Sa flûte reposait à côté d'elle. Les symboles luisaient faiblement.

Tu dois trouver une solution, Imari.

Il avait raison, mais elle n'arrivait pas à bouger ni à s'en soucier. Son corps était tel un roc, lourd et insensible. Et son esprit...

Le Grand Inquisiteur avait eu raison de ne pas lui donner plus d'herbes.

Par les gardiennes, elle était fatiguée. Tellement fatiguée. De se cacher. De se battre.

D'exister.

Elle aurait voulu fermer les yeux, s'endormir et ne plus jamais se réveiller.

N'aie pas peur... La voix résonna dans son esprit tel un soleil perçant à travers les nuages. *Tu es l'élue, grâce à qui je bâtirai une nation fière. Si seulement tu en as le courage.*

— Le courage, gronda-t-elle. Le courage de quoi ? De fonder une nation avec ce satané monstre ?

Bien entendu, elle n'obtint pas de réponse.

Sable fixa le plafond – la voix mystérieuse de ses rêves qui tentait de la rassurer.

Elle prit sa flûte et la brandit comme une arme.

— Qui êtes-vous à la fin ?

Toujours pas de réponse.

— Qu'attendez-vous de moi ? lança-t-elle dans un cri d'angoisse.

Sa gorge se serra et une larme chaude roula sur sa joue. Tout à coup, un flot de paroles sortit. Elle ne pouvait plus les contenir. Toute une vie de colère, d'amertume et de douleur jaillissait désormais de son être.

— Vous me dites de ne pas avoir peur – que vous serez à mes côtés – mais alors où êtes-vous ? Et où étiez-vous, tout ce temps ? Est-ce un moyen de me faire payer la mort de Soraï ? *Je n'étais qu'une enfant.* Je ne voulais pas que ça se produise, mais c'est arrivé, et je porterai ce fardeau toute ma vie. Alors qu'attendez-vous d'autre ? N'ai-je pas assez souffert ?

Toujours pas de réponse.

Sable laissa échapper un cri de rage et jeta sa flûte à travers la pièce. Elle heurta violemment le mur de la chambre et rebondit sur le sol dans un écho. Sable s'effondra, la tête entre les mains, et les larmes jaillirent.

Un torrent de larmes. Des sanglots profonds qui la déchirèrent de l'intérieur. Toute une vie de douleur, de regrets, de souffrance et de solitude. Et quelle solitude ! Les épaules tremblantes et les membres crispés, elle ne parvenait pas à reprendre son souffle. Pas maintenant que les vannes étaient ouvertes et que son chagrin s'écoulait à flots. Elle était en train de s'effondrer et elle n'avait plus la force de se relever.

Elle ne *voulait* pas se relever. À quoi bon ?

Alors, elle pleura. Elle pleura jusqu'à ce que la source se tarisse. Jusqu'à ce que sa conscience s'efface, emportant la douleur avec elle.

Imari... dit la voix, comme des braises rougeoyantes dans une nuit froide.

Sable pencha la tête sur le côté. Une même note grave s'élevait des profondeurs de son âme, comme endeuillée, et sa poitrine résonnait telle une corde pincée.

Imari.

— Laissez-moi tranquille... répondit-elle faiblement.

Il est temps, Imari.

Un bruit de clés se fit entendre de l'autre côté de la porte.

Elle n'ouvrit pas les yeux. Qui que ce soit, elle s'en fichait. La porte s'ouvrit et une silhouette pénétra dans la pièce, déplaçant l'air massivement. Il y eut un crissement de cuir et la porte se referma.

Mais Sable garda les paupières closes. Cela n'avait pas d'importance. Elle n'avait pas d'importance. Si seulement elle avait pu mourir dans son sommeil.

Le silence s'étira inexorablement.

Il y eut un raclement de gorge.

Sable ouvrit les yeux.

Elle fut d'abord effrayée en apercevant l'imposante silhouette de Braddok dans sa petite chambre. Il était légèrement courbé et tentait de se faire le plus petit possible, comme s'il ne savait pas où mettre sa

large carrure. Il ne la quittait pas des yeux. Elle eut l'impression qu'il était entré avec un but bien précis en tête, mais qu'il avait été coupé dans son élan en l'apercevant. Elle sentait qu'elle faisait peine à voir et se demanda quel effet trois semaines de captivité avaient pu avoir sur elle pour rendre hésitant un homme tel que lui.

Braddok avait l'air... présentable. Propre et soigné, on ne le reconnaissait pas. On aurait dit un ours sauvage vêtu comme un roi. Il s'était sans conteste apprêté pour la fête à laquelle il était censé assister.

Et pourtant, il était là.

Il fixa sa joue du regard, là où Hagan l'avait frappée, et un pli se creusa sur son front.

— Tu n'as pas un couronnement qui t'attend ? dit Sable d'un ton sec alors qu'elle s'essuyait les yeux en s'efforçant de s'asseoir.

Il y eut un blanc.

— Si, répondit-il en lui lançant un paquet, qui atterrit sur son lit.

Elle ne se retourna pas pour regarder ce dont il s'agissait.

— Mets ça, dit-il.

Comme elle ne bougeait pas, il baissa la tête vers elle et chuchota :

— Je vais te faire sortir d'ici.

Elle le regarda bêtement, incapable de comprendre ses mots. Un instant plus tard, leur sens lui apparut comme des fleurs qui viendraient d'éclore, éclatantes et odorantes, pivotant la tête vers le soleil ; s'abreuvant de lumière – la recherchant désespérément –, mais redoutant à la fois que ce ne fût rien de plus qu'une cruelle illusion.

Braddok fronça les sourcils.

— Tu as entendu ? demanda-t-il à nouveau avec plus de ferveur et une inquiétude croissante. Je vais te sortir de là.

Les nuages se dissipèrent et Sable lui lança un regard incertain.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Là où tu veux. C'est *toi* que ça regarde. Je suis ici pour t'aider à t'échapper. Le Loup serait bien venu lui-même, mais il ne pouvait pas manquer le couronnement. Pas sans attirer l'attention.

Le cœur de Sable manqua un battement. La chaleur se répandit à

travers son corps, éclatante et pure, et une note grave résonna au plus profond de son être.

Le Loup la libérait.

— C'est le Loup qui t'envoie, répéta-t-elle, incapable de digérer ces paroles.

Elle voulait que Braddok les répète.

— Oui, dit-il, et si tu ne te dépêches pas, tout le monde sera bientôt de retour au temple et tu ne sortiras jamais d'ici.

Sable tourna la tête vers le paquet que Braddok avait jeté sur son lit. Une cape, à peu près de sa taille et composée de laine de qualité, un pantalon et une tunique. Sable sortit également du paquet un poignard dans son étui, puis elle regarda Braddok, qui haussa les épaules sans rien dire.

Pourquoi maintenant, après tout ce temps ?

— Alors ? demanda Braddok. Tu viens ou pas ?

Va-t'en, Imari...

Sable se leva en titubant. Braddok tendit les bras, prêt à la rattraper. Elle resta un moment immobile, à tester son équilibre, puis, quand Braddok fut certain qu'elle ne tomberait pas, il se retourna pour lui laisser son intimité. Les mains tremblantes, Sable ôta la robe marron désormais sale pour passer les vêtements propres. Ses doigts tâtonnaient fébrilement le tissu, mais lorsqu'elle enfila sa nouvelle tenue, elle sentit une force nouvelle réchauffer ses os raides et gelés.

Le pouvoir de l'espoir l'emportait sur son abattement.

Elle se glissa dans la cape, fixa le poignard à sa taille, puis se tourna vers Braddok. Elle avait l'impression d'être dans du coton.

Il l'observa et son regard s'arrêta sur ses pieds nus.

— Tu n'as pas de chaussures ?

— J'en avais.

Il pinça ses lèvres partiellement masquées par son imposante barbe rousse, puis il se tourna vers la porte et tendit l'oreille un instant avant de l'ouvrir. Elle donnait sur un couloir faiblement éclairé et désert.

— Où sont mes gardes ? demanda Sable.

— Probablement en train de se saouler. Je leur ai donné la soirée. Il

y a quelques avantages à être reconnu comme le favori du Loup.

Il semblait assez fier de ce rôle.

— Ils ne risquent pas de te dénoncer ? demanda Sable.

— Il ne vaudrait mieux pas pour eux. Ou alors, Sa Majesté en entendrait de belles à leur sujet, dit Braddock avec un clin d'œil.

Puis il passa la tête dans le couloir.

— La voie est libre, allons-y.

Il s'écarta pour la laisser passer.

Sable jeta un dernier regard à sa prison et ses yeux se posèrent sur la flûte. Les glyphes brillaient doucement à la lumière de la lanterne. Elle envisagea de la laisser dans sa geôle, mais elle repensa ensuite à toutes les fois où elle avait essayé de l'abandonner et finit par la ramasser et la glisser dans les plis de sa cape. Elle rejoignit Braddock dans le couloir, et il referma la porte derrière eux.

Sable n'avait pas vu grand-chose de Descieux hormis sa prison ; elle était inconsciente quand ils l'y avaient traînée. Quelques boyaux étroits partaient du couloir sinueux qu'ils traversaient, leurs profondeurs englouties par l'obscurité, et tout sentait le froid, l'humidité et l'ancien.

— Où sommes-nous ? chuchota Sable.

— Sous le château, répondit Braddock. C'étaient des oubliettes dans le temps, mais les Angevin gardent leurs prisonniers sous le temple maintenant. Sauf toi, apparemment. Ces salles servent surtout d'entrepôt.

Il s'arrêta devant un boyau sombre, l'examina, puis il prit l'une des lanternes et la conduisit dans sa gueule. Ce couloir était plus étroit que le premier et dégageait une odeur nauséabonde. Sable plissa le nez.

Braddock s'en aperçut.

— Il y a une entrée vers les égouts par ici. Peu de gens le savent.

C'était donc ça.

— Et tu le sais parce que... ?

— Parce que le Loup et moi avons l'habitude de piquer des gâteaux dans les cuisines et de nous cacher ici.

Ce banal aveu de leur nature humaine fit sourire Sable.

— Ah, nous y voilà.

Braddok s'accroupit et posa la lanterne à côté d'une grille au sol. Elle était complètement rouillée, aussi Sable fut-elle surprise quand Braddok la souleva sans bruit et sans effort. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, remarquant son air perplexe.

— Nous sommes peut-être sortis en douce une ou deux fois, ajouta-t-il en souriant.

Peut-être que le Prince Loup et elle avaient plus en commun qu'elle ne le pensait.

— Maintenant, écoute-moi bien, dit Braddok, soudain sérieux. Les égouts de Descieux sont un foutu labyrinthe. Le roi Tommad a essayé d'y mettre de l'ordre, mais ça donne un sacré dédale d'anciennes et de nouvelles conduites. Si tu restes dans l'artère principale, tu ne devrais pas avoir de problème.

Braddok se pencha en avant, passa la main sous le rebord de l'ouverture et tira. Une échelle de corde se déploya en dessous.

— Il n'est pas toujours facile de suivre l'artère principale. Elle fait partie de la construction originale. Elle s'effrite en grande partie, mais tu devrais pouvoir t'aider des écritures sur les murs. *Apparemment*, les Liagés ont même béni leurs propres excréments.

Sable jeta un coup d'œil au trou béant et sentit une forte odeur de déjections humaines.

— Où est-ce qu'il finit ?

— À 1,5 kilomètre de la ville, dit Braddok, accroupi. À la rencontre de la Creuse et de la Miur. Un cheval t'y attend, attaché entre les Rochers Enlacés. Tiens, voilà pour toi.

Il lui jeta une petite bourse en tissu.

Elle l'attrapa de justesse et faillit la lâcher tant elle était lourde. Les pièces de monnaie s'entrechoquèrent. Il y en avait beaucoup.

— Le Loup m'a demandé de te donner ça, dit Braddok. C'est le montant convenu, plus un supplément en guise de dédommagement.

Le cœur de Sable bondit dans sa poitrine. Elle glissa la bourse sous sa cape pendant que Braddok plaçait une paire de grosses bottes devant elle.

— Je ne peux pas te laisser marcher pieds nus dans cette fange, dit

Braddok, pragmatique et déchaussé. J'en ai plein d'autres.

Sable prit les bottes précautionneusement.

— Merci, chuchota-t-elle.

Il hocha la tête et regarda par le trou.

— Tu ferais mieux d'y aller.

Sable glissa les pieds dans les énormes chausses de Braddok. Elles étaient encore chaudes, et elle réalisa soudain à quel point elle avait froid. Bien sûr, ces bottes étaient faites pour un géant, mais elle enroula les lacets deux fois autour de ses talons pour qu'elles ne glissent pas. Elle tâta sa cape pour s'assurer que le poignard et les pièces étaient bien en place, puis elle descendit dans le trou en s'appuyant sur le premier barreau de l'échelle de corde.

Braddok lui tendit la lanterne.

— Ne la lâche pas, dit-il.

— Tu vas réussir à retrouver ton chemin ?

Braddok renifla.

— Voyons, je pourrais me repérer dans ces couloirs même en dormant. En fait, je pense que j'ai déjà dû le faire une ou deux fois...

Il jeta un regard furtif autour de lui, puis se retourna vers elle, l'air grave.

— Sois prudente. Les égouts ne sont pas faits pour les princesses.

Sable lui sourit.

— Je suis une voleuse, tu as oublié ? Les ténèbres sont de vieilles amies.

Braddok lui rendit son sourire.

Le silence s'installa en une trêve silencieuse, une marque de respect mutuel.

— Merci, dit Sable doucement. Dis au Loup...

Elle s'arrêta, incertaine de ce qu'elle devait dire. De ce qu'elle ressentait. Rien ne sonnait juste. Rien n'était suffisant et tout était compliqué.

Braddok parut comprendre et dit doucement :

— Je le lui dirai.

Elle hocha la tête, puis descendit lentement l'échelle de corde. Braddok referma la grille derrière elle.

Les bottes de Sable atterrirent sur de la terre humide. Elle leva la lanterne et balaya les alentours du regard en essayant d'ignorer la puanteur. Le tunnel avait été grossièrement creusé. Avec les gouttelettes de condensation et les moisissures sombres, il était difficile de distinguer les simples taches des anciennes inscriptions liagées. Elle leva la lanterne aussi haut que possible à la recherche de symboles – tout ce qui pourrait lui indiquer la route à suivre – puis, du coin de l'œil, elle aperçut quelque chose qui brillait. Elle approcha la lanterne du mur opposé. Le scintillement ne faiblit pas. C'était un symbole dont elle ne connaissait pas la signification, mais à l'origine indubitable.

Il semblait logique, se dit-elle, que les écritures qui l'avaient protégée pendant toutes ces années à Skanden la guident à présent.

Je suis avec toi...

Après avoir jeté un coup d'œil au plafond, Sable poursuivit son chemin à travers la boue et la pestilence insoutenable. Même en se bouchant le nez, elle ne parvenait pas à atténuer l'odeur, aussi se résigna-t-elle à prendre simplement des inspirations plus brèves et superficielles.

Mais par les gardiennes, ce que ça sentait mauvais !

La terre meuble céda la place à une terre humide, et peu de temps après, elle se retrouva plongée jusqu'aux chevilles dans la boue et les déjections. Elle constata que si elle longeait les bords, les eaux souillées étaient moins profondes, même si elles s'infiltraient quand même dans les bottes de Braddok. Elle essaya de ne pas y penser. Elle était contente de ne pas avoir de blessures ouvertes aux pieds.

Les symboles l'aidaient à se repérer dans le tunnel, l'empêchant de tourner dans les dizaines de boyaux qui portaient du sien, parfois particulièrement attractifs – surtout en raison de leur odeur. Mais elle s'en tint au conseil de Braddok et demeura dans l'artère principale, s'enfonçant toujours plus profondément dans la roche. Au loin, on entendait des gouttelettes qui tombaient. Un rat couina et quelque chose fila entre ses pieds, mais Sable continua sa progression. Elle se demanda quelle partie de la ville se trouvait au-dessus d'elle, puis elle pensa au Loup. En l'espace de trois semaines, il ne lui avait pas rendu

visite une seule fois, alors qu'elle était entre les griffes de son maudit frère, et à présent, il la laissait partir. Pourquoi ? Elle se demanda si elle aurait un jour l'occasion de lui poser la question. Elle espérait pouvoir le faire.

Elle avait de nombreuses questions à lui poser.

Elle s'arrêta en entendant un bruit au-dessus de sa tête. Elle leva la lanterne et scruta la pénombre qui s'étirait devant elle, en vain. Dans les deux sens, le tunnel disparaissait dans l'obscurité.

Elle entendait de l'eau couler au loin.

Puis...

Le silence.

Braddok ne lui avait pas dit que ces conduites étaient habitées, mais Sable savait que bien des gens s'étaient installés dans les égouts de Trier, et ce, malgré l'intervention de son père, qui avait envoyé des gardes pour les en déloger.

Elle sortit le poignard du Loup de son étui, reconnaissante de ce présent, et fit un pas lent, suivi d'un autre.

Bonjour, petite sulaziér.

Sable se retourna.

Ventus lui souriait.

*« L'homme suit une route qui lui semble juste, mais seule la mort l'attend
au bout. »*

*~ Extrait d'Il Tonté,
Tel que rapporté dans les Septièmes Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 38

Rasmin se tenait devant l'autel et contemplait l'imposante statue d'Aryn. Hagan avait été publiquement déclaré roi. Rasmin en personne avait posé la couronne sur sa tête.

— Y a-t-il autre chose, Grand Inquisiteur ?

Vysryn était le dernier inquisiteur présent. Les autres étaient retournés dans leurs chambres privées sous le temple.

— Ce sera tout pour ce soir, dit Rasmin sans quitter la statue des yeux.

Il sentit que Vysryn se retirait, puis il entendit un cliquetis lointain ; la lourde porte des entrailles du Temple se refermait.

Rasmin laissa alors échapper un soupir.

Trop tard. Il était arrivé trop tard. Peut-être, comme il l'avait si souvent craint, s'était-il tellement éloigné des bonnes grâces du Créateur que ses prières ne seraient plus jamais entendues.

Peut-être avait-il condamné la jeune femme à mort.

Il appuya sa main contre l'ivoire. Il était froid, dur et impitoyable, tout comme les dieux représentés par les statues – les dieux d'un royaume qu'il avait servi pendant trois générations tandis qu'il la cherchait.

Et il lui avait fait défaut.

Rasmin ferma les yeux, puis il le sentit. Un changement subtil, comme un frisson dans l'air qui le frappa comme l'eau jaillissant d'une source, accompagné d'une subtile odeur métallique.

Le Shah.

Il ouvrit les yeux, ôta sa main de la statue et observa la salle derrière lui. Quelques heures plus tôt, elle était remplie d'invités provenant de tout Corinthe pour assister au couronnement de Hagan. Désormais, seules demeuraient les ombres, qui taquinaient les colonnes et les statues dans leur danse provocatrice, et obscurcissaient les volumes du grand dôme au-dessus. Rasmin porta la main à sa

taille ; il gardait un poignard en ténébrine caché sous sa robe.

Il était impossible de se défaire de certaines habitudes.

— Rasyamin.

Rasmin se figea.

C'était une voix qu'il n'avait pas entendue depuis bien longtemps et un nom qu'il n'avait pas entendu prononcer depuis plus longtemps encore. Il tourna la tête en direction de la voix, tandis qu'une forme se détachait de la pénombre. La silhouette était toute de noir vêtue. Son visage était plus pâle que la mort et une lueur de triomphe brillait dans ses yeux noirs.

C'était un visage que Rasmin connaissait bien, pour l'avoir créé. *Très* longtemps auparavant.

— Le temps ne t'a pas fait de cadeau, dit Ventus avec un sourire cruel.

Rasmin plissa les yeux.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

Les yeux de Ventus se mirent à briller et il fit un pas vers lui, admirant au passage la statue de Sela, déesse de la moisson.

— Je me suis toujours demandé comment tu avais survécu, Rasya. Si tu avais survécu. Je pensais que c'était impossible, mais maintenant... Je comprends, fit-il en regardant Rasmin d'un air réprobateur.

Ce n'étaient pas les paroles de Ventus. Ce n'étaient pas ses manières. Ce n'était pas le surnom qu'il lui avait choisi. C'était un autre qui l'appelait ainsi...

Les pièces du puzzle s'imbriquèrent enfin.

L'arbre. Le chakran.

Le nécromancien.

— Azir, murmura Rasmin.

C'était bien le sourire d'Azir, cruel et arrogant, empreint d'un sombre amusement, sur le visage d'un autre homme.

— Incroyable, n'est-ce pas ? fit Azir avec la voix de Ventus. Que je revienne et prenne possession du Liagé que *tu* as créé. C'est presque comme si tu l'avais créé pour moi, en prévision de ce jour. *Mon* Jour du Jugement. Tu as toujours eu un esprit vif pour comprendre les

prophéties, mon brillant Rasya.

Ses mots étaient pareils à des barbelés s'enfonçant dans sa chair pour l'enserrer, l'étrangler.

— Et tu as toujours choisi de les interpréter à ta convenance, répondit Rasmin.

Un éclair passa dans les yeux d'Azir. Il fit un pas et ouvrit les mains. Rasmin remarqua des marques d'encre fraîche sur ses paumes et autour de ses doigts.

— Et que fais-tu ici, Rasya ? Tu sers les intérêts de Corinthe ? Car tu ne défends certainement pas les intérêts de notre peuple.

Les traits de Rasmin se crispèrent.

— Les intérêts de *notre peuple* ? Tu as conduit des dizaines de milliers d'entre nous à la mort, tu as dévasté notre patrie et tu m'accuses *moi* de ne pas servir les intérêts de notre peuple ?

— J'ai payé pour ces erreurs, cracha Azir. Pendant *cent quarante-deux ans*, j'ai payé, piégé entre deux mondes. Tu devrais le savoir, Rasya. C'est toi qui as tout orchestré.

— Et je le referais sans hésiter.

— Tu n'y arriverais pas cette fois.

Azir fit un pas vers lui.

— Grâce à ton alta-Liagé – il désigna son apparence hideuse –, j'ai désormais un pouvoir que je n'avais pas avant.

Rasmin l'observait.

— Curieuses choses que tes créations *blasphématoires*.

Il prononça ce dernier mot d'un ton moqueur. C'était l'adjectif que le peuple avait employé pour décrier les créations de Rasmin : les alta-Liagés. Les êtres que Rasmin avait conçus quand la source du Créateur s'était tarie.

— Tant de gens te détestaient pour ça, continua Azir. Pour t'être servi d'une chose aussi pure, offerte par le Créateur, comme d'un modèle pour nos propres créations. Les gens disaient qu'il ne s'agirait jamais de véritables Liagés et ils avaient raison. Je n'aurais jamais pu me dresser contre le Shah dans mon ancien corps, mais ça...

Il caressa sa toge, s'admirant lui-même.

— Ce corps n'est pas soumis aux lois de la nature. Il peut manipuler

le Shah d'une manière inédite. Je n'aurais jamais cru cela possible.

Azir fixa Rasmin, ses yeux aussi profonds que l'abîme.

— Je suppose que je devrais t'en remercier.

L'air trembla, les bougies vacillèrent. Les ombres dansèrent sur le visage d'Azir, et pour la première fois depuis bien longtemps, Rasmin ressentit un frisson de peur.

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-il d'une voix grave. Rappeler aux Provinces pourquoi elles devraient nous craindre ? Tuer ceux qui s'opposent à toi jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les Sol Veloriens ?

Azir ne détourna pas le regard.

— Les Provinces *devraient* nous craindre et elles paieront pour ce qu'elles ont fait à notre peuple. *Tu* paieras aussi pour le rôle que tu as joué dedans, mais je ne suis pas le Créateur. Lui seul peut te juger.

Rasmin réalisa soudain qu'aucun de ses inquisiteurs n'était venu le chercher.

— Comment es-tu entré dans le temple, Azra ? demanda Rasmin en utilisant son surnom de l'époque.

Celui qui était en vigueur au sein de son cercle intime. Celui qui signifiait Rédempteur. Peut-être Rasmin aurait-il dû commencer par lui poser cette question.

Il aurait probablement dû faire bien des choses.

Le sourire d'Azir déclencha des picotements dans sa nuque.

Les doigts de Rasmin frémirent sous l'effet de ces vieux souvenirs. Il ne portait plus de marques d'encre visibles, et il ne savait pas si celles qu'il conservait sous sa robe seraient suffisantes. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas utilisé leur plein potentiel. Quand bien même, Azir avait été le Saredii – le gardien – le plus doué de leur époque. Et c'était *avant* qu'il n'exploite le pouvoir du corps qu'il possédait désormais.

— Maintenant, tu vas mourir avec tes dieux corinthiens, déclara Azir, avant de s'accroupir et de poser ses paumes contre le carrelage noir lustré.

Le grand Temple d'Aryn se mit alors à trembler.

Rasmin trébucha, mais se raccrocha à l'autel. Azir commença à psalmodier. Les yeux révulsés, il serrait les dents. Le carrelage se

fendit sous ses doigts et les lézardes s'étendirent de toute part, zigzaguant sur le sol, grimpant le long des colonnes et des statues comme des vignes voraces.

— Azir ! cria Rasmin en faisant un pas chancelant en avant.

Des morceaux de plafond se détachèrent et vinrent s'écraser juste à côté de lui.

— Arrête ! Tu vas nous tuer tous les deux !

Mais Azir ne s'arrêta pas. Son chant gagnait tout l'édifice, déchirant le tissu même du temple. L'épée de pierre de Lorath tomba et Rasmin plongea pour l'éviter. Sa cheville resta coincée en dessous et il cria en essayant de se libérer. Il ne pouvait pas se transformer avec cette entrave. À côté de lui, la tête en marbre d'Aryn se fendit et se détacha de son corps, puis vint s'écraser sur l'autel, et, dans un dernier grondement terrible, le plafond s'affaissa.

~

Jeric croisa le regard de Braddock de l'autre côté de la grande salle. Il avait accompli sa mission.

Pourtant, au lieu d'être soulagé, Jeric sentit sa poitrine se serrer.

Braddock s'assit à table aux côtés du reste de la meute. Des hommes avec qui Jeric s'était battu et avec qui il avait ri. Des hommes qui partageaient son dessein : débarrasser le monde de ces êtres maudits qui tentaient de les détruire.

Des êtres comme Sable – comme Imari. Mais Imari n'était pas comme eux. Elle avait passé sa vie à *aider* les autres. Et *pas* à les détruire. Contrairement à *lui*.

— Votre Grâce ? demanda le jarl Stovich à côté de lui, impatient d'avoir une réponse.

Jeric tendit la main vers sa chope d'akavit. Astrid avait fait porter leur meilleur breuvage pour la soirée, supervisant sa préparation en l'honneur du couronnement de Hagan. Pour montrer aux jarls que Corinthe allait connaître une période de prospérité inégalée, débarrassée des lourdes chaînes que leur père avait enroulées autour d'elle.

Jeric prit sa chope et avala une gorgée du liquide, qui lui brûla les entrailles.

— Pour les questions de fiançailles, il vous faudra voir avec mon frère, dit Jeric en reposant la chope sur la table. C'est lui qui porte la couronne, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Oui, mais c'est *vous* qui la polissez. Tout le monde le sait. Il est beaucoup de choses, mais il n'est pas idiot. Il vous écoute.

Jeric pianotait sur sa chope en observant d'un air absent la foule sur fond de bavardages et de luth.

La musique lui fit penser à *elle*.

— C'est une opportunité en or, poursuivit le jarl Stovich. Je dispose d'un millier d'hommes. Tous de bons combattants. Et loyaux envers moi. Vous en aurez besoin si vous voulez protéger Corinthe et trouver cette légion.

— On vous a confié la gestion d'un *territoire* entier, Stovich, fit remarquer sèchement Jeric. Ça devrait largement compenser un millier d'hommes. Et vous n'avez même pas réussi à le protéger.

Il détestait les banquets. Les manières et les faux-semblants. Grands dieux, c'était tellement prévisible. Il descendit une autre chope.

— Vous savez bien que ce n'est pas si simple, dit Stovich d'un ton amer. Mes hommes n'avaient aucune affection pour votre père et ils en ont encore moins pour *lui*.

Il désigna le nouveau roi du menton.

— Je ferais attention si j'étais vous, Stovich, fit Jeric en montrant les dents. C'est votre roi désormais.

Stovich soutint son regard.

— Et vous savez aussi bien que moi qu'un titre suscite rarement l'affection.

— Peut-être que leur chef devrait les convaincre du contraire, dit Jeric sombrement.

— Peut-être que leur roi devrait leur donner une bonne raison de l'apprécier.

Stovich se pencha vers le Prince Loup.

— Montrez-leur que lorsqu'on *assassine* leur peuple, vous faites le nécessaire pour que cela ne se reproduise plus. Assurez-leur que vous

travaillerez sans relâche pour attraper celui qui est derrière tout ça et le traduire en justice. Prouvez-leur que vous ne les laisserez pas mourir de froid et de faim alors que l'hiver approche et que les jours raccourcissent.

Tant de maux que le père de Jeric avait laissés s'installer durant les années de son règne – cette légion étant leur plus récente affliction. Hagan devrait désormais y faire face, car tous les dirigeants portaient sur leurs épaules le poids des échecs de leurs prédécesseurs. Soit ils parvenaient à s'en affranchir, soit ce fardeau les enterrait profondément. Jeric ne savait pas encore quel dirigeant serait Hagan. Il n'était pas fort – cela avait toujours été le rôle de Jeric –, mais il était rusé. Serait-ce suffisant ?

L'aide de Jeric serait-elle suffisante ?

— Je vous offre Kyrinne, poursuivit Stovich. Il n'y a pas un homme dans tout Corinthe qui ne vous envierait pas. Elle vous donnera des fils vigoureux.

Stovich désigna du menton sa fille aînée, Lady Kyrinne Brion, joyau de Destovich.

Le jarl avait toujours voulu se rapprocher de la Couronne. Il aimait trop sa fille pour la destiner à une vie avec Hagan, mais il aimait trop le pouvoir pour renoncer totalement à la Couronne. D'où son offre à Jeric.

Lady Kyrinne était assise à une table avec d'autres jeunes filles de Corinthe, lesquelles avaient toutes été présentées au roi Tommad comme prétendantes pour les deux princes. Sentant qu'on la regardait, Lady Kyrinne leva les yeux. Elle sourit à Jeric comme elle avait coutume de le faire. Elle avait toujours manifesté un intérêt tout particulier à son égard et il n'avait pas cherché à la décourager – loin de là. Certaines de ses voisines de table levèrent la tête à leur tour, puis chuchotèrent et échangèrent des sourires derrière leurs mains. Nul ne pouvait nier la beauté de Lady Kyrinne, avec ses longs cheveux couleur miel, ses yeux bleu vif et sa silhouette attirante ; ses formes voluptueuses qui n'avaient jamais connu la faim ; ses longs cheveux soyeux qui n'avaient jamais manqué de soins ; ses yeux brillants qui n'avaient jamais connu l'horreur ni le malheur.

Elle était, pensa Jeric, comme les pierres précieuses qui ornaient la couronne de Hagan. Scintillantes et belles, flatteuses et convoitées.

Mais vides.

Il ne voulait pas d'un bijou. Il voulait une lame. Il voulait une égale.

Il prit une autre gorgée et quelqu'un tapa sur son verre pour attirer l'attention générale. Jeric et le reste de l'assemblée tournèrent la tête. À son grand étonnement, Jeric vit qu'Astrid se tenait debout, un verre à la main, et souriait à la foule.

— Portons un toast ! déclara-t-elle d'une voix claire et sincère.

Les convives prirent leur verre, les yeux rivés sur la princesse de Corinthe. Le musicien fit une pause, son luth sur les genoux. Braddok croisa le regard de Jeric et haussa les épaules tandis que les deux hommes regardaient la princesse Angevin. Elle prenait rarement la parole en public, mais c'était un événement bien particulier.

— À mon frère, Hagan, continua-t-elle, son regard passant de Hagan à la foule. Je ne nie pas que ces dernières années ont été quelque peu... tumultueuses avec nos voisins, aussi sympathiques soient-ils.

Son entrée en matière lui valut quelques rires.

— Nous traversons des temps incertains, continua-t-elle. Corinthe est divisée. Aujourd'hui même, nombre d'entre vous sont assis aux côtés d'hommes et de femmes contre qui ils ont conspiré, mais les festivités nous incitent souvent à laisser nos différends de côté.

Elle sourit de toutes ses dents.

— Ou peut-être est-ce juste l'akavit.

Cette fois, l'hilarité retomba. Certains convives se hérissèrent.

Astrid jouait avec le feu.

— Mais, poursuivit-elle, je suis convaincue que nous pouvons nous unir. Je suis persuadée que Corinthe peut retrouver sa grandeur passée. Son pouvoir sur ces contrées. Sa puissance qui faisait trembler le peuple et – elle regarda les visages des convives, un à un – sa domination totale.

La foule l'écoutait, intriguée.

Jeric se pencha en avant avec une inquiétude grandissante.

Astrid se tourna vers Hagan, dont le visage affichait fierté et

affection.

— À Sa Majesté, le roi Hagan, continua Astrid sans le quitter des yeux. Puissent les dieux t'aider à guider le peuple de Corinthe. Qu'ils t'accordent la sagesse d'être à la hauteur de tes fonctions. Et puissent les dieux t'accorder la victoire que *tu* mérites.

Le sourire de Hagan s'étira, béat. Tous les invités applaudirent, trinquèrent et vidèrent leur verre.

Tous, sauf Jeric.

Il observait sa sœur. Ses paroles tournaient en boucle dans son esprit, mais il ne parvenait pas à les fixer. Comme du sable, ses mots lui glissaient entre les doigts pour venir s'accumuler sur le sol, enterrant la vérité sous un tas de grains dorés.

— En ce jour si particulier, poursuivit Astrid, j'ai un cadeau pour toi, mon frère, et si tu le permets, j'aimerais que les gardes l'apportent pour le dévoiler à l'assemblée.

Hagan se pencha en avant. Elle avait piqué sa curiosité.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une surprise. Une surprise, si j'ose dire, qui m'a demandé beaucoup d'investissement personnel, mais... qui est digne du roi de Corinthe.

— Voyons, dit Hagan, gonflé d'orgueil. Je t'en prie.

Il avait toujours adoré cette emphase.

Jeric jeta un coup d'œil à Braddok, qui, comme les autres, observait simplement l'échange d'un air intrigué. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Pourquoi une sœur n'offrirait-elle pas un présent à son frère pour son couronnement ?

Astrid s'inclina, tout en grâce et en humilité, puis frappa dans ses mains. Le bruit vint rompre le silence, les portes de la salle s'ouvrirent et des gardes corinthiens firent leur apparition. Jeric en compta dix, qui portaient une longue plate-forme sur leurs épaules. Sur la plate-forme se trouvait une grande caisse noire brillante faite de skal, dont les épaisses parois protégeaient ce qu'elle renfermait.

Ou le masquaient au monde extérieur.

Un mauvais pressentiment saisit Jeric. Il tenta de le refouler. C'était *Astrid*, après tout. Elle passait plus de temps au temple que les

inquisiteurs eux-mêmes.

D'un même mouvement, les gardes déposèrent la plate-forme à terre, devant la table de Hagan. Les gardes se mirent au garde-à-vous, talons serrés, et saluèrent le nouveau roi de Corinthe.

— Tu as été bien occupée en effet, dit Hagan à Astrid alors qu'il se penchait pour admirer la caisse de skal.

Astrid frappa de nouveau dans ses mains et la paroi avant de la caisse s'ouvrit.

Jeric se figea.

Des marques argentées ornaient l'intérieur de la paroi – des symboles identiques à ceux des pierres protectrices de Skanden et du pont du Sommet de Kerr. L'ancienne langue des Liagés.

Une forme sortit alors des ténèbres de la boîte, puis une autre, s'avançant sur la paroi en skal pour apparaître en pleine lumière.

Jeric bondit sur ses pieds.

Des Ombres. Au nombre de trois.

Une femme cria ; la foule eut un frisson d'horreur. Les jarls tendirent la main vers des armes qu'ils n'avaient pas, car sur ordre d'Astrid, ils avaient tous été contraints de les laisser à la porte pour garantir la sécurité du nouveau roi. Tous, sauf les gardes.

Les dix gardes qui avaient apporté la plate-forme dégainèrent épées et arbalètes, et les braquèrent sur la foule. L'un d'entre eux visa Jeric, et ce dernier constata que de l'autre côté de la salle, Braddok aussi était en mauvaise posture. Certains des invités se ruèrent vers les portes, mais elles étaient barrées de l'extérieur.

Un garde mit en joue Hagan, qui leva les mains en l'air.

— *Astrid* ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

Jeric glissa lentement la main vers la lame qu'il avait rangée dans sa veste, mais il sentit une pointe entre ses omoplates. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un autre garde tenait une épée de skal dans son dos. Sous son casque, Jeric remarqua une paire d'yeux sombres et furieux.

Des yeux sol veloriens.

Il comprit alors ce qu'il se passait.

— C'est donc là que sont passés les esclaves galeux et le skal, lança-

t-il en rompant le silence. Tu travailles avec la légion.

Astrid se tourna vers lui. Jeric vit avec horreur sa peau se déformer comme si une dizaine de mains poussaient pour sortir de son corps, tordant ses traits. Ses yeux bleus devinrent d'un noir absolu.

— Non, Loup. Je *suis* la Légion.

Le son semblait provenir tout droit d'un autre monde. Ce n'était pas une seule voix, mais plusieurs à la fois. Un mélange inhumain de râles, de grognements et de cris. Le sang de Jeric ne fit qu'un tour.

Astrid écarta les bras et sa robe tomba, dévoilant son corps nu. Ses hanches ressortaient fortement et ses articulations semblaient gonflées tant sa silhouette était émaciée. Son corps était recouvert de glyphes couleur d'encre – si nombreux que pas un centimètre carré de sa chair n'était visible – et sa peau ondulait comme si une dizaine de mains essayaient de la percer à coups de griffes pour en jaillir.

Un convive hurla. Un autre se mit à pleurer.

Et Jeric comprit. Pendant tout ce temps, ils avaient cherché une légion – une armée. Et *c'était* une armée – une armée de démons vivant dans *un seul* corps.

Celui de sa propre sœur.

— Astrid... C'est le nécromancien qui t'a fait ça ? demanda Jeric, peinant à y croire.

Mais Astrid ne répondit pas. Ses yeux se révoltèrent et un vent surnaturel balaya la salle. Les flammes des bougies vacillèrent et faiblirent ; les ténèbres se mirent à chuchoter. Des formes sombres sortirent de sa poitrine, s'élevant comme des nuages de vapeur jusqu'à emplir tous les coins de la salle. Une marée de ténèbres retenue par un seul être.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Hagan.

Sa voix n'était plus aussi assurée.

Les yeux d'Astrid – d'un noir absolu – retrouvèrent leurs orbites et se fixèrent sur Hagan.

Une Ombre bondit. Elle atterrit sur lui, le clouant au sol, et le roi hurla. Jeric voulut s'élancer par réflexe, mais il vacilla. Le monde se mit à tourner autour de lui. Il s'accrocha au rebord de la table pour conserver son équilibre et son regard s'arrêta sur sa chope d'akavit

vide.

L'akavit qu'*Astrid* avait spécialement choisi pour la célébration.

Les doigts crispés sur la table, il vit ses jointures blanchir. Il avait mal choisi son soir pour boire ce foutu poison.

Mais l'Ombre n'attaqua pas. Elle maintenait simplement Hagan au sol, dévoilant ses dents pointues tandis que ses narines se dilataient et se contractaient, comme si elle se délectait de son odeur, ses yeux brillant d'un appétit vorace. Alors que son grondement résonnait dans la salle sombre et silencieuse, une autre force l'empêchait d'en finir avec Hagan.

Le jarl Bek cria et avança en titubant vers le garde le plus proche, mais de la fumée noire s'approcha. Elle traversa le jarl comme un nuage et il devint aussi rigide qu'une pierre. Ses yeux enflèrent, virèrent au noir, et son visage aveugle se tordit d'horreur dans un cri à glacer le sang. Ses globes oculaires parurent alors se dissoudre en filaments obscurs qui les absorbèrent entièrement, puis ils furent aspirés à l'intérieur de son crâne tandis qu'une silhouette d'encre se formait et jaillissait par sa bouche grande ouverte. Le corps du jarl Bek se flétrit. Un réseau de veines noires était apparu sur sa peau blanche cendrée et ses orbites étaient vides.

Lady Dona, la femme du jarl, se mit à hurler.

L'esprit regagna le corps nu d'*Astrid* pour ne faire plus qu'un avec elle. La princesse frémit, puis soupira et relâcha ses épaules, comme si le fait de l'absorber lui avait donné de la force.

Personne n'osait bouger.

Jeric fixait sa sœur, bouche bée, au bord de la nausée, et soudain la dernière pièce du puzzle se mit en place.

— C'est *toi* la nécromancienne.

Sa tête décrivit un angle qui n'avait rien de naturel et elle sourit. Ce n'était pas son sourire. C'était celui d'une autre... chose.

Pendant tout ce temps, ils avaient cherché un nécromancien et une légion, mais il s'agissait en réalité d'une seule et même personne. Sa sœur, une Angevin de sang corinthien, possédait visiblement le pouvoir des Liagés. Elle l'utilisait pour voler des vies – une *légion* de vies – et les absorber. Elle se nourrissait de leur énergie afin de

devenir plus forte, plus puissante, puis elle transformait ces esprits en esclaves.

— Astrid... cria Hagan en désespoir de cause, toujours coincé par l'Ombre. Je t'en supplie...

L'Ombre leva un long doigt noueux et commença à entailler la joue du roi. Hagan hurla de douleur en se débattant pour échapper à son emprise. Finalement, l'Ombre grinça des dents, recula et retourna aux côtés d'Astrid. Hagan se remit sur ses pieds en s'aidant de la table, et Jeric aperçut trois lignes rouges sur chacune de ses joues. Comme les inquisiteurs de Corinthe. Déjà, les lignes devenaient noires.

Hagan regarda douloureusement leur sœur, furieux, tandis que le rouge et le noir se mêlaient sur ses joues.

— Pourquoi... ?

Sa voix trahissait une profonde incompréhension devant pareille trahison.

Astrid le contempla. Il n'y avait rien d'humain dans ses yeux, et lorsqu'elle répondit, ce fut dans une polyphonie de voix.

— Tu n'aimerais pas que je réponde à ça *ici*, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'on penserait de toi ? Tss, tss, tss.

Elle s'arrêta devant lui.

— Pendant tant d'années, je me suis détestée pour ce que tu m'avais fait.

Jeric fit soudain des rapprochements qu'il n'avait jamais effectués auparavant. Il se souvint de certains regards, d'intrusions étranges et de sorties précipitées.

Du nombre de fois qu'il avait surpris Hagan dans la chambre d'Astrid.

— Mais ensuite, j'ai eu une illumination, poursuivit-elle. J'ai découvert une finalité supérieure à *tout le reste*, et j'ai réalisé combien tu étais *insignifiant*.

Elle s'arrêta, les yeux emplis d'un sentiment proche de la pitié. Des mains invisibles serpentaient le long de son dos nu et les ténèbres chuchotaient.

— J'ai maintenant le pouvoir de te prendre ce qui compte le plus pour toi, comme je l'ai pris à notre père, poursuivit-elle d'une voix

encore plus grave et déformée. Le pouvoir d'anéantir le seul dieu que tu aies jamais vénéré : *toi*.

Elle montra les dents.

— *Tu es à moi.*

Chapitre 39

Sable était ligotée et bâillonnée sur le sol, les vêtements et les cheveux baignant dans les eaux usées. Devant elle, trois Sol Veloriens vêtus d'armures corinthiennes nettoyaient leurs armes. C'était la deuxième fois que Ventus l'attrapait. Mais elle doutait fort qu'on vînt la secourir cette fois. Le seul homme susceptible de le faire la croyait probablement déjà bien loin.

Elle lança un regard irrité au plafond. *Vraiment ? Tu me fais sortir de prison pour me livrer à Ventus ?*

Ventus ne s'était pas attardé. Il avait ordonné à ses hommes de la maîtriser et de la surveiller, mais il n'avait rien dit de plus. Sable ne savait pas quelles étaient ses intentions, ni ce que ces gardes attendaient. Quoi que Ventus eût en tête, il n'avait clairement pas le temps de surveiller Sable, sans toutefois être prêt à courir le risque qu'elle s'échappe.

Baignant dans les eaux sales, elle essayait de trouver une solution. Le côté positif, à supposer qu'il y en eût un, était que l'eau n'était pas aussi profonde qu'ailleurs. Les hommes avaient pris son poignard et sa flûte, et ils ne parlaient qu'entre eux, à voix basse, dans leur langue maternelle – une langue qu'elle connaissait, même si leur dialecte différait quelque peu de celui d'Istraa. Sable aurait aimé leur parler. Ils étaient censés être du même côté, et aux regards qu'ils lui lançaient, elle supposait qu'ils se disaient la même chose, sans oser passer outre les ordres de Ventus.

Sable ne comprenait pas comment le prêtre avait bien pu se retrouver à la tête d'une armée de Sol Veloriens. Comment il avait survécu, Sable ne *voulait* pas le savoir non plus, car Tallyn risquait fort de ne pas avoir eu la même chance.

L'un des gardes s'appuya contre le mur et approcha sa flûte de la torche fixée à la paroi. Ses yeux sombres se tournèrent vers elle, curieux et condescendants.

— Qu'est-ce qu'une Istraane fait avec une flûte liagée ? demanda-t-il à son compagnon dans leur langue, sans toutefois la quitter des yeux. Tu es une *ziér* ?

Le terme désignant les troubadours.

Le garde le plus grand, que Sable estima être le chef, lui adressa un regard désinvolte.

— Tu n'as pas à t'en soucier, *kushka*.

Celui qui tenait la flûte contempla d'un air renfrogné les glyphes sombres.

— Elle est couverte de *skárit*. Se faire prendre avec un objet pareil, c'est la mort assurée là-haut.

Il hocha la tête vers le monde qui s'étendait au-dessus de leur tête.

Sable voulut leur rappeler sa position actuelle, mais, pour des raisons évidentes, elle ne dit rien.

Le plus grand des gardes adressa un regard irrité au second, puis rejoignit le troisième, plus trapu, à quelques pas de là. Tous deux se mirent alors à discuter à voix basse. L'homme à la flûte regarda Sable, puis se détacha du mur, enfonça l'instrument dans son pantalon et s'approcha d'elle.

Elle ne détourna pas les yeux. Cela reviendrait à se laisser dominer.

Il s'accroupit devant elle d'un air amusé, puis il pencha la tête pour l'observer.

— Qu'est-ce qu'il te veut, hein ? À une musicienne de cour ?

Il l'observa fixement, puis ajouta d'un air goguenard :

— Pas vilaine. Peut-être que je te demanderai de jouer en privé pour moi.

Il lui caressa la joue de sa main.

Sable eut un mouvement de recul et hurla dans le bâillon. Les deux autres gardes jetèrent un coup d'œil par-dessus leur épaule.

— Juvé ! aboya le plus grand. Laisse-la tranquille.

Le dénommé Juvé sourit à Sable. Il lui tapota la joue et retourna près du mur sans la quitter des yeux.

Soudain, le monde se mit à trembler.

Par les gardiennes, qu'est-ce que... ?

Les hommes laissèrent échapper un cri de surprise et Juvé tomba

les fesses dans l'eau. Il poussa un juron, puis se précipita contre le mur. Des éclats de roche et de terre se mirent à pleuvoir, et Sable se roula en boule.

Les tunnels n'en supporteraient pas davantage...

Brusquement, le tremblement s'arrêta. Les hommes poussèrent des jurons et Sable ouvrit les yeux dans l'obscurité la plus totale. Elle tenta de se redresser et toucha une pierre du bout des doigts. Elle avait dû tomber pendant le mystérieux tremblement. Elle tâta le caillou et, à son grand soulagement, ses doigts frôlèrent un bord tranchant.

Assez pour couper ses liens.

Elle se mit au travail dans la pénombre tandis que les hommes luttèrent avec la torche. Lorsque la flamme se ralluma, Sable s'était libérée de ses entraves. Le grand garde l'observa d'un air sévère pour voir si elle était blessée. Sable se contenta de lui retourner son regard. Visiblement satisfait, il passa à autre chose et se lança dans une vive discussion avec les deux autres.

Sable répéta l'opération pour ses liens aux chevilles et vint à bout de la corde au moment où les hommes se séparaient. Elle ajusta sa position afin de cacher ses pieds lorsque Juvé revint se poster devant elle. Il chercha à la provoquer du regard, puis il se lassa, sortit une petite touffe d'herbes de sa tunique, la roula et l'alluma avec la torche.

Du heshi. C'était une odeur qu'elle n'avait pas sentie depuis des années et qui lui rappela les nuits chaudes du désert, les vérandas arides et le bruissement des fougères.

— Tu comptes fumer *maintenant* ? grogna le plus grand.

— Et alors ? rétorqua Juvé. J'en ai marre de sentir ces excréments.

— Il n'a pas tort, fit le garde trapu. Je peux ? demanda-t-il en s'approchant de Juvé.

Le plus grand se décomposa. Ses yeux passèrent sur Sable, puis il regarda dans la direction par laquelle elle était arrivée – dans laquelle Ventus et le reste de son armée sol velorienne étaient partis.

Juvé lui tendit les herbes et le garde trapu tira longuement dessus. Il roula des yeux, ses paupières se fermèrent et il exhala une lente bouffée de fumée.

— *Sieta*, c'est de la bonne.

Le heshi était surtout très fort, à en juger par l'odeur.

— Ne fume pas tout, *dásha* ! dit Juvé en tendant la main.

Le garde courtaud recula en le taquinant et Juvé le frappa sur la tête. Il lui tendit les herbes en ricanant, et Juvé murmura quelque chose que Sable ne put entendre.

— Qui est ton fournisseur ? demanda le garde trapu.

— Ça, mon bon monsieur, c'est un secret. Mais je vais te dire un truc. Une fois qu'on en aura fini, peut-être que je...

Une pierre atterrit non loin de là et les deux hommes se figèrent. Le grand tendit le cou vers les ténèbres. Juvé regarda Sable, qui lui rendit son regard sans ciller, le mettant au défi de lui reprocher ce bruit inattendu.

Qu'elle avait pourtant provoqué, bien sûr.

Mais ils ne l'avaient pas vue jeter la pierre. Ils étaient trop captivés par leur heshi.

— *Saluté* ? cria le plus grand dans le tunnel. Ventus ?

Il échangea un regard avec le garde trapu, qui se joignit à lui.

Laissant Sable avec Juvé. Comme elle l'avait espéré.

Sable cria sous son bâillon pour attirer l'attention de l'homme.

— Silence, cracha-t-il.

Sable cria plus fort. Juvé s'approcha d'elle d'un pas raide et Sable se tint prête. Elle devrait être rapide.

D'une main, Juvé la saisit par la tunique et la secoua, le visage à quelques centimètres du sien.

— J'ai dit...

Ses yeux s'agrandirent de stupeur lorsqu'il réalisa que ses bras étaient libres. Sable saisit le heshi et lui enfonça l'extrémité brûlante dans le visage. Il hurla de douleur et lâcha prise.

— Hei ! cria l'un des gardes tandis qu'ils faisaient demi-tour et se précipitaient vers elle.

Sable décocha un coup de pied dans le genou de Juvé, lui arrachant un nouveau cri de douleur, puis elle le repoussa et arracha sa flûte de sa ceinture. Les glyphes s'illuminèrent à son contact et elle glissa l'instrument sous sa tunique pour cacher son éclat, puis elle saisit la torche et enfonça la flamme dans la boue et les eaux usées, les

plongeant tous dans l'obscurité.

Quelqu'un étouffa un juron. Juvé criait, à l'agonie.

Sable se plaqua contre le mur, à l'affût. Les ténèbres la cacheraient, comme toujours.

— Où est la torche ? gronda le grand.

— Elle m'a cassé la jambe ! geignit Juvé.

— Je vais te casser autre chose si tu ne la fermes pas, *kurjit* !

Sable ne bougeait pas, ne respirait pas.

Elle entendit le bruit d'un pas dans l'eau. Puis un autre, suivi d'un bruit de succion. Le garde courtaud se rapprochait d'elle. De plus en plus.

Elle sentait sa chaleur et le heshi dans son haleine.

Il s'arrêta juste devant elle.

Dans son esprit, elle imagina son corps, sa taille et sa carrure. Elle n'avait pas besoin de lumière pour se repérer. Avec une prière, elle prit une profonde inspiration et donna un coup de pied, atteignant ses jambes. Elle sentit ses genoux se dérober sous lui tandis qu'il hurlait, mais avant qu'il ne tombe, elle saisit sa tunique et lui enfonça son genou dans la tête.

Elle entendit des claquements de bottes dans l'eau tandis que le plus grand lui fonçait dessus.

Elle l'esquiva à l'instinct. Un bruit de métal retentit contre le rocher au-dessus de sa tête. Elle roula et poussa l'homme trapu dans les pieds du grand échalas. Ce dernier trébucha avec un grognement et Sable l'évita en se plaçant derrière lui.

Elle entendait leur respiration. Deux étaient laborieuses, l'autre furieuse. Son ouïe se reporta sur cette dernière. Elle s'éloignait d'elle, puis se rapprochait, hésitante.

Sable attendit, le cœur battant à tout rompre, et s'en remit aux ténèbres pour la cacher et la protéger.

Peut-être s'en remit-elle également à une puissance supérieure.

— Assez ! gronda l'homme avec impatience. Tu n'iras pas loin. Nous avons pris la ville et les autres ne seront pas aussi bienveillants.

— Vous appelez ça de la bienveillance ? cracha Sable, incapable de s'en empêcher.

Les pas se rapprochèrent.

— Vous obéissez à un monstre, reprit-elle.

— Ce *monstre* va aider la légion à libérer notre peuple, rétorqua-t-il en s'approchant lentement. Tu devrais peut-être te demander de quel côté tu es.

La légion. Ils travaillaient tous pour une légion. Même Ventus. Mais qui la dirigeait ?

— Je ne suis du côté de personne, dit Sable. Vous êtes tous les mêmes. Corinthiens. *Sol Veloriens*. Prêts à toutes les atrocités pour vous élever. Tout ce que vous prouvez, c'est que vous êtes *exactement* ce que tout le monde craint.

— Et ils font bien de nous craindre, gronda-t-il, plus près d'elle. Après tout ce qu'ils ont fait à notre peuple. Cela dit, je ne m'attendais pas à ce qu'une petite *ziér* istraane comprenne.

Il tendit les bras vers elle, mais elle l'entendit une fraction de seconde avant qu'il ne bouge. Elle s'écarta et lui assena un coup de coude. Il y eut un craquement d'os et le garde hoqueta de surprise et de douleur, puis il l'enserra de ses bras et la plaqua contre le mur. Elle heurta la paroi dans un grognement, sa flûte tomba de sa tunique et l'immense main du garde lui agrippa le cou.

À côté d'elle, la flûte palpitait faiblement dans la boue.

Les yeux sombres du garde s'écarquillèrent.

— Elle brille pour toi.

Sable lui agrippa les mains, cherchant à reprendre son souffle. Elle n'aurait pas pu répondre, même si elle l'avait voulu.

Il serra plus fort.

— *Pourquoi* est-ce qu'elle brille pour toi ?

Elle lui donna un coup de pied dans l'entrejambe. Il cria, desserra sa prise, et Sable glissa le long du mur pour attraper sa flûte, avant de s'écarter de lui. Il fondit sur elle dans la faible lumière, mais à la dernière seconde, elle tournoya sur elle-même pour le cueillir en pleine tempe avec sa flûte.

Il laissa échapper un petit cri, puis s'effondra dans les eaux usées.

— Vous seriez surpris de tout ce que je comprends, lui cracha-t-elle.

— Niran ? cria l'un des deux autres en avançant vers la pâle lueur

de la flûte.

Sable tâta le corps du grand garde et trouva deux poignards, une étoile istraane et une épée. Elle laissa l'épée, mais prit l'étoile et les poignards, ainsi que le boudrier de l'homme, qu'elle passa à son épaule pour porter ses armes.

— Vindaré.

Traîtresse.

Sable se retourna et aperçut Juvé qui la fixait.

— Tu trahis ton propre peuple, gronda-t-il. Tu vas le regretter.

— Je regrette beaucoup de choses, mais celle-ci n'en fera pas partie.

Elle leva sa flûte, éclairant le chemin à prendre pour s'échapper. Un cheval et mille couronnes l'y attendaient. Il lui suffisait de prendre ses jambes à son cou, se cacher et survivre.

Sable ferma les yeux. Ses pieds semblaient cloués au sol.

C'était ce qu'elle avait toujours fait. Et ce qu'elle faisait encore. Se fuir elle-même. Survivre sous l'identité d'une autre. *Survivre*, et non vivre pleinement.

Seule.

Mais cela ne serait plus jamais comme avant. Elle était différente à présent. Elle connaissait la vérité. C'est alors qu'elle pensa au Loup...

Au prince Jeric.

À Jos.

Il était là-haut, face à la tempête que Ventus et la légion avaient déclenchée.

Je serai à tes côtés...

La flûte se réchauffa dans sa main. Elle ouvrit les yeux et s'enfonça dans les tunnels à toute allure.

Chapitre 40

— Tu as tué notre père, cracha Jeric, toujours agrippé à la table pour ne pas tomber.

Astrid se tourna vers lui, sa peau recouverte d'encre semblant sur le point de craquer. Ses yeux noirs se posèrent sur Jeric. Les ténèbres qui planaient au-dessus de sa tête se rapprochaient dans un murmure. Les bougies perdaient leur lutte contre l'obscurité.

Jeric fut frappé par la différence entre Astrid et Imari. Elles avaient toutes deux des pouvoirs surnaturels, mais avaient choisi deux voies diamétralement opposées.

— *Loup*, dit-elle comme une caresse.

Un esprit vint frôler la peau de Jeric dans un murmure menaçant, le glaçant jusqu'aux os.

— Je pensais que le plus grand traqueur de cette génération aurait compris depuis bien longtemps. Quelle déception.

Un autre esprit le frôla.

— Moi aussi, je suis déçu, dit-il entre ses dents.

Elle pencha la tête sur le côté de façon inhumaine.

— Qu'est-ce que tu veux ? cracha-t-il. Le trône ?

Elle s'approcha de lui et les mains s'agitèrent sous sa peau, étirant et déformant les glyphes.

— Tu crois que je fais ça pour un morceau de skal ?

Sa voix se scinda en plusieurs et ses yeux virèrent au blanc.

— Même le *Loup* ne sort pas du lot en fin de compte. Si... *insignifiant*. Comme les autres.

Un esprit poussa un râle, les ténèbres s'estompèrent et sa blessure au côté se mit à le brûler comme si l'on venait de le marquer au fer rouge. La salle s'évanouit, et soudain, Jeric se retrouva en train de se noyer.

Dans le sang.

Il dégringolait et s'étouffait, cherchant désespérément à reprendre son souffle. Il n'y avait plus de haut ni de bas. Tout était d'un rouge flamboyant.

Du rouge.

Encore du rouge.

Un rouge horrifiant, meurtrier.

Tout le sang qu'il avait versé, toutes les vies qu'il avait volées. Tout tournoyait dans son esprit : chaque meurtre, chaque agonie ; tous les tourments qu'il avait causés. Il les ressentait tous. Le calvaire qu'il avait imposé à tant de personnes était désormais le sien, et il pesait plus lourd qu'une ancre, l'entraînant vers le fond de l'abîme.

Le noyant.

Tu n'es rien, grinça une voix déformée aux sonorités inhumaines.

Jeric hurla, mais seul le sang se précipita dans sa gorge. Il tenta de lutter, mais ses mains ne trouvèrent rien à quoi se raccrocher. Il avait beau ouvrir les yeux, il ne pouvait rien voir à travers tout ce rouge. Incapable de trouver de l'air, les poumons brûlants, il se sentit tomber...

Tomber...

~

Sable fonça vers l'endroit d'où elle était arrivée, s'éclairant d'une main avec sa flûte et tenant sa dague de l'autre. Elle ne s'arrêta que rarement pour vérifier qu'elle était sur la bonne voie, et il ne lui fallut pas longtemps pour atteindre l'échelle par laquelle elle était descendue dans les égouts. Heureusement, elle était intacte.

Elle passa la flûte à sa ceinture, puis elle prit son poignard entre ses dents et grimpa. Les muscles de son côté la lancèrent quelque peu là où Ventus l'avait poignardée, mais le feu de la détermination la poussa à se dépasser. Lorsqu'elle atteignit la grille, elle s'arrêta pour écouter, puis posa sa main sur le métal froid et poussa.

La grille ne bougea pas.

Elle poussa plus fort, en vain. Passant un bras à travers l'échelle pour ne pas tomber, elle ôta le poignard de sa bouche et le glissa dans

l'interstice de la grille. Elle fit jouer la pointe du couteau pour faire levier. La grille s'ouvrit alors et Sable fut momentanément aveuglée par la lumière.

— Cou'za qué...

Sable planta sa dague dans le pied de l'homme. Il hurla de douleur lorsqu'elle l'arracha, avant de se ruer vers elle. Elle se pencha en arrière, le saisit par le bras et l'attira dans le trou. Il tomba en hurlant et en gesticulant avant d'atterrir sur la terre meuble en dessous. Il ne se releva pas. Sable se hissa par l'ouverture et referma la grille derrière elle.

Le silence était total.

Une lanterne brûlait devant elle, projetant une lumière éthérée sur les parois du tunnel. De ce qu'elle pouvait voir, il était désert.

Elle avança alors furtivement, poignard à la main, l'oreille aux aguets. Elle se souvint de l'histoire de Braddok sur le vol de gâteaux dans les cuisines ; il devait forcément y avoir un accès à la forteresse à proximité. Elle arriva au bout du tunnel et regarda autour d'elle.

La lumière douce et vacillante de la torche peinait à percer les ténèbres, mais ne lui révéla nulle âme qui vive. Quelque chose dans sa poitrine l'incitait à aller de l'avant. Confiante en cette corde qu'elle sentait vibrer en elle, elle se hâta, tourna à gauche tandis que la sensation s'intensifiait, prit plusieurs fois à droite et atteignit peu de temps après un escalier de pierre en colimaçon.

Elle monta les marches en prenant soin de faire le moins de bruit possible. Elle sentait l'air se réchauffer et se purifier à chaque pas. Elle atteignit enfin une grande porte en chêne. Elle marqua un temps d'arrêt, tendit l'oreille et l'entrouvrit. Deux silhouettes se tenaient de l'autre côté, le dos tourné.

Sable vérifia qu'elle avait toujours sa flûte à la ceinture, rangea son poignard dans le boudier puis se faufila par la porte entrouverte. Elle pénétra dans la pièce sur la pointe des pieds, rasant le mur, les yeux fixés sur les gardes corinthiens. Elle espérait que l'odeur de son corps souillé ne la trahirait pas. Heureusement, nul ne l'entendit ni ne la sentit – jusqu'à ce qu'elle écrase un buste en marbre d'Aryn sur la tête du plus petit. Il s'effondra dans un cri tandis que le deuxième garde lui

fonçait dessus, mais elle lui donna un coup de pied dans l'entrejambe et le poussa contre une draperie. Il eut un hoquet de surprise et essaya de se dépêtrer tandis que Sable le repoussait contre la fenêtre, son poignard contre la gorge.

Il plissa ses yeux sombres, furieux et hébétés.

C'était un membre de la légion, mais il portait une armure corinthienne. Cela n'était pas pour la rassurer.

— Où est Ventus ? demanda Sable.

— Qui êtes-vous ? fit-il en guise de réponse avec un fort accent.

Elle enfonça un peu plus sa lame, faisant couler son sang.

— La grande salle ! dit-il entre ses dents.

— Où est-elle ?

Il grogna.

— En haut. La deuxième à gauche. Mais vous n'arriverez pas jusque-là...

Sable l'assomma avec la poignée de son arme. Il s'effondra au milieu des draperies, inconscient, et elle se mit à courir. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire, mais elle avait un avantage : personne ne savait qu'elle était là.

Elle se cacha dans une niche et retira les bottes pointues de Braddock. Elle serait plus discrète sans chaussures et elle se sentait plus à l'aise pieds nus. À l'approche de sa destination – la deuxième porte à gauche –, elle s'arrêta pour analyser la situation. Les portes de la pièce étaient incroyablement bien gardées. Sable compta onze hommes, tous vêtus d'armures corinthiennes.

Elle se replia derrière le mur, le cerveau en ébullition. Elle ne pouvait pas entrer par les portes principales, mais elle était passée devant un jardin en cours de route, ce qui lui donna une idée. Aussi rapidement et silencieusement que possible, elle rebroussa chemin, franchit les portes du jardin et s'enfonça dans la nuit. L'air froid et sec lui causa un choc après l'humidité et les courants d'air du mois passé, mais au moins était-il pur. Le jardin était plongé dans la pénombre. Le ciel étoilé au-dessus scintillait d'une beauté étrange malgré le mal qui couvait entre les murs de Descieux. Elle observa les ombres et les silhouettes, discernant les contours d'une statue pâle, avant de trouver

ce qu'elle cherchait.

Trois étages plus haut, surplombant le jardin, se trouvait une vaste véranda avec des portes vitrées menant à ce qui devait être la grande salle.

Sable n'hésita pas un instant. Elle testa la solidité des vignes sur le treillis avant de grimper. Le rebord de la véranda étant toujours hors de portée, elle prit une profonde inspiration, vérifia que sa flûte et ses armes étaient bien fixées et sauta.

Ses mains agrippèrent la pierre, puis commencèrent à glisser.

Les articulations de ses doigts blanchirent alors qu'elle gainait tout son corps, les jambes serrées. Au dernier moment, elle se projeta vers l'avant et s'agrippa à la base de la rambarde.

Elle expira, puis appuya un pied perpendiculairement au mur et demeura dans cette position. Elle n'entendait rien à travers les portes vitrées, aussi décida-t-elle de se hisser jusqu'à ces dernières, centimètre par centimètre, les bras et les épaules en feu, jusqu'à ce qu'elle soit assez haute pour regarder par les portes vitrées.

Là se tenait la princesse Astrid, nue et couverte de glyphes tracés à l'encre. Un nuage obscur planait autour d'elle, pénétrant sa peau par intermittence, et trois Ombres étaient à ses pieds.

Sable faillit lâcher prise et tomber. *Astrid ?*

Astrid était... une Liagée ?

C'était *elle* la nécromancienne ?

Cela n'avait aucun sens. Astrid était une *Corinthienne*. Les Liagés n'existaient que parmi les Sol Veloriens. Comment pourrait-elle être... ?

Puis Sable se souvint de Tallyn.

Tallyn n'était pas né Liagé, mais on l'avait transformé en une représentation grossière de Liagé. Quelqu'un aurait pu donner ce pouvoir à Astrid. Mais tandis que Sable regardait les formes étranges s'infiltrer dans le corps nu d'Astrid et en ressortir, elle se remémora le récit de Chez – ses descriptions grotesques des corps corinthiens retrouvés morts –, et elle prit conscience d'une autre vérité tout aussi terrible. La nécromancienne ne menait pas une légion. La nécromancienne *était* une légion.

Une légion d'esprits.

Ils tournoyaient autour de son corps, s'extrayant de sa peau et s'y attachant. Comme s'ils étaient piégés dans ce monde, ancrés au corps d'Astrid et contraints de lui obéir.

Sable se demanda pourquoi la princesse en avait besoin, mais la réponse lui vint immédiatement à l'esprit, comme si on la lui avait soufflée : leur force vitale augmentait la puissance d'Astrid. Elle volait les esprits des vivants, les attirait à elle, se nourrissait de leur vie pour gagner en puissance.

C'était *elle* la tempête, la pluie torrentielle, les éclairs et le tonnerre dont elle devait se méfier. C'était *elle* la raison pour laquelle la voix avait demandé à Sable de s'armer de courage. Tandis que cette certitude s'enracinait en elle, un bourdonnement s'éleva au plus profond de son être, de plus en plus fort, noyant tout le reste. C'était un cri du ciel – une note grave montant à l'intérieur de son corps, profonde et sonore – qui la poussait à agir, à intervenir. Éclairée par une lumière nouvelle, elle sentit le courage l'envahir. Elle avait un but, désormais.

Elle devait l'arrêter. D'une façon ou d'une autre.

Sable se hissa par-dessus la balustrade et se rapprocha des portes en prenant soin de rester dans la pénombre tandis qu'elle examinait la salle. Hagan était à terre ; trois lignes noires coulaient le long de ses joues. Le poison d'une Ombre. Elle aperçut la meute de Jeric au milieu des invités. Ses hommes étaient désarmés, comme tous les convives, à l'exception des gardes sous les ordres d'Astrid. Des armes classiques n'auraient probablement rien pu faire de toute façon contre le pouvoir d'Astrid. Mais où était Jeric ?

Sable reporta son attention sur Braddok, qui se tenait debout, immobile comme une statue, les yeux rivés sur quelque chose que Sable ne pouvait voir, car Astrid lui bloquait la vue. Enfin, elle s'écarta.

Sable crut que son cœur allait s'arrêter. La note en elle résonna en un vacarme assourdissant.

Jeric était à genoux, les yeux fermés, les poings serrés contre les tempes. Astrid tournait autour de lui. Sable n'entendait pas ce qu'elle

disait. Jeric tomba à quatre pattes, le visage cramoisi virant rapidement au pourpre.

Parce qu'il ne pouvait plus respirer.

Sable ouvrit les portes à la volée.

Astrid tourna la tête. Ses yeux noirs se fixèrent sur Sable et les esprits sous sa peau chuchotèrent de plus belle. Un vent froid balaya la grande salle et les quelques bougies restantes s'éteignirent. La seule lueur qui éclairait désormais la pénombre était la petite flûte de Sable. Elle brillait comme le clair de lune, dispersant les ténèbres et projetant une lumière éthérée sur tout ce qu'elle touchait.

— Te voilà, petite sulaziér.

La voix lui glaça le sang. Elle n'était pas humaine. C'était une légion de sons.

— J'avais espéré que nous pourrions travailler ensemble, poursuivit Astrid de sa voix inhumaine. Mais je n'ai plus besoin de toi à présent. Mon chakran a trouvé quelqu'un d'autre.

C'était donc bien Astrid qui avait envoyé le chakran à ses trousses. Mais alors, de qui avait-il pris possession à la place ?

Les portes de la véranda se refermèrent derrière elle, l'emprisonnant à l'intérieur. Les ténèbres s'approchèrent de Sable comme pour la noyer sous leurs flots maléfiques – une marée qu'Astrid avait créée.

N'aie pas peur...

La note à l'intérieur de Sable se transforma en accord et elle porta la flûte à ses lèvres.

— Tu vas nous jouer quelque chose ? lança la princesse d'un ton goguenard.

Un visage se pressa de l'intérieur contre l'estomac de la nécromancienne, déformant sa peau, avant de disparaître. Derrière elle, Jeric s'effondra.

— Tu crois qu'une simple chanson peut *nous* vaincre ?

Les esprits déferlèrent dans un fracas de murmures. Certains invités crièrent, d'autres tombèrent à genoux pour se protéger de la marée noire qui s'emparait de la salle. Les ténèbres effleurèrent les bras de Sable et ce contact la glaça jusqu'aux os. Les esprits poussèrent un

rôle, tourbillonnant comme des nuages de vapeur, obscurcissant la pièce et l'empêchant de se concentrer. L'accord en elle exigea d'être libéré.

Je suis à tes côtés.

Sable ferma les yeux et souffla dans sa flûte.

Il en sortit une note grave et douce, qui ne lui demanda aucun effort.

Elle sentit la morsure de la glace dans son cou, mais elle tint bon et poussa la note avant d'enchaîner avec la suivante. La flûte lui réchauffait les mains, mais la pression en elle semblait dormir. Elle pensa à Soraï, à son rire et son sourire innocent. Le pouvoir grandit en elle. Il comprima ses poumons, mais Soraï se détourna d'elle et la poitrine de Sable se serra.

Aide-moi, insista Sable.

Cependant, Soraï refusa de l'aider à s'ancrer.

Les poumons brûlants, Sable sentit sa conscience s'effacer. Elle arrêta net sa note, haletante. Transie. Il fallait à tout prix que son pouvoir fonctionne cette fois.

Astrid éclata de rire. C'était un son dénaturé, déformé et maléfique. Puis elle se mit à psalmodier en levant ses bras recouverts d'encre. Elle rejeta la tête en arrière et écarta les doigts au milieu des ténèbres.

Les esprits se mirent à tourbillonner comme des nuages d'orage, formant un cyclone qui fondit sur Sable.

Ils tentèrent de s'insinuer en elle. Sable se protégea de ses bras, mais les ténèbres étaient comme une tempête de grêle, l'aspergeant de glace, cherchant sans relâche un moyen d'entrer. Un point faible.

L'un des esprits parvint à se glisser dans son corps. Il fit naître instantanément l'hiver dans ses entrailles et lui glaça les veines. Elle eut le souffle coupé. Alors qu'elle était à deux doigts de perdre connaissance, l'air manquant cruellement à ses poumons, la pression en elle éclata.

Elle l'inonda d'une vague de chaleur qui lui transperça la poitrine, les membres, les intestins, faisant fondre la glace. Elle s'étendit jusqu'au bout de ses doigts et de ses orteils, et fit pression à l'intérieur de son corps, grandissant jusqu'à lui donner l'impression d'exploser.

Enfin, elle perfora sa coquille telle une aiguille.

Une lumière aveuglante jaillit de son corps et inonda la pièce. Une centaine de voix dissonantes hurlèrent, il y eut des bruits de verre brisé et les gens se mirent à crier.

La lumière s'estompa et Sable leva les yeux.

Astrid grogna et se pencha en avant, les bras serrés contre sa poitrine douloureuse ; distraite. Sable s'élança alors.

Elle fondit sur Astrid à pleine vitesse. Le choc les fit rouler toutes deux par terre. Sable sentit des éclats de verre se ficher dans son côté, mais les gardes ne pouvaient pas tirer, incapables de discerner les deux combattantes. Les Ombres n'osaient pas non plus attaquer de peur de blesser leur maîtresse. Les esprits tremblaient, affaiblis par la lumière de Sable.

C'était exactement la diversion que les hommes de Jeric attendaient. Au grand soulagement de Sable, ils sautèrent sur l'occasion et la pièce se transforma en un véritable chaos.

Astrid cracha, puis griffa le visage de Sable, qui la clouait au sol. Un garde la mit en joue et Sable bascula pour placer Astrid dans sa ligne de mire. Du coin de l'œil, elle vit Braddock s'attaquer au garde, puis se diriger vers Jeric, qui se traînait à quatre pattes, le teint verdâtre.

Astrid gronda et saisit les poignets de Sable. Elle tenta de se dégager, mais Astrid avait une poigne de fer. Désespérée, Sable lui balança son coude dans la mâchoire. Astrid la lâcha et Sable s'éloigna, mais une force invisible la projeta en l'air.

Elle laissa échapper un cri de surprise en s'élevant dans les airs, puis elle s'écrasa sur une table. Les bougies tombèrent à la renverse et les couverts atterrirent par terre. Elle se releva péniblement, étourdie et confuse, et vit Ventus qui lui souriait cruellement.

Sable écarquilla les yeux. Elle venait de comprendre.

— C'est *vous* que le chakran a trouvé.

Ventus gronda et elle fut à nouveau projetée dans les airs. Elle alla se fracasser contre une colonne et une douleur lui fendit le crâne. Ventus se contenta de sourire en s'approchant d'elle.

— Tue-la, ordonna Astrid.

Jeric cria à Braddock d'intervenir, mais les esprits rôdaient comme

des vautours déchiquetant une carcasse. Astrid reporta son attention sur Jeric, qui tomba à genoux, haletant.

Une force invisible saisit Sable et la retourna sur le dos. Elle essaya de se relever, mais elle ne pouvait pas bouger. La force la clouait contre le carrelage. Ventus leva la main, serra le poing et la gorge de Sable se noua, laissant échapper un dernier filet d'air.

— Tu te crois l'élue du Créateur, dit-il en ricanant. Tu ne joueras plus jamais, petite sulaziér.

L'élue du Créateur... ?

La vision de Sable se brouilla. Elle avait désespérément besoin d'air. Soudain, il y eut un bruit d'ailes au-dessus de leurs têtes, et une silhouette se matérialisa entre elle et Ventus : Rasmin, le Grand Inquisiteur.

Sable regarda, éberluée, les plumes du hibou laisser place à la cape du Grand Inquisiteur. Celle-ci était déchirée à plusieurs endroits, et Rasmin était couvert de bleus et d'égratignures.

La pression sur la poitrine de Sable cessa et elle prit une grande goulée d'air en se retournant.

Ventus parut contrarié.

— J'avais oublié ce *détail*, Rasya.

Rasya ? Se connaissaient-ils ?

— Arrête, Azir, gronda le Grand Inquisiteur.

Il avait une expression furieuse que Sable ne lui avait jamais vue.

— Tu vas tous nous détruire.

Azir ?

— Pas aujourd'hui, rétorqua Ventus. Aujourd'hui, c'est toi qui vas mourir, une bonne fois pour toutes.

Il écarta ses doigts devant lui.

Sable lança l'étoile istraane, qui se ficha entre les yeux de Ventus dans un bruit humide et écoeurant. Le sang se mit à couler. Ventus lui jeta un regard furieux, et dans un tourbillon d'argent, le Grand Inquisiteur lui trancha la gorge.

Sa tête tomba et roula par terre, mais avant que Sable puisse se sentir soulagée, un nuage noir émana du cou de Ventus et l'air devint aigre. C'était la même puanteur qu'elle avait sentie dans les Landes

Sauvages. La puanteur du chakran.

Sous les yeux de Sable, le chakran épousa une forme humaine et fondit sur Jeric.

Chapitre 41

Jeric tituba. Il fit un pas. Puis deux. Son corps était parcouru de tremblements, comme si ses membres étaient suspendus aux mains d'un marionnettiste qui aurait soudain tiré les ficelles. Puis il s'effondra sur le carrelage.

— Jeric... haleta Sable, qui peinait à rester debout.

Les ténèbres fusaient de part et d'autre au milieu des cris. Le Grand Inquisiteur leva ses paumes vers le ciel et psalmodia des mots que Sable n'avait jamais entendus. Chaque syllabe vibrait de pouvoir, comme s'il avait concentré l'intensité de son regard omniscient dans ses paroles.

Au grand étonnement de Sable, les esprits se recroquevillèrent dans un râle, piégés derrière un mur invisible créé par le Grand Inquisiteur.

Astrid gronda et se mit à débiter des incantations de plus en plus fort pour contrer le sort du Grand Inquisiteur. Leurs voix s'affrontaient, éructant des ordres opposés. Chaque mot était empli de pouvoir et l'air soudain électrique grésillait. La barrière de Rasmin émettait de la lumière. Les esprits poussaient des cris perçants en s'agitant en tous sens, mais ils ne pouvaient toujours pas passer à travers les mailles magiques que Rasmin tissait. Il les retenait avec un filet de pouvoir diffus qui produisait un éclair blanc chaque fois qu'un esprit l'effleurait.

Braddok et le reste de la meute tentèrent de s'approcher d'Astrid, mais ses Ombres s'interposèrent.

Les yeux de Jeric s'ouvrirent telles des persiennes, toutefois derrière la vitre, seule régnait l'obscurité. Il cligna des yeux et le noir se dissipa, laissant derrière lui des iris bleutés.

Pourtant, ses yeux ne *voyaient* pas.

Sable s'approcha d'un pas hésitant.

— Jeric... ?

Il se leva. Ses mouvements étaient méthodiques, testant chaque

articulation, fléchissant chaque muscle. Il replia ses doigts un à un, puis tourna la main et observa sa paume ensanglantée comme s'il ne comprenait pas pourquoi elle était rouge.

— Jeric, *réponds-moi*, ordonna Sable.

Il tourna la tête vers elle. Ses yeux se plantèrent dans les siens. Ils n'avaient rien de familier.

— Tu vas mourir, sulaziér, fit Jeric d'une voix qui n'était pas la sienne.

Elle avait perdu son timbre de violoncelle, sa chaleur. Elle était râpeuse, calcinée et pernicieuse.

Sable la détestait.

— Tu ne devrais pas être mort ? gronda-t-elle à l'adresse de la chose qui vivait en lui. Combien de foutues gardiennes faut-il pour te renvoyer en enfer ?

Jeric plissa les yeux. Il prit son épée et fit un pas menaçant vers elle.

Sable recula. Des éclats de verre s'enfoncèrent dans ses pieds nus, mais elle les sentit à peine.

— Jeric... Il est affaibli ! Tu peux le combattre !

Mais aucune expression ne passa sur son visage. Rien qui le rendît humain.

Du coin de l'œil, elle vit que Braddok essayait de les rejoindre, mais il était pris dans une bataille avec deux gardes sol veloriens et une Ombre. L'attention d'Astrid était fixée sur le Grand Inquisiteur, qui repoussait toujours la marée montante. Bien qu'il eût désormais un genou à terre, ses paumes étaient toujours levées vers le ciel. Il ne pourrait pas retenir les esprits beaucoup plus longtemps.

Jeric s'approcha d'elle avec un grognement pernicieux.

Sable recula, mais se heurta contre un mur. Elle fit une nouvelle tentative, changeant d'approche pour le chercher, *lui*, à l'intérieur.

— Jos, ne le laisse pas gagner. Tu es plus fort que ça ! Bats-toi !

Ses yeux brillèrent d'une lueur cruelle, puis il fondit sur elle et la frappa au visage.

Elle heurta le carrelage avec tant de force qu'elle dérapa sur plusieurs mètres. Elle roula sur le ventre, grimaçant de douleur ; au

moins deux de ses côtes étaient cassées. Elle se mit péniblement à quatre pattes, mais Jeric attrapa sa tunique et la souleva de terre. Ses pieds pendaient au-dessus du carrelage.

— Jeric...

Commençant à étouffer, Sable lui agrippa les poignets.

— Arrête !

Il éclata d'un rire cruel, étranglé et dénaturé, puis il la repoussa.

Elle décrivit un vol plané et vint s'écraser contre le trône, avant de glisser sur les marches. Elle eut l'impression que sa colonne vertébrale venait de se briser. Ses côtes la faisaient atrocement souffrir. Elle laissa échapper un cri en essayant de se relever, mais ses bras cédèrent et elle s'écroula.

Elle l'entendit approcher, pas à pas. Elle se retint aux marches en essayant de reprendre son souffle, de se mettre à genoux, quand elle vit quelque chose briller à ses pieds. Sa flûte.

Tu dois revenir, Imari. Ils ont besoin de toi.

Sable cligna des paupières et, soudain, elle vit le désert. Les dunes brillaient d'une lueur dorée, et un vent chaud et puissant balayait le sable.

C'était la scène de ses rêves.

Le ciel était couvert de nuages terrifiants qui masquaient le soleil et plongeaient les dunes dans l'obscurité. La pluie tombait à verse. Les éclairs zébraient le ciel.

C'était le moment où Sable s'était toujours réveillée, lorsque la voix prononçait son nom. Mais cette fois, la voix n'intervint pas et la scène se poursuivit.

Cette fois, le soleil perça à travers les nuages – comme de grands bras brûlants écartant des rideaux de coton –, déversant dans le ciel sa lumière, son feu. Les nuages s'enfuirent, se hâtant vers l'horizon jusqu'à ce qu'ils disparaissent totalement, pour ne laisser derrière eux que de la lumière.

Puis Sable vit le palais de Trier. Elle se revit, petite fille, debout sur les toits, le visage tourné vers le soleil brûlant, les bras ouverts vers le ciel. Attendant d'être étreinte, acceptée.

Attendant d'être pardonnée.

Sable comprit enfin. Elle comprit pourquoi son pouvoir l'avait submergée à maintes reprises. Parce qu'il n'avait jamais été destiné à Sable.

Il était fait pour Imari.

Il était destiné à la fille du désert, celle qui escaladait les toits du palais, sauvage et téméraire, mais le cœur bon. Il était destiné à la fille qui avait gardé la tête haute, qui ne vivait pas dans la peur – la fille que Sable avait rejetée et méprisée, parce qu'il était plus facile de vivre avec des œillères que d'assumer ses actes.

Je suis avec toi...

Sable ne savait pas avec certitude à qui la voix appartenait, mais à présent, elle avait sa petite idée. Elle prit la flûte.

— Tu crois vraiment que tu peux me vaincre ? ricana Jeric. *Toi ?* Une petite fille maigrelette, pathétique et *faible* ? Une meurtrière ? ajouta-t-il, les yeux brillant d'un éclat mauvais.

N'aie pas peur...

Sable ferma les yeux et porta la flûte à ses lèvres. Imari tourna la tête vers elle, l'observant depuis les toits.

Sable plaça ses doigts pour trouver les bons trous. Imari n'avait pas oublié.

— Pour toi, Soraï, ma petite fleur du désert, chuchota Sable.

Une larme roula sur sa joue.

— Pour toi, Soraï, *mi á drala*, répondit Imari.

Sable inspira profondément. Imari remplit ses poumons.

Sable souffla alors, déversant chaque once d'elle-même dans la flûte, laissant son esprit s'envoler vers les étoiles. Libre.

Et Imari joua.

— Arrête.

Jeric fit un pas vers elle. Il avait perdu son air narquois.

Les notes s'enroulaient autour de son corps, s'insinuaient en elle, la remplissant d'espoir, de lumière. Elles chassèrent sa douleur, ses regrets et son chagrin. Elle était la somme de tous ses actes, mais aucun de ceux-ci ne la définissait.

Ces choses appartenaient à son passé ; elle leur avait permis de gouverner son présent ; elles ne contrôlèrent pas son avenir.

— J'ai dit *arrête* !

La mélodie la portait, l'élevant dans les airs. En apesanteur.

Et Imari toucha le ciel.

Les notes entreprirent de réconcilier passé et présent, et un grand calme l'envahit. Chaque expiration était plus forte que la précédente, chaque note plus riche, pleine de couleur et de vie. Les notes se faufilèrent dans la nuit, allèrent chatouiller la lune et les étoiles, avant de revenir vers la salle, renforcées par un pouvoir qui la dépassait – un pouvoir au-delà de tout.

Le même pouvoir qui lui avait parlé dans ses rêves.

Elle entendit alors une nouvelle mélodie qui se mélangea à la sienne. Chaque battement de cœur, chaque inspiration et expiration. Le martèlement de tambours, les murmures des respirations, les cris des esprits. La salle était remplie d'une symphonie palpitante qui allait crescendo, celle d'une humanité corrompue par le mal – et elle en entendait chaque son.

Les esprits hurlèrent, incapables de supporter sa musique. Mais alors la symphonie changea, et là où ses oreilles n'entendaient que des cris, son âme perçut des voix.

Chaque esprit qu'Astrid avait volé lui criait sa douleur. Ils lui décrivaient leur agonie, piégés dans ce monde auquel ils n'appartenaient pas, attachés à la princesse par un étrange feu noir.

Ils voulaient de l'aide. Et Imari les aiderait.

Sa musique les apaisa comme un baume et ses notes tombèrent comme la pluie sur leurs chaînes de feu. Les liens crépitèrent, mais tinrent bon.

Astrid ordonna aux gardes de tirer. Ils n'obéirent pas. Ils en étaient incapables. Imari les tenait enveloppés dans le tissu de sa musique. La pièce était sa tapisserie, tissée par les fils d'une chanson qu'elle composait.

La musique gagna en intensité.

Elle fit vibrer les murs, amplifiant ses notes comme une caisse de résonance, et le sol se mit à trembler. Des gravats de plâtre se détachèrent des murs et du plafond. Enfin, les chaînes des esprits se désintégrèrent. Les notes d'Imari les touchèrent puis les libérèrent un à

un. Les ténèbres se muèrent en lumière, l'agonie céda sa place à la paix. Chaque point de lumière se transforma en un visage apaisé, avant de s'estomper.

Rasmin s'écroula. Mais Imari ne s'arrêta pas.

Jeric s'effondra devant elle. Il se tordit de douleur sur le sol, et le chakran s'échappa de sa bouche comme de l'encre, laissant Jeric immobile sur le carrelage.

Cet esprit n'était pas comme les autres – ce chakran, Azir. Il n'avait pas connu la même agonie que les autres, ne l'avait pas appelée à l'aide. Il désirait plus que tout rester dans ce monde, et elle sentait sa colère comme une forge brûlante. Le chakran fondit vers elle, mais les glyphes de sa flûte irradièrent de mille feux. La lumière découpa l'ombre, et les ténèbres hurlèrent. L'esprit se tordit de douleur et gémit en un millier de cordes dissonantes. Il se ratatina dans la lumière, essayant en vain de se cacher, incapable d'échapper aux chaînes mélodiques de lumière que la flûte d'Imari créait autour de lui. Dans une dernière décharge de puissance, il se libéra et plongea dans le corps de Hagan.

Mais ce dernier avait succombé au poison de l'Ombre. Il sauta à quatre pattes, poussa un grognement furieux et secoua la tête comme pour faire sortir la chose qui avait pris possession de son corps. Il glapit, puis hurla en se lacérant. Il fondit alors vers les portes de la véranda et sauta par-dessus la balustrade, suivi par les autres Ombres.

Une seconde plus tard, les cris de Hagan moururent.

Astrid hurla de rage, les poings serrés contre ses oreilles. De nouvelles formes jaillissaient de son corps, et elle semblait de plus en plus décharnée et frêle à chaque esprit qui la quittait. Imari les accueillit un à un avec ses notes, les enveloppa de lumière, brûla leurs chaînes et les libéra.

Avec un rugissement de défaite, une forme imposante se détacha enfin du corps d'Astrid et se précipita vers Imari dans un nuage. Mais face à la lumière d'Imari, la fumée s'embrasa comme des herbes sèches gagnées par les flammes, aux bords calcinés et fripés. L'esprit finit en un petit tas de cendres sur le carrelage.

Bien joué.

Imari termina sa note, la lumière s'estompa et elle s'effondra.

Chapitre 42

Jeric se tenait devant la porte de la prison d'Astrid. À travers les barreaux, il regardait sa sœur. Ou du moins, ce qu'il en restait.

La princesse était assise sur une palette que les gardes avaient placée là à son intention, le dos droit, les jambes pliées, les mains sur les genoux. Ils l'avaient vêtue d'une simple robe bleue corinthienne, mais Jeric ne pouvait effacer le souvenir de son corps nu, décharné et blême, recouvert de glyphes, et des formes qui se dessinaient sous sa peau. Ces dernières avaient disparu, mais l'image resterait gravée dans son esprit pour toujours.

Les yeux pâles d'Astrid fixaient le mur sans le voir. Elle était une forme sans vie, un visage sans expression, et là où jadis un feu avait brûlé dans ses yeux, il n'y avait plus rien. De toute évidence, la femme qui avait été sa sœur n'était plus.

— Laissez-nous, ordonna Jeric aux gardes.

On en avait posté dix devant sa porte et cinq autres au bout du couloir. La porte elle-même possédait sa propre gardienne – un artefact d'une autre époque miraculeusement retrouvé intact dans les salles d'inquisition qui s'étaient effondrées. Jeric ne savait pas si cela suffirait, mais il le fallait. Au moins jusqu'à ce qu'il décide que faire d'elle.

Les gardes s'inclinèrent et s'éloignèrent pour lui laisser un peu d'intimité, mais ils se postèrent au bout du couloir avec les autres, assez près pour intervenir au cas où leur nouveau roi aurait des problèmes.

Leur roi.

Il avait du mal à se faire au titre qu'il portait désormais. Cela avait toujours été une possibilité, et il s'y était entraîné toute sa vie. Toutefois, il ne s'attendait pas à ce que cela arrive un jour, encore moins si tôt. Et surtout pas de cette façon.

Pendant des générations, les Cinq Provinces avaient craint le sang

Angevin. Il était tout ce qu'il en restait désormais. Lui et la coquille vide d'Astrid.

Jeric serra les lèvres.

— Astrid.

Aucune réaction. Elle ne cligna pas des yeux, n'émit pas le moindre souffle. Aucune lueur ne s'alluma dans son regard. Elle était assise, immobile comme les statues du temple d'Aryn – un temple qui n'existait plus.

— Astrid, *parle-moi*, insista-t-il.

Mais elle n'en fit rien. Qu'elle ne le veuille pas ou qu'elle ne le puisse pas, Jeric n'aurait su le dire. Il ne savait pas si elle était enfouie au plus profond d'elle-même ou si elle possédait encore son pouvoir de nécromancienne, et la seule personne qui aurait pu avoir une réponse – le Grand Inquisiteur – avait disparu. Rasmin s'était envolé cette nuit-là et personne ne l'avait revu depuis. Jeric avait beau scruter le ciel, il n'apercevait jamais le moindre hibou.

Il s'agrippa aux barreaux et pencha la tête vers elle.

— Laisse-moi t'aider, Astrid. Tu n'as plus besoin de te cacher.

Aucune réaction.

Puis sa tête pivota vers lui. Le vide dans ses yeux fit frissonner Jeric, mais elle n'avait pas besoin de sa peur. Elle avait besoin de sa force pour revenir.

— Hagan est mort, poursuivit Jeric. Il ne peut plus te faire de mal. Je suis désolé de ne pas l'avoir su. De ne pas avoir été là pour toi. Mais je le jure devant les dieux, Astrid... Je ne laisserai plus jamais *personne* te faire de mal. S'il te plaît. *Parle-moi*.

Elle pencha la tête sur le côté, cligna des yeux, puis se leva.

Jeric la regarda faire, méfiant.

Elle se dirigea à pas lents vers lui, ses yeux vides ne quittant jamais les siens. Elle s'arrêta à un bras de distance, comme si elle ne voulait pas – ou ne pouvait pas – s'approcher de la porte. D'aussi près, le vide dans ses yeux glaça Jeric jusqu'au sang ; son regard n'avait rien d'humain. Jeric ne savait pas ce qu'elle était. Ni où *elle* était. Il se souvint alors que la porte était protégée et qu'Imari avait arraché la légion du corps d'Astrid, qui s'en trouvait grandement affaiblie.

C'était du moins ce qu'il espérait.

Astrid se jeta sur lui, plus rapide que l'éclair. Ses doigts attrapèrent les siens et les coincèrent contre les barreaux. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa chair et elle cracha tel un animal furieux, son visage déformé par la folie et le mal.

Jeric montra les dents et s'efforça d'écarter ses mains, mais elle était trop forte.

Derrière lui, les gardes crièrent et accoururent dans leur direction. Enfin, elle lâcha prise. Elle renversa la tête en arrière et éclata d'un rire mauvais, hystérique et dément.

En atteignant la porte, les gardes placèrent une barrière de skal et d'acier entre Jeric et sa sœur.

Astrid regarda d'un air absent ses ongles, couverts de fragments de peau et de sang de Jeric, puis se mit à les lécher pour se débarrasser des résidus. Sans accorder le moindre regard à son frère, elle retourna sur sa palette et s'assit dans la même position. Telle une statue. Vide.

Jeric regarda ses mains marquées de petits croissants rouges, et inspira profondément.

— Loup ! lança une voix bourrue et familière derrière lui.

Braddok s'élança dans le couloir, mais ralentit en voyant les gardes qui se pressaient devant la porte d'Astrid.

— Tout va bien ici ?

Jeric baissa les mains pour dissimuler les griffures d'Astrid.

— Pour l'instant.

— Bien.

Braddok croisa le regard de Jeric et hocha la tête.

— Elle est réveillée.

Jeric se figea.

Braddok sourit.

— Elle est encore un peu dans les vapes, mais on dirait que ça va. Elle s'est souvenue de mon nom. Elle a posé une tonne de questions. J'avais prévu de te laisser tout lui expliquer, mais elle est aussi tenace que toi...

Jeric ne lui laissa pas le temps de finir. Dans son dos, Braddok grogna.

Jeric descendit le couloir au pas de charge, gravit les marches des escaliers deux à deux et sortit des oubliettes en courant. Braddok se lança à sa suite, esquivant les gardes et les serviteurs pour suivre le rythme de Jeric.

— Tu lui as dit ? lança Jeric par-dessus son épaule.

— Non, je suis d'abord venu te voir.

— Va le chercher, dit Jeric.

— Tu es sûr que tu ne veux pas attendre un peu ? Profiter d'un moment d'intimité ? demanda Braddok en souriant.

— C'est la zurina d'Istreaa, fit Jeric d'une voix grave où ne perçait pas seulement l'irritation. Pas une foutue courtisane.

— Certes, renifla Braddok. Crois-moi, je suis plus surpris que quiconque qu'elle ait fini dans ton lit.

Jeric s'arrêta si soudainement que Braddok faillit lui rentrer dedans.

Devant l'expression lugubre de Jeric, il leva les mains en signe de reddition.

— Très bien, très bien ! J'y vais. Mais je ne te promets pas que je ne ferai aucun détour.

Il lui adressa un clin d'œil et disparut dans le couloir.

Jeric le regarda s'éloigner. Il n'aurait peut-être pas dû installer Imari dans ses appartements privés. Mais c'était l'endroit le plus sûr de Descieux. Il avait déménagé dans les appartements de son père, et pourtant les rumeurs étaient dangereuses. Jeric soupira, bifurqua en direction de sa chambre et s'arrêta à la porte.

Il prit une profonde inspiration, entra et referma la porte derrière lui.

~

Imari contemplait l'immense feu qui crépitait dans l'imposant foyer. Il réchauffait les appartements de Jeric, où, selon Braddok, elle dormait depuis deux semaines.

Deux semaines !

Par les gardiennes, elle en avait plus qu'assez de passer son temps dans les pommes.

Braddok lui avait expliqué en substance ce qui s'était passé après son évanouissement. Il n'en avait pas eu l'intention, mais Imari l'avait assailli de questions, et il s'était avéré que le colosse avait le cœur aussi tendre que de la pâte feuilletée.

Et il était reconnaissant qu'elle ait sauvé son ami alors qu'il en était incapable.

Ainsi, elle avait appris que Hagan avait trouvé la mort en sautant par-dessus la véranda. Les autres Ombres avaient eu plus de chance – du moins au début. Elles s'étaient dirigées vers le pont-levis et avaient sauté dans le canyon, où elles s'étaient noyées dans la rivière en contrebas. Au terme d'un combat acharné, la meute de Jeric et les fidèles de Corinthe avaient fini par maîtriser et capturer les soldats sol veloriens d'Astrid. Celle-ci avait été enfermée dans les oubliettes, tout comme ses disciples, et ils attendaient le jugement de Jeric, qui était désormais roi de Corinthe.

Imari ne savait que penser.

Braddok étant parti chercher Jeric, elle se força à se lever. Ce ne fut pas une mince affaire. Elle glissa les pieds hors du lit, les posa sur le tapis et agita les orteils. Son pouvoir dormait, bien qu'elle le sentît au plus profond d'elle-même, brûlant comme la braise du foyer, prêt à surgir si besoin, mais contenu pour l'heure. Elle ne le craignait plus.

Elle ne savait pas quoi en faire ni comment l'utiliser au mieux, mais elle n'avait plus besoin de s'en cacher. Et peut-être lui donnerait-il la force manquant à ses muscles ? Alors, elle se leva.

Ses genoux cédèrent sous son poids. Elle poussa un juron et se rattrapa au pied du lit.

— Allez, gronda-t-elle, toujours agrippée pour ne pas tomber.
Marche.

Apparemment, ce n'était pas *ce* genre de pouvoir.

On lui avait laissé une robe de chambre sur le lit. Elle était d'un bleu corinthien profond, faite de soie fine et doublée de fourrure. Elle l'enfila par-dessus sa chemise de nuit. Deux de ses côtes la lancèrent quand elle leva les bras, mais elle insista, utilisant la douleur pour électriser son corps et le réveiller. La fourrure glissa sur sa peau, l'enveloppant de confort, et elle ajusta le vêtement, se délectant de

cette sensation de luxe. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait rien porté d'aussi somptueux.

Ses jambes finirent par coopérer et la portèrent jusqu'à la fenêtre, d'où elle contempla le monde extérieur. Le ciel d'hiver était gris et un vent violent agitait sa fenêtre, comme pour y entrer. De là où elle était, elle pouvait voir la ville tentaculaire de Descieux, ses murs impressionnants et ses hauts pignons, tous recouverts de neige. Au-delà, elle apercevait le pied des Dents Grises, leurs crêtes dentelées obscurcies par les nuages comme un monstre endormi.

Imari n'entendit pas la porte s'ouvrir. Elle ne l'entendit pas entrer ni fermer la porte derrière lui, mais elle le sentit – elle sentit l'air s'écarter en sa présence. Elle entendit son cœur comme un gong lointain, profond et stable – un timbre qui n'appartenait qu'à lui –, et quelque chose en elle y répondit. Comme une corde résonnant doucement en réponse à son appel.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Jeric se tenait devant la porte, le regard fixé sur elle.

À ce moment-là, elle sut que si c'était à refaire, elle l'aurait fait sans hésiter : sauter sur son cheval, le tirer de la Kjërda et lui rendre son humanité. Elle aurait enduré sa colère et sa fureur, elle aurait supporté son emprisonnement, elle aurait risqué sa vie pour lui, sans hésitation, afin de voir la gratitude qui emplissait ses yeux à cet instant.

Il avait troqué ses habits de voyage contre des vêtements de cuir noir et fin, taillés pour sa silhouette élancée et musclée. Ses cheveux rayés par le soleil avaient poussé. Ils étaient désormais assez longs pour qu'il les attache, accentuant de ce fait les traits sculptés de son visage douloureusement beau. L'effort lui avait mis le rose aux joues, et Imari se demanda s'il avait couru jusqu'à elle.

— Salut.

Ce n'était pas sa meilleure réplique, mais ce fut la seule qui sortit.

— Salut, fit-il d'une voix mal assurée sans cesser de contracter et de décontracter la mâchoire. Comment te sens-tu ?

— Ça va, je crois, répondit-elle. Et toi, comment tu te sens ?

— Vivant, grâce à toi.

Il fit un pas vers elle.

— Imari.

Il murmura son nom comme une promesse, une découverte, un commencement. Elle se surprit à aimer la façon qu'il avait de le prononcer, avec son accent.

— Jeric... Ou devrais-je vous appeler Votre Altesse, maintenant ? ajouta-t-elle.

Il fit un autre pas vers elle, le regard perçant.

— Juste Jeric.

— Eh bien, Juste Jeric, je te ferais bien une révérence, mais j'ai deux côtes cassées, alors tu devras te contenter de l'imaginer.

Un sourire imperceptible naquit sur ses lèvres et il se rapprocha encore d'elle.

— Non, tu ne le ferais pas.

— Tu as raison. Je ne le ferais pas.

Il s'approcha petit à petit, sans jamais la quitter des yeux, et s'arrêta juste devant elle. Son pouls réagit comme s'il l'avait touchée.

— Je crois que ceci est à toi, fit-il en sortant sa flûte avant de la tendre entre eux, comme un gage de trêve. Je ne voulais pas qu'elle tombe entre de mauvaises mains.

Elle hésita, puis la prit, et ses doigts effleurèrent les siens. Les glyphes s'animèrent à son contact, scintillant comme le clair de lune. Imari craignit que Jeric ne s'éloigne, mais il n'en fit rien. Il observa l'objet avec curiosité et émerveillement, la lumière argentée se reflétant dans ses yeux.

Elle était contente qu'il n'ait pas peur.

— C'est Rasmin qui te l'a donnée ? demanda-t-il.

— Non.

Elle la retourna et passa ses doigts sur les ouvertures. Il y avait une nouvelle marque sous le dernier trou qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Elle se demanda ce que cela signifiait.

— C'est Ricón, mon frère, qui me l'a offerte quand j'étais enfant.

Elle fronça les sourcils en se remémorant l'instant.

— Aucun de nous n'avait réalisé ce que c'était. Elle ne brillait pas à l'époque.

Il y eut un instant de silence.

— Et tu l'as gardée pendant tout ce temps ?

— Contre mon gré, dit-elle. J'ai essayé de m'en débarrasser, mais... elle trouvait toujours un moyen de revenir. Alors, je l'ai cachée sous le plancher de ma chambre. Et Ventus l'a trouvée. C'est la vraie raison pour laquelle il m'a capturée cette nuit-là.

Par les gardiennes, il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis.

Elle sentit le regard de Jeric sur elle alors qu'elle glissait l'objet dans la poche intérieure de sa robe de chambre, hors de vue.

Ses yeux croisèrent les siens. Il détailla son visage, mais s'arrêta sur sa mâchoire, où il l'avait frappée alors qu'il était possédé. Le rouge de ses joues s'accrut, un muscle se tendit dans son cou, et quand son regard retrouva le sien, il brûlait d'une ardeur nouvelle.

— Je ne me pardonnerai jamais de t'avoir traitée ainsi. De t'avoir amenée ici. De t'avoir laissée seule avec lui.

Elle ne chercha pas à minimiser la situation, car cela eût été mentir. Mais il ne lui demandait pas de le faire.

Elle ajusta les pans de sa robe de chambre et la flûte appuya contre sa hanche.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

C'était la question qu'elle brûlait de lui poser depuis le moment où on l'avait libérée, et c'était la seule à laquelle Braddock n'avait pas été capable de répondre.

Jeric fronça les sourcils.

— J'ai tué quelqu'un. L'un des miens.

Il se mordit la lèvre inférieure.

— Il essayait... d'abuser d'une jeune Sol Velorienne. Et à sa place, c'est ton visage que j'ai vu.

Imari remarqua qu'il avait parlé de Sol Velorienne et non de galeuse.

— Alors je l'ai tué.

Jeric serra les poings, puis les rouvrit, l'expression tourmentée.

— Chaque personne que j'ai tuée... Je m'en suis souvenu. De chacune d'elles. J'ai vu ce que tu avais vu. J'ai vu ce que j'étais. Ce que j'avais fait.

Imari le regarda en silence, peinant à croire ce qu'elle entendait,

mais la conviction de son intonation ne laissait planer aucun doute.

Il baissa les mains et son regard se posa de nouveau sur elle. L'intensité de ses yeux la saisit, la clouant sur place.

— Il y a deux côtés dans cette guerre, Imari, mais elle ne finira jamais si nous ne cessons de l'alimenter.

Imari regarda ses deux yeux tour à tour. Ils étaient déterminés, résolus.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Libérer les Sol Veloriens.

Imari se figea et entrouvrit les lèvres.

— Tous ?

— Tous.

S'il le faisait, cela déstabiliserait complètement Corinthe. Pour autant qu'Imari le sache, Corinthe comptait sur ces esclaves sol veloriens pour l'essentiel du dur labeur.

— Tu as le droit de faire ça ?

— Je ne me suis pas posé la question.

Imari sourit, puis demanda :

— Et ceux qui ont aidé Astrid ?

Il jeta un coup d'œil à la fenêtre.

— Je les libère aussi.

Imari cligna des yeux. Elle se souvint des gardes dans le tunnel et se demanda s'ils avaient survécu.

— Mais Jeric... ils te détestent. Ils détestent Corinthe. Qui te dit qu'ils ne réessaieront pas...

— Ils me haïssent parce que je les ai traqués et massacrés, dit-il avec ferveur. Sans relâche. Impitoyablement. Je ne peux pas leur reprocher de s'être défendus, d'avoir essayé de prendre la liberté que je leur ai refusée. Je n'oublierai pas ce qu'ils ont essayé de faire, mais je ne les punirai pas. Pas cette fois-ci.

Imari contempla avec émerveillement le Roi Loup, se demandant comment un homme tout entier dévoué à la justice était devenu aussi miséricordieux.

— Et les Liagés ? demanda-t-elle.

Qu'allait-il advenir d'eux ? D'elle ?

Jeric saisit le sous-entendu. Il ne la quitta pas des yeux.

— Ils sont libres, eux aussi.

Ses paroles remplirent l'espace entre eux et la poitrine d'Imari déborda d'espoir.

— Tu n'es pas inquiet par rapport à...

Elle hésita, puis bomba le torse, acceptant ce qu'elle était.

— *Notre* pouvoir ?

— Oh, si. Ce pouvoir que tu as... le Shah... ça me terrifie. Parce que je ne le comprends pas.

Ses yeux la transpercèrent.

— Je ne peux rien contre lui. Je pensais que l'anéantir rendrait le monde plus sûr, mais tout ce que ça a fait, c'est de créer Astrid.

Il serra les dents et regarda de nouveau vers la fenêtre, avec regret cette fois.

— Je dois laisser tomber. Je veux croire qu'il y en a d'autres comme toi, qui l'utiliseront pour faire le bien.

Imari saisit son poing, déplia ses doigts et mit sa main dans la sienne.

Elle sentit la chaleur de sa paume. Il ne chercha pas à retirer ses doigts.

— Je vais voir si Istraä peut t'aider, dit-elle en se demandant en même temps comment elle pourrait bien s'y prendre.

Elle n'avait pas parlé à sa famille depuis dix ans. Mais Jeric aurait besoin de toute l'aide qu'il pourrait obtenir s'il poursuivait ses plans.

— Évidemment, il est trop tôt pour faire des promesses, mais... Je ferai tout ce que je peux pour m'assurer que tu n'affrontes pas ça tout seul.

Elle lui serra la main.

Il fit de même et croisa son regard.

Soudain, alors qu'elle plongeait dans ses yeux d'un bleu profond, elle se souvint de leur baiser. Lorsqu'elle était Sable et lui Jos ; qu'aucun d'eux n'était celui qu'il prétendait être. Rien de tout cela ne serait arrivé s'ils avaient su la vérité. Leur monde ne l'aurait pas permis. Pourtant, c'était arrivé, et Imari ne savait qu'en faire. Ce qu'elle *devait* en faire.

— C'est si évident maintenant, dit Jeric à voix basse en balayant son visage des yeux. Que tu es la fille d'un zar. Je ne sais pas comment j'ai pu passer à côté.

— Ne sois pas trop dur avec toi-même. N'importe qui ressemble à une princesse après avoir pris un bon bain et s'être parée de ses plus beaux atours.

Elle désigna sa tenue.

Jeric sourit de toutes ses dents et le cœur d'Imari manqua un battement.

On frappa à la porte.

Aussitôt, Jeric s'éloigna d'elle et lui lâcha la main.

Elle aurait voulu la reprendre.

— Entrez, dit-il, comme s'il savait déjà qui se trouvait de l'autre côté.

Imari n'eut pas le temps de poser de questions. La porte s'ouvrit.

Et Ricón entra dans la pièce.

Chapitre 43

Le cœur d'Imari cessa de battre.

Elle avait rêvé si souvent de ce moment, d'être réunie avec sa famille. En particulier avec son frère. Mais ses rêves n'avaient jamais su combler le passage du temps – prédire comment les années allaient façonner son apparence, sa personne. Sa queue de cheval descendait jusqu'à sa taille et il portait une cicatrice à l'arcade, dangereusement proche de son œil gauche. Elle se demanda ce qui lui avait valu pareil souvenir. Son visage était plus carré, structuré par les os forts qui lui rappelaient tant leur père, et sa musculature le rendait plus droit, plus autoritaire.

Pourtant, malgré tous ces changements – et toutes les années qui avaient transformé en homme l'adolescent qu'il était –, ses yeux étaient restés les mêmes. Ils étaient chaleureux, sombres et aimants, et elle y lut des flots de regrets lorsqu'ils s'arrêtèrent sur elle.

Elle laissa échapper un petit cri et fit un pas vers lui.

— Ricón...

Ses yeux brillaient d'émotion. Soudain, Imari éclata en sanglots, déversant des torrents de larmes. À en juger par l'expression de son visage, ces années de séparation avaient été aussi dures pour lui que pour elle. Imari pleura de plus belle.

Elle voulut s'approcher de lui, mais ses jambes flanchèrent et cédèrent sous son poids.

Son frère la rattrapa. Il l'entoura de ses bras et la serra fort contre lui, sans l'étouffer pour autant. Sa respiration devint irrégulière et elle sentit la poitrine de son frère trembler contre la sienne. Il pleurait, lui aussi.

Ils restèrent ainsi enlacés pendant un long moment, comme si tout le reste n'existait plus, jusqu'à ce que Ricón s'écarte et prenne son visage entre ses mains.

— Sano mondai... dit-il.

Je suis désolé.

— Sano ti mondai, mi a'fiamé...

Je suis tellement désolé, ma petite flamme.

Ses mots tremblaient d'émotion.

Imari se souvint des Smett. Elle se souvint à quel point elle avait désiré que quelqu'un l'aime aussi fort.

C'était le cas de Ricón.

— Je n'aurais jamais dû les laisser t'emmener, dit-il avec fougue dans leur langue. J'aurais dû te cacher, faire n'importe quoi d'autre que rester planté là, comme je l'ai fait...

Imari mit sa main sur l'une des siennes.

— Tu n'étais qu'un enfant, Ricón. Tu n'as rien à te reprocher, répondit-elle dans sa langue maternelle.

Elle buta sur les mots, sur l'accent. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas pratiqué. Comme pour sa flûte, cela prendrait du temps.

— Est-ce que... tout le monde va bien ? demanda-t-elle, soudain impatiente de tout savoir sur sa famille.

— Oui...

— Papa et Kaï et Vana... et Anja, ils sont tous...

— Oui, oui, *mi a'fiamé*.

Il sourit tristement, embrassa ses mains et essuya une larme sur son visage.

— Tout le monde va bien.

— Comment es-tu arrivé si vite ? Trier est à au moins deux semaines de route, même pour toi, *tazaviem*, dit-elle en utilisant son vieux surnom – « cavalier de la foudre ». Tu as volé jusqu'ici ?

Ricón gloussa, puis lui prit les mains et recula pour la regarder en face.

— *Sieta*, regarde-toi. Tu es magnifique. Pour un petit chimpanzé.

Imari éclata de rire, puis renifla la morve qui s'écoulait de son nez.

— Et tu n'as toujours pas les manières dignes d'une zurina, à ce que je vois, fit-il remarquer, tout sourire.

— Et toi, tu n'as toujours pas répondu à ma question, répondit-elle en martelant de son doigt sa poitrine bien plus robuste qu'à l'époque. Comment as-tu su où me trouver ?

— Le Loup m’a prévenu, répondit-il.

Son cœur se serra. Elle chercha Jeric du regard, mais il n’était plus là. Il s’était glissé hors de la pièce sans qu’elle s’en rende compte.

— Quand ? demanda-t-elle en déglutissant.

— Il y a deux semaines.

Juste au moment où il l’avait libérée.

— Papa est au courant ?

— Non. La lettre m’était adressée. Je ne l’ai montrée à personne. Je ne pensais pas que papa me laisserait partir si je le lui demandais.

Il fit une pause et lui toucha le visage.

— Pas parce qu’il ne veut pas que tu rentres, *mi a’fiamé*. Il n’est plus le même depuis que tu es partie, mais c’est dangereux pour *moi* de me rendre à Corinthe, alors qu’Istraa est...

Il s’interrompt. Les mots cherchaient à sortir, mais il les retint.

— Que se passe-t-il à Istraa ? s’enquit Imari.

Il fronça les sourcils.

— C’est... compliqué. Je t’en dirai plus sur le chemin du retour. Mais j’ai dit à papa que je partais vérifier les points faibles de notre frontière.

— Tu n’avais pas peur que ce soit un piège ?

Un sourire espiègle recourba ses lèvres.

— Oh que si. Mais je ne pouvais pas ignorer le message... pas après avoir passé ma vie à me reprocher de les avoir laissés t’emmener. Alors, contre l’avis de Jenya et de mes hommes...

— Jenya ? demanda Imari.

— C’est une Saredd.

Les Saredds étaient les guerriers les plus estimés de Trier, et ils étaient traditionnellement des hommes.

— Une *femme* ?

Ricón sourit.

— *Sei*. Tu ne vas pas tarder à la rencontrer. Tout comme les autres. Je leur confierais ma vie.

Son expression changea et il la regarda d’un air pensif.

— Le Loup n’est pas du tout comme je m’y attendais.

— Je ne m’y attendais pas non plus, se surprit-elle à dire.

Ricón l’observa d’un air songeur, puis il reprit :

— *Sieta*, Imari. J’ai manqué tellement de choses... Je veux tout savoir. Le bon. Le terrible.

Il lui serra les mains.

— Et par-dessus tout, j’aimerais que tu m’expliques comment, par Nián, tu as fait du Loup de Corinthe un allié.

Son ton, lourd de sous-entendus, la fit rougir.

— C’est... une longue histoire.

— J’en suis sûr, poursuivit-il avec un regard intense. Imari... Je veux plus que tout te ramener à la maison. Et ce depuis le jour où ils t’ont chassée. Mais... est-ce ce que *tu* veux ?

Elle lui serra les mains et le regarda dans les yeux.

— *Oui*. Le désert me manque, Ricón. Sa chaleur et ses pluies me manquent, mais c’est *toi* qui me manques le plus. Pendant si longtemps, j’ai refusé de me l’avouer, à cause de ce que j’avais fait, mais j’ai fini par l’accepter.

Ricón lui serra les mains.

— Je ne me cacherai plus. Je veux rentrer à la maison.

Il appuya son front contre le sien avec un soupir de soulagement, qui libéra une décennie de tension.

— Je serai là pour toi, *mi a’fiamé*. Rentrons à la maison.

~

Imari ne vit pas beaucoup Jeric la semaine suivante. Après ce qui s’était passé pendant le couronnement de Hagan, les jarls de Corinthe étaient en crise. Ils prétendaient que la lignée Angevin avait perdu son droit de régner et contestaient la position de roi de Jeric. Les choses ne s’étaient pas arrangées lorsqu’il leur avait fait part de ses plans. Sa meute ne le quittait plus d’une semelle. Ses hommes le suivaient jusque dans les villages voisins, où il essayait d’obtenir le soutien de ceux qui lui étaient restés fidèles.

Imari demeurait au château, avec Ricón et son escorte istraane. Ils étaient tous libres d’aller où bon leur semblait, mais à la lumière des tensions politiques du moment, Jeric leur avait conseillé de rester

entre les murs de la forteresse. Cela ne dérangeait pas Imari. Son corps était encore affaibli par sa dépense colossale d'énergie et cela lui permettait de rattraper le temps perdu avec Ricón.

Il lui avait expliqué ce qui s'était passé après que leur père l'avait fait sortir clandestinement d'Isttraa. Ricón avait voulu lui écrire, mais on le lui avait interdit. Il avait même réussi à faire passer quelques lettres en douce, mais elles avaient été découvertes et rapidement confisquées. Leur père l'avait sévèrement réprimandé, l'avertissant de ce qui risquait d'arriver à Imari si quelqu'un reliait sa nouvelle identité à leur famille. Il n'avait plus écrit aucune lettre après ça. Mais il n'avait jamais cessé de penser à elle, se demandant si sa nouvelle vie n'avait pas altéré l'esprit qu'il avait tant aimé.

Heureusement que non, avait-il dit.

Heureusement qu'il ne l'avait pas vue un mois plus tôt, avait-elle rétorqué.

Imari rendit visite à Astrid. Jeric lui avait parlé de sa rencontre avec sa sœur, mais l'état de la princesse ne montrait aucun signe d'amélioration. Elle restait prostrée sur sa palette, à fixer le vide devant elle. Imari avait demandé à entrer dans la cellule d'Astrid, mais Ricón et Jeric s'y étaient catégoriquement opposés. Imari avait donc été forcée de rester derrière la porte gardée pour essayer d'obtenir une réponse de la princesse corinthienne. Tout cela la mettait mal à l'aise. Elle aurait aimé que Tallyn soit là, ou même Rasmin, rien que pour en savoir plus.

Vint enfin le jour du départ. Imari était vêtue d'un mélange de cultures, avec son pantalon istraan en cuir de chat sauvage et sa tunique souple tissée – tous deux rapportés par Ricón. Ils étaient un peu amples, mais son frère ne connaissait pas sa taille. Jeric, quant à lui, avait fait faire des bottes spécialement pour elle par un cordonnier local.

Au moment du départ, il lui tendit une magnifique cape de fourrure bleu corinthien qui avait appartenu à sa mère.

— Je ne peux pas accepter, dit Imari.

— Pourquoi pas ?

— Elle appartenait à ta mère, Jeric.

— Et elle serait fière que tu la portes, répondit-il simplement. Elle n'est pas faite pour rester dans un coffre à prendre la poussière.

Il la rapprocha d'elle.

— Prends-la. Je veux te la donner.

Elle se résolut à l'accepter et il l'aida à l'enfiler.

Il la détailla ensuite du regard et hocha la tête, l'air satisfait.

— Les chevaux sont prêts, annonça une voix bourrue.

Braddok apparut. Il croisa le regard de Ricón et les deux hommes bombèrent le torse. Tous deux étaient de véritables héros. Quelles que soient leurs différences culturelles, ils se respectaient pour les valeurs qu'ils retrouvaient chez l'autre : loyauté, fidélité et efficacité.

Quelle bénédiction ce serait, pensa Imari, d'avoir des hommes de cette trempe du même côté.

La meute de Jeric se tenait à quelques pas derrière Braddok. Les hommes de Ricón et Jenya – une femme étonnamment redoutable – étaient quelques mètres derrière Ricón. Tous observaient l'échange entre nations, prêts à intervenir si l'une ou l'autre des parties franchissait la ligne.

— Tu as toute ma gratitude, dit Ricón à Jeric avec un fort accent, en lui tendant la main.

Tout le monde observait la scène en silence.

Jeric fit un pas vers lui. Le vent agitait ses cheveux.

— Tu as la mienne, zur Ricón.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main et les tensions s'apaisèrent. Puis Jeric se tourna vers Imari.

Son cœur se mit à battre plus fort. Soudain, elle ne voulait plus partir. Tout s'était passé si vite qu'elle avait à peine eu le temps de lui parler. Comment pouvait-elle lui dire au revoir maintenant ? Et devant tout le monde ?

Il s'approcha. Du coin de l'œil, Imari vit que Ricón les observait.

— Imari.

La voix de Jeric lui caressa les cheveux, lui effleura la joue malgré la distance respectueuse qu'il gardait.

Sans réfléchir, Imari se rapprocha de lui et passa la main sur son visage. Il plongeait ses yeux dans les siens. Comme s'ils étaient seuls au

monde.

— Tu es un homme bon, Jeric Oberyin Sal Angevin, dit-elle doucement tandis que la mâchoire de Jeric se contractait légèrement. Et tu seras un roi encore meilleur. Malgré la façon dont le destin nous a réunis, je te serai toujours reconnaissante.

— Pour quelle partie ? demanda-t-il. Les côtes cassées ? Ou avoir frôlé la mort à plusieurs reprises ?

Elle sourit.

— Pour avoir été la femme la plus recherchée des Landes.

Jeric sourit à son tour.

Elle baissa la main et glissa quelque chose dans la sienne. Il jeta un coup d'œil au petit sachet.

— Des graines d'étoile istraane, dit Imari. Une *vraie* étoile d'Istraa. Si tu les plantes, je suis désolée de te dire qu'il ne poussera pas des armes. Oh, et n'en parle pas à ton herboriste. Il ne sait toujours pas qu'elles ont disparu.

Le regard de Jeric se fit plus intense.

Par le Créateur tout-puissant, elle aurait tant voulu l'embrasser à nouveau. Mais elle ne le ferait pas. Elle ne le *pouvait* pas. Il n'était plus Jos et elle n'était plus Sable. Et les princesses ne pouvaient pas embrasser des rois devant le monde. Ce genre de comportement avait déjà déclenché des guerres par le passé.

Au lieu de cela, elle referma les doigts de Jeric autour du sachet.

— À Istraa, les fleurs représentent la renaissance et le renouveau, tout comme le soleil se lève chaque jour. Je...

Elle se sentit stupide tout à coup, mais elle poursuivit tout de même.

— J'ai pensé que ça pourrait t'aider à traverser les jours incertains à venir. Je crois en toi, Jeric.

Son regard s'intensifia, puis descendit sur leurs mains entrelacées.

— Et... c'est peut-être égoïste de ma part, mais j'ai pensé que ça pourrait aussi être un moyen que tu te souviennes de moi.

Il releva la tête et haussa un sourcil.

— Égoïste ? Tu n'es pas le genre de personne qu'on peut oublier, et en plus tu essaies de me hanter avec des fleurs. J'appelle ça de

l'avidité.

Elle rit, puis se pencha en avant et l'embrassa sur la joue. Il tressaillit au contact de ses lèvres, puis se figea. Elle s'attarda un instant, ses lèvres contre sa peau au doux parfum de musc et de forêt, puis, à contrecœur, elle éloigna son visage du sien.

Mais il ne lui lâcha pas la main.

— Je ne veux pas te dire au revoir, dit-il, toute désinvolture disparue.

— Tu sais où me trouver, dit-elle avec un clin d'œil taquin.

Son cœur battait à tout rompre.

— En effet.

Son regard se fit perçant et une touche de violet vint réchauffer le bleu de ses iris.

— Je te reverrai, je t'en fais la promesse.

Il porta sa main à ses lèvres, sans quitter Imari des yeux, et embrassa ses doigts.

Son baiser l'électrisa jusqu'aux orteils.

Il caressa ses phalanges, faisant résonner chaque corde en elle, puis son regard se tourna vers l'endroit où Ricón attendait en les regardant. Il serra une dernière fois sa main avant de la lâcher.

Elle aurait voulu qu'il la reprenne.

— Prête, *mi a'fiamé* ? demanda Ricón.

Elle inspira profondément pour apaiser son appréhension. Elle se sentait écarlate et... déchirée.

Mais...

Il était temps.

Elle se détourna de Jeric et s'approcha de Ricón, qui était monté en selle et lui tendait la main. Imari regarda l'aube se lever, laissant le soleil réchauffer son visage.

— Oui, dit-elle en attrapant sa main pour sauter en selle. Rentrons à la maison.

À SUIVRE...

REMERCIEMENTS

Comme toute histoire, celle-ci a connu un chemin particulièrement long et sinueux avant d'atteindre sa destination finale, et ce chemin aurait été impraticable sans l'aide de lecteurs bien plus avisés que moi.

À « ma » Jenny, pour avoir accepté de se prêter à nos séances de brainstorming aux prémices de cette histoire, pour son exigence, pour avoir lu un million de brouillons sans jamais se plaindre, et pour n'avoir jamais hésité à me faire savoir quand j'empruntais le mauvais chemin. Pour m'avoir aidée à trouver des solutions (et aussi pour ta sagesse !). Merci de ton soutien constant et d'avoir toujours cru en cette histoire même quand je semblais bien partie pour la ruiner !

À Briana (alias Alpha B) pour ton enthousiasme inébranlable à chaque étape, tes sages conseils, et pour être la plus grande fan de Braddok. Il est tout à toi, ne t'en fais pas. Tu vois ! Je l'ai formellement déclaré, donc c'est vrai.

À Carly, mon gourou romantique. Merci d'avoir des opinions bien arrêtées sur les relations et d'en exiger davantage de ma part ! (Et aussi pour avoir relu la même scène tellement de fois que tu la connais mieux que moi.) Je suis désolée. Est-ce de la maltraitance ?

À mes formidables bêta-lecteurs, Tiana, Anthony, Julie Tuovi, Kelly St. Clare, Sylvi, Christine Arnold et ma mère adorée. Vous voyez tout ce que je ne vois pas, et je suis ravie que cette histoire vous tienne assez à cœur pour que vous soyez honnêtes avec moi ! Je ne vous remercierai jamais assez pour votre aide et votre perspicacité, pour m'avoir aidée à voir clair dans ce fouillis et avoir donné un sens à l'histoire.

À mon amie et éditrice, Laura, pour avoir la capacité mentale d'un processeur d'ordinateur. Je ne comprendrai jamais comment tu fais pour retenir tous ces détails en même temps. Mais plus que cela : je suis infiniment reconnaissante pour ton processeur moral.

Merci à mon merveilleux mari, Ben. Tu as toujours été mon plus grand fan et mon plus grand soutien, et tu ne sais pas à quel point cela compte que tu croies en moi, toujours. Tu vois de l'or là où je ne te présente que de la boue. Je t'aime.

Enfin, merci à *mon* Créateur. Merci d'être toujours là pour moi, où que je sois, et de ne jamais me laisser tomber.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Barbara Kloss est une auteure primée de fantasy pour adolescents et adultes. Ses livres empreints de magie dépeignent des personnages si réels que fiction et réalité tendent à se mêler. Barbara a étudié la biochimie à la California Polytechnic State University de San Luis Obispo, en Californie, puis a travaillé pendant des années comme scientifique dans un laboratoire clinique. Fervente lectrice depuis toujours, surtout de fantasy, elle a commencé à écrire ses propres histoires, créant des mondes et des personnages hauts en couleur. Elle vit actuellement dans le nord de la Californie, avec son merveilleux mari, leurs trois enfants et leur chiot. Quand elle n'écrit pas, c'est qu'elle se promène avec sa petite bande, joue aux jeux vidéo, soulève des poids ou boit un café quelque part.

LES ÉDITIONS RIVKA

Vous avez aimé ce titre ? Retrouvez la version papier dans un beau format avec couverture cartonnée comprenant deux illustrations couleur de Jeric et Imari sur :

www.editions-rivka.com

Rejoignez-nous !

Instagram @editionsrivka

EXTRAIT DE *TRÔNE DE CENDRES*

Retrouvez tout de suite un extrait de *Trône de Cendres*, de Jessica Pierce. Premier tome d'une saga de science-fiction Young Adult aussi haletante qu'addictive, *Trône de Cendres* vous envoie dans les étoiles pour une aventure intergalactique pleine de péripéties !

AVANT LA TOMBÉE DE LA NUIT, elle brûlerait.

Les corps palpitaient autour de Tesla comme une nuée d'insectes en sueur. Des lumières stroboscopiques clignotaient au plafond, calquées sur le mouvement des danseuses *draadharts* humanoïdes. Juchées sur des plates-formes suspendues dans les airs, ces dernières ondulaient avec souplesse, en rythme avec les pulsations électroniques assourdissantes. Les clients leur envoyaient des pourboires par le biais de leur smartcom, récoltant en retour des sourires sur les lèvres synthétiques des androïdes. Elle n'avait jamais compris cette fascination pour les *draadharts* – après tout, ce n'étaient que des pignons, des rouages et des circuits électriques. Elle avait suffisamment fouillé leurs machineries internes au cours de l'année passée pour ne plus se laisser impressionner par la nouveauté.

Tandis qu'elle balayait la foule du regard, ses oreilles absorbaient le grondement grave de la basse. Elles allaient siffler toute la journée au moins, comme après chacune de ses visites dans l'ancre du jeu de Minko.

Sur sa droite, un videur à forte carrure qu'elle ne reconnaissait pas la dévisagea d'un œil soupçonneux. Pas étonnant, de l'huile de moteur lui tachait les ongles et sa combinaison fumait encore par endroits, là où elle avait été brûlée pendant le match. Le gorille examina son avant-bras hâlé à la recherche de la queue de phénix fourchue animée qu'arboraient tous les membres du gang des Cendres Rouges en guise de tatouage numérique. Il ne trouva qu'une peau lisse et nue, où scintillait un mélange de sueur et de sang.

Elle avait refusé qu'on la marque. Cela faisait partie de leur accord. Le videur lança quelques mots dans son smartcom en s'approchant d'elle, mais Tesla se fondit une nouvelle fois dans la foule en délire.

Sans doute un nouveau.

Aux platines, un DJ remuait la tête en rythme. Sa crête iroquoise aux pointes bleues oscillait à peine, et Tesla éprouva un pincement de jalousie. Il dépensait certainement plus en soins capillaires qu'elle ne gagnait en un mois. Le tempo de la musique augmenta et un

rugissement monta de la foule.

Elle se dirigea du côté de la scène, vers les box de luxe. Au-dessus de sa tête, les ventilateurs brassaient une brume au parfum agréable qui injectait des endorphines dans les cerveaux de la clientèle tout en couvrant l'odeur de renfermé qui filtrait toujours depuis les niveaux inférieurs de la station. Plus il y avait d'endorphines, plus on ressentait de plaisir dans les night-clubs, et plus les poches des Cendres Rouges se remplissaient de corpoCrédits.

Cette pensée lui rappela la raison de sa présence. Elle franchit une barrière de noctambules transpirants et se fraya un chemin jusqu'au carré VIP, en prenant soin d'éviter les fauteurs de troubles. L'antre de Minko était un établissement prisé par tous ceux qui souhaitaient dépenser en divertissements variés leurs corpoCrédits durement gagnés. Les Cendres Rouges s'assuraient de satisfaire toutes les envies... pourvu qu'on y mette le prix. Aucun client ne daigna la regarder lorsqu'elle frôla une table de jeu de cartes, où des types en combinaison d'entretien orange disputaient une partie de Tranche Gorge à Six.

Alors qu'elle se faufilait sous le bar pour ressortir de l'autre côté, un homme adipeux aux sourcils broussailleux lui tendit une pilule bleue de forme carrée. Tesla refusa – elle ne consommait pas de skirri. Lorsqu'il plissa les yeux, fâché par son refus, elle agrippa le manche du couteau à sa ceinture avant de détalier, impatiente de laisser derrière elle le dealer avant qu'il ne se fasse des idées.

Elle trouva Minko confortablement assis au centre d'une loge clinquante. Son corps énorme était enfoncé dans une banquette en velours rouge qui le faisait paraître plus petit. Deux gardes du corps flanquaient le box grand luxe de part et d'autre, tels d'inébranlables piliers de chair. Dans les lumières frénétiques du club, le crâne rasé de Minko brillait presque autant que les bagues en diamant qui ornaient ses doigts.

Une serveuse lui apporta un grand verre accompagné d'une pile d'ailes de volaille au beurre. Alors que la fille frémissait sous le regard obscène de Minko, il la renvoya d'un grognement en cuisine et elle déguerpit sans demander son reste.

Tesla serrait les poings. Tout ce qui touchait à son boss la faisait grincer des dents.

Son ventre se mit à gargouiller à la vue du plat fumant. C'était autre chose qu'un repas en barquette réchauffé ; une denrée rare dans ce coin de l'espace où se trouvait l'*Atlas*. À bien y penser, elle n'avait pas mangé depuis la veille, trop concentrée sur son match contre Radek.

Elle serra les dents pour tromper la faim tandis que cette crapule de Minko mordait dans une aile. Elle avait beau le détester, elle avait intérêt à ce qu'il reste de bonne humeur. Il n'aimait pas les mauvaises nouvelles, et aujourd'hui, elle en avait de très, *très* mauvaises à lui annoncer.

— Tesla, susurra-t-il avec un sourire lascif.

À sa voix pâteuse, elle comprit que le chef avait déjà éclusé de nombreuses pintes de lunamiel. Il ouvrit grand ses bras flasques et l'invita à s'asseoir. D'un coup de dents vigoureux, il referma ses mâchoires sur une aile, arrachant nettement toute la viande de l'os.

Elle secoua la tête en s'efforçant de rester courtoise. S'il se mettait en colère, mieux valait qu'elle soit debout pour pouvoir prendre ses jambes à son cou. Tesla observa les deux gardes du corps qui la regardaient sans grand intérêt. *Ils ne me considèrent pas comme une menace*, songea-t-elle avec amertume.

Nyen Atu, dont la marque du clan comportait trois étoiles – signe de son statut en tant qu'agent de sécurité personnel de Minko –, la salua d'un bref hochement de tête, comme à son habitude. Depuis combien de temps venait-elle ici ? Huit mois ? Plus que quatre et elle aurait réglé la dette qu'elle avait contractée pour couvrir les funérailles.

Minko se lécha les babines avant de demander :

— Quel bon vent t'amène, mon petit fantôme ?

Tesla résista à l'envie de passer la main dans ses cheveux couleur de neige. *Petit fantôme*. Sans relever ce surnom insultant, elle se ressaisit et darda son regard sur le visage bulbeux de son patron, au lieu de le laisser dériver vers la porte.

— Je peux tout arranger, dit-elle en guise d'introduction.

Aussitôt, Minko perdit son sourire. Ses yeux s'assombrirent et il pencha en avant son corps volumineux sur la banquette de velours. Lentement, il essuya la graisse de ses bajoues d'un geste menaçant.

— Tu viens dans mon club alors que je profite de mon dîner pour m'annoncer une mauvaise nouvelle ?

Tesla changea de jambe d'appui, prête à fuir.

— J'ai perdu.

— Tu ne perds jamais, gronda Minko. C'est pour ça que tu travailles pour moi et c'est pour ça que je mise gros sur toi.

Elle haussa les épaules, essayant d'adopter une attitude désinvolte, mais chaque atome de son corps était tendu, sur le qui-vive.

— Eh bien, cette fois j'ai perdu. Mais je peux vous faire récupérer votre argent. Il me faut seulement un peu de temps.

Minko la dévisagea attentivement. Ce regard propagea des frissons le long de son dos.

— Tu sais, tu auras bientôt dix-huit ans. Les jolies filles comme toi rapportent un bon prix, même avec ton attitude regrettable. Il y a des hommes et des femmes qui sont prêts à payer plus cher pour des marchandises aussi... intactes. Je pourrais peut-être trouver un autre moyen de te faire rembourser ta dette.

— Hors de question, rétorqua sèchement Tesla en tendant un doigt tremblant vers les bourrelets gélatineux de Minko.

Elle ravala la bile qui lui montait dans la gorge.

— Je suis soudeuse, pas traînée de compagnie. Je travaille pour vous en extra seulement, pour piloter vos fightBots et rien d'autre. C'était le marché. Il fallait bien que le robot perde tôt ou tard. Maintenant, nous pouvons en reconstruire un autre et...

— *Nous ?* railla Minko. Sans mes corpoCrédits, tu n'aurais même pas pu te payer les pièces de récupération pour ta première combinaison, sans parler des circuits électriques. Et ne va pas croire que j'ignore que tu piques de l'argent des combats pour financer ton passe-temps. Comment se déroule ton enquête, Tesla ? As-tu trouvé des preuves pour laver le nom bafoué de ce bon vieux Papa Petrov ?

La colère chauffait au fer rouge les joues de Tesla.

— Voulez-vous un nouveau robot, oui ou non ?

Minko fit courir un ongle long et jaunâtre sur son menton parsemé de poils. Les lumières du night-club faisaient étinceler les pierres précieuses de ses bagues, projetant des constellations sur le mur.

— Très bien, mon fantôme, dit-il au bout d'un moment.

Les mots qui suintaient de la bouche de Minko, dégoulinants de mépris et de domination, la répugnaient.

— Tu as besoin de combien ?

— Douze mille corpoCrédits.

Ses yeux sortirent de leurs orbites.

— As-tu l'intention de construire un robot ou un vaisseau pour t'échapper ?

— Les bonnes machines coûtent cher. Vous obtiendrez un retour sur investissement, et plus encore, vous le savez.

Minko pinça les lèvres d'un air pensif, mais Tesla était convaincue que le poisson était ferré. Son arrogance était telle qu'il ne la laisserait jamais se battre dans une combinaison indigne des Cendres Rouges.

— *Non.*

La salle sembla se refermer sur elle, expulsant l'air de ses poumons.

— Comment ça ? Comment voulez-vous que je paye moi-même un nouveau fightBot ? Sans cela, je ne peux pas monter sur le ring, et si vous m'évincez des combats, vous allez devoir reporter tous les matchs tant que vous n'aurez pas trouvé de nouveau pilote. Nous savons tous les deux que je suis la meilleure, Minko. Soit vous financez le nouveau fightBot, soit vous perdrez une fortune en suspendant les matchs.

— Je n'interromps les combats pour personne, encore moins pour une fugitive des bas-fonds tombée en disgrâce.

Il referma les doigts sur le manche d'un couteau qui se trouvait là.

— Que tu aies une combinaison à porter sur le ring ou non, ce n'est pas mon problème. Tu te battras, Tesla Petrov, ou tu brûleras.

Tesla posa les yeux sur la lame en se demandant combien de temps il lui faudrait pour étripier son boss avant que les gardes du corps ne puissent la maîtriser. Ce gras double de Minko opposerait une résistance. Elle aurait quelques secondes, tout au plus.

Il dévoila ses dents comme s'il lisait dans ses pensées.

— Tente quelque chose, si tu l'oses. C'est bon de voir que tu as

encore la niaque après tout ce temps. Cette énergie pourrait te servir lors de ton prochain match, disons dans deux semaines ?

— Deux semaines ? se récria-t-elle. Il m'a fallu des mois pour construire le dernier fightBot. Dans deux semaines, vous aurez de la chance si la programmation principale est déjà terminée. Et puis, quel intérêt d'organiser un match si votre combattante fétiche n'a aucun moyen de l'emporter ? Pensez à l'argent que vous perdrez en pariant sur moi. Sans combi, je ne tiendrai pas cinq minutes dans la cage avant que Radek ne repeigne toute l'arène avec mon sang. Personne ne payera pour assister à un massacre.

— Ah, c'est là que tu te trompes, rétorqua Minko avec un sourire sinistre. Il n'y a rien de plus attirant pour un homme que le sang et le sport. Alors, soit tu construis un robot et vous lutterez à forces égales, soit tu affrontes Radek à mains nues et mes clients payeront pour te voir mourir. Quelle que soit l'issue du combat, les Cendres Rouges s'en tireront avec plus de corpoCrédits que jamais.

Elle secoua la tête.

— Il me faut plus de temps, et vous le savez. Tous les ouvriers sont envoyés dans les hauteurs de la station pour les préparatifs. Mon équipe a déjà du mal à supporter la charge de travail avec toutes ces réparations supplémentaires, sans compter que ce ne sera pas facile de rassembler le matériel pendant la visite du Grand Empereur. Vous et moi, nous savons très bien qu'on ne peut pas organiser de combat pendant les festivités du Centenaire de la Couronne. Même Yosef ne prendrait pas un tel risque avec le renforcement des mesures de sécurité.

Yosef était le chef des Dépeceurs, un gang rival du Niveau Cinq. Les heurts entre les deux clans s'étaient intensifiés ces derniers mois, depuis que Yosef avait infiltré les territoires à skirri de Minko, volant aux Cendres Rouges une part du marché de la drogue. Rien que la semaine passée, de nombreux Dépeceurs avaient disparu, jetés dans l'incinérateur du Niveau Huit avec tous ceux qui osaient mettre Minko de mauvais poil.

Le malfrat prit le temps de s'intéresser au raisonnement de la jeune femme.

— Les petits bourgeois aiment se divertir autant que les fripouilles de bas étage, alors pourquoi je n'organiserais pas un match pendant les festivités ? Quoi qu'il en soit, tu ferais mieux de t'y mettre tout de suite. Il faut que le public en ait pour son argent.

Tesla tourna les talons mais, sur l'ordre de Minko, Nyen se campa devant elle. Le garde du corps ricana, exposant les couronnes chromées de sa dentition inégale.

— Encore une chose, mademoiselle Petrov, ajouta Minko.

Tesla hésita en entendant son intonation guillerette.

— À la lumière de ton échec d'aujourd'hui, je prolonge ta condamnation. Douze mois supplémentaires devraient faire l'affaire, en plus des quatre que tu me dois encore. Si tu survivais à la prochaine rencontre, naturellement.

Tesla prit une vive inspiration, les larmes aux yeux.

— Vous m'aviez promis que cela ne durerait qu'une année, pas deux. Vous ne pouvez pas me faire ça, Minko. Nous avons un accord.

Le chef du gang haussa les épaules, faisant tressauter son torse grumeleux. Il avait l'air blasé.

— À prendre ou à laisser, dit-il. À moins que tu ne souhaites mettre un terme au contrat ?

Nyen s'avança, la paume sur son arme de poing. La fin d'un contrat passé avec Minko signifiait la mort. C'était le seul moyen d'acquitter une dette envers les Cendres Rouges, à moins de travailler jusqu'à l'avoir intégralement remboursée. Jusqu'à présent, elle lui était d'une valeur inestimable aux combats, mais elle venait de lui faire perdre une petite fortune. Elle tint sa langue et baissa la tête. Les lèvres fines de Minko se retroussèrent. À l'évidence, sa réaction lui convenait.

La serveuse revint s'occuper du gérant du night-club, qui renvoya Tesla en agitant sa main potelée.

— C'est toujours un plaisir, grommela-t-elle en réprimant une vague de désespoir.

Comment allait-elle pouvoir se payer une machine entière capable de vaincre Radek – ou tout autre adversaire, d'ailleurs ? Même si elle parvenait à bricoler un fightBot avant le prochain match, qu'advierait-il si elle perdait de nouveau ?

Elle avait peut-être évité la fournaise ce soir, mais sa chance s'épuisait aussi vite que la patience de Minko. Combien de temps encore avant que les Cendres Rouges ne décident qu'elle n'en valait pas la peine ? Minko avait raison au sujet de l'argent chapardé. Les pots-de-vin qu'elle versait pour avoir accès aux dossiers judiciaires de la station étaient coûteux, mais elle avait besoin de ces bases de données si elle voulait prouver l'innocence de son père.

On pouvait lui reprocher un tas de choses, mais elle savait que ce n'était pas un traître.

Tesla serrait les dents à s'en faire mal à la mâchoire tout en rebroussant chemin dans la foule. Elle poussa l'épaisse double porte qui donnait sur l'atrium central du Niveau Huit et dépassa l'angle d'un mur sur lequel une fresque gigantesque représentant l'emblème de la Première Union mondiale – trois cercles concentriques symbolisant la Terre, la Lune et l'*Atlas* – trônait à côté d'un portrait démesuré du Grand Empereur. Quelqu'un avait griffonné des mots rouge sang sur le visage du monarque : L'UNITÉ NE SERA POSSIBLE QUE DANS LA MORT.

De l'autre côté du marché, l'ascenseur principal déversait des foules d'hommes et de femmes en uniformes noirs. Les forces de sécurité. Les étals du marché – fermés à cette heure – étaient disposés en arc-de-cercle autour d'un amas de tables publiques rouillées, et des grilles de fer protégeaient les points d'entrée contre les voleurs.

Des écrans à datavision étaient fixés sur les murs de l'espace commun. En journée, ils diffusaient en boucle les actualités de la station – des images de fêtes huppées provenant des suites opulentes du Niveau Deux ou des reportages sur les avancées en matière de nutrition dans les jardins hydroponiques du Niveau Trois –, mais en cet instant, ils dévisageaient froidement Tesla tels des espions de l'ombre omniscients.

Les résidences s'étendaient jusqu'au mur le plus éloigné. Les entrailles de la station avaient gardé des traces de la Grande Guerre, alors que l'*Atlas* n'était qu'un refuge d'exilés : les containers de marchandises hors service qui avaient été débarqués lors des premières arrivées étaient empilés en équilibre instable, dans des tons

bleus, verts et carmin, connectés par des escaliers rouillés et un imbroglio suspendu de câbles volumineux. Cet enchevêtrement de fils qui se balançaient, reliés à l'unique source d'électricité au-dessus de la cité-dortoir, rappelait à Tesla les photos des vieilles tentes de cirque terrestres que son père lui avait un jour montrées.

Au moins dans un cirque, les parias peuvent gagner leur croûte, songea-t-elle avec amertume. À l'origine, la station avait pour vocation d'héberger ceux dont aucune nation ne voulait – jusqu'à ce que les bourgeois se rendent compte qu'en vivant sur l'*Atlas*, ils seraient libres et à l'abri des guerres terrestres. Les familles les plus fortunées avaient ainsi débarqué, exigeant de vivre dans les niveaux supérieurs confortables et reléguant les réfugiés dans les entrailles de la station. C'étaient les bourgeois qui avaient bâti la *deimark*. D'après eux, il s'agissait d'une précaution destinée à protéger les résidents, mais tout le monde à bord de la station savait que la barrière existait uniquement pour rappeler aux pauvres où était leur place.

Une voix crachota dans les enceintes encastrées au sol : « *Le couvre-feu commence dans cinq minutes. Tous les résidents du Niveau Huit sont appelés à se présenter dans leur baraquement.* »

Tesla pressa le pas en arrivant devant les premières baraques, suivie du regard par un agent de sécurité. Le sol était jonché de tracts proclamant l'amour du Grand Empereur pour son peuple, mais la réalité était claire : pour le reste de la galaxie, ceux qui vivaient sous la *deimark* ne comptaient pas vraiment.

Une mère, couverte de plusieurs couches de suie après sa longue journée de travail à l'incinérateur, cria à ses deux fils de rentrer. La femme blonde toussa dans son mouchoir, et Tesla aperçut une tache de sang sur le tissu crasseux.

Le *Poumon-Noir*, comprit-elle en frissonnant. Une maladie que l'on contractait après toute une vie passée dans les niveaux inférieurs mal ventilés. Les habitants de la station qui vivaient au-dessus de la *deimark* séparant le Niveau Quatre du Niveau Cinq pouvaient se permettre un oxygène pur, alors que dans la Fosse, on respirait de l'air vicié jusqu'à en avoir les poumons criblés de lésions douloureuses. La toux sanguinolente était un signe que la maladie avait atteint un stade

avancé.

Tesla lui adressa un sourire timide, mais la femme détourna le regard, étalant de ses mains noires la tache sur le tissu tandis qu'elle retournait dans son logement.

Sans argent pour payer des obsèques, les morts des ouvriers les plus pauvres de la station étaient brûlés dans les incinérateurs de Minko. Huit mois plus tôt, toutefois, elle avait été révoltée à l'idée que les cendres de son père viennent flotter dans l'air pollué de la Fosse. Elle avait donc consenti à un emprunt funéraire auprès de Minko afin de lui payer un cercueil étroit et une modeste cérémonie, parfaitement consciente de ce qu'un contrat avec les Cendres Rouges lui en coûterait réellement.

Un prêtre en visite depuis la Terre avait prononcé les Anciennes Paroles sur le corps de son père. Sa voix tonitruante avait retenti dans le silence, au-dessus des chaises vides – rares étaient ceux qui avaient pu se permettre de rater leur journée de travail pour voir Nevik Petrov, traître à la Couronne, dériver dans l'espace. Le lendemain, le commandant Grey avait révoqué son habilitation, déclarant que son lien avec son père la rendait potentiellement dangereuse. Ce jour-là, Tesla avait perdu son insigne de pilote. Grey l'avait expulsée de sa formation aérienne, au Niveau Quatre, pour la renvoyer sous la *deimark*, où elle avait repris le poste de son père dans l'équipe de soudure.

Un bruit ramena Tesla à l'instant présent, et elle esquiva une corde à linge chargée de vêtements avant de gravir les marches du container qui lui tenait lieu d'habitation. Les fournaies tournaient à plein régime, faisant trembler la rambarde sous ses mains sales. Elle eut l'impression que le bidonville allait s'effondrer sous les secousses. Une pluie de poussière tomba du plafond, arrosant l'air de la Fosse de fines particules qui scintillaient comme les étoiles dans le vide intersidéral.

Tesla avait les pieds comme lestés de plomb, les muscles endoloris par la tension. Si par un quelconque miracle elle survivait à la prochaine rencontre, elle ne connaîtrait jamais la fin de sa servitude envers les Cendres Rouges. La dette contractée pour les funérailles de son père la conduirait à sa propre mort, soit par les mains de Radek,

soit aux griffes de Minko.

Au plus profond de son être, Tesla ne pouvait nier la vérité – elle allait devoir trouver un moyen d'échapper à sa dette, même si pour cela elle devait jeter son corps aux flammes.

Titre original : *The Gods of Men*

© 2018 – Barbara Kloss

© 2020 – Rivka pour la traduction française et la présente édition
12 rue de la Borne Sud, 92190 Meudon
ISBN : 978 – 2 – 9570237 – 3 – 8

Traduction (États-Unis) : Diane Garo pour Valentin Translation

Couverture : M.S. Corley

Carte : RenflowerGrapx

Reproduction, même partielle, interdite.

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la
jeunesse, modifiée par la loi n°2011-525 du 17 mai 2011